

LOUIS-MARIE CLENET

## **GRIGNION DE MONTFORT**

### **Le Saint de la Vendée**



Librairie Académique Perrin  
8, rue Garancière Paris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Académique Perrin, 1988.

ISBN 2-262-00528-1

INTRODUCTION .....	4
CHAPITRE PREMIER - LES GRIGNION DE MONFORT .....	9
CHAPITRE II - AU COLLÈGE DES JÉSUITES DE RENNES .....	25
CHAPITRE III - SAINT-SULPICE .....	33
CHAPITRE IV - À LA RECHERCHE D'UN APOSTOLAT .....	51
CHAPITRE V - PREMIÈRES MISSIONS .....	66
A Poitiers.....	66
Les griefs contre Montfort à Poitiers .....	70
A travers la Bretagne .....	76
CHAPITRE VI - UNE MISSION DE LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT ....	82
CHAPITRE VII - LE CALVAIRE DE PONTCHÂTEAU .....	93
CHAPITRE VIII - LES MISSIONS DE MONTFORT EN VENDÉE .....	107
Dans le Marais breton .....	110
Dans les Mauges .....	114
La grotte de Mervent.....	119
CHAPITRE IX – LE NOUVEAU SAVONAROLE .....	121
CHAPITRE X - LES DERNIÈRES MISSIONS ET LA FONDATION D'ORDRES RELIGIEUX .....	134
CHAPITRE XI - LA MORT DE GRIGNION DE MONTFORT, SA SAINTETÉ, SON HÉRITAGE .....	151
La mort de Louis-Marie Grignon de Montfort.....	151
Naissance de la légende.....	155
L'héritage de Grignon de Montfort.....	157
CHAPITRE XII - L'ÉVANGÉLISATION DE LA FUTURE VENDÉE MILITAIRE PAR LES MULOTINS .....	161
CHAPITRE XIII - LE CHRISTIANISME POPULAIRE FACE A LA CRITIQUE DES GENS DU MONDE .....	178
CHAPITRE XIV - LES PRÉMICES DE L'AFFRONTMENT RELIGIEUX DE LA RÉVOLUTION À LA FIN DU XVIII <sup>e</sup> SIÈCLE .....	192
CONCLUSION - GRIGNION DE MONTFORT ET LES SOULÈVEMENTS VENDÉENS.....	212
BIBLIOGRAPHIE.....	223
1. Les œuvres de Louis-Marie Grignon de Montfort.....	223
2. Les ouvrages consacrés à Louis-Marie Grignon de Montfort. ....	223
3. Sources générales. ....	224
TABLE DES MATIÈRES .....	226

## INTRODUCTION

En mars 1793, plusieurs régions de l'Ouest se soulèvent à quelques jours d'intervalles contre la Révolution : les Mauges angevines, le Marais breton, le pays de Retz, le Bocage vendéen, la Gâtine bressuiraise. Le foyer principal de l'insurrection s'étend de part et d'autre de la Sèvre Nantaise. Cette modeste rivière qui se jette dans la Loire, à Nantes, serpente au milieu de bocages et de collines boisées propices à l'isolement.

Au centre de cette zone insurgée, un modeste bourg vendéen, situé aux confins des trois anciennes provinces du Poitou, de l'Anjou et de la Bretagne, abrite le siège de deux congrégations religieuses, qu'on appelle communément à l'époque les mulotins, du nom de leur premier supérieur, le père Mulot, et les sœurs grises, en raison de leur robe de bure grise traînant à terre. Ce bourg, Saint-Laurent-sur-Sèvre, est à quelques lieues de Cholet, de Châtillon, de Clisson et de Montaigu, autant de petites villes où, dès les premiers jours de mars 1793, lorsqu'on apprend le rétablissement de la milice, les patriotes sont massacrés et leurs biens pillés.

Cette rébellion ne constitue pas une surprise pour les jacobins qui dénonçaient violemment les prêtres comme les ennemis de la Révolution et les accusaient d'égarer les « habitants des campagnes » restés ignorants et superstitieux. Les signes avant-coureurs s'étaient manifestés dès le printemps 1791, lorsque l'administration avait commencé à appliquer la Constitution civile du clergé.

Et, par réaction, s'étaient constitués, dans les départements, des « Sociétés des amis de la constitution », nom que se donnaient les clubs de Jacobins. Les plus ardents des patriotes s'y étaient inscrits : La Révellière-Lépeaux en Maine-et-Loire, Mercier du Rocher en Vendée, Villers en Loire-Inférieure. Ces prosélytes de la Révolution reprochaient partout aux directoires des départements leur mollesse, leur lenteur dans l'application des mesures votées par l'Assemblée constituante à Paris.

En août 1791, le général Dumouriez montre du doigt le foyer de rébellion, Saint-Laurent-sur-Sèvre : « Les missionnaires de Saint-Laurent sont dangereux », dit-il. Il stigmatise « leurs petites croix, leurs miracles, leur fanatisme ». Il tient un discours belliciste qui est le prolongement, sous une forme guerrière, du discours philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle.

A la veille de la Révolution, les idées des philosophes ont gagné une partie importante des élites, mais la France est coupée en deux : un profond fossé sépare les milieux philosophes et mondains, qui ont rompu avec la religion populaire, et l'immense majorité du peuple resté superstitieux.

La rupture avec la religion est loin d'être consommée chez les élites : il s'agit

plus souvent d'une rupture avec les formes que prenait le christianisme populaire, que d'une remise en cause globale de la religion. Jean-Jacques Rousseau demeure profondément déiste, mais la religion du Vicaire savoyard, qui servira de référence aux révolutionnaires, s'accommode mal des superstitions populaires et de la croyance aux miracles et aux prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Les salons du XVIII<sup>e</sup> siècle se moquent des préjugés du peuple et de sa religion. Or, quand éclate la Révolution, le peuple demeure viscéralement attaché à ses croyances traditionnelles.

Cet attachement à ses croyances traditionnelles n'est pas toujours synonyme d'une adhésion au christianisme. En effet, on observe déjà une certaine tiédeur vis-à-vis du christianisme dans certaines régions, comme le Bassin parisien, où le peuple ne pratique presque plus. Ailleurs, les croyances traditionnelles se confondent et se mêlent au dogme chrétien, plus ou moins assimilé. La religion n'est souvent qu'un vernis qui recouvre les vieilles superstitions restées enracinées, comme dans le Sud-Ouest.

Dans le Quercy, l'évêque de Cahors, Mgr de Nicolaï, avait décidé en 1786 d'interdire de faire sonner les cloches pour éloigner les orages. Il avait fait abolir, l'année précédente, les nombreuses fêtes votives qui donnaient lieu à toutes sortes d'abus<sup>1</sup>. Or, que ne voit-on pas au moment de la Révolution? Le palais épiscopal de Mercuès est envahi peu après la prise de la Bastille; des hordes de paysans, mécontents de ces suppressions, lui demandent de rétablir ces usages.

La christianisation des campagnes françaises est, en effet, un phénomène relativement récent. Si le Moyen Âge a laissé une empreinte durable, les croyances chrétiennes se mêlent souvent aux légendes païennes.

Lorsque des missionnaires comme Michel Le Nobletz ou le père Maunoir pénètrent en Bretagne, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, ils sont stupéfaits devant la survivance des coutumes païennes.

« Il se trouvait des femmes en grand nombre, écrit Michel Le Nobletz, qui balayaient soigneusement la chapelle la plus proche de leur village et en ayant ramassé la poussière la jetaient en l'air, afin d'avoir le vent favorable pour le retour de leurs maris ou de leurs enfants en mer. Il y en avait d'autres qui prenaient les images de saints dans les mêmes chapelles et qui les menaçaient de toutes sortes de mauvais traitements s'ils ne leur accordaient pas le retour prompt et heureux des personnes qui leur étaient chères : et elles exécutaient en effet leurs menaces, fouettant ces saintes images ou les mettant à l'eau

---

<sup>1</sup> Ordonnance, du 3 novembre 1785, datée de Mercuès, homologuée ensuite par le parlement de Toulouse.

quand elles n'en obtenaient pas tout ce qu'elles prétendaient<sup>1</sup>. »

La Contre-Réforme catholique, née du concile de Trente, est l'amorce d'un véritable *aggiornamento* de l'Église de France, qui cherche à mettre fin à tous les abus de la fin du Moyen Âge. Les missionnaires qui parcourent les campagnes veulent purifier le christianisme de toutes ces scories accumulées lors des siècles précédents. Mais l'on sait que, les missionnaires une fois partis, les croyances traditionnelles reprennent bien vite le dessus sur le message chrétien qu'ils viennent d'inculquer à leurs ouailles.

La foi a besoin d'être ravivée par une présence permanente du clergé, un quadrillage constant des populations, la multiplication des cérémonies religieuses et des associations permettant d'encadrer des pratiques religieuses régulières, qu'on appelait des confréries.

Les régions de l'Ouest qui se sont soulevées en mars 1793 ont bénéficié de cette présence assidue du clergé.

Les évêques français qui président aux destinées des diocèses de l'Ouest au XVIII<sup>e</sup> siècle sont loin d'être tous des prélats mondains, attachés uniquement aux revenus qu'ils tirent de leurs évêchés; au contraire, la majorité d'entre eux manifestent le souci de développer la religion et d'encadrer la population.

Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, dont le diocèse couvre presque toutes les Mauges angevines, est un précurseur; il favorise la multiplication des confréries religieuses dans les paroisses et crée les premières écoles gratuites pour les enfants du peuple, garçons et filles.

Les séminaires de Nantes et Angers forment des prêtres dévoués à la cause religieuse selon les méthodes sulpiciennes. Ce sont souvent ces prêtres qui sont curés de paroisses dans les Mauges et en Vendée en 1789.

Surtout, un grand missionnaire a laissé ses traces dans toute la région des bords de Sèvre, foyer permanent de l'insurrection de 1793, c'est Louis-Marie Grignon de Montfort, qui prêchera dans toute cette région jusqu'à sa mort en 1716.

Son action évangélisatrice a été relayée par les curés de paroisse formés à la même école sulpicienne et par ses successeurs qui quadrillent ce territoire. D'ailleurs, les mulotins ne sont pas seuls à prêcher; les lazaristes d'Angers ou des jésuites prêchent aussi des missions dans la région en s'inspirant des mêmes méthodes.

Loin de nous l'idée d'attribuer au seul Grignon de Montfort la responsabilité totale de l'insurrection de mars 1793. Mais Grignon de Montfort a laissé son empreinte, c'est-à-dire des traces bien nettes de son évangélisation dans les hommes et les institutions.

---

<sup>1</sup> Cité par Jean Delumeau, *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*, pp. 247-248.

Le culte du saint s'est répandu dans toute la région. Les dévotions qu'il a développées, les confréries qu'il a créées lui ont survécu. Son héritage est resté vivant, grâce aux pèlerinages à la Vierge Marie qui rassemblent des milliers de personnes, des Mauges au Marais breton. Les miracles qu'on lui attribue concourent à enraciner son souvenir. Les témoignages de ses contemporains l'attestent. Son premier biographe n'est autre que le directeur du séminaire d'Angers.

On a oublié aujourd'hui l'influence qu'un saint pouvait exercer sur les populations d'autrefois. Un Vincent Ferrier en Bretagne déplaçait des milliers de personnes sur son passage; et sa légende a décuplé sa popularité. François Régis dans le Velay, Jean Eudes en Normandie ont aussi laissé leurs empreintes là où ils ont prêché.

Louis-Marie Grignion de Montfort est le dernier moine mendiant de cette lignée de grands prédicateurs qui précède d'aussi peu d'années la Révolution française. C'est aussi le plus vilipendé par les « gens du monde » qui lui reprochent les pratiques religieuses dévotives qu'il inculque aux populations.

Il n'y a pas à s'étonner que le XVIII<sup>e</sup> siècle français ait engendré aussi peu de saints dans le calendrier grégorien. L'Église a beaucoup changé après le concile de Trente et son souci de ne pas donner prise aux croyances superstitieuses l'a conduite à être très circonspecte avant de canoniser un personnage pieux, sa vie fût-elle extraordinaire. Grignion de Montfort sera, lui-même, un personnage très contesté par l'Église de son temps.

Retracer pas à pas la vie de Louis-Marie Grignion de Montfort, c'est aussi montrer comment l'antagonisme fondamental qui éclate pendant la Révolution a ses origines lointaines dans les querelles qui se développent du vivant même du saint vendéen et, bien souvent, dans l'Ouest, autour de sa personne et des miracles qui lui sont attribués.

« Jamais homme n'a peut-être essuyé plus de contradictions et n'a plus souffert, ayant été persécuté en tous temps et par toutes sortes de personnes », écrit le père de Préfontaine, jésuite, qui fut son confesseur<sup>1</sup>.

Grignion de Montfort, tout au long de sa vie de missionnaire, affronte sans cesse les grands du monde, gens de la noblesse, gouverneurs militaires, parlementaires, évêques.

Son christianisme populaire est rejeté par une partie de l'Église. Grignion de Montfort enracine des pratiques religieuses qui seront successivement critiquées par les jansénistes, puis par Jean-Jacques Rousseau et les philosophes, enfin par la majorité des constituants.

Alors que Michelet, en écrivant : « Le prêtre, voilà l'ennemi ! » désignait clairement, dans les membres du clergé, les responsables de l'insurrection de

---

<sup>1</sup> Grandet, *Vie de messire Louis-Marie Grignion de Montfort*, p. 450.

mars 1793, certains ouvrages contemporains consacrés à la Vendée négligent ou ignorent le poids historique du facteur religieux. Us voient bien qu'il a été, avec la conscription, une des causes directes de l'insurrection mais ils n'en cherchent pas l'explication dans un passé plus lointain.

Un simple coup d'œil sur la carte des lieux où Grignion de Montfort et ses successeurs, les mulotins, ont prêché montre que ces paroisses sont bien celles qui se soulèvent en mars 1793 : paroisses du Marais breton, du pays de Retz, des Mauges angevines, du Bressuirais et du nord du Bocage vendéen. Cette coïncidence est trop troublante pour être ignorée ou rejetée. La religion ne suffit peut-être pas à expliquer l'insurrection de 1793 et les historiens sont en droit de s'interroger. Mais encore faut-il connaître tous les éléments du dossier avant de reléguer la religion au rang des accessoires de grenier.

Puisse cet ouvrage contribuer modestement à apporter enfin des connaissances qui faisaient défaut jusqu'à présent pour comprendre les mentalités populaires dans cette région au XVIIIe siècle!

En tirant de l'ombre Louis-Marie Grignion de Montfort, puisse-t-il apporter de nouvelles lumières capables d'éclairer notre compréhension des guerres de Vendée!

Le 7 septembre 1838, le pape Grégoire XVI décerne à Louis-Marie Grignion de Montfort le titre de vénérable. Le 29 septembre 1869, Pie IX proclame l'héroïcité de ses vertus. Le 22 janvier 1888, Léon XIII procède à sa béatification. Il ne sera canonisé par Pie XII que le 20 juillet 1947.



## CHAPITRE PREMIER - LES GRIGNION DE MONFORT

Louis Grignion est né le 31 janvier 1673, à Montfort-la-Cane, près de Rennes, dans une famille d'hommes de loi de souche poitevine et d'origine calviniste. La petite ville garde encore de son passé de place forte médiévale ses trois portes fortifiées avec « ponts levants et dormants », qui donnent accès aux faubourgs. Le père de l'enfant, Jean-Baptiste Grignion, porte le titre de sieur de La Bachelleraie, du nom d'une ferme dont il a hérité. Il est aussi fermier général du prieuré de Saint-Lazare, c'est-à-dire qu'il est chargé d'administrer les biens au nom du prieur absent.

Le 10 février 1671, il a épousé à Rennes, dans l'église des Toussaints, Jeanne Robert de La Vizeule : Jean-Baptiste avait alors vingt-quatre ans, et Jeanne vingt-deux.

Les jeunes mariés se sont installés à Montfort, rue de la Saulnerie, dans un corps de logis composé de trois maisons accolées que séparent des murs épais. Les pierres de l'édifice sont en schiste pourpré comme celles qui parsèment la forêt de Brocéliande et lui donnent son air mystérieux lorsque les rayons du soleil arrivent à se faufiler au travers de ses immenses arbres feuillus.

Un premier fils, né en 1672, appelé Jean-Baptiste comme son père n'a vécu que cinq mois. Aussi, les Grignion ont-ils attendu avec impatience cette seconde naissance prévue pour la fin du mois de janvier 1673.

Dans la longue maison de la rue de la Saulnerie, en contrebas du château seigneurial, deux femmes s'affairent autour de la dame de La Bachelleraie, épouse de Jean-Baptiste Grignion, bourgeois de Montfort-la-Cane.

On reconnaît là dame Françoise Timel, mère de Jeanne et sa belle-mère, Jacqueline Saulnier, veuve de Me Eustache Grignion. Les deux femmes ne s'entendent guère; la première est une dame de la ville, de la meilleure bourgeoisie de Rennes, les Doublard, venus d'Anjou et installés au siège du parlement depuis un siècle. Au contraire, Jacqueline Saulnier, quoique fille d'un notaire de Brécilien, près de Paimpont, apparaît comme une femme assez fruste, totalement illettrée, et au caractère plutôt difficile.

La naissance de ce second garçon, le 31 janvier, comble les vœux de Jean-Baptiste Grignion; mais encore faut-il que le nouveau-né vive, en ces temps où la mort ravit les enfants dès l'aube de la vie.

Aussi, selon la coutume, on se hâte de le baptiser dès le lendemain. La cérémonie a lieu dans l'église Saint-Jean<sup>1</sup> là où les Grignion se faisaient

---

<sup>1</sup> La ville de Montfort possédait elle-même trois paroisses: Saint-Nicolas, Saint-Jean et Coulon, dont les églises étaient fort délabrées.

enterrer, près de l'autel Sainte-Anne.

Le prêtre, Pierre Hindré, cousin des Grignion, asperge le nouveau-né d'eau bénite et dépose le traditionnel grain de sel qui chasse les démons.

L'acte de baptême de Louis Grignion sera ainsi rédigé :

*Le trente-unième de janvier 1673, est né Louis Grignion, fils de noble homme Jean-Baptiste Grignion et de demoiselle Jeanne Robert, sa femme, sieur et dame de La Bachelleraie, nos paroissiens. Il a été tenu sur les saints fonts du baptême par messire Louis Hubert, sieur de Beauregard, et demoiselle Marie Lemoine, dame de Tres-souet. La cérémonie du baptême a été administrée dans l'église Saint-Jean par moi, soussigné, Pierre Hindré, prêtre recteur d'icelle et doyen de Montfort.*

Les Grignion n'étaient pas bretons mais venaient de la ville poitevine de Loudun.

Les premiers Grignion connus étaient membres d'une puissante corporation de maîtres bouchers de la bonne ville de Loudun. Ils s'étaient convertis au protestantisme comme la majorité des habitants de cette région carrefour, ouverte à tous les vents nouveaux.

Les seigneurs de Loudun appartenaient à la puissante famille de La Trémoille, dont l'un des ancêtres avait été le compagnon de Jeanne d'Arc. Or, Henri de La Trémoille<sup>1</sup> filleul du roi Henri IV, duc de Thouars et comte de Loudun, avait reçu en apanage, à l'âge de sept ans, la seigneurie de Montfort, de François de Laval<sup>2</sup>, mort sans postérité. Le jeune duc de La Trémoille avait été élevé dans la foi calviniste, comme son père.

L'arrivée à Montfort d'un Charles Grignion, baptisé au temple de Loudun en 1579, coïncide avec la transmission de la seigneurie au jeune duc de La Trémoille.

On ne sait si Charles Grignion qui occupe la fonction de notaire royal abjure sa foi dès son arrivée à Montfort-la-Cane. Toujours est-il que son nom est mentionné pour la première fois en 1606, dans les registres de la Frairie blanche, l'une de ces nombreuses confréries vouées au culte de la Vierge : il y est admis le 8 septembre, jour où l'on célèbre la fête de la Nativité.

Mais nous savons que des Grignion de Loudun ont émigré en Angleterre, témoignant par là de la solidité de leurs convictions et se sont fixés d'abord à Londres.

Si Charles, en revanche, devient catholique, nul doute qu'il transmettra à sa famille cette ténacité, cette force de caractère qui a poussé ses cousins à

---

<sup>1</sup> Henry de La Trémoille (1598-1649), né à Thouars, recueillit le comté de Montfort de Guy de Laval. Il épousa en 1619 Marie de La Tour, fille du duc de Bouillon. En 1628, il abjura entre les mains du cardinal de Richelieu, pendant le siège de La Rochelle. Comme baron de Vitré, il présida la plupart des états de Bretagne. A sa mort en 1649, son fils Henri-Charles de La Trémoille (1621-1672), élevé également dans la religion réformée, lui succéda comme comte de Montfort.

<sup>2</sup> Son aïeule Jeanne de Laval, l'épouse du célèbre roi René d'Anjou, avait été enterrée à Montfort dans la salle capitulaire de l'abbaye Saint-Jacques dont la première pierre avait été posée le 1<sup>er</sup> mars 1152 par Guillaume de Montfort.

quitter le royaume par fidélité à leur foi.

Cette ville de Montfort où le calviniste de Loudun vient s'installer comme notaire est l'une des nombreuses places fortes qui encerclent la province de Bretagne. La motte féodale sur laquelle a été construit le château passe pour la plus haute de toute la Bretagne.

L'origine de la place forte remonte au VII<sup>e</sup> siècle. Selon la légende bretonne, le roi Judicaël y a fondé un prieuré puis l'église Saint-Jean; en 1071, Raoul de Gael a fait construire un château qui a reçu le nom de Montfort. Mais ce château, détruit un siècle après, est reconstruit en 1374 par Raoul VI...

Les seigneurs de Montfort portent dans leurs armes la croix rouge ornée de sept têtes de dragons, référence lointaine à l'Apocalypse.

Henri IV fait de Montfort-la-Cane une « ville royale » par un édit de 1593; les bourgeois de Montfort sont très fiers de cette prérogative qui les exempte de certains droits et ils ne résistent pas au plaisir de le rappeler constamment à leur seigneur. Quand le duc voudra procéder au démantèlement de l'enceinte fortifiée de Montfort, ce sera le tollé général des Montfortains qui veulent conserver ce vestige féodal, signe du glorieux passé de leur ville. « La place de Montfort avec ses tours, ses murailles est non point la propriété du duc de La Trémoille, mais bien la mienne », leur confirme Louis XIV, le 3 juillet 1659.

La prospérité de la bourgade vient de son emplacement. Ses foires et marchés attirent les manants de toute la région; mais, surtout, la ville est un lieu de passage obligé pour tous ceux qui accourent à Saint-Méen, l'un des plus célèbres pèlerinages bretons de l'époque.

En fichant son bourdon en terre, Méen, dit-on, a fait jaillir une source dont l'eau guérit du « mal d'ahan », une maladie de peau. Les milliers de pèlerins qui convergent chaque année de Normandie, du Maine, du Berry, du Limousin, et même de l'étranger font une halte à Montfort.

Le pèlerinage à Saint-Méen se déroule selon un rituel précis : en principe, le pèlerin doit entreprendre son voyage en pauvre volontaire, à pied, en mendiant gîte et couvert.

Il n'y a pas moins de quatre hostelleries et une dizaine de débits de boissons, et ceux-ci constituent une source appréciable de revenus pour les bourgeois montfortains. Le reste de la bourgeoisie vit des fonctions offertes par la juridiction seigneuriale : c'est le cas des Grignon.

Le premier d'entre eux, M<sup>e</sup> Charles Grignon, le calviniste repent, a fait souche à Montfort en épousant Louise Lechat, en 1612. De cette union est né Eustache Grignon, le grand-père de Louis, qui deviendra syndic de Montfort - l'équivalent sous l'Ancien Régime de notre maire.

Toute la fortune des Grignon va s'édifier dans l'ombre de la puissance

seigneuriale des La Trémoille.

Une sourde rivalité oppose noblesse et bourgeoisie au XVII<sup>e</sup> siècle. Les Grignion appartiennent à cette élite d'hommes de loi roturiers qui aspirent aux honneurs et aux charges. Ils accumulent, pierre par pierre, procès par procès, métairie par métairie, la fortune ouvrant le chemin de l'anoblissement.

Eustache fait ses études au collège des jésuites de Rennes. Comme son père, il commence sa carrière à l'ombre de la noblesse, en devenant l'homme de confiance des d'Andigné de La Chasse, châtelains des environs.

Il se pare d'abord du titre de sieur du Fresche, du nom d'une métairie qu'il a achetée. C'est sous ce titre qu'il convole en justes noces avec Jacqueline Saulnier, le 4 novembre 1645. Il y a peu de témoins signalés dans l'acte de mariage; celui-ci semble avoir déplu au clan Grignion, car Jacqueline Saulnier a déjà une petite fille d'un précédent mari, et surtout son caractère peu amène ne semble pas très apprécié.

Eustache Grignion s'installe dans la maison familiale de La Cohue-à-Bled. Il occupe les fonctions de sénéchal et de seul juge de la seigneurie de La Chasse d'Iffendic. Le parrain de son premier-né n'est autre que Jean-Baptiste d'Andigné; c'est pourquoi le père de Louis se prénomme tout simplement Jean-Baptiste. Les causes de cette seigneurie se plaident à l'auditoire de Montfort.

En 1648, il devient trésorier de la paroisse Saint-Jean.

Chargé de pourvoir aux besoins du culte, il sait aussi prélever quelques bénéfices sur les sommes qu'il fait rentrer pour payer les frais de culte.

Les paroisses tirent alors leurs recettes les plus substantielles des offrandes des fidèles. Ceux-ci font des dons en nature ou glissent quelques sols dans les troncs et autres bouëttes, placés devant les statues des saints et de la Vierge. Tous les saints reçoivent des présents, généralement des produits fermiers : pour remercier d'un bon vêlage, on dépose ainsi sur le maître-autel une motte de beurre, dans un pot de terre cuite. Un jour c'est tout un rôti ficelé qui a été placé sur le maître-autel le jour de l'Epiphanie! Les produits offerts sont ensuite revendus à la criée à la sortie de la messe du dimanche. Le clergé encourage ces offrandes qui, selon ses dires, témoignent de la dévotion du peuple.

A Saint-Jean, on vénère plus particulièrement saint Avertin, moine anglais mort en Touraine au XII<sup>e</sup> siècle : selon la tradition, ceux qui sont atteints d'un mal quelconque doivent piquer des épingles dans la statue de bois du saint, à l'endroit anatomique correspondant à leur douleur. Or les épingles coûtent fort cher à l'époque; aussi Eustache Grignion, trésorier de la paroisse, les récupère-t-il une par une pour les revendre et en reverser le produit à la caisse paroissiale. C'est lui aussi qui ouvre consciencieusement les troncs et se charge des comptes de la paroisse. Chez les Grignion, un sou est un sou et toute fonction est une occasion de s'enrichir.

Prieurés et abbayes abondent dans la région de Montfort. Mais c'est l'époque où les prieurs sont toujours absents et ils chargent des hommes de loi de percevoir les nombreux droits y afférant et de poursuivre les fraudeurs. La charge de l'abbaye Saint-Jacques reviendra ainsi à Eustache Grignion.

Gare à celui qui est pris en train de ramasser quelques touffes de genêt sur la lande pour en faire un balai. Le malheureux est immédiatement poursuivi et doit payer une amende.

Grâce à sa renommée d'avocat, Me Eustache Grignion touche de substantiels honoraires des requérants qui le sollicitent : le clergé, la noblesse comme les pauvres manants s'adressent à lui, car il gagne toutes les causes. Et cette gloire acquise au barreau ne diminuera jamais son ardeur à récupérer son dû, à poursuivre et à mettre sur la paille les mauvais payeurs.

Lorsqu'il prononce une liquidation, il s'empresse de faire main basse sur les maigres bien laissés par les faillis. Et lorsque les seigneurs doivent vendre quelques menues futaies ou quelque lopin de terre pour régler leurs dettes, ce rapace s'en empare avec avidité. A cela, il faut ajouter tous les droits patiemment rachetés un par un aux seigneurs comme les fours banaux ou les pressoirs à cidre.

Cet appât du gain le poussera même à mettre un cabaret au nom de sa femme pour en percevoir les coquettes recettes, car sa charge lui interdisait de cumuler une fonction juridictionnelle et la profession de commerçant.

Sans pour autant accéder au rang nobiliaire Eustache accumule les charges que se répartiront ensuite ses deux fils, Jean-Baptiste et Félix. En 1650, il est notaire royal et procureur au siège de Montfort. En 1653, le voici nommé procureur et avocat à la juridiction de Tréguil et de Saint-Lazare. Eustache Grignion est ainsi devenu un notable en vue à Montfort. Participant à toutes les festivités populaires, c'est lui qui remet la couronne tressée de chèvrefeuille aux jeunes mariées, lors de la fête de la Motte-aux-Mariées en 1656.

En 1658, il est élu syndic, c'est-à-dire maire de Montfort, ce qui lui vaut l'insigne honneur d'être député aux états de Bretagne de 1659. Tous ces honneurs rejailliront sur ses deux fils et plus rien n'arrête M<sup>e</sup> Eustache Grignion. Les terres s'ajoutent aux terres et les titres aux titres. En 1663, insatiable, il obtient deux nouvelles juridictions seigneuriales : il devient sénéchal et seul juge de la Touche-Parthenay, en Bréteil, puis sénéchal d'Iffendic, titre encore plus prestigieux.

En 1665, il procure à Jean-Baptiste le poste de fermier et receveur du prieuré Saint-Lazare. Mais après le décès du prieur André Barrin, son ami, la charge de prieur commendataire est attribuée par le duc de La Trémoille à une personne étrangère au clan des Grignion. Dans cette affaire, Jean-Baptiste fait ses

premières armes et sait faire valoir ses droits. Son tempérament bouillant, allié à ses dons de juriste, le fait triompher facilement de son adversaire. La venue de Louis-Maurice de La Trémoille à Montfort à la mi-août 1667, pour régler cette affaire, consacre la notoriété des Grignon : le duc reconnaît les éminents services qu'ils ont rendus dans le comté<sup>1</sup>.

A sa mort, Eustache Grignon laisse un important patrimoine immobilier. A la maison familiale de La Cohue-à-Bled, se sont ajoutées des maisons de rapport, des métairies et des terres en dépendant, telles Couascavre et La Bachelleraie, sans compter toutes les petites parcelles disséminées, de Bédée à Iffendic.

A la fin de l'année 1667, il est installé receveur général du comté de Montfort : l'anoblissement est à portée de sa main. Selon la coutume, il peut demander au parlement de Bretagne l'octroi par Louis XIV d'un brevet d'écuyer et l'enregistrement d'armoiries. Mais il est brutalement emporté par la maladie en août 1669.

Eustache Grignon laisse une veuve et trois fils dont le dernier, Félix, n'a que six ans et le cadet, Henri douze. Jean-Baptiste lui succède. Mais aucun des fils d'Eustache Grignon ne va se hisser au niveau atteint par leur père. Beaucoup moins équilibrés que lui et ayant à assumer le sang vif des Saulnier, ils se contenteront de recueillir sa gloire posthume. Félix fera même des affaires frauduleuses qui le mèneront au cachot.

Leur singularité, les Grignon vont la cultiver, non dans le titre de noblesse qu'ils n'ont pas obtenu, mais dans une voyelle, ce petit « i », qui constitue toute leur différence. Chacun d'eux a veillé à ce que le nom patronymique soit bien orthographié dans les actes d'état-civil et les registres des greffes.

Sur les actes qui ont été conservés, on retrouve souvent l'ajout du petit iota manquant par une main experte qui l'a calligraphié ostensiblement. Toute la considération due à leur fonction et à leur rang s'est concentrée dans cette voyelle manquante, ce petit accessoire qui, lorsqu'il disparaît, enlève alors au nom ce qui le particularise.

---

<sup>1</sup> Lecture sera faite des lettres patentes suivantes:

« Louis de La Trémoille, comte de Laval, seigneur du prieuré de Saint-Lazare de Montfort, à tous ceux que les présentes verront, salut.

Scavoir faisons que nous, bien dûment informé des bonnes vie, mœurs, affection, fidélité, suffisance et expérience au fait de la practice de Me Eustache Grignon, sieur de Couascavre.

Pour ces causes et aultres bonnes considérations, à ce nous recommandée, luy avons donné et octroyé, donnons et octroyons par les présentes signées de notre main et contresigné par un de nos secrétaires, l'office de sénéchal et seul juge du prieuré de Saint-Lazare de Montfort, vaquant entre nos mains, pour jouir ledit Grignon aux honneurs, droits, fruits, profits et revenus, le temps qu'il nous plaira et non autrement, nous réservant la disposition dudit office.

Et y donnons pouvoir au sénéchal du comté de Montfort de recevoir, mettre et installer ledit Grignon en la possession et jouissance réelle et actuelle dudit office.

Car telle est nostre intention.

Donné à Montfort, le 16e du jour du moys d'aoust 1667.

Louis de La Trémoille. »

Deux ans après la mort de son père, Jean-Baptiste épouse la fille d'un échevin de Rennes, Jeanne Robert de La Vizeule de Launay. Ce mariage avec une jeune fille de la meilleure bourgeoisie rennaise consacre l'ascension sociale des Grignon.

Jeanne Robert de La Vizeule mettra au monde dix-huit enfants, dont sept vont disparaître prématurément. Deux autres n'atteindront pas leur majorité. Louis aura ainsi trois frères et six sœurs, qui survivront.

Louis Grignon est donc né dans une famille d'hommes de loi appliqués à plaider une cause ou à faire valoir des droits. Et il héritera de leur ténacité face à l'adversaire.

Jean-Baptiste ne reste pas longtemps dans la maison de la rue de la Saulnerie. Il part habiter avec toute sa famille à Iffendic, dans le logis du Bois-Marquer, à quelques lieues de Montfort-la-Cane. Jean-Baptiste continue cependant à plaider à l'auditoire de Montfort, avant de devenir notaire du Pin-d'Iffendic. C'est le 16 juillet 1675, deux ans et demi après la naissance de Louis, qu'il a acheté cette propriété à l'un de ses parents pour la somme de 7 900 livres. Deux fermes s'y rattachent, le Plessis et la Chesnaie.

La gentilhommière est une sorte de maison de maître flanquée d'une tourelle et d'un colombier; elle est entourée de douves et de jardins et de grands arbres la protègent de l'extérieur. La cour intérieure est ceinte de murs et s'ouvre par un portail. Cet achat traduit les ambitions sociales de l'homme de robe. En effet, Jean-Baptiste peut s'enorgueillir de jouir désormais des privilèges attachés à la propriété de la maison de Bois-Marquer, notamment des prééminences en l'église d'Iffendic : il acquiert un banc seigneurial et le droit de se faire enterrer dans l'église.

Ce départ des Grignon de Montfort-la-Cane coïncide très exactement avec les soulèvements de paysans en Bretagne. Sans doute, Jean-Baptiste a-t-il souhaité mettre sa famille à l'abri de l'agitation qui règne dans les campagnes tout autour de Rennes.

Mazarin est mort en 1661. Louis XIV a pris les rênes du pouvoir à vingt-trois ans, dans un royaume dévasté par les guerres, où la misère et la famine ont appauvri la population et créé des cohortes de mendiants et de vagabonds. Le financement des guerres et du trésor de l'État exige un prélèvement de plus en plus lourd, qui finit par déclencher les plus vives protestations en Bretagne, d'autant que le roi vient d'établir trois impôts sur le papier timbré, le tabac et la marque d'étain, sans obtenir le consentement des États, pourtant réunis en 1673.

Ce comportement des bureaux de Versailles est très vexatoire pour tous les hommes de loi, fiers des prérogatives parlementaires qu'ils exercent. Aussi en

voit-on dans maints endroits prendre le parti des insurgés; la révolte de Châteaulin et de Pleyben est excitée par un notaire appelé Barbe.

Le mouvement de sédition enflamme les faubourgs de Rennes au printemps 1675. Les bureaux de vente du papier timbré sont pillés et brûlés. Le duc de Chaulnes, gouverneur militaire de Rennes, devient vite la cible privilégiée de la révolte.

« Mme de Chaulnes, écrit la marquise de Sévigné le 24 juillet, est à demi morte des menaces qu'on lui fait tous les jours. La duchesse n'ose plus sortir de chez elle en carrosse » et, ajoute la marquise, « elle court le risque d'être mise en pièces ».

Les parlementaires de Rennes reprochent au roi de ne pas les avoir consultés, et l'envie les brûle de prendre fait et cause pour le peuple, et de régler leurs comptes avec une noblesse arrogante qui leur interdit l'accès à la cour de Versailles.

Mais la peur des séditeux l'emporte sur la sympathie pour un mouvement tourné contre la noblesse. Les bourgeois de Rennes craignent eux-mêmes les « tumultuaires » et se tiennent tranquilles. En effet, dès qu'ils sortent de leurs maisons, ils sont menacés par une cohorte séditeuse de populace vagabonde et libertine. Nous ne savons pas si Jean-Baptiste Grignion prend parti pour les insurgés, dits les Bonnets rouges. Cette hostilité populaire tournée contre la caste seigneuriale ne doit pas lui déplaire.

Sans doute faut-il voir dans son démenagement une réaction de prudence. Il préfère fuir la ville de Montfort et les risques que l'extension de la révolte autour de Rennes font courir à sa famille.

Dès le 1<sup>er</sup> février 1673, alors qu'il a juste un mois, Louis Grignion est confié à une nourrice, la mère André, fermière de La Bachelleraie. Trois frères de lait lui tiennent compagnie jusqu'à l'âge de cinq ans. Pour protéger l'enfant, la brave femme l'a affilié à la confrérie de l'Ange gardien de Bédée, localité toute proche.

Lorsqu'il a six ans, les parents de Louis Grignion décident qu'il sera prêtre, comme ses oncles maternels. Ils lui donnent en usufruit la ferme de la Bachelleraie, par manière de titre clérical, ainsi que l'exige le droit ecclésiastique. Louis Grignion devient ainsi incardiné au diocèse de Saint-Malo. Ce choix très autoritaire d'une profession aussi spécifique que le sacerdoce n'a rien de surprenant à une époque où l'éventail offert est très étroit pour un bourgeois ambitieux : il n'y a guère que les charges juridictionnelles ou la cléricature. La famille Grignion n'échappe donc pas à cette règle générale du XVII<sup>e</sup> siècle. Jeanne Robert a elle-même trois frères prêtres : Alain, vicaire sacriste à Saint-Sauveur de Rennes, Gilles, recteur de Lanrelas, et Pierre,



religieux capucin.

La cléricature procure alors un revenu décent. Et consacrer ses fils à Dieu c'est aussi avoir l'un des siens capable d'écarter les génies malfaisants qui menacent toujours le bonheur et la santé d'une famille.

Jeanne Robert de La Vizeule est une femme très pieuse, et elle partage avec son mari la même crainte du Dieu tout-puissant. Jean-Baptiste est membre d'une confrérie, comme son père et son grand-père l'ont été : la Frairie blanche, créée pour célébrer la nativité de la Vierge Marie. Certes, cette dévotion ne l'empêche pas d'avoir des lectures impies, et il ne dédaigne pas feuilleter des ouvrages licencieux, à l'abri du regard de Jeanne. Mais la crainte du châtement ramène alors les hommes dans le droit chemin, quelles que soient leurs velléités passagères.

Sur les trois frères de Louis, deux suivront la même voie que lui : Joseph-Pierre, né en 1674, deviendra dominicain; Gabriel-François, né en 1682, sera curé puis accompagnera son frère dans les missions. Un seul, Jean-Baptiste, né en 1690, l'avant-dernier des enfants, perpétuera le nom des Grignon; il aura Louis pour parrain.

De son enfance rennaise, Jeanne Robert de La Vizeule a gardé le culte de la Vierge, patronne de la ville. Et le jeune Louis bénéficie des soins attentifs d'une mère qui cherche à assurer le salut des siens en les initiant à la dévotion mariale. Toute l'enfance du jeune Louis se déroulera ainsi dans un univers très religieux.

Le logis du Bois-Marquer n'est éloigné de l'église paroissiale que de quelques lieues; l'on s'y rend aisément par des chemins de fortune qui longent les champs et se fauillent au travers des haies d'épineux. Sur le chemin qui mène de l'église d'Iffendic au Bois-Marquer, s'élève le manoir de Boucquidy, berceau de la famille Hindré, parente des Grignon qui y font couramment une halte.

A la campagne, les enfants vont encore rarement à l'école avant d'avoir atteint une dizaine d'années. Les parents et les prêtres y suppléent en donnant quelques rudiments d'instruction. Les enfants apprennent ainsi les mystères de la religion avant même de savoir lire et écrire.

C'est pourquoi, comme pour tous les enfants de son âge, les vitraux de l'église d'Iffendic seront le premier catéchisme de Louis Grignon. La verrière du chœur qui date de 1542 résume en neuf tableaux tous les moments importants du christianisme. Les trois tableaux du bas représentent la Pêche miraculeuse, la Transfiguration et les Clés du royaume. Au-dessus, le jeune enfant peut contempler la Cène, le Lavement des pieds et l'Agonie du Christ. Un peu plus haut, il devine le Baiser de Judas, la Crucifixion et l'Ensevelissement du Christ. Le tympan de l'ogive représente la Résurrection et les Anges portant des instruments de la Passion. Enfin au sommet se détache la Sainte Trinité...

L'enfant peut ainsi s'imprégner des scènes de la Passion du Christ et reconstituer son itinéraire du Jardin des oliviers à la Croix.

Le jeune Louis ne semble pas manifester de dispositions précoces pour les études. En effet, lorsqu'il est parrain de Marie Le Breton, la fille des fermiers du Bois-Marquer, le 15 août 1679, il ne sait pas encore signer, et c'est son père qui doit signer pour lui.

En 1681, au baptême de sa sœur Françoise-Thérèse, malgré ses huit ans et demi, il signe encore maladroitement; l'écriture semble si tremblotante qu'une main l'a manifestement guidée.

Sa mère sera sa véritable institutrice, lui apprenant à lire dans les livres saints et les manuels de piété comme c'est l'usage à l'époque. Elle lui apprend surtout à réciter le chapelet et à prononcer toutes les formules qui permettent à l'époque de se protéger de la maladie et de la mort.

Toute son enfance se déroule entre sa mère et ses nombreuses sœurs, Renée, née en 1675, Sylvie, née en 1677, Françoise-Marguerite, née en 1679. Louis a un petit faible pour Louise-Guyonne. Il a sept ans lors de sa naissance en 1680. Elle aura une grande place dans sa vie. Très tôt, il prend l'habitude de se réfugier avec elle dans les bois et lui apprend à réciter le chapelet.

Le jeune garçon a le goût de la solitude. Fuyant les jeux avec des camarades de son âge, il préfère se cacher sous la voûte feuillue des arbres de la forêt de Brocéliande.

Mais son affection pour Louise-Guyonne ne l'a pas détaché pour autant de sa mère. Aîné de la famille, il garde une secrète complicité avec celle qui l'a tant désiré après la mort de son frère Jean-Baptiste. La tradition rapporte qu'il aime à la consoler. « Il n'avait pas plus de quatre à cinq ans, nous dit un de ses biographes, que, voyant sa mère en proie à la peine par suite de chagrins domestiques inséparables de la vie conjugale, il la consolait et l'encourageait à supporter patiemment ses épreuves par des paroles (...) pleines d'onction<sup>1</sup>. »

Le soir, au coin de l'âtre, Louis et ses sœurs écoutent leur mère raconter les légendes bretonnes. Les enfants sont captivés par tout ce monde mystérieux. La forêt de Brocéliande n'est qu'à quelques lieues d'Iffendic. Et les Grignion ont beau professer leur foi chrétienne, ils n'en partagent pas moins les croyances populaires de l'époque.

Les missionnaires qui parcourent la Bretagne ont inextricablement mêlé, par souci d'évangélisation, les légendes celtiques et les légendes chrétiennes, au point que le peuple des fidèles fait mal la différence entre les héros celtes et les saints de la légende chrétienne. L'Église a greffé la foi du Christ sur le chêne des druides et les missionnaires sont loin d'avoir abattu tous ces arbres sacrés, pas plus qu'ils n'ont brisé la harpe des anciens bardes.

---

<sup>1</sup> Picot de Clorivière, « La Vie de M. L.-M. Grignion de Montfort », p. 4, voir Bibliographie.

Aussi continue-t-on à croire que les fontaines sont gardées par les korrigans, des fées aux longs cheveux blancs. Le jour, elles ont une apparence de sorcières ridées; leurs cheveux sont blancs et leurs yeux sont rouges. Elles haïssent la lumière et ne peuvent paraître que la nuit près des sources. Selon la légende, ce sont de grandes princesses qui, n'ayant pas voulu embrasser le christianisme quand les apôtres vinrent en Armorique, furent frappées de la malédiction de Dieu. Partout, on les croit animées d'une haine violente contre le clergé et la religion. Génies malfaisants, elles jettent des sorts : celui qui a troublé l'eau de leur fontaine, les a surprises en train de peigner leurs cheveux ou de compter leur trésor auprès de leur dolmen, est presque sûr de périr! On les accuse d'enlever les jeunes enfants, et rares sont les mères qui ne menacent pas leur progéniture indocile d'une mauvaise rencontre avec ces fées maléfiques.

Face à celles-ci, la fée Viviane est parée de toutes les vertus, et nul doute que le jeune Louis se passionne pour l'égérie de Merlin l'Enchanteur. L'inévitable dame évoquée dans les légendes demeure l'inaccessible idéal des élans de l'âme aux dépens du corps réduit à la chasteté. Chrétien de Troyes a déjà chanté cette chasteté volontaire :

Mais j'ai tant d'aise à vouloir ainsi  
Que je souffre agréablement,  
Et tant de joie en ma douleur  
Que je suis malade avec délices...

A cette époque, la femme incarne à la fois le bien et le mal. L'Église a fait de l'Eve du paradis terrestre la source de tous les maux : depuis lors, la femme apparaît comme l'incarnation du démon, la perpétuelle tentatrice à qui l'homme ne doit pas céder sous peine de succomber au péché. Mais il y a l'exception, l'anti-Ève, inaccessible et parée de toutes les vertus. C'est la fée Viviane de l'enchanteur Merlin, ou la Vierge Marie des livres saints.

Les missionnaires ont fait de Marie un modèle de conduite et Louis commence à s'en inspirer dans les moindres faits et gestes de sa vie quotidienne. Marie incarne la pureté que les jeunes filles de Montfort défendent contre les assauts des hommes brutaux et grossiers, en implorant saint Nicolas.

La légende de Montfort-la-Cane ne peut qu'édifier le jeune Grignon. Connue bien au-delà de la Bretagne, elle a fait la réputation de Montfort jusqu'à Venise où le doge Fulgose raconte ce fait extraordinaire dans son livre *De dictis et factis memorabilibus*, écrit vers 1470. Il en existe à l'époque de multiples versions.

Dans celle qu'on se raconte sur les côtes bretonnes, une princesse, entourée de

ses douze enfants, a failli périr en mer dans un naufrage ; mais elle a invoqué sa patronne : celle-ci l'a alors changée subitement en cane et ses enfants en canetons. Tous ont pu ainsi regagner le rivage à la nage et recouvrer leur liberté.

Selon une autre version, c'est le capitaine d'un navire qui a voulu attenter à la vertu d'une jeune fille; celle-ci a préféré se jeter à la mer et elle aurait péri dans les flots furieux si sa patronne ne l'avait aussi changée en cane.

En 1652, le père Barleuf, un Malouin, réécrit ce récit en l'accommodant davantage aux besoins des gens du peuple. La vertueuse princesse s'est transformée en une humble jeune fille du pays, Nicole Torhegal, qui court rejoindre son fiancé. Mais, malheureusement, des soudards du château s'emparent d'elle et veulent la violer. Elle invoque le patron de Montfort, saint Nicolas, qui la transforme en cane; elle peut ainsi s'échapper et se poser sur un étang proche. A une époque où les hommes sont violents et où l'Église prône la pureté des femmes, la légende de Montfort contribue à édifier la vertu des gens du peuple. Chateaubriand a consacré quelques vers à cette légende dans ses Mémoires d'outre-tombe :

Elle a prié Dieu, Notre-Dame,  
Et saint Michel d'être cane.

Quand la prière fut achevée,  
En cane elle a pris sa volée,  
Elle s'envola par une grille  
Dans un étang plein de lentilles.

La tradition populaire veut ainsi qu'une jeune fille, face à un danger, puisse implorer son saint patron ou sa sainte patronne pour être transformée en cane et éviter tout rapport avec le sexe masculin.

Chaque année, la légende est commémorée à Montfort : une cane sauvage accompagnée de ses canetons sort de l'étang de Garun et se dandine jusqu'à l'église Saint-Nicolas; puis elle se dirige vers le maître-autel pour y déposer ses canetons. Par cette offrande symbolique, le peuple de Montfort demande à son patron la protection des jeunes filles vierges de la paroisse. Le peuple a de la sorte l'esprit plongé dans ce merveilleux chrétien.

En cette fin du XVIIe siècle, la croyance dans la Vierge et ses miracles est fort répandue. La crainte de la mort, d'autant plus obsédante qu'elle frappe inconsidérément les familles dans leurs êtres les plus chers, conduit hommes et femmes à vouer à la Vierge un culte particulier.

La Vierge Marie a aussi le pouvoir de chasser les démons. Les missionnaires

racontent les histoires de saint Dominique faisant sortir des milliers de démons des corps des possédés. Aussi les mères bretonnes placent-elles leurs enfants sous la protection de la Vierge en leur passant au cou un chapelet ou un scapulaire pour les préserver de ces génies malfaisants. Les missionnaires n'ont donc eu aucune difficulté à donner aux fidèles la crainte de Dieu. Et la religion chrétienne se vit sous une forme très superstitieuse.

Les édifices religieux abondent à Montfort et dans la région. Tout en parcourant la campagne autour du Bois-Marquer, le jeune Louis peut ramasser des fleurs des champs et confectionner des bouquets qu'il va déposer devant les statues de la Vierge Marie qui ornent chacun des nombreux lieux saints alentour.

Il peut aussi se rendre près du chêne Colas, un ancien chêne druidique qui s'élève près de la ferme de Couascavre, une simple habitation de pisé dont les ouvertures sont cependant surmontées de linteaux.

Non loin d'Iffendic, à l'orée de la forêt de Paimpont, s'élève un autre chêne, dit le Chêne au vendeur, témoin des prédications d'Éon de l'Étoile au XII<sup>e</sup> siècle. Cette dénomination provient des adjudications de bois taillables qui s'y déroulaient à la criée. Mais ces ventes donnaient lieu à des réjouissances païennes, des divertissements que les prêtres condamnaient sévèrement. Maintes jeunes filles en folâtrant sur la feuille des bois y perdaient ce qu'elles avaient de plus précieux. Il n'est donc pas étonnant qu'Éon de l'Étoile, le pur, le justicier, ait choisi ce lieu pour le purifier. Ce prédicateur aux dons d'enchanteur faisait courir les foules; il se disait le fils de Dieu, appelé à juger les vivants et les morts. *Per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*. « Il apparaissait (...) entouré d'une clarté extraordinaire », écrit l'écrivain breton Brécilien. Cette auréole de lumière attestait de sa connivence avec les puissances astrales. Comme le Poverello d'Assise, il voulait retourner aux temps primitifs de l'Évangile et dénonçait l'opulence des abbayes et la corruption qui y régnait. Les nombreux adeptes qui le suivaient exécutaient ses sentences à la lettre et pillaient les églises et les couvents où l'on menait une vie corrompue.

Depuis le Moyen Age, il n'est pas rare de rencontrer ainsi des moines parcourant le pays armés de leur bâton de pèlerin. Ils prédisent la fin du monde toute proche et appellent à se convertir et à mener une vie sainte, avant l'arrivée du Jugement dernier.

Les habitants de Montfort conservent encore le souvenir du grand saint Vincent Ferrier, venu en 1417. C'est le duc de Bretagne Jean V qui a imploré le célèbre thaumaturge de venir visiter la Bretagne; il devait mourir à Vannes en avril 1419. Sa réputation était telle qu'il fut canonisé dès 1455. Originaire de Valence, le prédicateur dominicain ne parlait qu'en espagnol; cela n'empêchait

pas des foules immenses de se presser sur son passage, attendant qu'il réalisât des miracles.

Vivant dans le dénuement le plus complet, Vincent Ferrier voyageait à dos de mulet. Un jour, la soldatesque l'ayant insulté, il avait prédit que le château d'où ils venaient s'écroulerait. L'accomplissement de cette prophétie, comme bien d'autres miracles, concourut à établir son auréole de saint.

Lorsque le corps du défunt fut exposé à Vannes, il fallut tendre un cordon de soldats pour empêcher la foule d'arracher des lambeaux de ses vêtements; les gens se bousculaient pour lui faire toucher des médailles, des chapelets, des livres d'heures. Selon la tradition montfortaine, saint Vincent Ferrier avait prédit en 1417 qu'un jour un grand missionnaire naîtrait à Montfort...

Louis Grignon serait peut-être le saint annoncé par Vincent Ferrier. Il fait sa première communion en l'église d'Iffendic et reçoit la confirmation des mains de Mgr Sébastien de Guémadeuc, évêque de Saint-Malo, un parent de la marquise de Sévigné. Comme c'est l'usage de donner au confirmé un nouveau prénom, le jeune Louis choisi celui de Marie : non seulement il témoigne par là sa profonde dévotion à l'égard de la Vierge mais, surtout, il confirme son choix de demeurer chaste. Il devient désormais Louis-Marie Grignon.

Le chemin qui mène à Dieu passera obligatoirement, pour lui, par Marie, mère de Dieu. La Vierge devient « l'aqueduc », pour reprendre l'expression de saint Bernard de Clairvaux, la voie qui mène à Dieu, celle qui va aussi l'amener à aller par monts et par vaux à la quête du Graal.

Cette Vierge qui semble veiller sur lui, il aime à la retrouver dans son for intérieur, à l'ombre du vieux charme du Bois-Marquer, miné par les siècles. « Il ne l'appelait que sa mère, sa bonne mère, sa chère mère (...), a écrit J.-B. Blain, il allait avec elle avec une simplicité enfantine lui demander tous ses besoins temporels aussi bien que spirituels. »

Le jeune Louis-Marie cherche toujours les endroits les plus secrets où il puisse goûter aux plaisirs de la solitude. Les bois alentour lui offrent leurs multiples cachettes où il peut s'enfouir avec délice et partager seul la joie de communier avec l'au-delà.

On le voit souvent à l'église, agenouillé devant une statue de la Vierge, plongé dans un grand recueillement et il a l'air complètement détaché du monde. Ou bien on le trouve prosterné devant le tabernacle du maître-autel d'Iffendic qui renferme les précieuses hosties.

Le jeune Louis-Marie adore aussi le Christ, mort sur la croix pour racheter les péchés du monde. Mais, autant il peut se fondre en Marie comme en sa propre mère, autant il craint Dieu, même incarné dans l'homme-Jésus, comme il craint son propre père. Les vitraux de la petite église d'Iffendic lui ont appris quelles souffrances le Christ a endurées et il ne s'estime pas digne de lui ressembler.

Les scènes du calvaire du Christ ont culpabilisé ce garçon jeune et sensible qui ne peut se pardonner la mort du Dieu vivant ; aussi a-t-il le péché en horreur et abomination. Il craint toujours le courroux divin devant la faute. Aussi garde-t-il ses distances avec le Christ, alors qu'il a aboli ces mêmes distances avec la Vierge Marie.

Sur les hauteurs de Coulon s'élève un prieuré fondé au Moyen Age pour le soin des lépreux et toujours tenu par des chevaliers-hospitaliers de Saint-Lazare. Ce lieu sert d'asile aux pèlerins qui accourent implorer saint Méen, près de la rivière du Meu. L'enfant voit défiler des cohortes de pauvres êtres aux membres pourris, au visage rongé par les ulcères, à la peau noircie comme au charbon. En effet, ceux-ci, rejetés par les populations, doivent se réfugier dans les bois. Ce sont les bousilleurs, revêtus d'une peau de mouton mal équarrie, sanglante, qui les protège des intempéries.

On est très superstitieux, et tous les moyens sont bons pour obtenir la faveur des dieux. On implore de nombreux saints pour obtenir la guérison des hommes comme des animaux. Et il n'y a pas de village qui n'ait sa source miraculeuse au pouvoir magique.

Les missionnaires qui ont arpenté la région de long en large ont bien essayé de ramener ces gens à une religion plus authentique ; mais, dès qu'ils sont partis, les croyances superstitieuses reprennent de plus belle. Les objets de dévotion qu'ils ont laissés deviennent de nouveaux moyens magiques. Et les saintes prières se transforment en nouveaux rites incantatoires, prononcées dans un indicible charabia.

Les innombrables maladies qui sévissent dans ces campagnes justifient cet engouement. Nombre d'entre elles se propagent par les animaux ou les plantes; on attribue donc souvent à celles-ci un pouvoir maléfique. La religion est l'ultime secours auquel on se raccroche pour vaincre le mal. Blés et seigles contaminés d'ergot donnent des maladies repoussantes comme le mal des ardents qui brûle le corps par l'intérieur, des zonas, des eczémas suintants, bref, tout ce que la peau peut à son tour faire germer. C'est surtout saint Antoine qu'on invoque pour se protéger de l'ergot. Aussi offre-t-on des porcelets au saint, le jour de sa fête le 17 janvier. On puise de l'eau dans les fontaines qui coulent près de sa statue ou bien on arrache quelques touffes d'herbe qu'on donne à manger aux animaux.

La critique de ces pratiques populaires, plus proches de la superstition que de la religion, se répand à Paris dans les salons, où commencent à circuler les écrits de quelques philosophes. Les idées à la mode de la capitale arrivent bientôt à Rennes où il devient de bon ton de se moquer des manants.

Les paysans bretons apparaissent comme des sauvages aussi frustes que les

Indiens. A Rennes, l'on parle avec ostentation le français car, aux yeux des gens du monde, le breton n'est qu'un jargon grossier. Les Grignon, fiers de leurs origines loudunoises parlent le français, et leur profession les a conduits à acquérir une certaine dextérité dans le maniement de la langue nationale, seule utilisée dans la procédure.

A Iffendic, Louis n'a reçu que des rudiments de culture. Ses parents décident donc de l'envoyer à Rennes, après ses onze ans, parfaire son éducation. Chez les jésuites, il apprendra les bonnes manières qui distinguent un Grignon d'un homme du peuple. Il deviendra ainsi un *kloarec* ou *kler*, en gallois. Les Bretons désignent alors par ce nom les jeunes gens qui font leurs études pour entrer dans l'état ecclésiastique. Le destin de Louis est scellé : il sera clerc.



## CHAPITRE II - AU COLLÈGE DES JÉSUITES DE RENNES

En 1684, Louis Grignion rejoint le collège des jésuites de Rennes. Il n'y a pas de petit séminaire à l'époque et les jeunes gens destinés à la cléricature par leurs parents commencent leur éducation dans un collège. Les jésuites passent encore pour les meilleurs professeurs. A Paris, le collège de Clermont reçoit la fine fleur de la jeunesse française. Au collège de Rennes, le jeune Grignion aura des maîtres prestigieux, comme le père Descartes, neveu du philosophe. Ces prêtres éminents, appelés régents, sont les directeurs de conscience des élèves. Ils ont la mission de cultiver les semences que Dieu a mises en eux et de détecter les talents. La majorité des élèves ne se destine pas à la prêtrise; aussi les jeunes clercs dont la vocation se manifeste ouvertement sont-ils l'objet de soins plus particuliers. Les effets du concile de Trente commencent à se faire sentir; il appartient aux jésuites de former de véritables prêtres et non de simples bénéficiers, préoccupés seulement par les revenus d'une cure ou d'un prieuré.

Un gîte familial attend le jeune Grignion à Rennes. Son oncle maternel Alain Robert qui dessert l'église Saint-Sauveur, héberge son jeune neveu. D'ailleurs, Jean-Baptiste Grignion, soucieux d'assurer à ses enfants l'éducation qui sied à son rang, emménagera à Rennes en 1690.

Les élèves vivent tous en externat, et se contentent d'aller suivre les cours au collège. Louis-Marie Grignion a onze ans et demi quand il arrive à Rennes, siège du parlement de Bretagne.

Rennes, c'est la grande ville avec ses turbulences et ses tentations. Les collégiens y mènent une vie fort libre, subissant peu de contraintes et préférant souvent faire l'école buissonnière qu'aller au cours, même si leur présence dans leurs pensions est parfois vérifiée par le collège. A cette époque, les collégiens adolescents portent des armes et les rixes entre eux sont très fréquentes. Leur ampleur obligera le parlement de Rennes à sévir à leur rencontre à plusieurs reprises et à leur interdire le port d'armes.

Aller au collège, c'est d'abord faire ses humanités gréco-latines.

L'enseignement religieux proprement dit est assez limité; il n'a lieu qu'en fin de semaine. Le manuel en usage est un abrégé de la *Summa doctrinae christianae* de saint Pierre Canisius. Mais Louis-Marie Grignion va pour la première fois rencontrer des maîtres spirituels en la personne de ses confesseurs, hommes d'élite qu'il n'aurait jamais pu côtoyer à Iffendic.

Celui qui l'influence le plus est le père Gilbert. Il partira ensuite évangéliser la Martinique, donnant ainsi l'exemple d'une vocation de missionnaire au jeune

Grignion.

Jean-Baptiste Blain, condisciple de Louis Grignion, nous a laissé le récit des turpitudes que subissait le père Gilbert dans sa classe et nul doute que son comportement a marqué le jeune Grignion. Le régent, écrit Blain, était l'homme du monde le plus propre à nourrir la piété du jeune collégien, « car il était d'une piété et d'une vertu consommées; et il marquait presque chaque jour d'une patience et d'une vertu héroïques. Plusieurs fois, je l'ai vu outragé publiquement par des écoliers sans donner des signes d'impatience. Comme le nombre des écoliers était fort grand, et que celui des libertins n'était pas plus petit, il avait presque à toutes les heures quelque nouveau genre d'insultes à souffrir de leur part. Sa douceur inaltérable au milieu des injures les plus sensibles (...) loin de les rappeler à leur bon sens et de les toucher était pour eux un nouveau motif de les multiplier et d'en inventer de nouvelles pour pousser à bout sa patience, et avoir le criminel plaisir d'avoir altéré sa douceur, ou, au moins de l'avoir vu changer de couleur; mais en vain, car il paraissait insensible; et les insultes d'un genre nouveau ne servaient qu'à lui faire produire des fruits nouveaux. »

Ce prêtre est bien un modèle d'abnégation, exemple vivant de l'enseignement dispensé à la même époque à Saint-Sulpice :

« D'une patience sans bornes, écrit Blain, savant dans l'art de souffrir et de se taire, il ne permettait pas même à sa bouche de se plaindre, et rendait confus par son silence ces jeunes libertins auteurs de l'injure. »

Le père Gilbert aimait recevoir dans sa chambre les jeunes cancres, « et dans ces visites particulières, poursuit Blain, il leur ouvrait un cœur de père; il leur faisait mille amitiés et mille caresses pour les gagner et les attirer à Dieu (et) il en touchait quelques-uns... » Il y mettait toute la grâce et l'onction qu'il pouvait. Mais le malheureux prêtre n'était pas payé de retour par ces fripons car ceux-ci poussaient leur sarcasme jusqu'à mimer la piété et la dévotion dans sa chambre et s'en retournaient raconter à leurs camarades comment ils l'avaient berné. « Pour se moquer de lui et de ses pieuses remontrances », ils passaient leur temps à contrefaire ses manières dévotes.

Il n'y a qu'un élève qui fait exception dans la classe; c'est le jeune Louis Grignion, qui l'écoute « avec une attention et une avidité que le pieux régent ne tarde pas à remarquer ».

Louis Grignion devient le protégé du saint prêtre qui le reçoit fréquemment dans sa chambre. Sa piété, sa candeur le persuadent qu'il a reçu une grâce insigne. Sa mission est de perfectionner les vertus de l'adolescent et de le guider sûrement vers sa destination finale.

Tout en sillonnant les rues de Rennes, le collégien fait quelques haltes dans les églises qui jalonnent son chemin, et va prier la Vierge. La chapelle Saint-

Sauveur de Rennes, bâtie à l'ombre de la cathédrale, où officie le frère de Jeanne, abrite une statue de la Vierge, dite Notre-Dame-des-Miracles-et-Vertus. Vierge de bois, semblable à celles de Rocamadour, de Chartres et d'Orcival, elle veille aux destinées de la capitale bretonne.

Le 8 février 1357, la Vierge a sauvé Rennes des Anglais : Rennes était assiégée et les Anglais avaient creusé un souterrain pour y pénétrer. Selon la tradition orale, la statue de la Vierge, devant qui une foule immense était prosternée, s'anima soudainement. Son doigt, faisant un arc de cercle, indiqua le lieu où devait déboucher le souterrain ; les Anglais y furent occis en grand nombre, et la ville de Rennes sauvée. Ce souvenir est commémoré par une chandelle allumée d'abord près du trou puis placée devant la statue de la Vierge, où elle brûle en permanence. Les confréries entretiennent cette flamme par leurs dons et legs pieux en signe de remerciements. Les Rennais font célébrer régulièrement des messes en souvenir du miracle. Un tableau dans l'église commémore l'événement. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les évêques de Rennes confirmeront l'existence du miracle. La ville entière manifeste sa dévotion à Marie par l'érection de statues sur les places publiques ou dans les encorbellements des maisons; chaque famille a chez elle une image de celle qui a sauvé la ville. Tous les ans, en février, la statue de la Vierge est promenée lors d'une solennelle procession dans les rues. Or cette dévotion ne cesse de s'amplifier au XVII<sup>e</sup> siècle après l'arrivée en Bretagne de Jean Eudes. Celui-ci, surtout connu pour ses prédications en Normandie, prêchera une mission à Rennes en 1670, qui durera cinq longs mois.

Jean Eudes a fondé des confréries du Cœur de Marie et décidé de célébrer tous les ans le 8 février la fête du Cœur de Marie. Jean Eudes avait fixé cette fête en février, car c'était la date à laquelle le Christ finit son enfance et commença sa vie cachée. La Vierge Marie aurait conservé dans son cœur les mystères de la sainte enfance de celui qui s'était incarné en elle. Jean Eudes allait officialiser à Rennes le culte que tous les habitants vouaient déjà à la Vierge et donner un nouvel élan au mouvement de dévotion à la Vierge.

Au collège Saint-Thomas, le père Descartes dirige une congrégation pour les petits à laquelle le jeune Grignon adhère. Cependant elle ne suffit pas à étancher sa soif de dévotion envers la Vierge Marie. Aussi fonde-t-il avec deux de ses amis, Jean-Baptiste Blain et Claude Poullart des Places, une petite association secrète en l'honneur de la Sainte Vierge. Les condisciples se réunissent dans une chambre qu'une personne pieuse leur a prêtée. Là, devant un autel qu'ils décorent eux-mêmes, ils prient et se mortifient jusqu'à la discipline. Arrivé en troisième en 1688, le jeune homme s'inscrit au nombre des membres de la congrégation des grands. Ceux qui y adhèrent appartiennent à l'élite du collège : la congrégation est la pépinière des futurs prêtres.

Le rigorisme moral qu'affiche publiquement le jeune Grignion produit déjà une forte impression sur ses camarades. Sa vie est devenue un véritable sacerdoce, avant même qu'il n'ait reçu les ordres. Mais son air dévot intrigue ses camarades qui cherchent à mettre sa patience à l'épreuve.

« Était-il devant une image de Marie, qu'il paraissait ne plus connaître personne et dans une espèce d'aliénation de ses sens, d'un air dévot et animé, dans une sorte d'extase, immobile du reste et sans action, il se tenait des heures entières au pied des autels. » Il ne craint pas de se donner continuellement en exemple, comme s'il cherchait à susciter l'envie de ses camarades. D'un naturel assez fougueux, il joint l'acte à la parole et cette témérité commence à attirer le regard critique des autres.

Lorsque ses parents viennent habiter Rennes en 1690 pour permettre à leurs autres fils d'y suivre leurs études, les relations entre le jeune homme de dix-sept ans et son père sont très orageuses. Il quitte la table brusquement, délaissant son repas après de violents accrochages avec son père. Il se condamne ainsi à un jeûne forcé. Son entêtement le conduit ensuite à refuser toute autre nourriture.

Sa dévotion irrite son père. Autant Jean-Baptiste Grignion ne s'oppose pas à la vocation de son fils, autant il ne comprend pas ses airs étranges et son rigorisme. Jean-Baptiste sera lui-même la victime des sentences inquisitoriales de son fils. Louis-Marie a découvert que son père garde dans son cabinet des livres « obscènes »; il les lui soustrait et il les fait brûler. Cet emportement, justifié par les valeurs morales qu'il défend, lui attire aussitôt l'inimitié d'autrui. Mais finalement, il la recherche, il veut être persécuté comme le Christ et porter sa croix. Il ne se contente pas des petits ennuis de la vie quotidienne, il cherche toujours à créer les situations conflictuelles qui attirent le courroux des autres. Subissant ensuite leur opprobre, il s'en réjouit, mieux il triomphe, car il ne trouve son plaisir que dans les persécutions. Il les interprète comme des signes de son appartenance au petit nombre des élus, ceux que Dieu a prédestinés à entrer dans son royaume mais qui devront subir auparavant sur terre toutes les infamies des hommes.

Il fait lui-même de sa vie un calvaire. Il recherche tous les moyens de s'identifier au Christ. Il veut vivre pauvre comme Jésus. Les mendiants l'attirent irrésistiblement. Il a gardé de son enfance à Iffendic le souvenir de ces êtres misérables qui rejoignent Saint-Méen. Or, dans les campagnes bretonnes, loin d'être repoussés, les mendiants sont au contraire l'objet d'une attention particulière. On les appelle « bons pauvres », « chers pauvres », « pauvrets », « pauvres chéris », ou simplement « chéris »; on les désigne même souvent sous le nom d'« amis » ou de « frères du bon Dieu ». Nulle part, le mendiant n'est

chassé; il est toujours sûr de trouver un asile et du pain partout, dans le manoir comme dans la chaumière. Souvent, les aboiements d'un chien l'annoncent. Et quand il est aveugle, on va au-devant de lui, on le fait asseoir à sa table, dans le fauteuil même du chef de famille et on s'empresse de lui apporter quelque nourriture.

Mais il ne faut pas attribuer à la seule commisération chrétienne cet usage fort répandu. Les missionnaires ont habitué le peuple à voir dans le pauvre la personne même de Jésus-Christ. Aussi les gens craignent-ils des représailles s'ils n'accueillent pas à leur table ces hommes dont les haillons peuvent cacher le Christ. Il se mêle ainsi beaucoup de crainte superstitieuse à cette sollicitude affectueuse pour les pauvres.

Le jeune Grignon se contente de respecter à Rennes les habitudes qu'il a connues à Monfort. Mais dans la ville où siège le parlement de Bretagne, où chaque famille noble a son hôtel particulier et où pullulent les gens de robe soucieux de leur rang, la tendresse toute particulière du jeune Montfortain ne peut que choquer. Le *kloarek* en fait un peu trop. Il se précipite sur les pauvres pour les déshabiller et leur donner ses propres vêtements. « L'argent et les habits, écrit Blain, ne restaient entre ses mains qu'autant de temps qu'il en fallait pour les faire passer en celles des nécessiteux. » Il se prosterne devant eux pour leur baiser les pieds, comme s'ils étaient des réincarnations du Christ ressuscité. Mais il craint qu'on ne le voie : « Il se dérobait à nos yeux pour aller en secret embrasser, caresser un pauvre mendiant innocent, hébété, fort disgracié de la nature; il se jetait même à ses pieds pour les baiser quand il se croyait hors des yeux des hommes. »

La mendicité, écrit Blain, était son « calice d'amertume et d'humiliation qu'il se condamna de boire toute sa vie pour faire une profession exacte de la plus rigoureuse pauvreté et recueillir à sa suite les rebuts et les mépris qui, pour ces hommes du ciel, en sont les plus doux fruits ».

Il s'occupe de fournir des vêtements aux plus pauvres des camarades de sa classe et organise des quêtes; si la somme ne suffit pas, il va chez les marchands et leur demande de compléter. Un jour, il amène avec lui un mendiant chez un marchand de la ville.

- Voici mon frère et le vôtre, lui dit-il, j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir. Si cela n'est pas suffisant, c'est à vous à ajouter le reste.

La charité produit la charité et le marchand lui accorde ce qu'il demande.

De riches demoiselles dévotes qui ont remarqué sa piété l'aident, par leurs aumônes, à faire le bien autour de lui.

Il se joint à une petite conférence fondée par l'aumônier de l'hôpital Saint-Yves, l'abbé Bellier, pour aider les malades. Les jours de congé, les collégiens vont deux par deux visiter les pauvres malades; ils leur font des lectures pieuses et

leur donnent des leçons de catéchisme.

Louis Grignion commence ainsi son magistère avant de devenir prêtre.

Arrivé en classe de rhétorique, c'est un modèle de vertu. « Dès lors il se livrait à l'oraison et à la pénitence, écrit Blain, et ne pouvait goûter que de Dieu; tout le reste lui était insipide; il n'en aurait pas pu même parler, n'en ayant aucune idée; car toute son enfance s'était passée dans une admirable innocence et éloignement du mal, et il était si ignorant sur tout ce qui peut altérer la pureté qu'un jour, l'entretenant des tentations contre cette vertu, il me dit qu'il ne savait pas ce que c'était. »

Il met ainsi son point d'honneur à avoir une conduite irréprochable. Mais son ami Jean-Baptiste Blain ne peut cacher sa surprise. Il nous le confie dans ses Mémoires : « Je ne le regardais dès lors et je ne l'écoutais qu'avec admiration, et avec une espèce de désespoir de ne pouvoir suivre, dans le chemin de la vertu, un compagnon qui y marchait à pas de géant, et allait si vite qu'il échappait à nos yeux, bien loin de le pouvoir suivre.

« Il semble qu'il n'avait point péché en Adam, et qu'Adam n'eût laissé en lui aucune trace de sa désobéissance, car il ne sentait presque ni répugnance pour le bien, ni attrait pour le vice. Ses inclinations, dès que je l'ai connu, paraissaient toutes célestes, et rien de ce qui fait le penchant de la jeunesse et le charme de l'homme ne paraissait le toucher, ni même se faire apercevoir à son cœur.

« Il était encore écolier et paraissait un homme parfait, tenant tous ses sens dans une telle garde qu'on ne lui voyait échapper ni regards, ni paroles, ni gestes, ni manières inconsidérés. Ses yeux presque toujours baissés, sa modestie, un air dévot le singularisaient déjà en quelque sorte et le faisaient distinguer de tous les écoliers. »

S'interrogeant sur un comportement aussi mystérieux, ses amis n'ont d'autre explication que la Providence divine. Autrement dit, parce qu'il échappe aux contraintes de la nature, c'est déjà un saint. Et sa sainteté ne peut se comprendre que comme une manifestation du surnaturel. Aussi, lorsqu'il parle, c'est nécessairement Dieu qui Parle en lui, car il est habité par l'Esprit.

De menus détails de sa vie quotidienne confirment cette singularité aux yeux de ses camarades, émerveillés devant certains faits surnaturels.

L'adolescent a l'habitude de se promener les yeux toujours si fortement baissés qu'il ne peut voir que ses pieds.

- Comment peut-il se conduire dans les rues? chuchotent ses camarades.
- Il sait où sont toutes les images de la Sainte Vierge, racontent-ils.
- Il voit toutes celles que les passants ne voient pas.
- J'ai vu des gens tout étonnés de le voir saluer en enlevant son chapeau, se demandant bien à qui ce salut était adressé. Les gens se sont mis à

ricaner, le prenant pour un fou.

Le jeune Grignon intrigue ainsi de plus en plus. Les écoliers libertins du collège se moquent de lui ; quelques amis pieux comme Jean-Baptiste Blain sont tentés d'y voir une opération du Saint-Esprit ou de la Vierge Marie. « Elle le conduisait, dit-il, par la main en toutes ses voies, comme l'ange Raphaël le jeune Tobie. »

Son itinéraire est ainsi tout tracé. Grignon caresse le projet d'étudier au séminaire Saint-Sulpice à Paris mais ses parents ne sont pas assez riches pour subvenir à ses besoins dans la capitale. L'usage était de trouver une généreuse donatrice pour payer la pension. Une dame, Mlle de Montigny, l'ayant remarqué chez ses parents à Rennes ne fait aucune difficulté pour l'aider.

Elle poussa les parents de Louis à le faire monter à Paris pour aller recevoir à Saint-Sulpice la meilleure des formations au sacerdoce de tout le royaume.

Saint-Sulpice avait été créé en 1641 par M. Olier. C'était la meilleure pépinière de prêtres de France. La doctrine de M. Olier convenait particulièrement à Grignon, déjà très dévot. M. Olier, disciple de Pierre de Bérulle, fondateur de plusieurs séminaires, a été le réformateur du clergé français au XVII<sup>e</sup> siècle.

Avant lui, les futurs prêtres se contentaient de recevoir une formation en théologie à la Sorbonne. Olier crée un lieu de formation spécifique pour les initier à leur fonction sacerdotale. Alors que les prêtres n'étaient souvent que des mondains férus de théologie, Olier veut en faire de véritables pasteurs agissant au milieu des fidèles, se donnant en exemple à eux. Adepte lui-même de l'ascétisme, il prône l'abnégation, la mortification, l'éloignement du monde terrestre et de ses plaisirs malsains. Le prêtre doit se consacrer totalement à Dieu et fuir le monde du démon. Le prêtre doit tendre vers la réalisation de la parole de Paul : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi<sup>1</sup> »

Olier laisse à sa mort, en 1657, le résumé de sa doctrine dans les nombreux traités qu'il a écrits, notamment la Journée chrétienne (1655), Catéchisme chrétien pour la vie intérieure (1656).

Louis quitte ses parents sans regret au pont de Cesson à la sortie de Rennes. Alors que les membres du clergé utilisaient d'habitude un cheval ou une mule pour se déplacer, il refuse la monture proposée par son père.

Il n'emporte avec lui qu'un petit baluchon et il a vite fait de le donner au premier pauvre rencontré, comme François d'Assise avait abandonné ses vêtements à son père. Il est désormais libre, « sans père, ni mère, sans frères, sans sœurs, sans parents selon la chair, sans amis selon le monde, sans biens, sans embarras, sans soins ».

Matthieu n'a-t-il pas écrit : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au ciel<sup>2</sup>. » Et saint Luc :

---

<sup>1</sup> Galates, chapitre II, verset 20.

<sup>2</sup> Saint Matthieu, chapitre XIX, verset 21.

« N'emportez rien sur la route, ni bâton, ni besace, ni chaussures, ni argent<sup>1</sup>... »

Louis-Marie Grignion est alors plutôt grand, de constitution très robuste : ses larges épaules lui permettent de soulever un tonneau sans problème! Il a un air de grandeur, mais en même temps de l'affabilité dans le regard. Il a les joues vermeilles, le visage long, les yeux grands et vifs, le nez aquilin, le menton un peu long, les cheveux châtons, plats et fort courts retombant modestement sur le haut de la tête, un peu au-dessus du front.

---

<sup>1</sup>Saint Luc, chapitre IX, verset 3.



## CHAPITRE III - SAINT-SULPICE

Louis-Marie Grignion parcourt à pied les soixante-seize lieues qui séparent Rennes de Paris pendant l'hiver 1692-1693; trempé, boueux, cinglé par les rafales dans les plaines de la Beauce, il s'appuie sur son bâton de pèlerin. Son chapelet lui tient lieu de viatique. Le soir, il dort dans les granges, fuyant l'asile des presbytères.

Il ne monte pas à Paris pour y faire fortune, mais pour se former à un ministère dont ses maîtres rennais lui ont montré les exigences. Paris lui offre son opulence et la magnificence de ces monuments. Mais le séminariste breton s'est juré de ne rien voir. Il a décidé d'empêcher ses yeux de lui montrer ce qui pourrait lui faire plaisir.

En cette fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les séminaristes vont suivre les cours de la Sorbonne et bénéficient des leçons et répétitions données dans les communautés qui les hébergent. Seuls les gens bien nés ont accès à Saint-Sulpice dont les frais de pension sont très élevés. Les autres vont loger dans de petites communautés du quartier Latin, dirigées par de saints prêtres.

D'éminents professeurs de la Sorbonne leur apprennent la théologie, tandis que la communauté est le lieu d'apprentissage du métier de prêtre. Saint-Sulpice est d'abord une école de perfection. On y enseigne les devoirs du prêtre envers Dieu. L'idée du sacerdoce est tombée en désuétude, a dit Pierre de Bérulle, et il importe de relever le défi lancé par Luther et Calvin. Aussi les prêtres formés à Saint-Sulpice doivent être des modèles de vertu. Ils doivent « exciter la tiédeur des ecclésiastiques relâchés et confondre le vice de ceux qui étaient corrompus ».

Les supérieurs de chaque communauté surveillent leur conduite avec le souci de mettre fin aux abus qui ont naguère caractérisé l'Église.

Cependant lorsque Louis-Marie Grignion aborde les milieux ecclésiastiques de la capitale, ceux-ci sont en proie aux divisions provoquées par le jansénisme. Les discussions et les disputes sont devenues si fréquentes qu'un esprit du temps dénonce cette « je ne sais quelle espèce de contagion théologique qui est devenue une maladie populaire <sup>1</sup> ».

En effet, il n'y a pas que la célèbre querelle de la grâce qui agite toute la capitale bien au-delà des cercles ecclésiastiques. Depuis les débuts de la Contre-Réforme, les milieux cléricaux ne sont préoccupés que par le retour à « la primitive Église », du temps des Apôtres. C'est dans cet esprit que Pierre de Bérulle a créé l'Oratoire, destiné à la formation des prêtres; son disciple, Olier a

---

<sup>1</sup> François Bonal, « Le Chrétien du temps », 1655, II, p. 94.

poursuivi son objectif en fondant le séminaire de Saint-Sulpice. Mais les abus n'ont pas cessé. Certains disent même qu'ils se sont amplifiés. Les jansénistes se font les plus intransigeants défenseurs de ce retour aux mœurs de l'Église primitive. Ceci peut être interprété de différentes façons.

Au Moyen Âge, cela signifiait surtout vivre selon les règles évangéliques, c'est-à-dire d'abord dans la pauvreté. Ainsi les moines mendiants s'étaient multipliés sur les traces laissées par le Poverello d'Assise.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, on comprend plutôt ce retour aux temps primitifs comme la nécessité de respecter des règles. Pierre de Bérulle a réhabilité la notion de sacerdoce. Le prêtre se caractérise avant tout par sa décence, et l'on enseigne dans les séminaires les conventions à respecter pour devenir un vrai prêtre.

Le vrai prêtre est celui qui consacre sa vie au seul service de Dieu. Les milieux de la Contre-Réforme exercent leur vigilance à l'encontre de tous ceux qui ne reçoivent les ordres que pour percevoir des bénéfices et dont le comportement libertin dévalorise le sacerdoce. Selon Pierre de Bérulle, le prêtre a pour premier devoir de rendre hommage à Dieu, de le servir humblement et respectueusement. Devenir prêtre est un privilège des seuls élus, distingués par la grâce qu'ils ont reçue de Dieu. Tous les autres, les « bénéficiers », déshonorent la fonction sacerdotale.

Or, les bénéfices servent toujours à récompenser les bons et loyaux services rendus à la Couronne; le roi, comme les seigneurs, abusent de cette prérogative. Dans les milieux proches de l'Oratoire, on n'hésite pas à parler de simonie pour vilipender cette pratique. Selon le P. Amelotte, « le nom de lévite... et celui de prêtre » ont perdu tout prestige. « Leur noblesse était tombée en rotture. » « Les personnages de qualité, écrit Condren, aspiraient bien par ambition aux dignités ecclésiastiques, mais il ne s'en voyait point qui se portassent à la prêtrise par piété. S'il y avait un homme d'honneur dans le clergé, ou il fuyait les saints ordres, ou il les cachait sous le nom d'une charge ou d'un bénéfice, ou il ne les exerçait qu'avec une pompe séculière. Il se dérobaient à soi-même la plus noble de ses qualités et n'en pouvait souffrir la bassesse<sup>1</sup>. »

Combien de gens d'Église sont attachés à la personne des seigneurs ou se spécialisent dans des fonctions lucratives, comme directeurs de conscience des gens de qualité, ce qui leur apporte une rémunération non négligeable! « Les grands, ajoutait Condren, tenaient leurs prêtres parmi les plus petits serviteurs. C'étaient les valets de leurs maîtres (...) Ce n'étaient plus les prêtres et les gouverneurs des princes et des magistrats, c'étaient leurs solliciteurs ou leurs jardiniers (...) Us ne savaient ce qu'était la propreté, ils étaient les exemples de toutes les incivilités. On leur donnait des noms ridicules... Ils étaient le sujet des

---

<sup>1</sup> « Vie du P. de Condren » pp. 390-391.

fables et des proverbes; les buveurs en faisaient leurs chansons et psalmodies. Ils étaient le jouet des hérétiques, les enfants les sifflaient et leur faisaient des huées dans les rues<sup>1</sup>. »

Aussi de beaux esprits prétendent qu'on assiste déjà à un relâchement des mœurs et que le clergé n'échappe pas à la corruption du siècle. Les jansénistes ne cessent d'idéaliser la primitive Église et les jésuites leur ripostent en dénonçant leur exagération. « Quelques-uns font profession d'avoir si mauvaise opinion de leur siècle, dit Bonal, qu'ils n'en peuvent parler sans invective et comme d'un temps tout à fait réprouvé, incurable et détestable. Et pour cela, ils n'ont rien de si fréquent à la bouche que la pureté de la primitive Église, comme si tout l'esprit du christianisme s'en était envolé de la terre, il y a tantôt plus de mille ans... La race des bons chrétiens a fini, dit-on... Nous n'avons plus que les derniers abois de l'Église finissante; Jésus-Christ est parti d'ici-bas et ne nous a laissé que ses draps funèbres avec l'aloès et les autres parfums de ses obsèques... Je veux dire quelques restes de dévotion extérieure avec les cérémonies et les sacrements<sup>2</sup>. »

Les jansénistes, dont les idées sont bien reçues à l'Oratoire, s'érigent en véritables censeurs de la pureté des mœurs ecclésiastiques.

Louis-Marie Grignon arrive ainsi à Paris dans ce tourbillon d'idées et de polémiques qui déferle sur la capitale. Uniquement préoccupé par ses dévotions, le pieux jeune homme n'a que faire de toutes ces querelles entre théologiens et hommes d'Église. Mais il va très vite en subir les conséquences malgré lui.

Comme il est trop pauvre pour s'offrir le luxe du grand séminaire de Saint-Sulpice, il est hébergé dans l'une des petites communautés qui accueillent les séminaristes moins fortunés.

Le supérieur en est M. de La Barmondière (1631-1694). Il a élaboré un règlement qui insiste sur l'honneur qu'il y a à être pauvre comme Jésus-Christ et à partager la vie quotidienne ensemble : « Pour honorer la pauvreté de Notre-Seigneur et toutes les humiliations qui en sont les suites ordinaires, dit le règlement, tous seront disposés à pratiquer volontiers et même avec joie les actions qui paraissent, aux yeux des mondains, viles et méprisables, comme sont de balayer, de porter et arranger du bois, de servir aux malades et à la cuisine, faire le réfectoire, laver la vaisselle et choses semblables. Chacun sera prêt à les faire, non seulement à son tour, mais encore chaque fois que l'obéissance le prescrira. »

Le règlement n'oublie pas de placer les jeunes séminaristes sous la protection de la Très Sainte Vierge, qu'ils « honoreront comme la dame et la maîtresse de

---

<sup>1</sup>**Ibidem.**

<sup>2</sup> François Bonal, *op. cit.*, III, p. 100 ; IV, p. 105..

la maison ».

L'emploi du temps est minutieusement déterminé. Les repas sont pris en commun à heure fixe. Le temps consacré à la prière comme celui imparti aux études est rigoureusement programmé. On ménage quelques récréations surtout pour permettre la *disputatio* des cours, mais Louis-Marie Grignion préfère arpenter de long en large la cour de la communauté en récitant son chapelet.

Comme tous les séminaristes, il porte la soutane de serge noire, fermée par de petits boutons de crin, remise à l'honneur depuis le concile de Trente. Celle-ci descend jusqu'aux talons. Cette tenue austère est très prisée dans les communautés sulpiciennes, où l'on fustige l'habit court et les perruques poudrées des abbés mondains. Seul signe de distinction, un petit collet se rabat sur le devant de la soutane. Quant à la coiffure, certains champions de la pauvreté évangélique n'en suivent pas moins une mode consistant à lisser leur chevelure et à la rendre luisante grâce à des\* pommades à base de pulpe de pomme.

Louis-Marie Grignion semble apprécier la liberté dont il jouit après avoir quitté les siens. Il s'en ouvre dans une lettre à son ami Jean-Baptiste Blain, l'incitant à monter le rejoindre à Paris. *Egrederet, écrit-il, de cognatione tua, et vade in terram quam monstravero tibi.* « Quitte tes connaissances, et va dans le pays que je te montrerai. » Ce sont les paroles de Dieu à Abraham dans la Genèse. Blain monte le rejoindre à Paris.

Hélas! sa généreuse bienfaitrice, Mlle de Montigny, a cessé ses charités pour des causes qui nous sont restées inconnues et M. de La Barmondière doit trouver une solution de remplacement pour pourvoir aux frais d'hébergement de son hôte. Comme il apprécie les qualités de piété du séminariste, il lui propose de gagner un peu d'argent en allant veiller les morts de la paroisse Saint-Sulpice, fonction bien rétribuée.

Louis-Marie passe alors plusieurs nuits par semaine à veiller les morts et va trouver là l'occasion de se mortifier au contact des cadavres. Alors que des collations sont offertes aux veilleurs, il se fait un plaisir de les refuser.

M. Blain rapporte qu'elles « étaient si minces et si peu ragoûtantes dans l'année 1693, année de cherté, qu'on pouvait se vanter de s'être déjà bien mortifié en mangeant, et qu'on était en état, au sortir du repas, de le recommencer et d'en faire un meilleur. »

Dès lors, il ne passe plus que des nuits blanches. La première partie de la veillée, il reste, à genoux, aux côtés du mort, les mains jointes, dans une immobilité parfaite. Il consacre ensuite deux heures à la lecture spirituelle; le reste de la nuit, il relit les cahiers des cours de théologie, qu'il a rapportés de la Sorbonne. Les cadavres qu'il veille le rappellent à la vanité du monde périssable

face à l'immortalité divine. Il aime à se pencher sur les cadavres pour contempler de plus près l'œuvre de la mort et considérer, écrit Blain, « dans leur laideur et dans leur difformité affreuse le charme trompeur d'une jeunesse et d'une beauté évanouies ». Il éprouve comme du plaisir à dévorer des yeux les cadavres des puissants de ce monde.

Deux spectacles vont particulièrement le frapper. Alors qu'une grande dame de la cour, célèbre pour sa beauté, gît devant lui, recouverte d'un voile funéraire, il ne peut s'empêcher, comme François Borgia, de soulever le voile pour observer le travail que la mort a déjà commencé. Les traits de la belle princesse sont devenus hideux, dit la tradition.

Une autre fois, le cadavre d'un prince dégage une odeur telle qu'il incommodera aussi ceux qui le mettront en terre. Mais, il est resté toute la nuit pour mieux s'imprégner de l'odeur de la mort. Pour mieux se convaincre de la laideur du péché, il fixe longuement le visage taré où le « vice est écrit en si gros caractères ».

Il n'a pas oublié les rivalités sourdes qui opposaient les bourgeois de Montfort aux seigneurs de La Trémoille et il n'a que mépris pour ces gens du monde et leur vanité; la mort les rabaisse au rang des plus pauvres, elle efface toute distinction. Cependant leur salut après une vie de débauche n'est pas assuré.

Ne pouvant subsister avec le seul produit de ces veillées funèbres, il entreprend de demander lui-même l'aumône, comme il l'a déjà fait à Rennes, pour aider les pauvres. Là encore, il ne garde pas pour lui le produit de ses quêtes; il le redistribue aussitôt aux mendiants, moins bien placés que lui pour obtenir quelques sols des gens riches.

Le séminariste applique à la lettre les préceptes religieux de ses maîtres. En ces temps où la contemplation est très en honneur, il ne peut que goûter aux joies de la méditation. Ne lui enseigne-t-on pas qu'elle mène droit à Dieu, ce saint Graal qu'il quête désespérément depuis son enfance à Iffendic.

Très souvent retiré dans sa chambre chez M. de La Barmondière, il dévore avec passion tous les livres saints qui fournissent, en quelque sorte, les recettes pour accéder à l'*unio mystica*. Il apprécie surtout saint Bernard de Clairvaux car celui-ci a une dévotion particulière pour la Vierge qu'il compare à un astre resplendissant dont les rayons illuminent le cœur des élus de Dieu.

Certes, Louis-Marie Grignion n'a pas attendu de connaître par les livres les mille et un secrets de la vie contemplative; mais l'enseignement qu'il reçoit à Saint-Sulpice conforte ses attitudes antérieures et renforce sa détermination à suivre le chemin tracé par ses maîtres. Il s'efforce d'appliquer scrupuleusement leurs moindres conseils. Et s'ils ne lui suffisent pas, il se crée des obligations supplémentaires.

Il s'est fait une règle de vivre en silence et il garde les yeux perpétuellement

baissés, comme s'il était toujours en train de méditer. En public, Montfort se mure dans son silence, ne daignant pas lever les yeux. En dehors des sujets pieux qui lui tiennent à cœur, il ne parle pas, sauf succinctement par nécessité et à voix basse. D'ailleurs il admoneste vertement ceux qui se permettent de le déranger dans ses méditations perpétuelles.

Lorsqu'il accompagne son ami J.-B. Blain chez quelqu'un, il ne desserre pas les dents. Comme l'a noté Blain, il paraît toujours faire oraison.

Louis-Marie Grignion n'a aucun souci du qu'en-dira-t-on : il ne craint pas de se donner en spectacle en tout lieu. A la Sorbonne où il est certain d'être la risée générale des étudiants, il fait sa prière à genoux, au début et à la fin des cours. Tout l'amphithéâtre rit mais il n'en a cure.

Retiré dans sa chambre chez M. de La Barmondière, il se mortifie. Son voisin de chambre entend le soir le bruit des chaînes avec lesquelles il se flagelle. Il utilise tous les moyens en sa possession pour s'infliger des souffrances, cilices, bracelets, discipline.

Ses condisciples prennent plaisir à le martyriser.

- Puisque vous êtes si mortifié, lui dit une fois un jeune étourdi, voyons si vous souffrirez avec patience ce que je vais vous faire.

Et il lui déverse un seau d'eau sur la tête. Lui ne bronche pas, acceptant cette humiliation comme un nouveau présent du Seigneur.

- Puisque vous aimez tant la discipline, lui dit un jour, à la promenade, un de ses confrères, recevez-la de mes mains.

Et il lui décharge, de toute sa force, sur les épaules, des coups redoublés avec une gaule d'osier qu'il tient en main. Il ne proteste jamais, mais accepte avec le sourire. N'a-t-il pas vu son propre maître au collège de Rennes, le père Gilbert, subir les humiliations de ses élèves et tout accepter en silence! Aussi, il imite son comportement, comme si l'état de sainteté auquel il aspire s'acquerrait par simple mimétisme.

A la différence des autres séminaristes, il reçoit fréquemment le sacrement de l'eucharistie. A cette époque, l'on ne s'approche de la sainte table qu'en état de quasi-sainteté. Le janséniste Arnaud dans son livre au titre trompeur, *De la fréquente communion*, a multiplié les obstacles à franchir avant de recevoir le précieux sacrement.

Ne communie que ceux qui s'estiment assez purs. Louis-Marie Grignion faisant partie de ceux-là reçoit l'hostie plusieurs fois par semaine; c'est un privilège insigne. En recevant le corps du Christ, il s'imbibe de Dieu qui devient peu à peu son seul aliment.

Selon J.-B. Blain, il est réellement possédé et il passe pour fou aux yeux de ses camarades du séminaire. « Je crois pouvoir dire qu'il ressentait alors la force et l'impétuosité du vin nouveau du Saint-Esprit qui rendait les Apôtres fols et

insensés aux yeux des hommes, tandis qu'ils étaient si sages aux yeux de Dieu.  
»

J.-B. Blain distingue non sans saveur deux sortes d'ivresse : celle dans laquelle le cerveau est obscurci par l'abondance des fumées qui montent à la tête du fond d'un estomac trop chargé et trop plein de vin et, au contraire, celle qui résulte « des saillies de l'amour divin, de la visite du Saint-Esprit » et qui « saisit le cœur et l'esprit ». Aussi, si Montfort peut passer pour fou, ce n'est qu'aux yeux des mondains, car c'est un homme rempli de la véritable sagesse aux yeux de Dieu.

En septembre 1694, il reçoit les ordres mineurs. Peu de temps après, M. de La Barmondière est emporté par une maladie fulgurante : il doit changer de communauté. M. Boucher, qui dirige une autre communauté, le recueille. Ses singularités étonnent de plus en plus ses condisciples. Aussi son nouveau directeur décide-t-il de le mettre à l'épreuve.

Dans les débats religieux qui enveniment la capitale, revient constamment la question de la dévotion et du mysticisme. Les jansénistes se font forts d'indiquer comment on peut distinguer le vrai dévot du faux dévot et le vrai mystique du faux mystique. Nicole, l'un des maîtres à penser de Port-Royal, y consacrera plusieurs ouvrages, dont la *Réfutation des principales erreurs des quiétistes* (publié en 1695). Or, le séminariste Grignon a lu, comme tous ses camarades, les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola. Le fondateur des jésuites a montré dans cet ouvrage par quelles voies on peut atteindre Dieu; il explique avec force détails que l'aide des cinq sens est requise pour parvenir à l'*unio mystica*. Ignace de Loyola indique soigneusement comment il faut aspirer et expirer pendant l'oraison, quelle doit être la tenue du corps, à quel moment il faut éteindre la lumière dans la cellule, quand il convient de regarder des ossements et quand on peut éveiller par la vue de fleurs fraîches l'idée de l'éclosion de la vie spirituelle.

Louis-Marie Grignon suit ainsi à tout moment les méthodes ignaciennes dans leurs implications les plus matérielles. Alors que ses camarades se distraient pendant la récréation en chahutant un peu, on le voit plongé dans le silence, puis tout le monde entend subitement un profond soupir, qui indique qu'il a atteint l'extase divine. Ces faits précis sont rapportés avec précision par M. Blain dans ses *Mémoires* : « Il ne pouvait même entièrement étouffer les mouvements d'un cœur saisi d'amour divin, ce qui lui faisait jeter de fréquents et profonds soupirs, à table, en récréation et partout. Or, ses confrères ne manquaient pas d'en faire des railleries. »

- Est-il un vrai dévot ou un faux dévot?

Telle est la question que tout le monde finit par se poser. Certes on ne peut lui

reprocher sa dévotion à la Vierge Marie, célébrée par Pierre de Bérulle et très vénérée par tous les maîtres de Saint-Sulpice, mais M. Boucher est agacé. Grignon emporte toujours avec lui une statuette de la Vierge qu'il a sculptée lui-même et dont il ne se sépare jamais. C'est comme un porte-bonheur, un fétiche. Il aime la malaxer entre ses mains, la serrer fortement ou la vénérer dévotement en lui baisant les pieds. Un jour, M. Boucher la lui subtilise. Grignon a beau se résigner à tout, il a tout de même le courage de s'exclamer :

- On peut m'arracher des mains l'image de ma bonne mère, mais on ne pourra jamais me l'arracher du cœur!

Le directeur ne la lui rend point. Le coup est rude. C'est un premier avertissement. Son zèle excessif envers la Vierge ne peut qu'inquiéter ses supérieurs hiérarchiques, soucieux du respect du dogme.

Les évêques ont alors de grandes difficultés à imposer au peuple la modération dans des dévotions qui se sont développées dans le sillage de François de Sales, le fondateur des visitandines. C'est l'une d'elles, Marguerite-Marie Alacoque, visitandine à Paray-le-Monial, qui a une apparition.

Le siècle est fort dévot, et de nombreux cultes nouveaux sont nés : celui de l'Enfant-Jésus célébré à l'Oratoire par Bérulle, celui de Madeleine la pécheresse repentie, celui du Sacré-Cœur, lancé initialement par Jean Eudes.

Le clergé éclairé de Saint-Sulpice ne peut donc tolérer que l'un des siens soit animé de la même ferveur que le peuple. Et il est difficile de distinguer chez Grignon l'élan du mystique de la dévotion excessive portant à la sacralisation des objets. En lui confisquant la statuette, M. Boucher n'a pas seulement voulu l'éprouver personnellement, mais le mettre en garde contre des déviations qui le guettent. Les sulpiciens ont pour mission d'inculquer des principes aux jeunes séminaristes : ceux-ci doivent être respectés et Grignon leur apparaît comme un récalcitrant. Ses comportements donnent prise à toutes les attaques contre les excès de religiosité que les jansénistes dénoncent.

Les privations continues de nourriture qu'il s'inflige finissent par attenter à sa santé et il tombe gravement malade. Alors qu'il balaye la cuisine, la haire sur le dos, il s'effondre. Il est transporté chez les religieuses augustines de l'Hôtel-Dieu.

La seule thérapeutique de l'époque était la saignée. Il n'a que vingt-deux ans. Son séjour à l'hôpital dure plusieurs mois. On le croit à l'article de la mort; lui s'en réjouit : « L'hôpital, c'est la maison de la pauvreté. Cet hôpital porte le nom d'Hôtel-Dieu; je suis donc dans la maison de Dieu. Quel bonheur... Mes parents n'en seront peut-être pas trop aises, mais la nature est-elle jamais d'accord avec la grâce? » confie-t-il à J.-B. Blain.

Le patient se remet au printemps. De bonnes nouvelles l'attendent. Il va pouvoir franchir un degré de plus dans la hiérarchie des nombreux



établissements qui constituent l'univers sulpicien. Il est admis au petit séminaire de Saint-Sulpice, réservé aux jeunes hommes pauvres, par opposition au grand fréquenté par les fils de famille.

La noble dame qui aidait son précédent supérieur M. de La Barmondière lui lègue une pension. Et, surtout, la duchesse de Mortemart lui attribue une chapellenie de Notre-Dame, à Saint-Julien-de-Concelles, près de Nantes.

Une chapellenie était une fondation de messes pour les défunts. Celle de Notre-Dame exige trois messes par semaine, qui doivent être dites à l'autel de Notre-Dame. A la chapellenie qu'il reçoit, s'adjoignent un pressoir et un petit « canton de terres ».

Le nouveau supérieur du petit séminaire est M. Baüyn, un calviniste converti. Grignion continue à attirer l'attention, ne cessant de se maintenir en oraison pendant les récréations. M. Baüyn lui conseille d'arrêter, car la récréation est considérée comme une détente nécessaire pour faire la coupure entre des exercices spirituels et intellectuels. Il prend à la lettre la recommandation de M. Baüyn et se met à composer des histoires drôles, mais qu'il raconte comme on prie, aussi suscite-t-il à nouveau l'hilarité de ses camarades. Ceux-ci l'accusent de trop glorifier la Sainte Vierge, d'en faire une divinité, de l'aimer plus que son fils; et ils le dénoncent auprès de M. Baüyn.

Or Grignion a justement conçu le projet de créer une association d'« esclaves de Marie ». Il a lu assidûment l'ouvrage de M. Boudon, l'archidiacre d'Évreux, le Saint Esclavage de l'admirable mère de Dieu. Il y puise, d'ailleurs, l'essentiel des développements futurs de son traité de dévotion. M. Baüyn n'est pas hostile à l'idée d'une association, mais, par prudence il l'envoie voir M. Tronson, l'ancien supérieur de Saint-Sulpice, qui vit retiré à Issy-les-Moulineaux.

Cette entrevue est très importante, car M. Tronson le met en garde contre sa tendance à privilégier Marie. Aussi, plutôt que de se nommer « l'esclave de Marie », il lui conseille de choisir l'expression « esclave de Jésus en Marie ».

La formule du père Tronson est très habile; mais, c'est croire qu'un changement dans l'expression formelle suffira à écarter tout danger de déviation du jeune séminariste. Un Grignion, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'hommes de loi, connaît l'importance des formules consacrées. Aussi retient-il l'expression pour toute sa vie. Mais cela ne change guère le sens qu'il donne à sa relation à la Vierge Marie.

Il a emprunté à Bernard de Clairvaux un raisonnement très simple : pour accéder à Dieu, but ultime du chrétien, il suffit de parcourir le chemin inverse de celui du Christ, venu au monde par Marie : remonter à Dieu le Père, par son fils, Jésus-Christ et par Marie sa mère. Mais l'originalité de Montfort réside dans son interprétation du mystère de l'Incarnation. Comme Marie précède le Christ dans l'ordre d'apparition au monde, il faut d'abord passer par Marie pour

avoir accès à son fils Jésus-Christ. Or là réside justement la principale divergence avec les jansénistes ou les protestants, pour qui le passage par Marie est un détour.

S'il s'était contenté d'être un mystique, cela n'aurait pas posé de problèmes. En effet, Bérulle lui-même a célébré la maternité divine, condition de la nature humaine du Christ, et en a tiré toutes les conséquences sur le pouvoir de Marie, intercesseur auprès de Dieu. Mais chez un mystique, seule compte l'intimité parfaite, et Marie apparaît, de par le mystère de l'Incarnation, la voie qui permet d'accéder à l'*unio mystica*, car elle a porté le Christ en elle. Mais s'il partage les options théologiques d'un Bérulle, en passant de la théorie à la pratique, il considère la médiation de Marie absolument nécessaire. « Comme on ne peut approcher de Jésus que par Marie, on ne peut voir Jésus ni lui parler que par l'entremise de Marie », disait-il.

Et surtout, obsédé depuis sa petite enfance par le péché, il estime la dévotion à Marie indispensable au salut. Il lui attribue de pleins pouvoirs, et en fait la garante de la prédestination : « Dieu, écrit-il, produit par Marie les prédestinés. »

En fait, Montfort introduit Marie dans la Trinité. Il fait d'elle le canal par lequel passent les relations entre Dieu, le Fils et le Saint-Esprit.

Il n'a pas encore d'ennemis déclarés. Ses supérieurs en effet espèrent le redresser dans ses erreurs, et restent fascinés par son comportement ascétique. Mais il finit par agacer ses condisciples en leur imposant de nouvelles règles qu'il les oblige à respecter scrupuleusement. Il a ravivé une ancienne coutume qui veut que les jeunes clercs se saluent réciproquement du nom de leurs anges gardiens. Il impose aussi la ponctuation de toute la vie quotidienne de sempiternels *Deo Gratias*, « merci mon Dieu ! » comme si la répétition de formules et le respect de règles extérieures garantissaient la ferveur religieuse.

En agissant ainsi, il risque d'enlever à la vie mystique sa richesse et sa fécondité. Alors que le mysticisme procède d'un élan volontaire, il s'impose des règles obligatoires. Il s'imprègne de la pensée des mystiques en dévorant leurs livres, mais aux yeux des autres, il semble n'en retenir que des recettes de dévotion.

De plus, il manifeste son mysticisme en public, dans la rue. Autant l'intimité d'un cloître ou d'une chapelle peut se prêter à des exercices spirituels, autant la rue n'est peut-être pas le meilleur endroit pour communier avec Dieu.

Mais la ténacité qu'il a recueillie des Grignon, son tempérament batailleur allié à l'humeur de sa grand-mère Saulnier, le poussent toujours à exiger des autres le respect des règles qu'il s'est choisies. Il renferme en lui une grande énergie ; il a en lui comme un aiguillon qui lui darde le cœur. Mais il a beau essayer de

dompter cette énergie, de la canaliser en se mortifiant, celle-ci ressort toujours sous une autre forme. Il ne peut s'empêcher d'agir; c'est plus fort que lui. Et cela ne lui apportera que de nouveaux ennuis.

Paris, plus encore que Rennes, lui offre un terrain de prédilection pour vitupérer les comportements impies qui le scandalisent. Les rues de la capitale vont servir de cadre à ses prouesses de « chevalier de Jésus et de Marie ». Lorsqu'il y a un duel - et ceux-ci sont encore nombreux - il se porte au milieu des duellistes, brandit son crucifix et met fin au combat. Il s'en prend aux bateleurs qui chantent des chansons qu'il juge obscènes. Si des « charlatans » vendent des recueils de chansons, il les leur achète et les déchire sous leurs yeux.

D'un côté, sa conduite édifie ses supérieurs, mais de l'autre, son zèle intempestif finit par les indisposer et les irriter. Les critiques sur son compte s'amoncellent : sa mortification, ses conversations continuelles sur la Vierge, son ardeur dévote, les obligations qu'il impose à ses camarades vont se retourner contre lui.

M. Baüyn prend sa défense, mais il meurt le 19 mars 1696. Grignon de Montfort est alors pris en main par M. Leschassier, le doyen des docteurs de la Sorbonne. Ce féru de théologie a pour mission de le ramener à la mesure en tempérant des ardeurs qui ne sont plus juvéniles. M. Leschassier a l'art de briser l'élan des séminaristes les plus récalcitrants.

D'après le règlement de Saint-Sulpice, chaque séminariste doit rendre compte de son « intérieur », au moins tous les mois, à son directeur de conscience. Louis-Marie, obéissant jusqu'à la servilité à l'égard de ses supérieurs hiérarchiques, n'aura aucune gêne à s'ouvrir ainsi à M. Leschassier et à explorer son âme dans les moindres replis. Il réclame même les visites à son directeur de conscience. M. Leschassier le laisse parler mais ne l'écoute point. Il reste de glace, alors que Louis-Marie a l'ardeur de la braise. Disciple de Bérulle, M. Leschassier se méfie de la fausse dévotion, de ces multiples contrefaçons que le janséniste Nicole a dénoncées. Il préfère aux manifestations extérieures de Grignon le culte intérieur rendu à Dieu, tout en silence, ces moments vantés par les mystiques dans lesquels l'âme se laisse cueillir sans qu'il y ait besoin de manifester de volonté. Seuls les sujets ayant reçu la grâce peuvent parvenir à cet état. Grignon fait manifestement trop d'efforts de volonté pour y parvenir, il semble forcer la main de Dieu, et les airs qu'il affecte, loin de prouver son « élection » peuvent bien n'être qu'un subterfuge. Il se donne à lui-même l'illusion d'être un élu.

- Mais l'est-il vraiment? se demande M. Leschassier, tenté d'attribuer à son imagination ses désirs de perfection.

Il blâme et méprise ses actes de pénitence, et lui demande de cesser de se

mortifier. Les mortifications pratiquées par les moines mendiants ont déjà été dénoncées par Ignace de Loyola qui préférait avoir dans sa Compagnie des hommes robustes et bien portants qui puissent se charger de tous les services et de tous les travaux. Il avait dû ainsi rappeler à l'ordre François Borgia dans une lettre du 20 septembre 1548 : « Pour tout ce qui concerne le jeûne et l'abstinence, disait-il, je souhaiterais que vous entreteniez votre vigueur physique pour le service de Notre-Seigneur et que vous la renforciez au lieu de l'affaiblir... Nous devons soigner notre corps et le maintenir en bon état dans la mesure où il sert l'âme et la met plus en mesure de servir la gloire du Créateur. » Mais ces mises en garde n'empêchent pas certains de continuer à se mortifier de plus belle.

Ignace de Loyola a pourtant montré que la vraie discipline doit être d'abord celle de l'âme. Il faut comme disait François de Sales, punir le coupable, qui est l'esprit, avant de châtier le corps qui est l'instrument. M. Leschassier est lui aussi bien persuadé que ces mortifications du corps sont nuisibles si elles ne sont pas accompagnées de celles du jugement et de la propre volonté. Mais il ne peut demander à Louis-Marie de les cesser brutalement, il se contente de l'inviter à se modérer. Toujours obéissant, il suit à la lettre les conseils qu'il reçoit ou qui lui sont donnés; mais, plus son directeur lui mesure parcimonieusement le nombre de coups, plus il se flagelle fortement.

M. Leschassier transmet les consignes à M. Brenier, le directeur du petit séminaire, qui essaye lui-même, vaille que vaille, de le corriger de ses habitudes malsaines.

Les autres séminaristes se mettent de la partie, allant jusqu'à le souffleter. On se moque de lui ostensiblement.

- Je ne céderai pas, se dit-il dans son for intérieur.

Il est trop persuadé d'avoir raison seul contre tous, et est prêt à endurer le martyre. Il a eu tout le loisir de lire la vie des premiers chrétiens et d'admirer leur comportement héroïque. Et ces épreuves loin de l'intimider, l'encouragent davantage.

M. Brenier pose un regard sévère sur ses moindres faits et gestes. Il se sent observé et en tire sa fierté. « Les assauts qu'ils lui livraient, écrit M. Blain, étaient publics, car c'était à l'entrée de la récréation que M. Brenier, qui savait quand il voulait faire trembler les plus assurés et déconcerter les plus fermes par un seul regard ou une seule parole, attaquait M. Grignon par tous les endroits où il le croyait le plus sensible et lui disait tout ce qu'il y avait de plus piquant et de plus propre à le mortifier et à l'humilier. »

Toute la communauté participe à cette œuvre de dénigrement entreprise avec de bonnes intentions, pour le mettre à l'épreuve : c'est un véritable jugement de Dieu. « Pendant l'humiliation, il était plus tranquille que s'il eût entendu

faire son éloge et après l'humiliation, [il] s'approchait d'un air gai de son saint persécuteur, comme pour le remercier et lui parlait avec autant d'ouverture que s'il eût été caressé. »

Il n'en continue pas moins à se mortifier pendant toute cette période. Il se flagelle jusqu'au sang, comme s'il n'avait pu endurer les souffrances morales qu'on lui infligeait autrement qu'en les accompagnant d'intenses douleurs physiques.

Il a inventé un stratagème pour continuer à pouvoir marcher pieds nus, alors qu'on le lui interdit : il a découpé la semelle de ses chaussures. Cela donne aux autres l'illusion qu'il est encore chaussé.

M. Brenier abandonne au bout de six mois. Ayant employé tout son art, épuisé tout ce qu'il pouvait inventer pour briser l'amour-propre, il est obligé, dit M. Blain, de se démettre de sa mission et de faire à M. Leschassier l'aveu qu'il est à bout et ne sait plus que faire.

On finit par l'autoriser à passer beaucoup de temps retiré dans sa chambre. Là, il ne dérange personne, car il n'en sort que pour les exercices communs. On se fait aussi plus compréhensif. On s'aperçoit en effet qu'on ne réduira jamais à bout un séminariste dont l'obstination est dans le sang.

Aussi finit-on par lui confier des occupations pour lui éviter de passer trop de temps en oraison, d'autant qu'il a interrompu ses cours à la Sorbonne. Il occupe ainsi un emploi de bibliothécaire, ce qui lui permet de parfaire ses connaissances sur la Vierge Marie. Pour son plus grand profit, il lit tout saint Augustin et saint Bernard.

Il étonne même ses camarades qui doutent de ses capacités intellectuelles, en leur présentant un petit travail sur la grâce qu'il soutient brillamment.

Il ne suffit pas d'hériter des Grignon l'art de plaider, encore faut-il posséder les arguments pour convaincre, que seule fournit une grande érudition en théologie. Il acquiert ainsi à Saint-Sulpice un solide bagage qu'il saura employer plus tard pour confondre les « hérétiques ». Il n'aura pas cependant l'occasion d'exercer ses talents de controversiste durant ces longues années de séminaire. La dévotion est plus importante que ces querelles théologiques. Celles-ci lui répugnent, car elles font passer au second plan l'essentiel. Mais surtout, elles trahissent les passions humaines, la folie des grandeurs; elles doivent donc être réprimées comme nuisibles à la cause de Dieu.

Louis-Marie Grignon a gardé de son enfance le goût des humbles, des pauvres gens qui ne savent ni lire ni écrire. A l'époque où il est à Paris, toute une partie du clergé préfère se détourner des querelles stériles pour mettre l'accent sur l'évangélisation des simples. « Interrogeons les simples, écrivait François de Bonal, c'est-à-dire ceux en qui la foi est toute pure, ceux que la lecture n'a point corrompus; que la science n'a point enflés, que l'école n'a point

embarrassés; que la dispute n'a point éblouis; que l'autorité de savants n'a point subornés; que la subtilité des arguments n'a point préoccupés ; que l'amour de leur opinion n'a point échauffés : je veux dire ceux qui n'ont dans leur esprit que la foi seule, sincère et vive. Y en a-t-il aucun qui, par le seul instinct de son baptême et par la simple analogie de la foi, sans connaître seulement les noms de syllogisme, ni de thèse, ni de distinction logique, ne soit prêt à soutenir jusqu'au martyre que Dieu veut sauver toutes les âmes? »

Ces simples qu'il affectionne tant et en qui il voit des enfants de Dieu, Louis-Marie Grignon va enfin pouvoir les approcher. On lui confie le soin de faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés du proche faubourg Saint-Germain et, pendant le carême, aux laquais du quartier Saint-Sulpice. Les foules se pressent à ces séances publiques qui se déroulent dans la crypte de Saint-Sulpice : Montfort a acquis l'art de parler des mystères de la religion, et lui seul sait évoquer l'enfer avec des mots imagés qui le font comprendre du peuple.

Son expérience de la mort, acquise lors des veillées funèbres, lui permet de développer des exemples propres à saisir d'effroi son auditoire et à donner aux gens la honte du péché de la chair. Il enseigne la sagesse céleste qui porte au mépris de tout ce qui est caduc et périssable et qui inspire de l'horreur pour des corps qui doivent pourrir.

Il semble alors retrouver une certaine confiance de ses supérieurs. Ceux-ci le désignent pour aller au pèlerinage de Chartres, l'été 1699, représenter Saint-Sulpice en compagnie d'un condisciple. C'est un grand événement dans sa vie, en raison de la place que la Vierge de Chartres occupait dans la tradition mariale.

Les plus grands personnages du royaume s'étaient agenouillés devant la Vierge tenant l'Enfant-Jésus, dans la crypte de la cathédrale. Grignon s'immerge littéralement dans cette atmosphère de dévotion propre aux grands lieux, et passe son temps en oraison.

Toute sa vie est désormais consacrée à Dieu et à Marie. Il souhaite rompre définitivement toute attache avec sa famille et avec ses proches qui lui demandent souvent de servir d'intermédiaire pour obtenir l'appui de hauts personnages. C'est pourquoi le 6 mars 1699 il écrit à son oncle maternel, l'abbé Alain Robert de La Vizeule :

« Ces commissions différentes, mon cher oncle, je vous l'avoue, me font de la peine et me font revivre au monde. Plût à Dieu qu'on me laissât en repos, comme les morts dans leur tombeau ou le limaçon dans sa coquille qui, y étant caché paraît quelque chose, mais en sortant, il n'est qu'ordure et vilenie; c'est ce que je suis, et, même pis, puisque je ne sais que tout gâter, lorsque je me mêle de quelque affaire. Je vous prie donc, au nom de Dieu, de ne vous souvenir de moi que pour prier Dieu pour moi. »

Le samedi de Pentecôte 1700, alors qu'il a vingt-sept ans, il reçoit la prêtrise des mains de Mgr de Flamenville, par délégation du cardinal de Noailles, archevêque de Paris. Quelques jours après, il célèbre sa première messe sur l'autel de la Vierge Marie dans l'église Saint-Sulpice. Il a ainsi gravi toutes les marches qui mènent à ce sacerdoce qu'il idéalise plus que tout. Mais l'état de prêtrise ne lui a pas apporté la paix de l'âme à laquelle il aspire, ce repos intérieur que décrivent les mystiques. Il est toujours aussi tourmenté intérieurement, et il craint de le demeurer tant qu'il ne pourra exercer son apostolat auprès des pauvres. Il rêve de devenir missionnaire et de donner sa vie pour Dieu, comme l'a fait François-Xavier. Louis-Marie Grignion a soif de territoires à conquérir et d'âmes nouvelles à gagner. Or il est insatiable, comme ses aïeux l'avaient été.

Ses premières activités cléricales dans le faubourg Saint-Germain l'ont poussé à commencer à écrire des cantiques. Ses condisciples sont même surpris de voir qu'un être aussi dévot, si renfermé, toujours en commerce avec Dieu, puisse écrire des vers. Il utilise en fait une méthode déjà à l'honneur chez les jésuites et les missionnaires. La Compagnie de Jésus s'en est fait une spécialité pour sa pastorale. Les jésuites du Paraguay composent des cantiques pour édifier les Indiens, en utilisant leur langue natale. Le père Maunoir a fait de même en Bretagne où cette tradition existait bien avant l'arrivée des jésuites. Louis-Marie Grignion renoue autant avec une vieille coutume bretonne qu'il imite les jésuites. Les *kler* bretons écrivaient des poésies et des ballades, qui se répandaient de village en village, grâce aux poètes ambulants, les *barz* (bardes), aux chiffonniers ou *pillaouers* et aux mendiants qui les colportaient. Leurs chants relataient des faits divers ou les aventures plus édifiantes de princes ou de princesses chrétiens. Les jésuites avaient de plus nobles ambitions en voulant faire pénétrer le dogme chrétien chez des gens simples. Comme eux, Grignion sait qu'il s'adresse à des gens simples et grossiers, comme ceux qu'il a déjà vus dans ses prêches au faubourg Saint-Germain. Aussi, ne cherche-t-il pas à écrire des vers fins et délicats, à la mode du temps. Au contraire, pour enseigner et convertir, il faut être terre à terre : la compréhension de la multitude exige d'écrire des vers compréhensibles. Aussi, il ne cisèle pas plus ses sermons qu'il ne lime ses vers, car l'essentiel, pour lui, est de faire pénétrer le dogme. Il s'en justifiera, dans une préface :

*Voici mes vers et mes chansons;  
S'ils ne sont pas beaux, ils sont bons.  
S'ils ne flattent pas les oreilles,  
Ils riment de grandes merveilles.*

*Lisez-les donc et les chantez;*

*Pesez-les et les méditez;  
N'y cherchez pas l'esprit sublime,  
Mais la vérité que j'exprime.*

*Prédicateurs, dans mes chansons,  
Vous pouvez trouver vos sermons;  
J'en ai digéré la matière  
Pour vous aider et pour vous plaire.  
Voici des sujets d'oraison,  
Je crois le dire avec raison;  
Car souvent un vers, une rime,  
Font qu'une vérité s'imprime.*

« Sachez qu'un cantique sacré rend notre esprit plus éclairé », aime-t-il à dire. Comme la plupart des paroliers de son temps, Montfort reprend les mélodies de chansons existantes. Mais, il le fait avec beaucoup de malice, se servant de chansons à boire pour en détourner complètement le sens. Sur l'air de *Bon, bon, bon, que le vin est bon!*, il compose deux cantiques. La première strophe de l'un, *l'Estime et le désir de la vertu* devient :

*Un jour, je vis dans le Seigneur  
Un objet qui ravit mon cœur:  
Une aimable princesse...*

L'autre intitulé, *le Symbole des Apôtres* commence par :

*Je crois, comme la foi m'apprend,  
En Dieu, créateur tout-puissant,  
Je crois en Dieu le Père.*

Cette prédilection pour les chansons à boire s'explique par son horreur des cabarets, lieux de perdition pour les chrétiens. *Paie chopine, ma voisine* se convertit en le *Remède spécifique de la tiédeur*, cantique aussi scandé que la chanson profane :

*La discipline  
Est médecine.  
Qu'un chacun frappe sur son dos.  
Jusqu'aux os (bis)  
Chacun frappe, frappe, frappe,*



*Jusqu'aux os (bis)  
C'est le remède à tous nos maux.*

*Un de nos pauvres ivrognes est malade se transforme en l'Abandon à la Providence.*

*Les chansons d'amour changent l'objet de dévotion en devenant cantiques. Ma maîtresse est jolie devient le Triomphe de la Croix :*

*La Croix est un mystère,  
Très profond ici-bas.*

*Il en tire aussi le Véritable Dévot de Marie :*

*J'aime ardemment Marie  
Après Dieu mon Sauveur;  
Je donnerais ma vie  
Pour lui gagner un cœur.  
Oh la bonne maîtresse!  
Si on la connaissait  
Chacun ferait la presse,  
A qui la servirait.*

*Quand Iris prend du plaisir, chanson dont le titre évoque les plaisirs charnels, se convertit en les Flammes du zèle :*

*Chantons tous et brûlons des flammes  
Du zèle du salut des âmes.*

*Mon père, mariez-moi devient plus prosaïquement Mon Dieu, je veux vous aimer. Il faut que je file, file, chanson de tisserand, lui inspire seulement :*

*Il faut que j'aime, j'aime  
Dieu caché dans mon prochain.*

Montfort semble prendre plaisir à retourner complètement le sens de nombreuses chansons profanes : *Ma commère es-tu en colère?* devient les *Bonnes Sœurs des tiers ordres* ; *Une vierge pucelle* se transforme en les *Bons Enfants*, qui commence par « Vous êtes notre maître, Enfant Jésus » ; *Un chapeau de paille* est remplacé par la *Scrupuleuse Conduite*. *Quand je vais à la chasse* lui inspire *Quand je vais en voyage, mon bâton à la main*, cantique

nouveau du pauvre d'esprit. Citons enfin *Quelle voix charme mes oreilles* devenu les *Trésors infinis du cœur de Jésus-Christ* et *Joseph est bien marié* devenu la *Petite Couronne de la Très Sainte Vierge*.

Il va ainsi quitter Saint-Sulpice avec des cantiques prêts à l'emploi plein sa besace. Il ne lui reste plus que l'essentiel : déterminer le lieu de son apostolat. Il n'appartient à aucun ordre. Il est donc relativement libre dans ses choix. Mais rien ne l'ennuie plus que de penser à subvenir à ses besoins. Il n'y a aucun risque chez lui qu'il accepte un bénéfice lui procurant un revenu fixe. Il n'ira pas solliciter une quelconque faveur d'une personne noble, excepté peut-être demander l'aumône pour des mendiants.

Rien dans ses manières d'être ne peut laisser soupçonner qu'il sort de la célèbre institution de Saint-Sulpice : il sera l'un des rares prêtres qui n'en porte aucune empreinte, aucun signe extérieur, hormis sa soutane. C'est un véritable tour de force que de passer autant d'années dans un séminaire chargé d'inculquer des règles et de sortir de ce moule sans en subir aucune des formes.

Saint-Sulpice n'est pas venu à bout des singularités de cet extravagant personnage... « L'esprit de la maison, dit M. Blain, esprit de vie commune et intérieure et de vie cachée en Dieu, était pleinement opposé à l'esprit de singularité. » Mieux, la singularité y était traquée comme un vice. Aussi, s'il sortit de Saint-Sulpice, « tel qu'il était entré, avec ses manières qui devaient, plus que tout le reste, lui attirer affronts et confusion, la faute n'en était pas à ces messieurs qui n'avaient épargné ni soins ni peines pour l'en corriger », pourra écrire plus tard avec humour J.-B. Blain.

## CHAPITRE IV - À LA RECHERCHE D'UN APOSTOLAT

Louis-Marie Grignion est désormais prêtre; il n'a qu'un seul désir : évangéliser, porter la parole de Dieu à ceux qui l'ignorent. Le ministère paroissial ne l'attire guère; cette vie sédentaire n'est pas dans son tempérament, lui qui ressent un immense besoin de se dépenser sans compter pour convertir des sauvages ou des infidèles. Les gens du monde ne l'intéressent pas : le spectacle de leur mort à Saint-Sulpice lui a enlevé à tout jamais le désir de s'approcher des milieux mondains; dorénavant, il les déteste. Il sera donc missionnaire.

Il rêve d'aller dans les pays lointains dont maints prêtres lui ont parlé pendant ses études à Rennes ou à Paris. La France est riche de colonies peuplées par des païens qui ignorent tout de l'Évangile. Il a hâte de s'embarquer sur le premier bateau venu et d'aller y porter la foi. Sa Bretagne natale ne le tente guère; de nombreux missionnaires l'ont déjà parcourue. Il lui faut des immensités vierges à la mesure de ses ambitions missionnaires et il a soif de l'inconnu. Il préfère marcher sur les traces d'un François-Xavier plutôt que sur celles d'un père Maunoir. « Que faisons-nous ici, s'écrie-t-il parfois, (...) pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent dans le Japon ou dans les Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes? »

Il s'ouvre donc de ses projets au supérieur de Saint-Sulpice : il veut partir au Canada.

M. Leschassier oppose son refus à l'ardent désir du jeune prêtre. Selon son ami J.-B. Blain, le supérieur de Saint-Sulpice craint qu'il ne « se perde dans les vastes forêts de ce pays, en courant chercher les sauvages ». M. Leschassier, avec son humour froid, a répondu par une boutade. En fait, il a peur que son zèle intempestif ne lui attire l'hostilité des Indiens. Le climat du Canada ne convient pas à sa santé fragile; pourra-t-il même supporter les rigueurs de la traversée?

Il restera donc en France, et il lui faudra trouver une œuvre apostolique qui réponde à son ardeur. Mais le directeur de Saint-Sulpice se méfie trop de lui pour l'envoyer n'importe où. Il doit donc attendre quelque temps, à Saint-Sulpice, s'employant à rédiger des sermons et de nouveaux cantiques.

Le hasard d'une rencontre à Saint-Sulpice décide de sa première affectation. Un ecclésiastique nantais, M. Lévêque, y fait une retraite. C'est un disciple de M. Olier, pratiquant assidûment la mortification, se nourrissant de pain sec et d'eau; il est lui-même dévot de la Vierge Marie.

A Nantes, M. Lévêque dirige la communauté de Saint-Clément, devenue un centre spirituel pour tout le clergé de la région; outre l'accueil des séminaristes

qui y trouvent un hébergement, la communauté organise des récollections et des retraites tous les ans. La communauté a aussi reçu des « fondations » de riches personnages pour donner des missions.

Louis-Marie suit donc M. Lévêque à Nantes. Ils prennent ensemble le bateau à Orléans pour descendre la Loire. Il se sépare de son nouveau supérieur à Saumur pour se rendre à l'abbaye de Fontevrault où est entrée sa sœur Sylvie, grâce à la recommandation de Mme de Montespan. L'ancienne favorite disgraciée par le roi a été exilée de la cour en 1680. N'ayant point obtenu le pardon de son mari elle est devenue très pieuse. Elle se repent de sa vie passée en multipliant les gestes de bienfaisance. Saint-Simon disait d'elle que, déjà à la cour, « rien ne lui aurait fait rompre aucun jeûne ni aucun jour maigre » et qu'« elle fit tous les carêmes avec austérité ». Répudiée, elle distribue sa fortune aux pauvres. Elle cherche à expier ses fautes en se vêtant des toiles les plus rugueuses. Elle porte des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui laissent souvent des plaies. L'ancienne favorite s'est fait un devoir de fournir des dots aux jeunes filles pauvres, soit pour les marier, soit pour les faire entrer dans les ordres.

Édifiée par la piété de Louis-Marie Grignon à Paris, elle devient la bienfaitrice attitrée de toute la famille. Louise-Guyonne est entrée chez les dames de Saint-Joseph à Paris en 1702, et Mme de Montespan a couvert les frais de pension. La sœur de l'ancienne favorite, Mme de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, accueille aussi deux autres sœurs de Louis-Marie. Celui-ci n'accepte qu'à contrecœur cette aide d'une grande dame, mais il s'y résout par charité envers ses sœurs. Lui, il a décidé de vivre pauvre, et avant de quitter Paris, il est dessaisi de sa chapellenie de Saint-Julien-de-Concelles, ne conservant que son titre clérical, qui est inaliénable.

Après Fontevrault, il reprend son chemin à pied, désireux de se rendre au célèbre pèlerinage de Notre-Dame-des-Ardilliers, cher au cœur des sulpiciens. Du flanc de calcaire blanc qui surplombe la Loire, jaillit une source miraculeuse. Les pèlerins s'y plongent ou rapportent de l'eau à leur famille dans une gourde. Les miracles nombreux qui y surviennent ont étendu la renommée du lieu dans tout le royaume. La reine mère Marie de Médicis y est venue en 1619 et a témoigné de l'authenticité d'un miracle qui s'est produit sous ses yeux. Cette même année, les oratoriens s'y installent. Les dons du cardinal de Richelieu et du surintendant des finances Abel Servien permettent la construction de deux chapelles.

Les oratoriens essayent de substituer leur spiritualité au culte primitif rendu par le peuple à une statuette miraculeuse, découverte en 1454, Notre-Dame-de-Piété. La Vierge chantée par Bérulle est la mère du Verbe incarné; aussi le sculpteur devait-il représenter sur le retable du maître-autel le mystère de la

Trinité : Dieu le Père figurerait dans un nuage, et la Vierge Marie, en dessous de lui, tiendrait l'Enfant Jésus; le Saint-Esprit devait porter un rameau d'olivier. Ce projet commandé au sculpteur Biardeau ne fut pas exécuté. On lui préféra une piété : l'image du Christ mort étendu dans les bras de la Mère douloureuse était plus évocatrice pour les simples pèlerins que la représentation bérullienne de la Trinité. Louis-Marie Grignon, formé à la mystique bérullienne à Saint-Sulpice, contemple cette représentation de la *Mater dolorosa*. Il implore la Vierge de lui communiquer cette force du Saint-Esprit qui lui a permis d'avoir le courage de tenir son fils mort dans ses bras.

Il récite la prière, retranscrite sur un carton à l'usage des pèlerins :

« Reine des hommes et des anges, je vous accepte et vous reconnais pour ma Souveraine en l'honneur de la dépendance que le Fils de Dieu, mon Sauveur et mon Dieu a voulu avoir de vous comme de sa mère...

« Et que l'heure dernière de ma vie, décisive de mon éternité, soit entre vos mains, en l'honneur de ce moment heureux de son incarnation auquel Dieu s'est fait homme et où vous l'avez faite mère de Dieu. »

Il va recueillir de l'eau à la fontaine dans le creux de ses mains. Ainsi Marie va-t-elle l'inonder de sa grâce : mais elle n'étouffera pas le feu ardent qui brûle en lui et dont il vient de raviver la flamme dans le sanctuaire. Il y a peu de risque que son ardeur s'éteigne, et il bout d'impatience de rejoindre Nantes, où il est attendu à la communauté Saint-Clément. Il reprend son bâton et descend la Loire sur l'un des nombreux coches d'eau qui vont et viennent sur le fleuve, déversant leurs passagers lors de chaque halte.

Arrivé à Nantes quelle n'est pas sa déception! Aucune mission ne l'attend. Il passe toutes ses journées dans la méditation. Il se morfond et critique les mœurs de la communauté : l'habit « laïc ou court » que portent la plupart des prêtres le choque profondément. La communauté Saint-Clément ressemble peu à la Nouvelle Sion dont il rêve, elle n'a rien d'une association d'apôtres vivant dans le dénuement comme des anachorètes. Il voit même parfois des abbés « perruquets ». Leurs perruques à la moutonne, tissées de laine d'agnelet, ou en cheveux naturels cousus autour d'une tonsure artificielle, contrastent avec ses cheveux lisses qui descendent légèrement sur la nuque.

- Où suis-je tombé? se demande-t-il en contemplant avec horreur ces outrances contraires au dénuement prôné dans l'Évangile. Tout Paris ne parle avec éclat que du retour aux temps primitifs et me voilà au milieu de personnages ridicules, des pantins qui n'ont de prêtre que la mise.

Emporté par une fureur qu'il a peine à maîtriser, il trempe sa plume d'oie dans l'encrier et se met à écrire à son ancien directeur M. Leschassier. Il n'ose pas faire de peine à cet homme qu'il vénère comme un père malgré toutes les misères qu'il a endurées à Paris. Mais il ne peut lui taire l'ennui profond qu'il

éprouve dans cette communauté.

« Je ressens, dit-il dans cette lettre, d'un côté un amour secret pour la retraite et la vie cachée pour anéantir et combattre ma nature corrompue qui aime à paraître; et de l'autre, je sens de grands désirs de faire aimer Notre-Seigneur et sa sainte Mère, d'aller, d'une manière pauvre et simple, faire le catéchisme aux pauvres de la campagne. M. Lévêque m'a témoigné que, puisque le Bon Dieu ne m'appelle pas à demeurer constamment dans la communauté pour y travailler au salut des ecclésiastiques, je dois chercher quelque lieu où me retirer de temps en temps après les petites missions que l'obéissance me prescrivait : il m'a cependant dit qu'il me donnerait volontiers une petite chambre, mais je doute si c'est du fond du cœur. »

De fait, il ne se sent pas l'âme d'un contemplatif, et il préférerait de loin aller dans les campagnes et vagabonder de paroisse en paroisse au gré de la Providence. Il termine la lettre par cette signature : « Grignon, prêtre et esclave indigne de Jésus en Marie. »

En avril 1701, Mme de Montespan l'invite à Fontevault, pour la prise d'habit de sa sœur; la lettre parvient trop tard, mais c'est l'occasion pour Grignon de quitter Nantes. Lors de son séjour dans l'abbaye, il s'entretient à plusieurs reprises avec Mme de Montespan. Celle-ci lui demande ce qu'il veut devenir. « A cela, a-t-il confié à M. Leschassier dans une lettre du 4 mai 1701, je répondis naïvement l'attrait que vous savez que j'ai de travailler au salut des pauvres, mes frères. Elle me dit qu'elle approuvait beaucoup le dessein que j'avais, d'autant plus qu'elle connaissait, par expérience, qu'on négligeait beaucoup l'instruction familière des pauvres, et qu'elle me ferait donner, si je voulais, un canonicat qui dépend d'elle. »

Mme de Montespan lui conseille d'aller voir l'évêque de Poitiers, Mgr Girard qui a été le précepteur de ses enfants. « Je lui obéis aveuglément, dit-il, pour faire la sainte volonté de Dieu, que je regardais uniquement. »

Il se rend donc immédiatement à Poitiers. Ressentant l'impression de s'être échappé d'un lieu où il étouffait, il goûte enfin à la vraie liberté ; mais la soutane qu'il porte lui semble pesante. Il est mal à l'aise dans cet uniforme qui le distingue trop des mendiants qu'il croise sur sa route. Dans un acte de folie qui n'arrive qu'aux prédestinés, il se dévêt subitement. Et il échange la tenue cléricale austère contre les hardes du premier pauvre venu, trop heureux du troc réalisé avec ce vagabond de Dieu. Dans ses haillons, il se sent désormais comme un pauvre, à l'image du Jésus de Galilée tel qu'il se l'imaginait à Saint-Sulpice, lorsqu'il s'endormait dans son galetas.

Il veut vivre comme les disciples qui ont jeté leurs filets pour suivre le Christ. Jésus-Christ, son modèle, n'a-t-il pas fondé l'Église et la religion sur la pauvreté? Il ne peut aller rendre visite à l'évêque de Poitiers dans cette tenue, qui

convient peu à l'image du prêtre qu'on lui a enseignée. L'évêque ne pourrait qu'en être choqué. Aussi s'accorde-t-il quelques jours de liberté supplémentaires. Il savoure en secret ses facéties; les abbés perruquets aperçus à Saint-Clément, ne pourraient imaginer que l'un des leurs ait pu se travestir en mendiant. Il décide d'aller passer quelques jours au milieu des pauvres de Poitiers.

Tous les déshérités, les pauvres, les fous qui partagent l'innocence avec les enfants, il les aime comme des frères, alors qu'il met les gens du monde infatués d'eux-mêmes au ban de la société. Il souhaite accéder à la pauvreté de l'esprit comme celle du corps et ne point avoir de fortune. Il a composé un cantique glorifiant cette pauvreté de Jésus-Christ :

*Écoutons l'étable et la crèche  
Où naît cet aimable Sauveur,  
Tout nous y montre et nous y prêche  
La sainte pauvreté de cœur.  
De la scène, allez au calvaire :  
Il meurt pauvre et nu sur la croix,  
Il fait de la croix une chaire  
Pour la prêcher à haute voix.*

*On ne peut être de ma suite  
Si l'on ne veut pas tout quitter.  
J'ai tout quitté, que l'on m'imité,  
Autrement, c'est me rejeter.*

*Tandis que les riches gémissent  
Au milieu de mille malheurs,  
Les bons pauvres se réjouissent  
Au milieu de mille douceurs.*

Les pauvres de Poitiers voient donc arriver cet homme singulier, habillé comme eux mais qui parle de choses saintes. « Quelques pauvres, raconta-t-il, m'ayant vu à genoux et avec des habits si conformes aux leurs, allèrent le dire aux autres, et s'entre-exciterent les uns les autres à boursiller pour me faire l'aumône. » Voir qu'un prêtre arbore leurs haillons, mène la même vie qu'eux, ne peut que susciter leur curiosité. Ils désirent l'avoir comme aumônier de l'hôpital. Son comportement lui vaut immédiatement leur amitié et leur admiration. Il leur apparaît comme un don de la Providence.

Mais s'il sait séduire les pauvres, il intrigue beaucoup l'évêque de Poitiers,

prévenu de l'arrivée d'un homme en haillons se disant prêtre mais n'appartenant à aucun ordre mendiant. Sa tenue est hors du commun : alors que la plupart des prêtres s'habillent comme les gentilshommes, cet étrange énergumène a tout d'un loqueteux.

Mgr Girard le reçoit et lui conseille, par prudence, de retourner voir son directeur M. Leschassier, pendant qu'il prendra des renseignements sur son compte. M. Leschassier renseigne l'évêque de Poitiers sur cet étrange personnage qui souhaite s'occuper des pauvres de l'hôpital : d'un côté, il loue ses mérites : « Il a bien du zèle pour secourir les pauvres et pour les instruire. Il a de l'industrie pour venir à bout de plusieurs choses. » De l'autre il le met en garde contre son comportement : « Son extérieur a quelque chose de singulier (...), ses manières ne sont pas du goût de bien des gens, il a une haute idée de la perfection. » « Je ne sais pas s'il est propre pour l'hôpital où on le demande », conclut M. Leschassier.

N'ayant pas obtenu d'accord définitif de l'évêque de Poitiers demeuré réticent, il doit retourner à la communauté de Saint-Clément à Nantes, où on l'envoie prêcher une mission dans la campagne environnante, à Grand-champ.

Il fait ses armes de prédicateur pour la première fois depuis qu'il est prêtre. Certes, il s'est exercé à Paris devant les laquais du faubourg Saint-Germain. Mais, cette fois-ci, il affronte les ouailles d'une paroisse rurale, un peu livrées à elles-mêmes en temps ordinaire.

Il écrit aussitôt à M. Leschassier pour lui faire part de son enthousiasme d'avoir fait le catéchisme aux enfants et d'avoir prêché trois fois par jour. Il semble lui-même surpris du courage dont il a fait preuve et de la force qu'il a eue : « Je trouve, mon très cher Père, tant de richesses dans cette divine Providence et tant de forces dans la Très Sainte Vierge qu'elles suffisent pour enrichir ma pauvreté et soutenir ma faiblesse. Éloigné de ces deux appuis, je ne peux rien. » Il lui renouvelle sa demande de devenir missionnaire, tout en avouant qu'il est prêt à sacrifier sa vie pour le salut des pauvres de l'hôpital de Poitiers, si on le lui ordonne.

A son retour de Grandchamp, une mauvaise nouvelle l'attend : Mme de Montespan vient de retirer sa protection à sa sœur Louise-Guyonne, qui a été placée dans la communauté de Saint-Joseph à Paris. En fait, Louise-Guyonne se révèle être pauvre d'esprit : elle est donc indésirable. Il la revoit vagabonder dans les chemins creux autour du Bois-Marquer. La petite fille se cachait dans le creux d'un buisson, il la rattrapait et posait sur ses blonds cheveux une couronne de chèvrefeuille qu'il avait tressée à son intention :

- Tu seras ma mariée, lui susurrail-il à l'oreille. Tu n'épouserai aucun homme.
- Je te le promets, avait-elle répondu et elle avait récité une de ces comptines que répétaient les enfants pour éloigner les mauvais esprits.



Si l'annonce du mal qui frappe sa sœur le blesse à vif, il n'en pense pas moins qu'en perdant la raison des hommes, elle a gagné la sagesse de Dieu. Elle sera une enfant pour l'éternité. Elle sera innocente, et ne connaîtra plus le péché. Elle ne sera plus tentée par le mal. Il l'envie secrètement, lui que le désir tourmente, lui qui n'arrive pas à refroidir ce sang qui bout dans ses veines.

Tenaillé par l'émotion, il reprend le contrôle de lui-même et écrit alors une lettre magnifique chantant les louanges des pauvres d'esprit, au travers de cette sœur condamnée à la folie. Il retourne le mal pour en faire un bien. La souffrance infligée à sa sœur bien-aimée se transforme en présent de Dieu. Comme les pauvres d'esprit et les mendiants qui sillonnent les routes en Bretagne, elle devient l'image du Christ.

« Jésus est pauvre, Jésus est délaissé, Jésus est méprisé et rejeté comme la balayure du monde, lui écrit-il. Heureuse, mille fois heureuse Louise Grignon si elle est pauvre d'esprit, si elle est délaissée, méprisée, rejetée comme la balayure de la maison de Saint-Joseph ; ce sera pour lors qu'elle sera véritablement la servante et l'épouse de Jésus-Christ et qu'elle sera professe de la divine Providence, si elle ne l'est de la religion. » Elle est désormais libre comme l'oiseau sur la branche qui ne se soucie pas du lendemain. « Elle pourra dormir en repos sur le sein de la divine Providence et de la Sainte Vierge, ne cherchant qu'à aimer et contenter Dieu. »

La folie fait de sa sœur une élue de Dieu, une prédestinée et lui permet de se donner à Dieu, de parvenir à cette *unio mystica* qu'il recherche tant lui-même. « Dieu vous veut, ma chère sœur, Dieu vous veut séparée de tout ce qui n'est pas lui (...) mais consolez-vous, réjouissez-vous, servante et épouse de Jésus-Christ, si vous ressemblez à votre Maître et à votre Époux. » Louise a atteint ce Graal tant convoité.

- Mais combien de temps devrai-je attendre que Dieu vienne me chercher? se demande-t-il.

Il repense aux moments passés à l'hôpital à Paris, où la maladie a failli l'emporter. Il a cru entrevoir la mort. Mais Dieu n'a pas daigné le rappeler à Lui. Il lui faut donc continuer à se mortifier, hâter la mort prochaine pour mettre fin au désir dont sa sœur s'est libérée par la grâce de Dieu.

En 1701, Grignon de Montfort finit par rejoindre Poitiers. Les pauvres eux-mêmes le réclament et ont instamment supplié l'évêque de le faire venir pour qu'il s'occupe de l'hôpital. Mais il n'a pas perdu espoir d'aller, avec le temps, dans la ville et la campagne qui l'entoure. Il ne tient pas à être cantonné dans un hôpital, malgré son attirance pour les pauvres.

A Poitiers, où il est arrivé dans les derniers jours d'octobre 1701, Grignon de Montfort se dépense sans compter. Il est loin de se contenter d'évangéliser les

pauvres; le zèle qu'il manifeste auprès d'eux lui vaut d'être rapidement connu de toute la ville. Il visite les prisons, fait lui-même l'aumône, comme à Paris, puis redistribue le fruit de ses collectes aux pauvres de l'hôpital.

« Il leur parle avec autant de respect que s'ils avaient été des princes, regardant Jésus-Christ en leurs personnes. Il les prêche et catéchise matin et soir », écrit son ami J.-B. Blain.

Il fait aussi le catéchisme aux écoliers du collège. Les jeunes garçons ont des habitudes de vie faciles, qu'il a bien connues lorsqu'il était l'élève des jésuites de Rennes. Aussi crée-t-il aussitôt une petite congrégation pour obliger ces jeunes turbulents à discipliner leur vie. Il a une grande attirance pour les enfants, filles ou garçons, dont la candeur naïve le touche. Les jeunes écoliers sont encore innocents, et n'ont point encore acquis l'habitude fâcheuse des gens savants de discuter de tout. Il trouve ses premiers disciples dans ces enfants souvent issus de la bourgeoisie de robe de Poitiers. Il fonde une autre petite congrégation pour les filles, qui deviendra plus tard une pépinière de religieuses.

Une famille se distingue, la famille Trichet, qui donnera plus tard un prêtre, Alexis, et une religieuse, Louise, fondatrice des filles de la Sagesse; ce sont les enfants d'un procureur au siège présidial de Poitiers. Les Trichet ont perdu deux enfants, le jeune Fridolin, mort à dix-huit mois en 1691, puis Thérèse décédée à l'âge de huit ans chez sa nourrice en 1693.

Un nouveau malheur vient les éprouver : leur fille aînée, Jeanne, est frappée de paralysie en 1693; elle n'a que treize ans. Les Trichet ne croient plus qu'en un miracle pour lui rendre l'usage de ses membres; elle ne peut se servir de ses bras, et on doit lui donner à manger.

En 1697, ils décident de la transporter à Notre-Dame-des-Ardilliers, le célèbre sanctuaire où la Vierge, dit-on, accomplit régulièrement des miracles. Ils commencent une neuvaine à Notre-Dame. A la deuxième messe qu'elle entend, Jeanne est prise d'une douleur si vive qu'elle s'évanouit. Cependant, elle sent un travail si intense dans ses membres que ceux-ci lui semblent s'allonger. Revenue à la maison, elle a soif et déclare qu'elle boira sans l'aide de personne; on lui présente un verre qu'elle porte à ses lèvres avec la plus grande facilité. Sa mère et les personnes présentes, dans l'extase du bonheur retrouvé, se jettent à genoux pour remercier Dieu d'une guérison si prompte et si inespérée. On achève la neuvaine pendant laquelle la maladie finit de disparaître. « Nous avons reconnu que la guérison de la demoiselle Jeanne Trichet est un effet de la toute-puissance de Dieu par l'intercession de la Sainte Vierge », déclarent l'évêque de Poitiers, Mgr de Baglion de Saillant et l'archidiacre de Thouars, François de Nesdes, le 30 août 1697.

La famille entière est bouleversée par cette guérison miraculeuse et Louise,

sœur cadette de la miraculée, décide de consacrer sa vie aux pauvres.

Elle demande à entrer à l'hôpital de Poitiers. De nombreuses jeunes filles, issues de la bourgeoisie ou de la noblesse, consacrent alors leur vie aux soins des malades et des mendiants; elles habitent l'hôpital et lui versent une pension.

Mais Louise, tout en faisant fonction d'officière, ne veut pas payer de pension pour mener la même vie que les pauvres. La direction de l'hôpital rejette sa demande par égard pour ses parents; elle doit alors aller trouver l'évêque de Poitiers pour le convaincre de la faire admettre.

Devant une telle candeur, l'évêque ne peut résister. C'est ainsi que Louise va pouvoir rencontrer Louis-Marie Grignon de Montfort. Les deux personnages sont faits pour se plaire. Élevés dans la même dévotion mariale, ils partagent les mêmes aspirations.

Louise Trichet admire ce prêtre qui vit la passion du Christ, qui se sacrifie constamment pour imiter son modèle, estimant qu'il ne souffre jamais assez. Il mène la même vie que les pauvres. Il manifeste une véritable prédilection pour la morbidité des hôpitaux et l'abjection qui y règne. Il prend plaisir à vider leurs bassins à l'hôpital de Poitiers, boit dans le même verre que celui qui a des écrouelles. Il renouvelle avec plaisir le « baiser au lépreux » de François d'Assise dont il a lu avec avidité la vie dans la bibliothèque de Saint-Sulpice. Les parasites qui font reculer d'effroi les régentes de l'hôpital sont pour lui des « pierres précieuses », car la vermine est un don de Dieu. Il n'a de cesse de s'occuper concrètement des pauvres, leur venant en aide, leur procurant des vêtements, portant les invalides.

Un jour, il a trouvé un pauvre plein de poux et d'une saleté rebutante; celui-ci ne peut plus supporter les piqures des insectes, il retire sa chemise dans un accès de démangeaison et la jette. Louis-Marie, voyant cela, a vite quitté la sienne et s'est revêtu immédiatement de la chemise pouilleuse du pauvre hère. Louise Trichet ne peut qu'être séduite par celui que certains commencent à prendre pour une nouvelle incarnation du Christ. Et réciproquement, il a deviné dans cette âme sœur une complice possible de ses grands projets.

C'est à l'hôpital de Poitiers que Grignon de Montfort va inaugurer vraiment sa pastorale et surtout prouver des talents de réformateur. Nous connaissons les conditions de promiscuité qui régnaient dans ces hôpitaux de l'Ancien Régime où les malheureux, entassés à plusieurs dans un seul lit, sont « serrés les uns contre les autres, étouffés, brûlants, ne pouvant ni remuer, ni respirer, sentant quelquefois un ou deux morts entre eux pendant des heures entières ». Les contagieux partagent les lits des non-contagieux. Les grandes salles ogivales renferment « un air qui, par sa puanteur, fait tomber évanoui et suffoquer le plus charitable et le plus intrépide visiteur ». Si le taux de mortalité est parfois

élevé, cela vient surtout des carences alimentaires, ce que Louis-Marie Grignion a vite fait de comprendre.

A l'hôpital de Poitiers règne un certain désordre, d'autant qu'une grande misère sévit dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les pauvres valides font quelques menus travaux dans des manufactures; les filles sont formées aux soins du ménage, à la couture, au repassage. Mais, il n'y a aucune discipline. Les gouvernantes qui régissent l'établissement sont des dames de bonne famille, veuves ou célibataires, très peu préparées à ces tâches.

« J'entrai, raconte Grignion de Montfort, dans ce pauvre hôpital ou plutôt cette pauvre Babylone avec une ferme résolution de porter avec Jésus-Christ, mon Maître, les croix que je prévoyais me devoir arriver si l'ouvrage était de Dieu. Ce que plusieurs personnes ecclésiastiques et expérimentées de la ville me dirent pour me détourner d'aller dans cette maison de désordre ne fit qu'augmenter mon courage pour entreprendre cet ouvrage malgré ma propre inclination qui a toujours été et qui est encore pour les missions. » « L'hôpital où on me destine est une maison de trouble, où la paix ne règne point, et une maison de pauvreté où le bien spirituel et temporel manque », écrit-il dans une lettre à M. Leschassier.

En novembre son parti est pris : il restera à Poitiers au milieu des pauvres de l'hôpital. Pour donner l'exemple de l'obéissance et de la pauvreté, il choisit pour lui-même la chambre la plus misérable.

Les directrices de l'hôpital le convient à leur table, il refuse de se joindre à elles malgré leur insistance. Il préfère manger au réfectoire avec les pauvres, et souvent fait sa nourriture de leurs restes.

On le voit arpenter les rues de Poitiers autour de la cathédrale, tirant « un âne chargé de paniers pour recevoir les aumônes ».

A l'hôpital, il commence par régler l'ordinaire des pauvres. La grande faim de nombreux vagabonds fait que les petits pains sitôt distribués sont engloutis par les premiers arrivés; on reste alors souvent plus d'une journée sans manger et beaucoup languissent et tombent malades.

Il obtient qu'on fabrique de grands pains coupés par morceaux distribués progressivement à chacun quatre fois par jour, au déjeuner, à dîner, au goûter, et au souper. Grignion de Montfort oblige les pauvres à s'asseoir à table sagement; il y a même un souper. Et il fait des économies de budget.

Au mécontentement qui régnait auparavant succède le soulagement des pauvres : « Ceux-ci bénirent Dieu de leur avoir donné un si saint économe. » Grignion passe pour l'envoyé de Dieu.

Mais son comportement singulier continue à étonner les milieux ecclésiastiques de Poitiers. Les chanoines du chapitre sont scandalisés. Le bruit

court qu'il se flagelle jusqu'au sang. On le fait passer pour fou.

- C'est le fou de Montfort! disent les enfants quand ils voient approcher son bourricot.

Il a même été déjà lapidé à plusieurs reprises. Les soupçons à son égard sont parvenus à ses oreilles et finissent par le tourmenter. Il écrit à M. Leschassier pour lui demander s'il est en état de confesser. « Quant à ce que vous me demandez (...), s'il est à propos que vous vous fassiez examiner par quelque personne capable et expérimentée pour savoir si vous êtes en état de confesser, je réponds que oui et que vous ne devez pas différer davantage », s'empresse de lui répondre M. Leschassier pour le rassurer. Mais devant la persistance de la contestation, il demeure sur le qui-vive.

Comme ses façons choquent, il aborde à nouveau ce sujet dans une autre lettre : « Je continue de faire ici plusieurs choses que je faisais à Nantes. Je couche sur la paille, je ne déjeune point, et je mange très peu le soir. Puis-je prendre par semaine, une fois, la discipline, outre les trois ordinaires, ou bien une ou deux fois une ceinture de crin ? »

Partout où il passe, il suscite l'aigreur et la jalousie de ceux qu'il approche. Il se mêle de tout, met la main à tout, vide les bassins dans les dortoirs, balaie les ordures, sert les pauvres au réfectoire. Il est devenu encombrant. On se ligue contre lui. L'économe, puis la supérieure l'écartent du service des tables. Comme à l'accoutumée, il s'en remet à Dieu de ses malheurs et va faire une retraite chez les jésuites de la ville.

A son retour, une mystérieuse épidémie emporte ceux qui avaient animé la cabale contre lui : l'économe puis la supérieure de l'hôpital meurent brusquement; quatre-vingts pauvres tombent malades et meurent aussi. On raconte dans toute la ville que la malédiction est sur cette maison. C'est un châtiment de Dieu! Pendant que l'épidémie fait rage, il se dépense sans relâche auprès des malades, comme s'il ne craignait pas la mort. Il ne succombe pas à l'épidémie.

- Dieu le protège, commence-t-on à chuchoter.

Soucieux de la bonne marche de l'établissement, il veut aussi y introduire des règles religieuses : prières le matin, chapelet en commun, oraisons fréquentes, cantiques vont se succéder tous les jours et instaurer une régularité dans la vie de l'établissement. Il soumet ces règles de vie à l'évêque de Poitiers qui semble les accepter. Mais les gouvernantes de l'hôpital les refusent, les trouvant, semble-t-il, trop contraignantes.

Ne s'estimant jamais battu, et jugeant plus que nécessaire de faire régner un ordre divin dans cet hôpital dirigé de manière anarchique, il décide alors de faire un exemple et de mettre en pratique ces règles. Comme il se heurte au refus des dames de condition, il crée une petite communauté de filles, toutes

pauvres et infirmes : il y a des boiteuses, des écrouelleuses et des aveugles. Pour mener ces filles disgraciées par la nature, il choisit une d'entre elles qui est aveugle, « la plus simple, la plus prudente, la plus vertueuse, la plus obéissante ».

Cette réunion d'infirmes, très symbolique des idées qui lui tiennent à cœur, est un défi aux idées courantes : la véritable sagesse selon Grignon de Montfort s'incarne dans ces pauvres filles et non dans les érudits ou les beaux parleurs du monde, dans ces dames que seul leur rang social a conduites ici pour faire pénitence : « Considérez, mes frères, qu'il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les puissants. C'est ce que saint Paul a dit dans la première épître aux Corinthiens. »

Il obtient des administrateurs la permission de faire vivre ces éclopées en communauté dans un appartement séparé qu'il nomme la Sagesse. Les filles deviennent ainsi les filles de la Sagesse. Au milieu de la salle, il élève une croix pour rappeler que la vraie sagesse consiste dans la « folie de cette croix ». En dessous du monogramme du Christ, IHS, on peut lire l'inscription : « Renoncer à soi-même pour suivre Jésus-Christ. » Après le lever à quatre heures, tous les exercices de piété se font en commun, prières, méditations, lectures. Les travaux manuels, le repas, les récréations, rien n'est isolé.

Mais son initiative soulève un tollé général : c'est une véritable provocation. Les pauvres filles ont le droit de communier tous les jours. Les dames de l'hôpital sont profondément choquées de ce que ces « folles » communient, alors qu'elles ne s'estiment jamais assez dignes de le faire aussi souvent.

L'évêque de Poitiers doit intervenir pour limiter la communion à une fois par semaine seulement, le dimanche.

On se plaint ensuite qu'il fasse brûler des cierges régulièrement devant la statue de la Vierge. La flamme des cierges, honorant la Vierge Marie, entre en concurrence avec la veilleuse du tabernacle ! En clair, Monfort est accusé une nouvelle fois de mettre sur un pied d'égalité la Vierge Marie et Dieu. En ces temps où le respect du dogme a un caractère sacré et inviolable, il prend des libertés qui risquent de le faire passer pour un hérétique.

Il confie immédiatement à Louise Trichet et à une de ses amies, Catherine Brunet, le soin de s'occuper de sa communauté des filles de la Sagesse. Il va mettre à l'épreuve Louise en la soumettant à toutes les vexations dont il est lui-même si fréquemment la victime consentante. Il lui fait arracher son livre des mains par des gens grossiers pour tester sa réaction. Il lui fait goûter une soupe détestable où nagent des vers. Il l'oblige à porter les fardeaux de linge les plus

lourds. Il répète ainsi, à l'encontre de sa protégée, les mêmes sévices dont il a souffert à Saint-Sulpice de la part de ses condisciples. Il veut s'assurer de la vocation de « sa fille ». Louise Trichet, figure symétrique de Grignion de Montfort, se prête au jeu.

- Monsieur, ce pain me paraît excellent et le Saint-Esprit y répand une suavité que je ne trouve pas ailleurs, répond-elle à quelqu'un qui la voit manger du pain noir.

Comme son modèle, Louise Trichet se mortifie en vivant avec de pauvres filles qui n'ont pas son éducation.

Grignion choisit le costume de ses sœurs : il sera fait d'une grossière étoffe grise.

- Il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre les tentations, dit-il en le présentant à Louise.

Cet habit religieux est très étrange au milieu de la variété des costumes de l'époque. Il n'a qu'un mérite, celui de la pauvreté. C'est une épreuve que de le porter y compris dans l'enceinte d'un hôpital mais ce n'est pas encore assez pour le hardi fondateur qui veut étouffer dans le cœur de sa fille tout mouvement de respect humain. Il l'envoie aussitôt en ville, pour se montrer et beaucoup s'imaginent qu'elle a perdu la raison.

Mme Trichet, alertée, accourt à l'hôpital pour qu'on lui rende sa fille. L'habit la choque. Elle consentirait bien à laisser Louise à l'hôpital, au service des pauvres, mais non dans cet accoutrement, qui sied peu à une demoiselle de la société. Louise quitte alors l'hôpital quelques mois et prend l'habit chez des religieuses de Châtellerault. Mais, peu faite pour la vie contemplative, elle revient vite à Poitiers. Comme son maître spirituel, elle intrigue par son comportement étrange.

Investie par Grignion de Montfort d'une autorité sur les filles de la Sagesse, elle apparaît comme la rivale de la supérieure en titre. Ce grief s'ajoute à tous les autres.

Montfort devient indésirable à l'hôpital de Poitiers. Toute la ville ne parle que de ce prêtre étrange, en haillons, suivi d'une escorte de mendiants. L'évêque de Poitiers lui signifie son congé. Il en a trop fait!

Alors Louis-Marie Grignion monte de nouveau à Paris. Il se rend aussitôt à la Salpêtrière où le conduit le goût qu'il a pris pour les hôpitaux et l'abjection qui y règne. Dans un faubourg de la capitale, l'hôpital, fondé par Vincent de Paul, accueille plusieurs milliers de pauvres.

Pendant ce temps, son ancien camarade de collège de Rennes, Claude Poullart des Places, ouvre une communauté, le séminaire des Pauvres Écoliers, pour accueillir ceux qui ne peuvent pas payer leurs études à Saint-Sulpice. Mais

l'esprit en est le même. Grignon de Montfort le rencontre, espérant le convaincre de se joindre à lui. Celui-ci refuse mais lui promet de lui envoyer de jeunes missionnaires quand il en aura besoin.

Le zèle de Grignon de Montfort à la Salpêtrière indispose là encore la direction qui le renvoie au bout de quelques mois. Son empressement à accomplir les services les plus répugnants, son affabilité, son insensibilité aux menaces et aux grossièretés en font un exemple difficile à imiter pour les autres aumôniers; ceux-ci jalourent sa popularité et redoutent les désordres provoqués par son attitude. On lui remet des habits neufs qu'il refuse, un chapeau neuf qu'il s'empresse d'échanger à la sortie avec le couvre-chef d'un mendiant.

Rejeté de l'hôpital de Poitiers, de l'hôpital de la Salpêtrière, Grignon de Montfort ne sait plus où aller. Il en est meurtri. « Je suis plus que jamais appauvri, crucifié, humilié », écrit-il à Louise Trichet. Les hommes et les diables me font, dans cette grande ville de Paris, une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison, que ces dons sont précieux! Que ces mets sont délicats!... Ah! quand serai-je crucifié et perdu au monde? Oh! quand posséderai-je cette aimable et inconnue Sagesse? Quand viendra-t-elle loger chez moi? Quand serai-je assez bien orné pour lui servir de retraite, dans un lieu où elle est sur le pavé et méprisée! »

Les sœurs du Saint Sacrement lui font l'aumône. Il mange la part qu'elles réservent d'ordinaire à un mendiant. Il partage toujours sa maigre pitance avec le dernier hère rencontré au hasard.

Il décide d'aller rendre visite à M. Leschassier. Mais celui-ci l'éconduit brusquement : dédaigneux et froid, il ne veut ni lui parler ni l'entendre!

Il se réfugie alors dans un réduit sous un escalier, rue du Pot-de-Fer. Il a trouvé son « étable de Bethléem ». L'aménagement est celui d'un anachorète : une écuelle de terre et une paille immonde. Ravi de ce dénuement qui lui assure le mépris du monde, il s'anéantit; il est délaissé, il n'a plus d'ami que Dieu seul, il se prépare à la mort.

Tous l'ont abandonné. Le curé de Saint-Sulpice ne lui parle plus. Les portes du séminaire Saint-Sulpice lui sont fermées. Seul son ancien directeur spirituel du collège Saint-Thomas à Rennes, le père Descartes, daigne s'occuper de lui et lui propose un séjour au Mont-Valérien. Le Mont-Valérien est l'un des sommets religieux de la capitale. Il y a un ermitage sur le versant de Puteaux, habité par des solitaires. Chaque ermite a sa cellule, mais tous se réunissent pour des offices. Leur silence est perpétuel. Ils passent leur temps à prier et à faire quelques travaux manuels. Les membres de la communauté ne s'entendent point entre eux; Grignon de Montfort est désigné pour y ramener l'ordre.



Aussitôt, ses mortifications impressionnent ces ermites. Grignon accomplit parfaitement sa mission. Il revient du Mont-Valérien avec un souvenir inoubliable; il a été frappé par le gigantesque calvaire qui trône au-dessus du mont : trois gigantesques croix entourées de sept chapelles mariales se dressent sur cette colline surplombant Paris, proclamant la foi chrétienne au monde. Il s'est promis à lui-même d'imiter bientôt cette construction, à l'occasion d'une prochaine mission.

Il ne sait où aller lorsqu'il est rappelé à Poitiers, au printemps 1704, par Mgr de La Poype, le nouvel évêque de Poitiers, sur les prières des pauvres eux-mêmes, qui déploraient son départ. Dans une lettre ils regrettent les manœuvres « diaboliques » qui l'ont obligé à partir :

« Le démon n'en veut qu'à nos âmes et pour cela, il a remué toutes sortes de machines et de tentations pour faire échouer l'œuvre de Dieu et faire en aller celui qui faisait tant de conquêtes en Jésus-Christ (...)

« Il y a quelques-uns de nos bons pauvres qui disent avoir vu le démon se moquer et rire de nous, d'avoir été victorieux, mais vous savez mieux que nous que l'œuvre du Seigneur est toujours combattue par ce malheureux qui tâche de nous perdre par ses grandes tentations. »

Il y a peu de chances que cette lettre ait été écrite par les pauvres de l'hôpital; une âme bien intentionnée a manifestement prêté sa plume et apposé sa signature au nom des « pauvres de l'hôpital de Poitiers ».

Mais ses nouvelles extravagances à l'hôpital obligent très vite à le renvoyer une nouvelle fois. Cependant Mgr de La Poype l'autorise à rester à Poitiers pour prêcher dans les quartiers populaires.

## CHAPITRE V - PREMIÈRES MISSIONS

### *A Poitiers*

En quittant l'hôpital de Poitiers, Grignon de Montfort a cherché à se libérer de toute attache institutionnelle : il fuit tout univers hiérarchisé. Il s'était fait une règle d'or de la soumission à ses supérieurs hiérarchiques, mais l'obéissance aveugle semble lui répugner désormais. Il ne voudra plus dépendre de personne et ne rendra plus de comptes qu'à Dieu.

Les intrigants qui ont causé sa perte n'ont pas réussi à le désarmer. Au contraire, il n'est jamais aussi résolu que dans l'adversité et les intrigues l'ont fortifié dans sa détermination.

Le nouvel évêque de Poitiers, Mgr de La Poype, ne l'a pas abandonné. Il lui procure un gîte et un couvert à la maison des Pénitentes. Cet institut que l'évêque a fondé accueille des femmes de mauvaise vie qui se repentent de leurs fautes passées en faisant pénitence.

L'évêque apprécie ses qualités; son succès auprès des pauvres de l'hôpital prouve que l'Église peut tirer du « saint homme » un meilleur parti.

Or il y a de gros efforts à faire pour évangéliser le peuple et remettre les églises en état; beaucoup sont restées en ruine depuis les guerres de Religion qui ont ravagé le Poitou plus qu'aucune autre province. Les réformés ont mis à sac les églises, détruit les autels et les statues de la Vierge et des saints, profané les vases sacrés.

Les églises sont devenues des lieux de désolation et l'impiété a gagné le peuple. En apportant la foi chrétienne, le prédicateur populaire ne peut-il pas être aussi un restaurateur d'églises?

Il accepte cette confiance que lui témoigne l'évêque de Poitiers, bien résolu à prendre sa revanche sur les intrigants de l'hôpital. Il pourra désormais vivre au milieu des gens du peuple et leur apporter la bonne parole. Il pourra ramener à la religion catholique le petit peuple égaré par la Réforme. Certes, les querelles entre protestants et catholiques dépassent de loin le peuple, qui ne peut comprendre les subtilités doctrinales qui séparent les frères ennemis de la chrétienté. La guerre a surtout servi d'exutoire à la violence populaire. Le peuple se rangeait d'un côté ou d'un autre, sans trop savoir pourquoi. Mais le conflit l'a, en fin de compte, éloigné de toute religion.

L'expérience de l'hôpital a mûri Grignon de Montfort, mais les meurtrissures qu'il a subies ont laissé des traces sur tout son corps. Non seulement les jeûnes répétés l'ont considérablement amaigri, mais le visage angélique du jeune aspirant de Saint-Sulpice porte les stigmates des combats qu'il a livrés seul contre tous dans cet hôpital. A trente-deux ans, il est devenu un homme mûr.

Son visage semble reposé. Ses paupières tombantes, qui le protègent du regard d'autrui, laissent penser qu'il n'aspire qu'à la paix, à la quiétude de l'âme, peut-être à la contemplation mystique. Mais ce calme est trompeur : un guerrier sommeille toujours en lui. Il suffit de regarder son large front et son menton toujours aussi finement arrondi pour deviner l'énergie qui sommeille. Ses sévères pénitences en l'amaigrissant ont creusé ses traits. Les arcades sourcilières légèrement bombées surplombent des yeux qui se sont enfoncés encore un peu plus. Son nez semble s'être allongé et sa convexité amplifiée. On dirait qu'au milieu des tourments de l'hôpital il s'est composé un masque rigide qui, désormais, ne le quitte plus. Aussi ses traits demeurent-ils très contrastés. Alors que son menton volontaire semble indiquer qu'il veut aller de l'avant, sa physionomie paisible trahit une certaine retenue, comme s'il avait décidé de briser l'élan de ses passions.

Il ouvre sa première mission à Montbernage, un faubourg de Poitiers blotti au pied des falaises qui surplombent le Clain, où habitent des boutiquiers, des artisans, des terrassiers et tout un menu peuple qui vit loin de Dieu et de la religion. Certes, ils vénèrent la Vierge et les saints, mais en fait, ils ignorent tout du christianisme. C'est une terre de mission idéale pour qui veut se roder.

Il y a fort à faire : les gens blasphèment couramment, s'injurient, les quolibets fusent et les boutiquiers tiennent ouvertes leurs échoppes le jour des fêtes religieuses. Il n'y a pas d'église et comme il faut trouver un endroit pour réunir les fidèles, il choisit une grange, dénommée la bergerie, située au milieu du faubourg. Ce choix n'est pas innocent car toute la jeunesse du faubourg s'y réunit pour danser au son du hautbois et de la vèze. Les jeunes filles y dansent fort complaisamment; leurs attitudes lascives, leur gorge déployée ne peuvent tromper les garçons un peu rudes qui se présentent après avoir bu un verre de clairette. Les baisers sensuels qu'elles donnent provoquent ces solides gaillards qui ont tôt fait de les empoigner et de trousser leurs lourds jupons.

Or le prude prédicateur a la danse en horreur : pour lui, elle est diabolique. C'est le piège que Lucifer tend aux enfants de Dieu. C'est le signe d'un dérèglement des mœurs, qui empêche d'obtenir le salut. Et, suprême offense à Dieu, ces danses ont souvent lieu les jours défendus !

D'ailleurs les spectateurs subissent les mêmes reproches, car, en regardant, ils se font les complices de cet étalage de débauches. Quant aux bateleurs, n'en parlons pas! Montfort les accuse de pervertir la jeunesse en la sollicitant.

Il ne fait donc qu'appliquer les interdits très stricts de l'Église. Mais il les applique à la lettre, s'érigeant en gardien de la pureté des mœurs et en garant de la virginité des jeunes filles. La menace de l'enfer lui donne une arme absolue pour convaincre ces gens du peuple qui craignaient la foudre divine. Et il excelle dans l'art de représenter le feu éternel qui brûle les méchants

envoyés dans la géhenne. Il fait frémir ses auditeurs par ses funestes prophéties.

Et si cet homme disait vrai? murmure-t-on dans les rues de Montbernage. N'a-t-il pas prédit de grands malheurs à l'hôpital de Poitiers? Une maladie mystérieuse n'a-t-elle pas emporté les régentes de l'hôpital? Lui seul est demeuré vivant malgré les soins qu'il continuait à donner aux malades : c'est donc un protégé de Dieu, peut-être même un nouvel envoyé de Dieu. Tout Montbernage le craint. On l'écoute et on exécute ses ordres sans sourciller, de peur qu'il n'appelle du ciel un nouveau fléau.

Aussi, quand il réquisitionne tous les corps de métier pour aménager la bergerie, personne ne bronche; chacun apporte qui quelques planches mal équarries, qui de la chaux, qui des moellons. Les femmes du quartier confectionnent des étendards et brodent des motifs représentant les quinze mystères du rosaire. Il peut ainsi rapidement transformer ce lieu de plaisirs en lieu de prières. En plein milieu, il dresse une croix et plante ses étendards brodés le long des murs.

Les indulgences qu'il accorde à tous ceux qui suivent scrupuleusement ses consignes ont accru sa popularité. Tous les soirs, les femmes du quartier viennent prier la Vierge en récitant le chapelet. Il n'y a plus de danses dans le lieu maudit!

Il passe ses journées à apprendre à ses ouailles les mystères de la vie du Christ. On écoute bouche bée les aventures extraordinaires de ce Jésus que l'injustice des hommes a conduit au Golgotha, et qui s'est sacrifié pour eux. Il s'assied sur la margelle d'un puits et leur montre du doigt, sur ses petits tableaux de bois peint qui ne le quittent jamais, les épisodes de sa vie. Il leur apprend que toutes ces merveilleuses aventures sont consignées dans un gros livre qu'on appelle l'Évangile.

Il arrive à les captiver car il mime le Christ, donnant à son visage une nouvelle expression appuyée jusqu'à la caricature. Il excelle dans le rôle de la Cène, lorsque Jésus est trahi par Judas. Et il prend tour à tour le visage angélique de Jésus qui ne se doute de rien, puis l'air fourbe de Judas qui s'apprête à livrer son maître aux Romains.

On ne peut s'empêcher d'accompagner avec force exclamations la conduite de son récit; mais au moment de la crucifixion, un silence de mort plane autour de lui et les femmes se mettent à sangloter. Les hommes écoutent, goguenards ou jouent les fanfarons, mais se gardent bien de se moquer trop ouvertement, ayant trop peur qu'il ne les entende et n'appelle quelque malédiction sur leur tête.

Pour la clôture de la mission, tout Montbernage a été pavoisé. Des guirlandes ont été tendues au-dessus des ruelles étroites et des oriflammes accrochées à

de grands « mais » flottent au vent. Grignion fait défiler toutes ses ouailles, une par une : chacun se prosterne d'abord devant le grand livre de l'Évangile qu'il tient sur ses genoux et chacun y imprime un baiser en disant à haute voix : « Je crois fermement toutes les vérités du saint Évangile de Jésus-Christ. » Puis chacun passe devant les fonts baptismaux pour renouveler les promesses du baptême. Enfin, on avance jusqu'à l'autel de Marie : là, Grignion de Montfort tient sa statuette de la Vierge : et chacun la frôle pieusement des lèvres après s'être consacré à Marie.

En souvenir de son passage, il laissera à Montbernage une statue de la Vierge qui restera honorée sous le vocable de « Notre-Dame-des-Cœurs ». Il a appris, dès ses études au collège de Rennes, à sculpter le bois, tandis qu'il restait seul dans sa chambre. Et il a pris l'habitude de toujours laisser ainsi, dans chaque lieu de mission, une statue de la Vierge sculptée de ses mains.

Les églises, notamment dans les bas quartiers, sont alors mal entretenues et tombent souvent en ruine. Or, il est soucieux d'enraciner la foi en donnant aux fidèles des lieux où ils puissent accomplir leurs exercices religieux. Aussi entreprend-il de restaurer plusieurs édifices, avec la bénédiction de Mgr de La Poype.

Sur les bords du Clain, au Pont-Joubert, subsistaient les restes d'un ancien oratoire dédié à la Vierge Marie, sous le vocable de Notre-Dame, Reine des Anges. Il le remet à neuf.

Il veut rappeler constamment aux gens du peuple la présence de Marie. Car pour lui, la présence de Dieu, de la Vierge ou des saints ne se limite pas à l'intérieur des églises. Au contraire, elle doit se manifester partout, notamment dans les rues, là où l'agitation, les turbulences de la vie urbaine peuvent distraire de l'essentiel. Ainsi la multiplication des statues permet-elle de rappeler constamment à l'ordre les gens du peuple et doit les inciter à faire leurs dévotions. L'usage est d'y graver une inscription :

Si l'amour de Marie Dans ton cœur est gravé, En passant, ne t'oublie De lui dire un Ave.

Non loin de la cathédrale s'élève un temple dit Saint-Jean, d'origine gallo-romaine, transformé en baptistère. Il n'a cure de la valeur archéologique de ces restes du paganisme et se hâte de détruire le temple idolâtre.

Il entreprend lui-même la réfection de l'église, charriant du sable, allant faire l'aumône auprès des Poitevins pour acheter les matériaux.

Son succès va grandissant, il prêche dans toutes les paroisses de Poitiers, à Saint-Savin, Sainte-Radegonde, Saint-Simplicien, Sainte-Catherine...

Pour mettre fin aux litiges qui existent souvent entre les gens d'une même paroisse, à l'exemple de Saint Louis, il fait trancher les différends par un tribunal composé d'officiers de justice bénévoles; généralement, son propre

ascendant suffit à faire accepter les solutions. Il devient ainsi le justicier, celui qui rétablit la paix dans les familles, met fin aux querelles entre commerçants, bourgeois, hommes de loi, tabellions et scribes de tout genre.

Mgr de La Poype lui renouvelle sa confiance et donc ne fait pas obstacle à une nouvelle prédication dans le faubourg Saint-Saturnin. L'existence dans ce quartier d'un lieu public mal famé l'irrite : il s'agit d'un jardin flanqué de quatre statues antiques dont la nudité le choque ; les gens l'appellent le jardin des Quatre-Figures et les libertins de Poitiers s'y donnent des rendez-vous galants; il l'a aussitôt baptisé la goretterie, c'est-à-dire la porcherie.

Pour racheter les péchés qui s'y sont commis, il passe toutes ses nuits dans ce nouveau Gethsémani et il s'y frappe jusqu'au sang avec ses disciplines. Mais cela ne suffit pas : une réparation publique solennelle est nécessaire. Il organise une procession des habitants de Saint-Saturnin : tout le monde demande pardon de ses fautes et fond en larmes dans le jardin. Dans un sermon, il dénonce les pièges du monde et promet l'enfer aux récalcitrants. Emporté par son élan, il prédit qu'un jour ce lieu deviendra un lieu de prières.

Quelques jours après, il y dépose un premier infirme. Le jardin est bientôt le centre de ralliement des incurables. C'est l'embryon d'un hospice qui symbolisera la réparation des fautes des libertins de Poitiers.

### ***Les griefs contre Montfort à Poitiers***

La rage qu'il met à lutter contre les libertins lui aliène la bourgeoisie de Poitiers comme des petites gens qui vivent du commerce au coin des rues.

Sa popularité est immense auprès des mendiants. Mais son « vedettariat » exaspère les bien-pensants. Ses sermons sont autant de leçons d'une morale sévère qui fait apparaître la religion sous un jour très austère.

Les hauts dignitaires du clergé diocésain reçoivent constamment des plaintes.

Son accoutrement, ses chaînes, ses disciplines semblent d'un autre âge. Les rumeurs les plus folles circulent dans tout Poitiers. Ce qui lui vaut son aura auprès des petites gens lui compromet l'appui des « honnêtes gens ». Le monde des parlementaires poitevins est querelleur par nature, prompt à l'accusation.

Or le bruit circule sous le manteau que le démon vient régulièrement solliciter Grignon de Montfort, comme on le dira du curé d'Ars plus tard. On raconte que, la nuit, il lui apparaît dans sa chambre mais aussi au-dehors.

Des témoins assurent l'avoir entendu se battre avec quelqu'un et l'apostropher violemment. On a même entendu des échanges très vifs avec l'étrange inconnu.

Une dame, dit-on, l'a vu se traîner à terre et implorer : « O sainte Vierge, ma

bonne Mère, venez à mon secours! »

Une autre l'a entendu s'exclamer : « Je me moque de toi! Je ne manquerai point de force ni de courage pendant que j'aurai Jésus et Marie avec moi; je me moque de toi! »

Ces rumeurs sont-elles fondées?

La crédulité de ce siècle était sans bornes et il est certain qu'on croyait au démon et à ses apparitions. Tout dans le personnage de Montfort donne prise à ces rumeurs. Dans ses sermons, il n'arrête pas de parler du démon qui toiture les âmes en proie au vice, mais qui tente aussi les saints. Or ces subterfuges sont puissants : tous peuvent y succomber; il faut réciter force chapelets pour l'éloigner!

Montfort, en proie à la passion qui le dévore, sent qu'il y a une grande force en lui qui bout. C'est pour chasser toute tentation qu'il se flagelle jusqu'au sang tous les soirs; les meurtrissures de son corps éloignent temporairement le désir. Mais, celui-ci revient, toujours plus fort. Et, armé de son chapelet, il se bat sans relâche, entamant un combat sans fin contre la tentation, récitant rosaire après rosaire, serrant frénétiquement sa statuette de la Vierge, jusqu'à l'épuisement.

On le dit possédé, mais on ignore si c'est par Dieu ou le démon. On le traite de fou et il ne l'ignore pas. Mais il sait retourner contre les médisants toutes les rumeurs qui circulent. Loin de le désarmer, ces épreuves le fortifient : elles sont autant de croix que Dieu lui envoie pour l'éprouver; Dieu veille sur lui. Les tentations du démon n'en sont-elles pas la preuve? Jésus-Christ n'a-t-il pas lui-même été tenté lors de son séjour dans le désert? Investi d'une mission par Dieu, il entend bien, aidé par la Vierge Marie, mettre fin au règne du démon. Et tout est prétexte à voir partout les œuvres de Satan.

Un jour d'été, alors qu'il fait fort chaud, des jeunes gens se baignent dans le Clain où des lavandières battent leur linge. Ils importunent les jeunes femmes et leur lancent des quolibets. Comme il passe dans les parages, il est témoin de la scène et son sang ne fait qu'un tour. Il sort immédiatement une discipline de sa poche et frappe l'un des jeunes gens. Aussitôt, la mère du pauvre damoiseau avertit l'évêque de Poitiers en exagérant les faits. Mgr de La Poype lui interdit sur-le-champ de célébrer la messe jusqu'à nouvel ordre!

Il s'est aussi fait de nombreux ennemis parmi les officiers, qu'il contraint à regretter publiquement leurs blasphèmes. Ceux-ci lui conservent une telle rancœur qu'ils vont trouver le vicaire général, l'abbé de Villeroi, le propre fils du célèbre maréchal de Louis XIV, sur qui ils peuvent compter. Celui-ci est déjà acquis à l'idée de sévir contre ce moine prêcheur qui perturbe l'ordre public.

Un nouvel incident va mettre le feu aux poudres : comme Savonarole, il projette d'allumer un bûcher pour y brûler tous les livres impies, les parures

des mondaines, les tableaux obscènes, bref tout ce qui peut offenser Dieu. Il pense renouveler le geste de saint Paul à Éphèse, qui a fait brûler des livres de magie. Un bûcher est dressé devant une église. De toutes parts, affluent des livres et des tableaux représentant des scènes impudiques. Il a conçu le projet de planter une croix sur les cendres encore chaudes du bûcher. Mais certaines personnes, trop bien intentionnées, ont l'idée de faire brûler l'effigie du diable en personne, et plantent au bout d'une perche une sorte de masque de carnaval aux traits hideux, accompagné de parures et d'ornements mondains. Montfort ne se doute pas de ce qui se trame et il continue tranquillement sa prédication à l'église. Pendant son absence, certains ajoutent par dérision des guirlandes de boudins et de saucisses en guise de pendentifs.

M. de Villeroi, sitôt prévenu, est accouru, se réjouissant à l'avance de la déconvenue du prédicateur. Devant toute l'assistance, il réprimande Grignion de Montfort tout penaud qui s'est agenouillé, attendant que passe l'orage.

Le vicaire général parti, il se relève et s'adresse à la foule :

- Mes frères, s'écrie-t-il, nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église. Dieu ne l'a pas voulu, nos supérieurs s'y opposent. Plantons-la au milieu de nos cœurs : elle sera mieux placée en cet endroit que partout ailleurs. Et il commence à réciter le chapelet.

Mais c'est une défaite cuisante car l'autodafé n'ayant pas eu lieu, des jeunes gens s'empressent de récupérer les livres, culbutent la « figure du diable », au milieu des rires et des huées. Grignion est publiquement humilié.

La foule accourt cependant à son sermon du lendemain et il se confesse en face de tous de ce qu'il se reproche :

- Ces instruments de péché, dit-il, vont causer une infinité de scandales dans le monde. Si je pouvais les racheter par l'effusion de mon sang, je le répandrais dans tout mon cœur jusqu'à la dernière goutte pour effacer ces livres et ces peintures.

La réaction de Mgr de La Poype ne s'est pas fait attendre : sa présence n'est plus supportable. Il fait plus de mal que de bien à la religion : en la caricaturant, il sombre dans le ridicule!

L'affaire du bûcher l'a complètement discrédité. Cette mascarade donne une piètre idée de la religion. Grignion de Montfort est expulsé définitivement du diocèse de Poitiers : c'est un imposteur qui perturbe l'ordre public! Il en est très vexé. On lui en veut, tout le monde le persécute. Certes, le Christ a connu le même sort et les foules qui l'ont acclamé comme un roi, le jour des Rameaux, ont ensuite réclamé sa mort. Il se persuade qu'il y a un complot autour de sa personne, et ce complot ne peut être fomenté que par le diable. Celui-ci se sert des hérétiques, des libertins pour contrecarrer sa mission divine.

« Je cherche la divine Providence, se plaint-il dans une lettre, aidez-moi à la



trouver; j'ai de grands ennemis en tête; tous les mondains qui estiment et aiment les choses caduques et méprisables me méprisent, me raillent, me persécutent, et tout l'enfer qui a comploté ma perte et qui fera partout soulever contre moi toutes les puissances. »

On est au printemps 1706 : il se retrouve donc encore seul et abandonné. Il voulait être missionnaire mais on lui avait déjà déconseillé de partir au Canada. Que faire? Il ne lui reste plus qu'à prendre son bâton de pèlerin et à pérégriner par monts et par vaux, guidé par la Providence.

Ayant refusé tout ministère paroissial, n'ayant adhéré à aucun ordre religieux, il est complètement libre : il peut errer là où il le désire. Néanmoins, il a désormais une idée fixe. Frappé par la déchristianisation du peuple, il ressent toujours plus le besoin d'évangéliser et comme Ignace de Loyola, il envisage de fonder un ordre.

Ayant subi le désaveu de ses actions par un évêque, il a compris qu'il faut passer par-dessus les évêques et s'adresser à leur supérieur, l'évêque de Rome, chef spirituel de l'Église. Avec l'appui du pape, il aura les coudées franches et pourra exhiber l'autorisation papale pour faire taire ses ennemis. Il décide donc de partir pour Rome.

Avant de partir, il se recommande aux prières des habitants des paroisses de Poitiers où il a prêché : « Je porte en mon cœur tous les pauvres pécheurs du Poitou et autres lieux qui se damnent malheureusement; leur âme est si chère à mon Dieu qu'il a donné tout son sang pour elle, et je ne donnerais rien? » leur écrit-il.

Armé de son bâton, il entame son voyage expiatoire vers la Ville éternelle. Il marche pieds nus. Il n'a pas voulu de monture.

Sa soutane, usée à force de traîner à terre, ressemble de plus en plus au froc d'un moine ; la bande de tissu qui sert de ceinture est si peu épaisse qu'elle a l'allure d'un cordon. Il ne porte pas de couvre-chef, selon l'usage qu'a imposé Saint-Sulpice. Ses cheveux encore noirs sont ramenés sur le front. Rien ne le distingue d'un autre voyageur, si ce n'est le petit collet rabattu sur le devant de la soutane.

Tout le long du trajet, il couche dans des granges et dort sur la paille; lorsqu'il a faim, il s'arrête dans un presbytère, au risque d'être chassé tant son allure est piteuse. Tirailé par la faim, il doit parfois accepter de dire des messes.

Sur le chemin qui le mène à Rome, il s'arrête à Lorette : la cabane de pierre noircie dans laquelle la Vierge Marie a, paraît-il, habité, repose dans une basilique de marbre. Il y passe quinze jours. Il se recueille dans ces murs et célèbre la messe tous les jours.

Il s'arrête ensuite à Assise, dans le sanctuaire consacré au Poverello sur les traces duquel il marche. François d'Assise avait aussi quitté le monde pour vivre

au milieu des déshérités... « François, va et répare ma maison qui tombe en ruine », lui avait dit le Christ de l'église Saint-Damien et François d'Assise avait suivi, se faisant une règle de vie de la pauvreté évangélique. Ses successeurs, bien que divisés par des conflits internes, avaient la nostalgie de leur fondateur. Grignon de Montfort croisera sur les routes italiennes nombre de ces moines, héritiers de François d'Assise, comme les capucins notamment, marchant deux par deux, vivant d'aumônes et prêchant la vertu au peuple.

Il arrive enfin à Rome et trouve asile chez les théatins, dont la congrégation, fondée en 1524 par Gaétan de Thiene et Jean-Pierre Carafa, était le principal instrument de la Réforme catholique en Italie. Ces chevaliers de Dieu impressionnent beaucoup Montfort : ils veulent donner l'exemple de la plus haute vertu sacerdotale, ils se mortifient, ils vouent un culte à la Vierge Marie. Ils facilitent l'accès aux sacrements, comme lui.

Les théatins, qui évangélisent toute l'Italie, sont très appréciés du pape Clément XI. Celui-ci, qui règne de 1700 à 1721, n'a rien de commun avec ses lointains prédécesseurs de la Renaissance; l'Église romaine s'est réformée depuis le concile de Trente. Clément XI va prêter une oreille attentive aux sollicitations du prédicateur français. L'audience est sollicitée par les théatins. Grignon s'adresse à Clément XI en latin, comme c'est toujours l'usage. Il lui fait part des nombreuses difficultés qu'il rencontre dans son apostolat. Clément XI vient de publier une nouvelle bulle contre les jansénistes, *Vineam Domini*, le 15 juillet 1705. Clément XI est bien le bon interlocuteur; de plus, il est très influencé par les théatins.

Le pape encourage Grignon de Montfort dans son œuvre missionnaire, tout en lui enjoignant d'obéir à ses évêques, et lui décerne le titre de « missionnaire apostolique ». Avant de se retirer, il lui présente son crucifix d'ivoire, le priant d'attacher une indulgence plénière à tous ceux qui le baiseront à l'heure de la mort en prononçant les noms de Jésus et de Marie, avec contrition de leurs péchés. Clément XI l'autorise également à bénir les petites croix de papier ou d'étoffe marquées des monogrammes de Jésus et Marie, qu'il distribue aux fidèles au cours des missions. C'est à partir de ce moment-là qu'il place son crucifix béni au bout de son bâton de pèlerin qui ne le quittera plus.

En août, il est de retour en l'abbaye Saint-Martin-de-Ligugé, près de Poitiers, tenue alors par les jésuites. Il y arrive exténué. Les pieds meurtris, le chapelet à la main, il est méconnaissable. Sa soutane est devenue grise sous le soleil. Ses cheveux commencent à blanchir. Il se repose quelques jours.

A peine Mgr de La Poype a-t-il appris que Grignon a remis les pieds dans son diocèse qu'il envoie un émissaire lui rappeler son interdiction de prêcher. Rien ne l'oblige à accueillir le prédicateur dans son diocèse. Peu lui importe le titre dont le pape l'a doté. Les évêques du royaume, jaloux de leurs prérogatives

ecclésiales, n'obéissent pas alors en aveugles à Rome.

Grignion se résout à partir en Bretagne. Il prend le chemin des écoliers, s'arrêtant en Anjou, où il s'attarde pour de nombreuses raisons : il pourra aller rendre visite à ses sœurs à Fontevault, prier la Vierge à Notre-Dame-des-Ardilliers. Et comme il a appris que M. Brenier, son ancien maître de Saint-Sulpice, est devenu supérieur du grand séminaire d'Angers, il se décide à aller lui rendre visite.

Il franchit la majestueuse porte voûtée du séminaire : les élèves sont alors en récréation. Son entrée ne passe pas inaperçue : qui peut être cette espèce de moine mendiant, dont la tenue négligée contraste avec le costume austère des séminaristes?

M. Brenier va dignement à sa rencontre alors que les séminaristes commencent à s'attrouper autour de lui.

- Partez! lui enjoint aussitôt le directeur du séminaire qui porte un regard plein de compassion sur son ancien élève.

Son état affligeant remue le cœur de M. Brenier. Il se dit en lui-même que toutes les leçons de Saint-Sulpice n'ont servi à rien. Il a choisi sa propre voie, il s'est mis hors de la communauté des hommes de Dieu tels qu'ils les instruisait. Son accoutrement n'est pas digne d'un prêtre. Grignion de Montfort reste planté un instant devant son ancien supérieur; il a très faim et il attend au moins un geste charitable.

Est-il possible qu'on traite ainsi un prêtre dans un séminaire! s'exclame-t-il.

Et il repart, plein d'amertume.

Il a été éconduit, comme si on ne le reconnaissait pas. Il a été rejeté d'une manière outrageante à la vue de toute la communauté présente. On ne lui a même pas fait la charité de lui donner à dîner.

« M. Grignion de Montfort, si familiarisé aux humiliations ne fut pas insensible à celle-ci », rapportera J.-B. Blain. « Il n'avait jamais ressenti une telle humiliation. Elle était revêtue de tout ce qui pouvait la rendre amère et piquante. Il la recevait dans un séminaire, lieu si respectable pour les ecclésiastiques, aux yeux de toute une jeunesse assemblée qui n'avait garde de s'y opposer, de la part d'un supérieur dont toutes les paroles étaient des oracles et toutes les actions des exemples de vertu, de la part d'un homme que M. Grignion avait eu autrefois pour maître et qu'il regardait comme un miracle de perfection. »

Ce fut peut-être l'unique occasion où Montfort, d'ordinaire si patient, ouvrit la bouche pour se plaindre; se voyant si dédaigneusement traité par un homme qu'il honorait tant, son cœur blessé permit à sa bouche de témoigner sa peine. Mais, comme à l'accoutumée, Grignion voit dans toute nouvelle épreuve la marque de son destin.

Il recommence à douter de lui-même. C'est sa hantise :

- Suis-je normal? se dit-il. Sans doute, Dieu l'a voulu ainsi, or je ne peux percer les mystères de la divine Providence, j'ai besoin d'être éclairé. Si la Vierge m'apparaissait, je serais rassuré ».

Le mieux est donc d'aller l'implorer.

Saumur n'étant pas très éloigné d'Angers, il se rend à Notre-Dame-des-Ardilliers. Celle-ci a déjà accompli de nombreux miracles. S'il est prédestiné, elle daignera bien se manifester à lui pour l'attester. Longeant la rive de la Loire, il récite nerveusement le rosaire; les grains lui filent entre les doigts, par saccades, tandis que retentissent les cris des bateliers qui remontent le fleuve avec leurs cargaisons. Aucun bruit ne le dérange, tant il est absorbé par l'angoisse qui le tenaille : « la Vierge va-t-elle, oui ou non, me parler? »

On approche de la fête de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre. Le flot des pèlerins grossit au fur et à mesure qu'on avance vers Saumur. Quelques carrosses, transportant sans doute des gens de qualité, le dépassent dans un nuage de poussière. Des familles entières accompagnent l'un des leurs dont l'infirmité se devine aisément : il y a dans ce cortège qui s'étire maintenant sur plusieurs lieues le long du fleuve des écrouelleux, des culs-de-jatte, des impotents qui claudiquent. Les hommes se relayent pour porter les infirmes allongés sur des brancards.

Toute une marée humaine a déjà envahi le sanctuaire lorsqu'il arrive à la tombée de la nuit. Il va aussitôt réciter ses Ave auprès de Notre-Dame. La Vierge des Ardilliers est une pietà, tenant le Christ sur son genou droit. Il contemple cette mère douloureuse, souffrant avec son fils descendu de la croix.

- Moi, pauvre pécheur, je ne suis pas digne de Jésus-Christ qui a tant souffert pour réparer les fautes du monde, dit-il à voix basse.

Il passe la nuit près d'un moulin qui surplombe une colline proche. Réveillé par l'aurore, il redescend vers le sanctuaire, noyé dans la masse des pèlerins. Son chapelet à la main, il s'agenouille au pied de la statue miraculeuse; mais aucun signe ne vient. Il ose à peine regarder le visage penché de la Vierge, le regard tourné vers le corps du Christ. Il devra encore attendre; il lui faudra se mortifier davantage, subir encore les vexations des hommes pour être enfin digne d'être reconnu comme un prédestiné.

Il décide alors de partir vers le Mont-Saint-Michel. Peut-être aura-t-il plus de chance auprès du grand archange?

### ***A travers la Bretagne***

Grignon de Montfort vénère tout naturellement l'archange saint Michel, le chef des anges qui a terrassé le dragon, le vainqueur du diable. Il croit d'ailleurs

sincèrement aux anges et pense que chaque personne a un ange gardien dans le ciel; dans ses lettres, il souhaite toujours à ses correspondants la protection de leur ange gardien. Et, on l'a vu, à Saint-Sulpice, il avait essayé d'imposer le salut aux anges gardiens lorsque deux personnes se croisaient.

Pendant la veillée, dans une auberge, il trouve des pèlerins avinés qui blasphèment le nom de Dieu; il ne peut résister à la tentation de les mettre à la porte de l'auberge et de se frapper ensuite toute la nuit avec sa discipline pour expier leurs fautes.

Ce pèlerinage au Mont-Saint-Michel lui inspire l'idée de créer des confréries de soldats de saint Michel dans les régiments et les garnisons, lieux où l'on blasphème souvent.

Mais surtout, saint Michel lui offre un modèle chevaleresque propre à enflammer son imagination; n'écrit-il pas dans une lettre : « C'est par Marie que je cherche et que je trouverai Jésus, que j'écraserai la tête du serpent et que je vaincrai tous mes ennemis et moi-même pour la plus grande gloire de Dieu. » Comme saint Michel, il terrassera le démon, qu'il voit partout à l'œuvre dans le monde.

Au retour du Mont-Saint-Michel, il s'arrête à Rennes. La présence de ses parents, établis depuis 1690 en ville où ils ont acheté une maison, lui importe peu. Il applique à la lettre les paroles de l'Évangile; Jésus aussi s'est retiré du monde, fuyant ses parents et ses amis. Il se contente donc d'habiter dans le taudis d'une pauvre femme qui accueille des nécessiteux. Il revoit l'abbé Bellier, l'aumônier de l'hôpital qui lui avait permis de visiter les pauvres, lorsqu'il était collégien ; celui-ci lui conseille de partir en mission avec M. Leuduger, un célèbre prédicateur qui marche sur les traces du père Maunoir.

Son frère a fini par apprendre sa présence à Rennes. Il le prie de rendre visite à ses parents et d'accepter de prendre un repas avec eux. Sur son insistance, il va donc les voir mais il prélève sur le repas une grosse portion qu'il fait remettre aux pauvres du quartier.

Il parcourt les rues de son adolescence, de ses années de collège; il peut visiter à nouveau les nombreuses chapelles de la Vierge, réparties dans les églises de la ville. Mais là, il revient en conquérant : il passe son temps à prêcher dans les églises et les couvents de la ville où on l'appelle.

Il quitte Rennes pour Dinan à la Toussaint 1706. Son itinéraire passant par Montfort-la-Cane, il ne résiste pas à l'envie de revoir les lieux de son enfance. Comme il aime inmanquablement provoquer les siens, il se présente toujours comme un mendiant demandant l'aumône. Son accoutrement le rend méconnaissable. Il veut ainsi faire la surprise de sa visite à sa vieille nourrice, la mère André, mais un voisin finit par le reconnaître. A Dinan, le même scénario se reproduit avec son frère Joseph, devenu dominicain et sacriste au couvent

de Dinan.

Au début de février 1707, Montfort entre dans l'équipe de dom Leuduger.

Le célèbre prédicateur est alors entouré d'une vingtaine de missionnaires auxquels viennent s'ajouter des bénévoles. Dom Leuduger a écrit un livre, le *Bouquet de la mission*. Grignon de Montfort est donc à bonne école. Il empruntera d'ailleurs à dom Leuduger une partie de ses méthodes.

Il passe plusieurs mois dans les diocèses de Saint-Brieuc et Saint-Malo. Sa première mission bretonne a lieu à La Chèze, entre Loudéac et Josselin. Saint Vincent Ferrier avait prêché en 1417 dans la vaste lande de la Ferrière, mais la chapelle Notre-Dame-de-Pitié qui rappelait son souvenir était en ruine et envahie par les ronces. Selon la tradition, Vincent Ferrier avait prédit qu'« un homme viendrait en inconnu, homme qui serait beaucoup contrarié et bafoué, homme cependant qui, avec le secours de la grâce, viendrait à bout de cette sainte entreprise ». L'entreprise en question, c'était de relever de ses ruines la chapelle Notre-Dame-de-Pitié.

- C'est moi, s'empresse de dire Montfort, devant la paroisse assemblée, qui, malgré ma misère, tenterai l'œuvre annoncée par saint Vincent Ferrier. Je n'ai aucune ressource assurée mais Dieu m'aidera.

Imitant les bâtisseurs de cathédrales du Moyen Âge, il se fait entrepreneur de travaux. Il convoque quelques manœuvres pour l'aider. Mais, à dire vrai, le projet fait accourir sans peine de nombreux volontaires car le souvenir de Vincent Ferrier est toujours vivant dans la région.

Il mène ses hommes à la baguette, les admonestant s'ils jurent; ceux-ci le craignent car on sait qu'il peut attirer la malédiction divine sur ceux qui rechignent à la tâche.

L'inauguration de Notre-Dame-de-Pitié donne lieu à une cérémonie grandiose : vingt à trente paroisses alentour viennent en procession, bannières au vent. On voit s'étirer de longs rubans noirs, tachetés du blanc des coiffes des femmes, et on entend les cantiques se rapprocher du sanctuaire.

Trois grandes croix ont été édifiées dans la chapelle; à leur pied se dressent les huit statues des témoins de la Passion. La statue de Notre-Dame est portée solennellement jusqu'à l'autel, et prend place au pied des croix. Le défi de saint Vincent Ferrier a été relevé : le peuple crie au miracle! C'est bien l'homme annoncé par le saint!

Grignon soigne les malades en leur faisant boire de l'eau dans laquelle ont trempé ses petits bouts de tissu, marqués du monogramme de Jésus. Sa légende dorée ne fait que commencer...

Suivant toujours dom Leuduger, Grignon se rend ensuite dans sa ville natale. Il souhaite édifier un calvaire sur la butte de La Motte; on commence à aplanir la

butte et à creuser des fossés pour empêcher les animaux de l'escalader.

Un grand crucifix, sculpté à Saint-Brieuc, est déjà prêt lorsque le duc de La Tremoille, seigneur de Montfort, fait cesser les travaux. C'est le premier heurt avec un grand seigneur, qui fait partie de ceux qui se gaussent de la religion et des balivernes que ces missionnaires enseignent au peuple. Il n'a que mépris pour ces pauvres gens dont on a vu la sauvagerie lors de la révolte du Papier timbré. Ce ne sont que des brigands ou des bons à rien. La construction d'un calvaire est bien inopportune. Son existence risquerait de provoquer une concentration de ces éternels mécontents toujours prêts à troubler l'ordre public!

M. Leuduger se rend ensuite avec sa troupe à Moncontour. Le père Maunoir y a donné une mission en 1678; Leuduger en a été curé en 1684. On peut donc s'attendre à trouver des restes de dévotion et de piété dans la paroisse. Les missionnaires arrivent un dimanche, jour de la fête locale. Hélas! De bruyantes réjouissances se déroulent : hautbois et binious mènent la danse, alors que c'est le jour du Seigneur.

A ce spectacle, transporté d'un saint zèle, Grignion de Montfort fend la foule et arrache aux musiciens leurs instruments.

- Que ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi, qu'ils se prosternent pour apaiser la divine justice! s'écrie-t-il en se jetant à genoux au milieu de la ronde.

Les gens apeurés et craignant la vengeance de Dieu sont obligés de s'agenouiller comme lui. Et il va trouver le syndic pour lui demander que cessent dorénavant de telles réjouissances le dimanche.

Lors de la messe, il entreprend de faire baisser son crucifix béni par Clément XI; tous les fidèles s'avancent pieusement pour bénéficier de cette faveur. Arrivent subitement devant lui des dames abondamment parfumées dont les bijoux étincellent au milieu de leurs dentelles. Lorsqu'il les voit en face de lui, il retire prestement son crucifix qu'elles s'apprêtaient à baisser. On entend le froufroutement de leurs robes glissant sur le dallage de l'église. L'assistance regarde, médusée. Ce n'est pas le dernier incident à Moncontour.

Après une prédication pathétique de M. Leuduger sur la mort et alors que l'assistance en est encore profondément remuée, Grignion se met à faire la quête pour les âmes du purgatoire. Son geste est très mal interprété et engendre la suspicion : que deviendra l'argent de la quête? D'autre part, le règlement des missions interdisait de réclamer des secours aux populations. Il a transgressé cette règle. Sans doute compte-t-il utiliser ces aumônes pour faire dire des messes?

On lui fait donc un crime de cette démarche... Et d'autres motifs de mécontentement s'ajoutent. Le comportement de Montfort irrite trop de

fidèles et finit par rejaillir sur la réputation des missions. Enfin son charisme porte ombrage aux autres missionnaires. M. Leuduger le congédie sur-le-champ.

Comme il est tout près de Montfort-la-Cane, il court s'y réfugier.

Mais dédaignant à nouveau l'hospitalité de sa famille, il choisit la solitude du prieuré Saint-Lazare, qu'il a connu enfant. A l'orée de la forêt de Paimpont, le lazaret lui offre un havre de paix et de repos. L'oratoire a besoin de quelques travaux; il le restaurera.

Apprenant qu'il est là, le peuple accourt. Grignon de Montfort, loin de pouvoir goûter à la solitude contemplative, reprend ses prédications. Comme l'oratoire est vite devenu trop petit, il se déplace sous un vieux chêne.

Plusieurs siècles après Éon de l'Étoile, il suscite le même enthousiasme de la part des foules. Il confesse, prêche, entonne des cantiques, fait réciter le chapelet. Les gens baisent son crucifix et repartent avec une indulgence.

Les malades arrivent dans l'espoir d'une guérison et Montfort leur distribue ses petites croix. Les mères accourent avec leurs enfants.

Nombre de mendiants se donnent rendez-vous dans ce « saint lieu » qui leur assure gîte et couvert. Les offrandes des fidèles, aussi maigres soient-elles, permettent de nourrir tous les pauvres de la région.

Le sanctuaire de Saint-Lazare devient très vite un lieu de pèlerinage. Le bruit court partout qu'un nouveau saint Vincent est dans la région. On y vient pour prier et il a fait fabriquer un grand rosaire dont chaque grain a la taille d'une noix, si bien que plusieurs fidèles peuvent le réciter en même temps, en touchant chacun un grain. On se bat autour du chapelet géant pour saisir un grain, pensant bien en retirer une faveur spéciale.

Cette popularité fait grand bruit à l'évêché de Saint-Malo où Mgr Desmaretz est aux abois.

Ce Grignon de Montfort lui semble un sectateur qui développe un culte à la Vierge Marie peu conforme aux règles de l'Église. Il confesse tout le monde et accorde la contrition à tous, enfin il ameute les mendiants du diocèse. L'évêque de Saint-Malo se rend à Montfort et le convoque au doyenné.

« Il est vrai, dit J.-B. Blain, c'était quelque chose de singulier de voir un prêtre seul, sans titre et sans place, se faire suivre d'une foule prodigieuse de peuple à qui il faisait quelquefois des instructions sous les halles, dans les places publiques, les églises n'étant pas assez spacieuses pour contenir la multitude; nourrir quantité de pauvres gens sans avoir ni biens ni revenus, vivant lui-même des charités qu'on lui faisait.

« Ces singularités étaient connues et il n'était pas difficile d'en donner la preuve, mais il n'était pas aussi aisé d'en faire des chefs d'accusation. Cependant, on trouva le moyen de les représenter sous un jour des plus



désavantageux. »

On dit que M. Grignion ne rassemble que des troupes de vagabonds, qu'il entretient les pauvres dans la fainéantise, que c'est un homme qui ne cherche qu'à se singulariser pour se faire un nom dans le monde et qui dans le fond n'est qu'un hypocrite. C'est sous ces couleurs qu'on le dépeint à l'évêque.

Il faut déloger de Saint-Lazare ce cafard qui ensorcelle le peuple, ce racoleur de gueux, de fainéants, de faméliques, dont le nombre croissant va devenir une plaie pour le pays.

Il enjôle le peuple crédule par ses simagrées de saint, il exploite la charité des gens pour nourrir des pauvres qui vont partout chanter ses louanges, disent ses accusateurs.

Il confesse abondamment, on vient de toute part pour recevoir son absolution. Il donne une vision terrifiante de l'enfer dans ses sermons enflammés; la peur du Jugement dernier pousse les fidèles à se confesser. On lui reproche d'user et d'abuser d'enfantillages, comme allumer des bûchers pour représenter l'enfer.

Certes, les pèlerins doivent accomplir maints exercices expiatoires avant d'être absous de leurs fautes. Et il n'accorde pas l'absolution spontanément. Des curés se plaignent d'être délaissés par des paroissiens à qui ils refusaient l'absolution.

Aussi l'évêque de Saint-Malo, qui ne cache pas ses sympathies jansénistes, lui reproche son laxisme et lui interdit tout ministère dans son diocèse et notamment la confession.

Par chance, le recteur de Bréal, M. Hindré, un lointain cousin, vient le chercher pour prêcher une mission dans sa paroisse. Cette intervention le sauve. Grignion demeure encore quelque temps dans son pays natal, avant de rejoindre le diocèse de Nantes.

Entre deux missions, il reviendra à son lazaret, et, à chaque retour, les foules se feront toujours plus nombreuses. Mais au printemps 1708, Mgr Desmaretz lui interdira définitivement d'exercer dans son diocèse.

## **CHAPITRE VI - UNE MISSION DE LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT**

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, une mission est un événement marquant dans la vie d'une paroisse. C'est l'occasion d'un grand déploiement de splendeur que les paroissiens n'oublient pas de sitôt.

Toujours guidé par l'idée que rien n'est trop beau pour Dieu, Grignon de Montfort ne lésine pas sur le faste et l'apparat des cérémonies pour frapper le peuple. Le luxe et la magnificence des ornements contrastant avec la pauvreté populaire font entrer dans un monde merveilleux, laissent entrevoir le paradis. L'arrivée des missionnaires donne le signal de la mobilisation générale de la paroisse. Leur nombre varie de moins d'une dizaine, en pays rochelais, jusqu'à quinze ou vingt dans les bourgs de Bretagne. Ce grand nombre se justifie par les multiples tâches religieuses qui les attendent : prédications, conférences, confessions. Une paroisse est comme passée au crible par les missionnaires car chacun doit à cette occasion se confesser de toutes ses fautes.

Les missions permettent d'initier le peuple à la pratique des sacrements et des dévotions. Grignon de Montfort a adapté sa pastorale aux exigences de chaque âge et de chaque sexe : les enfants, les jeunes filles, les femmes, les hommes. Son objectif est de réunir chacune de ces catégories dans une congrégation, pour laisser des traces de son bref passage.

Il chérit toujours particulièrement les enfants. Mais lorsqu'il les réunit autour de lui, il exige d'eux le plus grand silence et si un enfant est dissipé, il lui donne aussitôt une pénitence.

Il emmène toujours de petits tableaux peints représentant les mystères du rosaire; mais il préfère de loin les tableaux vivants et les allégories les plus simples.

Il réunit les enfants autour de lui et il fait allumer un grand feu de paille. On voit les flammes crépiter ardemment.

- Voilà, dit-il, une petite image du feu de l'enfer.

Il n'hésite pas à demander du gros fil et une aiguille et cherche devant un attroupement à enfiler l'aiguille; devant son insuccès, il rappelle qu'il est plus difficile à un riche d'entrer au paradis qu'à un fil de passer par le trou d'une aiguille.

Il réunit les jeunes en petites assemblées et leur suggère de faire leurs exercices de piété tous ensemble, sans rougir, sans avoir honte. Les enfants adoptent le règlement qu'il leur propose et se trouvent prisonniers du serment

qu'ils ont prêté d'accomplir leurs devoirs. La discipline collective assure la permanence de la congrégation, car les uns et les autres vont se surveiller mutuellement.

Les jeunes filles sont regroupées en une société de vierges. L'idéal, selon Grignon de Montfort, est d'en réunir quarante-quatre dans une même paroisse; Montfort a une prédilection pour tous les nombres multiples, notamment les multiples de onze.

Les jeunes filles doivent ensuite prononcer des vœux de chasteté à observer pendant un an. Elles promettent de ne plus aller danser et de fuir les compagnies dangereuses. A chaque fête de la Vierge, donc quatre fois par an, à la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Nativité, elles sont tenues de faire une procession. Grignon de Montfort rencontrera maintes résistances à l'imposition de ces règles très contraignantes, mais il sera encouragé par Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, héraut de la Contre-Réforme au début du XVIIIe siècle.

Les hommes eux, sont regroupés dans la confrérie des Pénitents blancs. Le chiffre idéal est pour les hommes de trente-trois. C'est un rappel des trente-trois années de vie terrestre du Christ.

Les hommes, devenus pénitents, récitent le rosaire régulièrement, communient au moins le premier dimanche du mois. Et quatre fois par an, ils revêtent leur costume de pénitents et marchent pieds nus lors d'une procession; il leur est conseillé de se mortifier.

A Saint-Pompain, Grignon de Montfort constituera un groupe de trente-trois pénitents, qui iront à pied jusqu'au sanctuaire de Notre-Dame-des-Ardilliers, près de Saumur. Le règlement du voyage que Grignon de Montfort a élaboré avec un soin méticuleux est draconien. Les pénitents se couchent le soir dans la paille, après avoir fait leur prière tous ensemble. Ils se lèvent au point du jour et récitent immédiatement leur *Pater*, leur *Ave* et leur *Credo*, puis les commandements de Dieu et de l'Église. Ensuite, ils se rendent à l'église adorer le Saint Sacrement et chanter un *Tantum ergo*. En route, ils chantent la *Petite Couronne de la Sainte Vierge*, ensuite ils méditent en silence sur la mort du Christ. Puis, regroupés deux par deux ou quatre par quatre selon la largeur du chemin, ils chantent à deux chœurs le premier chapelet. Puis ils entonnent des cantiques et entrent solennellement dans le premier bourg venu.

Tous leurs exercices publics ont pour but d'édifier les populations rencontrées sur leur passage. Grignon de Montfort a même prévu qu'à Saumur ils ne doivent surtout pas prêter attention aux railleries des libertins qui ne manqueront pas de se gausser d'eux.

Les âmes pieuses ont encore le choix entre les Amis de la Croix, les confréries du Rosaire et les confréries du Saint Sacrement qui existaient avant lui, mais

dont il encourage le développement.

Comme les gens du peuple ne savent ni lire ni écrire, il faut traduire la religion par des signes visibles, parlants.

La répétition d'un cérémonial finit par ancrer le sens des actes religieux. Et les paroles s'ajoutent aux symboles.

Grignion de Montfort crée ainsi un monde dans lequel le fidèle s'immerge. Les missionnaires détiennent les clés qui permettent d'entrer dans ce monde merveilleux et mystérieux; ils parlent des vies de personnages extraordinaires que les gens du peuple ne connaissent pas.

Alors que le paysan est rivé à son champ et que son horizon dépasse rarement le clocher du village, le prédicateur crée une dimension presque surnaturelle qui transcende celle du paysan, à l'image des croix qui, du haut des collines, surplombent villages et bourgs.

Grignion de Montfort substitue au monde ténébreux du démon et des esprits malins le monde triomphant de la vie de Jésus et des saints, qui illumine la vie des gens simples. Les tableaux vivants représentant les scènes du Nouveau Testament sont destinés aux enfants comme aux adultes.

Les missions émeuvent beaucoup les gens à cette époque. Et Grignion de Montfort a le don d'attendrir. Ses prêches provoquent des transports de larmes chez ceux qui l'écoutent. Lorsqu'il parle de la damnation éternelle, il les effraye tellement qu'ils éclatent fréquemment en sanglots, criant à haute voix : « Miséricorde! »

A La Rochelle, en 1711, il est interrompu par les gémissements de l'auditoire.

Mes enfants, ne pleurez pas; vous m'empêchez de parler, doit-il s'écrier.

Il a le don d'embraser son auditoire par l'ardeur de ses paroles et la fougue de ses propos. La foule est emportée par les élans oratoires du prédicateur: elle murmure, gronde à l'unisson des flots de paroles qu'il déverse sur elle. Aux moments d'excitation intense pendant lesquels la foule, haletante, ne retient pas son émotion, succèdent des silences de mort.

Grignion de Montfort sait utiliser des mots simples pour être compris; il rejette l'éloquence des prédicateurs à la mode, des abbés gentillâtres.

Leurs sermons sont bien composés, dit-il d'eux, leur langage est trié et choisi, leurs pensées sont ingénieuses, les citations de l'Écriture sainte et des pères de l'Église leur sont familières, leurs gestes sont bien réglés, leur éloquence est vive; mais, malheur! tout cela n'étant qu'humain et naturel, ne produit que de l'humain et du naturel.

Au contraire, il cherche à faire passer le souffle de l'esprit, du surnaturel sur ses auditeurs. Ceux-ci doivent entendre la parole même de Dieu par sa bouche. Il se recueille longuement avant de prêcher, attendant l'inspiration divine, il se concentre pleinement et, en chaire même, il se laisse envahir par l'Esprit, fixant

avec intensité son crucifix comme pour lui demander secours.

Il possède ainsi son auditoire par l'intensité de ses sermons. Nombre de libertins, saisis par la puissance de son verbe, se convertissent en l'écoutant. Ils éclatent en sanglots et se battent la coulpe en public en poussant des cris violents.

Grignon de Montfort sait susciter l'effroi. Il a même monté une représentation morbide dans laquelle il joue lui-même le rôle du mort.

Au bout d'une semaine, dont chaque jour est consacré à un aspect de la mort, il s'identifie devant tous les paroissiens à un homme à l'article de la mort, assis dans un fauteuil; auprès de lui, deux ecclésiastiques font office, l'un du bon ange, l'autre de l'esprit tentateur. Grignon de Montfort tient son crucifix à la main et le colle souvent sur ses lèvres, puis contre son cœur. Il lève les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de ses fautes. Le démon essaye de le tenter, mais c'est le bon ange qu'il écoute.

Dans ces moments-là, l'identification de Grignon de Montfort avec son personnage atteint son paroxysme : il vit par anticipation sa propre mort devant tout un peuple rassemblé. Il communique aux fidèles ses propres angoisses devant l'au-delà. Ceux-ci repartent en silence, en se frappant la poitrine et résolus à mener une vie sainte...

Tous les exercices qu'il dirige dans une mission sont en fait des préparations à la mort prochaine qui le hante. Il pense continuellement à la fin des temps, à cette Apocalypse que le disciple Jean a décrite.

Le confessionnal est le but ultime de la mission. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Grignon de Montfort n'est pas très sévère avec les pécheurs; il préfère pardonner. Son Dieu est un Dieu de miséricorde, tout à l'opposé du Dieu de crainte des jansénistes. Grignon de Montfort fait du confessionnal non le lieu du châtiment, mais celui de l'apaisement. Il recommande d'aller remercier la Vierge de la grâce que Dieu accorde aux convertis.

La pièce maîtresse des « saints exercices » d'une mission est la procession, selon une règle déjà établie par le père Maunoir en Bretagne. Grignon de Montfort est passé maître dans l'art de l'organiser. Il sait que les gens du peuple sont turbulents et dissipés; il faut donc établir rigoureusement le défilé des paroissiens.

En chaire, après son sermon, il appelle toutes les petites filles du catéchisme, leur ordonne de prendre chacune une compagne, de passer, deux par deux, devant la chaire et de suivre la croix et la bannière. Il commande ensuite aux petits garçons et à tous les autres, selon leur rang et leur état, de faire de même. Le tout est exécuté sur-le-champ, sans trouble ni désordre. Une fois la procession en marche, on s'avance deux par deux. Si les assistants sont trop

nombreux, on les place par rang de quatre. Deux personnes choisies pour leur rigueur conduisent chaque groupe; et quatre ou cinq voltigeurs courent continuellement pour dire quand il faut s'arrêter ou marcher. Toute la procession s'égosille en chantant des cantiques ou en récitant le chapelet. Le clergé ferme la marche. Derrière le Saint Sacrement, suit la foule des curieux, des vagabonds, des mendiants accourus pour le spectacle haut en couleur.

Un témoin a laissé le souvenir d'une procession à La Rochelle, le 16 août 1711 :  
« La pieuse milice était rangée : les filles du peuple, les grisettes, les demoiselles bourgeoises, les femmes mariées, enfin les dames, toutes séparées par des bannières de différentes couleurs; celles-ci à la tête couverte d'un capuchon noir et vêtues de larges robes noires, relevées derrière par un énorme bourrelet; celles-là en robes blanches, coiffées de vastes cornettes ou de bonnets plats; toutes un cierge à la main, avec un long chapelet et l'acte de renouvellement de leurs promesses de baptême et la plupart pieds nus. Deux hautbois des canoniers jouaient, à la fin de chaque verset, des cantiques qu'elles chantaient en chœur.

« Derrière les clercs et porte-croix venaient les principaux maîtres de danse et de violon contre lesquels le missionnaire s'était déchaîné pendant ses sermons et qui, revenus à résipiscence sans doute, jouaient de leurs instruments devant le père Grignon de Montfort qui, entouré d'ecclésiastiques, tenait à la main une statue d'argent de la Vierge. Enfin, un piquet du régiment des Angles et de la Lande, en habit de couleur marron clair, avec culottes et bas rouges, fermait la marche. »

Grignon de Montfort prévoit toujours sept processions par mission : la première, le jour de la communion des femmes, la seconde, le jour de la communion des hommes; la troisième, le jour de la communion des enfants; la quatrième, le jour du service des morts; la cinquième, le jour du renouvellement des vœux du baptême; la sixième, le jour de la plantation de la croix; la septième le jour de la distribution des croix et des noms de Jésus.

En dehors du joyeux tumulte bruyant mais ordonné des processions, la règle d'or est d'observer le silence. Grignon de Montfort pense que les femmes sont des bavardes impénitentes. A La Rochelle, il réussit à leur imposer trois jours complets de silence; celles-ci observeront scrupuleusement la règle et ne parleront plus que par signes à leur mari et à leurs domestiques. Inutile de préciser que de telles consignes ne font pas l'unanimité autour de lui ! On ne se prive pas, partout où il passe, de le désigner comme un fauteur de troubles.

Son souci de faire pénétrer la religion le pousse à inventer sans cesse de nouveaux procédés d'évangélisation. Il répand ainsi l'usage des « conférences dialoguées dans lesquelles un autre missionnaire complice du jeu pose les questions que l'auditoire n'ose formuler. Grignon de Montfort peut ainsi

devancer les interrogations des fidèles.

Il distribue aussi beaucoup de récompenses pour stimuler le zèle des fidèles; il donne à ceux qui ont assisté à trente-trois sermons des petites croix en étoffe qu'on peut coudre sur les manches d'un vêtement.

Les missionnaires ne se déplacent pas sans un magasin ambulant, tenu souvent par des laïcs. On l'appelle la « boutique ». Grignon de Montfort tient absolument à ce qu'il reste des traces de son passage : aussi recommande-t-il d'acheter des images, des livres, des chapelets et toutes sortes d'instruments de pénitence. Les fidèles s'empressent d'acheter les disciplines, les haïres, les cilices, les ceintures de fer et de crin, les bracelets et les cœurs piquants.

Grignon de Montfort, conscient de la fragilité de la foi de ses ouailles de passage cherche à maintenir une présence religieuse après son départ. Les missions sont l'occasion de créer des écoles charitables, qui recevront l'appui des évêques de Luçon et de La Rochelle. Il a décidé que les maîtres d'école seront habillés de noir, au moins en soutanelle, pour imposer plus de respect, et les maîtresses vêtues d'une grande coiffe.

A La Rochelle, en 1714, il fait réparer des bâtiments en ruine par tous les corps de métier, pour accueillir les enfants indigents de la ville. La règle fondamentale est la gratuité absolue; il assimile le fait de demander de l'argent à de la prévarication. Selon son habitude, Grignon de Montfort a élaboré le règlement de cette école.

Les élèves sont rangés sur neuf bancs en amphithéâtre, les uns au-dessus des autres afin qu'ils ne puissent causer ni badiner sans que le maître s'en aperçoive; les bancs ont reçu les noms des neuf chœurs des anges, le plus haut est celui des séraphins, puis vient celui des chérubins et ainsi de suite. Tous ceux d'un même banc ont le même livre et disent la même leçon, tous à la fois, avec la perfection d'un chœur d'anges. Les enfants reçoivent une éducation chrétienne fondée sur le catéchisme; ils récitent le chapelet, avant et après les instructions.

Les missions permettent enfin à Grignon de Montfort de diffuser la dévotion mariale qui lui est si chère. Il n'ignore pas l'hostilité qu'elle suscite au sein même de l'Église catholique. Le rosaire est déjà connu mais Grignon de Montfort propose bien d'autres exercices de piété. Il préconise la consécration à la Vierge Marie, il recommande de porter des chaînettes. D'une méticulosité presque malade, il a rigoureusement codifié l'ensemble de ces pratiques de dévotions.

Au centre de ces dévotions, il place la récitation du chapelet. Il regrette vivement que l'*Ave Maria* ou salutation angélique ne soit pas plus récitée, alors que les saints à qui la Vierge est apparue ont proclamé son efficacité. Cette prière lui semble d'autant plus essentielle qu'elle annonce le salut des hommes

:

- C'est cette prière, dit-il, qui fait porter à la terre sèche et stérile le fruit de vie, et c'est cette même prière, bien dite, qui doit faire germer dans nos âmes la parole de Dieu et porter le fruit de vie, Jésus-Christ. L'*Ave Maria* est une rosée céleste qui arrose la terre, c'est-à-dire l'âme, pour lui faire porter le fruit en son temps; et une âme qui n'est pas arrosée par cette prière ou rosée céleste ne porte point de fruit et ne donne que des ronces et des épines et est prête d'être maudite.

Grignion de Montfort est très attaqué pour cette pratique et il doit défendre la récitation du chapelet contre ses détracteurs qui, eux ne récitent que le *Pater*.

- Ils porteraient plutôt un serpent sur eux qu'un chapelet, dit Grignion de Montfort. Ce sont les hérétiques, impies orgueilleux et mondains (...) qui haïssent ou méprisent l'*Ave Maria* et le chapelet. Comme leur père Lucifer, ils méprisent ou n'ont que de l'indifférence pour l'*Ave Maria*, et regardent le chapelet comme une dévotion de femmelette qui n'est bonne que pour les ignorants et ceux qui ne savent point lire.

Or, il voit dans la dévotion à la Vierge non seulement une preuve de l'attachement à Dieu mais encore un signe de la prédestination. Dans son univers manichéen, il n'y a que les prédestinés récitant leur chapelet et les réprouvés, les impies ne le récitant point.

- Je ne sais comment cela se fait ni pourquoi, mais cela est pourtant vrai, dit-il. Je n'ai pas un meilleur secret, disait-il, pour connaître si une personne est de Dieu que d'examiner si elle aime à dire l'*Ave Maria* et le chapelet.

Hors de Marie, point de salut, telle est la devise de Grignion de Montfort.

Il a défini des rituels pour aider les fidèles : pour en briser un peu la monotonie, il recommande d'intercaler les différentes prières. C'est ainsi qu'il a conçu la Petite Couronne de la Sainte Vierge.

La Petite Couronne est un exercice de piété consistant à réciter trois *Pater* et douze *Ave* en l'honneur des douze privilèges et grandeurs de la Sainte Vierge. Le missionnaire s'appuie là encore sur une tradition issue de l'Apocalypse de saint Jean.

Saint Jean a vu une femme couronnée de douze étoiles, revêtue du soleil et tenant la lune sous ses pieds. Selon la tradition développée par saint Augustin et saint Bernard, cette femme était la Vierge.

Comme à Saint-Sulpice, il affectionne les formules rituelles : il faut prononcer la formule *Dignare me laudare te, Virgo Sacrata; da mihi virtutem contra hostes tuos* (Daignez écouter mes louanges, ô Vierge très sainte, et donnez-moi la force contre vos ennemis), puis il faut dire le *Gloria Patri* et trois fois de suite un *Pater* et trois *Ave*, et à la fin dire *Sub tuum praesidium*. Et il en impose la récitation à des gens du peuple qui s'efforcent, plutôt mal que bien, de répéter



ces formules dans une langue qui leur est totalement inconnue.

C'est lui aussi qui popularise le port des chaînettes qui représentent pour lui l'esclavage de Jésus en Marie. Soucieux de se justifier face aux attaques dont il est l'objet il puise ses arguments dans la Bible ou dans la vie des saints, telles qu'on les raconte à l'époque. Le prophète Osée les aurait évoquées dans ses prophéties : « Je les attirerai à moi par des chaînes de charité<sup>16</sup> »

« Ces marques extérieures, à la vérité, ne sont pas essentielles, précise-t-il, et une personne peut fort bien s'en passer, quoiqu'elle ait embrassé cette dévotion. Cependant, je ne puis m'empêcher de louer beaucoup ceux et celles qui, après avoir secoué les chaînes honteuses de l'esclavage du diable, où le péché originel et peut-être les péchés actuels les avaient engagés, se sont volontairement mis dans le glorieux esclavage de Jésus-Christ, et se glorifient, avec saint Paul, d'être dans les chaînes pour Jésus-Christ, chaînes mille fois plus glorieuses et précieuses, quoique de fer et sans éclat, que tous les colliers d'or des empereurs. »

Pour Grignon, ces chaînes sont à la fois celles de la délivrance du péché et du démon et celles de l'esclavage en Jésus-Christ. Elles symbolisent l'état de péché auquel l'homme est enchaîné avant le baptême et l'état de grâce qu'il cherche à acquérir par la dévotion. Alors que l'homme n'a pas choisi l'état de péché, qu'il subit comme une contrainte, il porte par adhésion volontaire les chaînes de l'esclavage en Jésus-Christ. La mort détruira les corps, mais non ces chaînes qui sont en métal et, au jour de la résurrection, « elles seront changées en chaînes de lumière et de gloire », dit Grignon.

Le port de ces chaînes rappelle constamment au chrétien les vœux de son baptême, auxquels il doit rester fidèle et lui permet d'obtenir son salut. Ceux qui ne portent aucune marque extérieure ne peuvent se souvenir de ces vœux; ils vivent comme des païens qui n'auraient rien promis à Dieu. Au contraire, l'extériorité de la chaîne montre au monde qu'il n'y a pas à rougir de l'esclavage de Jésus-Christ et qu'on a renoncé soi-même à l'esclavage funeste du monde du péché et du démon.

Ces chaînes se portent au cou, aux bras, autour des reins ou aux pieds. Ainsi, Vincent Carafa, septième général de la Compagnie de Jésus (mort en 1643), portait pour marque de sa servitude un cercle de fer aux pieds; il en ressentait une telle douleur qu'il n'osait les porter en public de peur de laisser deviner sa souffrance.

Les dames de la société, qui l'arborent au cou, montrent par là qu'elles ont renoncé au monde; elles font pénitence de leurs colliers de perles.

Pour emporter la conviction, Grignon de Montfort aime raconter un miracle :

---

<sup>16</sup> Osée, XI, 4. Dans l'une de ses versions actuelles qui fait autorité, établie par le chanoine Ostie, la traduction est quelque peu différente : « Je les tirais avec des cordes humaines, avec des liens d'amour. »

une jacobine (ou dominicaine) du couvent de Langeac en Auvergne, morte en 1634, avait été délivrée de douleurs à la tête à l'âge de sept ans en échange d'une promesse de devenir esclave de Jésus et de Marie. Elle s'était mis une chaîne de fer sur les reins et l'avait portée jusqu'à sa mort. Elle fut dès lors délivrée de son mal jusqu'à la fin de ses jours; et elle aurait enseigné cette dévotion entre autres à M. Olier. Selon la tradition, elle eut une apparition de la Sainte Vierge qui lui mit au col une chaîne d'or pour lui témoigner sa joie. Sainte Cécile, qui accompagnait la Vierge, lui aurait dit : « Heureux ceux qui sont les fidèles esclaves de la reine du ciel, car ils jouiront de la véritable liberté. »

Enfin Grignon de Montfort préconise la consécration à la Très Sainte Vierge; les exercices préparatoires ne durent pas moins de trois semaines. La première semaine a pour but de demander la contrition de ses péchés, de renier le monde, de pratiquer l'abnégation de soi. Il faut se regarder comme « des escargots, limaçons, crapauds, cochons, serpents et boucs », dit Grignon de Montfort. On peut aussi prononcer les paroles de saint Bernard : « Pense à ce que tu as été, un peu de boue; à ce que tu es, un peu de fumier; à ce que tu seras, la pâture des vers. » Les exercices de piété sont ponctués de formules à prononcer comme celle de saint Luc : *Domine, ut videam*, Mon Dieu, faites que je voie<sup>17</sup> ! ou celle de saint Augustin *Noverim me*, Que je me connaisse<sup>18</sup> ou *Veni, Sancte Spiritus*, pour recevoir l'aide du Saint-Esprit.

La deuxième semaine est consacrée à la connaissance de la Sainte Vierge, entrecoupée de chapelets, de *Veni Creator*, etc. La troisième semaine a pour but de connaître Jésus-Christ : là, Grignon de Montfort recommande de répéter « cent et cent fois par jour » *Noverim te* ou *Domine, ut videam*.

Au bout de ces trois semaines, on peut enfin se confesser et communier. La communion doit s'accomplir, en promettant de renoncer au monde et à ses charmes. Enfin a lieu la consécration selon une longue formule rituelle par laquelle le dévot choisit Marie pour mère et maîtresse. « Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. »

Ensuite, il faut écrire ou faire écrire cette formule, si elle n'est pas déjà imprimée, puis la signer le même jour. Montfort fait encore là preuve d'un grand formalisme, mais il entend bien souligner par la signature obligatoire le caractère contraignant pour l'avenir du contrat d'esclavage passé entre le dévot et Marie. Par sa consécration, le dévot prend un engagement.

Ces contrats s'appellent bientôt les contrats d'alliance et complètent le renouvellement des promesses du baptême qui donne lieu aussi à un

---

<sup>17</sup> Saint Luc, chapitre XVIII, verset 41.

<sup>18</sup> Saint Augustin.

engagement écrit; Grignion de Montfort lie souvent les deux cérémonies. Enfin, cette consécration s'accompagne d'un tribut payé à Jésus-Christ et à Marie, selon la dévotion et la capacité de chacun, « ne serait-ce qu'une épingle, disait Grignion de Montfort, car Jésus ne regarde que la bonne volonté ».

Seuls les cœurs purs peuvent atteindre à la perfection qu'il souhaite; pour cette petite minorité, la dévotion intérieure consiste avant tout à se fondre en Marie, en renonçant à soi.

« Il faut, dit Grignion de Montfort, se mettre et se laisser entre ses mains virginales, comme un instrument entre les mains de l'ouvrier, comme un luth entre les mains d'un bon joueur. Il faut se perdre et s'abandonner en elle comme une pierre qu'on jette dans la mer : ce qui se fait simplement et en un instant, par une seule œillade de l'esprit, un petit mouvement de la volonté ou verbalement, en disant, par exemple : « Je renonce à moi, je me donne à vous, ma chère Mère. »

Le dévot de Marie doit fusionner tellement avec Marie que toutes ses actions doivent être guidées par Marie. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il doit se demander ce que Marie, modèle de perfection et de vertu, aurait fait à sa place.

Grignion de Montfort a beaucoup de succès en prônant cette dévotion mariale, car la Vierge Marie est déjà implorée par les fidèles dans l'espoir d'une guérison ou pour obtenir la fin d'un fléau naturel ou de bonnes récoltes. De manière générale, le peuple cherche à conjurer le mal, la souffrance et la mort. Grignion de Montfort ravive un culte à la Vierge d'autant plus populaire qu'on attribue à celle-ci le pouvoir de faire des miracles et d'exaucer des grâces. N'a-t-il pas écrit dans un de ses cantiques :

*Parlez, parlez,  
Vous pouvez tout, puissante Reine;  
Parlez, parlez.  
Je suis guéri si vous vous voulez.*

Autant Dieu le père semble éloigné du simple fidèle, autant la Vierge, en est plus proche; elle devient ainsi la compagne de tous les jours, celle qu'on peut invoquer à chaque instant. C'est par elle qu'on peut gagner son salut; le chapelet devient le viatique permettant de passer sans encombre dans l'au-delà et d'éviter le feu éternel. La Vierge apparaît enfin comme le meilleur rempart contre le démon. Grignion de Montfort l'assimile constamment à saint Michel terrassant le dragon. L'imprécation à la Vierge exorcise le mal, c'est elle qui protège des esprits malins.

Toute son intelligence, est d'avoir compris le rôle que joue la crainte de la mort

dans la religion. Les prières, le rosaire, l'adoration du Saint Sacrement sont autant de moyens de s'assurer du salut. Il ne faut pas craindre la mort : mieux vaut la mort ou la maladie que le péché.

Enfin, les missions se terminent toujours par une grandiose cérémonie : la plantation du calvaire. Chaque clôture de mission est une véritable apothéose : une immense croix en bois est portée par tous les hommes du village jusqu'au calvaire, empruntant des rues pavoisées de guirlandes; une foule immense attend le moment fatidique où la croix va être dressée solennellement au-dessus du village.

Chaque fois, cette opération tient lieu du prodige et les habitants crient au miracle. S'élevant du lieu le plus éminent du village, la croix, abrégé de la foi, signe de la conversion des habitants d'un lieu, affirme la présence de Dieu au monde.

La force de Grignon de Montfort, c'est de donner des points de repère dans la vie de tous les jours. Certes ceux-ci existaient depuis le Moyen Âge. Mais leur signification s'était progressivement affaiblie. Le concile de Trente avait justement chargé le clergé de redonner aux fidèles le sens des actes religieux. Grignon de Montfort, par son évangélisation, ravive ainsi une foi devenue chancelante. Grâce à lui, le peuple va revivre le catéchisme. Les fêtes religieuses vont rythmer sa vie, chaque membre d'une congrégation ayant contracté des obligations.

Partout, il suivra ce cérémonial, s'évertuant à planter des croix, à rénover les sanctuaires de la Vierge abandonnés. A partir du printemps 1708, alors qu'il a atteint trente-cinq ans, il commence à prêcher dans le diocèse de Nantes, sur les deux rives de la Loire, notamment dans la future Vendée militaire.

## CHAPITRE VII - LE CALVAIRE DE PONTCHÂTEAU

Grignion de Montfort retourne dans le diocèse de Nantes en 1708. L'évêque est alors Mgr Gilles de Beauvau. Son gallicanisme le pousse à une servilité excessive à l'égard du pouvoir. Or son clergé est très divisé par la querelle janséniste et le prélat joue de ces divisions pour s'imposer dans son diocèse. L'évêque donne tour à tour satisfaction à chacune des tendances opposées en octroyant aux uns et aux autres différents postes diocésains.

M. Lévêque, qui a accueilli Grignion de Montfort autrefois à la communauté de Saint-Clément, est décédé en 1704 et a été remplacé par un janséniste notoire, M. de La Noë-Ménard. Formé à l'Oratoire, c'est un rigoriste, donc un ennemi des jésuites à qui on reproche leur laxisme. Le marquis de Sévigné disait avec ironie à propos d'un cas de conscience : « Consultez M. de La Noë-Ménard ou tout autre bon prêtre, pourvu qu'il ne soit pas dans la saine morale de la Compagnie de Jésus. »

Le conseil épiscopal qui entoure l'évêque est aussi déchiré entre les deux factions adverses. Mais face à M. du Moulin-Henriet, vicaire général favorable au jansénisme, Grignion de Montfort va trouver un défenseur en la personne de M. Barrin, originaire de Montfort et apparenté aux Grignion. Nous avons vu que son père Jean-Baptiste avait été le fermier général du prieuré de Saint-Lazare, qui appartenait au chanoine Barrin, oncle du grand vicaire de Nantes. Les Barrin ont des parents, les Barrin de la Gallissonière, qui possèdent des fiefs dans le pays de Clisson.

Aussi le vicaire général Barrin se proposera tout naturellement d'envoyer Grignion de Montfort en mission dans le vignoble. Il y secondera le père Joubard, un célèbre prédicateur jésuite, « second Maunoir » qui parcourt le diocèse de Nantes. On lui confie d'abord une mission dans la paroisse nantaise de Saint-Similien. Sa réputation l'a précédé et les étudiants en droit de la ville, volontiers chahuteurs, ont décidé d'organiser à leur façon une réception à ce prédicateur inopportun qui ne cesse de les rappeler à leurs devoirs, alors que ceux-ci affichent gaillardement leur incrédulité. A la sortie de l'église, les jeunes gens lui tendent un traquenard, mais dans la bousculade générale qui s'ensuit, il parvient à s'échapper.

Sa popularité dans le petit peuple de Nantes est telle que sa présence suscite chaque fois des phénomènes étranges. Une jeune fille voit la Vierge lui apparaître. Ayant oublié d'apporter avec elle ses provisions pour suivre la mission, elle commence à avoir faim vers midi mais n'ose l'avouer à son entourage; or, subitement, un morceau de pain lui est présenté par une belle

dame.

- C'est la Vierge Marie, s'écrie-t-elle.

Aussitôt la foule l'entoure. Le « miracle » est, bien sûr, immédiatement attribué à la présence du missionnaire. Les jansénistes se gaussent de ce prétendu miracle et Grignon de Montfort est rapidement envoyé en mission dans le vignoble, à l'écart des turbulences urbaines.

C'est d'abord la paroisse de Vallet, au cœur du vignoble, qui l'accueille. On est au mois de septembre et les vendanges viennent de commencer. Le moment est peu propice et les paroissiens manifestent une certaine tiédeur face à ces missionnaires qui viennent les troubler dans leur labeur, à un moment aussi crucial pour eux.

Le frère Mathurin, qui ne quitte plus Montfort depuis Poitiers, a trouvé un moyen pour alerter les vignerons : il parcourt les villages et sillonne les vignes en agitant une clochette. Le brave homme exhorte les vignerons :

*Alerte, alerte, alerte,  
La mission est ouverte :  
Venez-y tous, mes bons amis.  
Venez gagner le paradis!*

A dire vrai, il n'était pas difficile de convaincre les vignerons, car la présence du prédicateur adulé pouvait entraîner une bonne récolte.

On sait bien, dans ce pays de vignobles, que là où le missionnaire est bien reçu, les vendanges sont bonnes. En revanche, un mauvais accueil peut entraîner les foudres divines. Les vignerons craignent plus que d'autres la foudre et la grêle qui peuvent s'abattre à la fin de l'été et compromettre gravement la récolte.

Le phénomène tant redouté ne manque pas de se produire dans cette région. A Vallet, il n'y a qu'un récalcitrant, qui boude ostensiblement la mission. Au soir d'une journée très chaude un orage finit par éclater : le malheureux est frappé par la foudre! La foule y voit évidemment le châtiment de Dieu.

En présence des missionnaires, elle manifeste souvent sa piété avec exubérance. Mais une fois ceux-ci disparus, elle reprend ses habitudes et délaisse les pratiques religieuses qu'on vient de lui inculquer. Les prêtres ne sont pas assez nombreux pour entretenir la foi de leurs ouailles. Lorsque Montfort retraversera cette région en 1714, il devra admettre qu'ils ont déjà oublié le chapelet.

Après le vignoble, Montfort est envoyé par M. Barrin à La Chevrollière, près du lac de Grand-Lieu. Un jeune prêtre, issu d'une famille aisée des Moutiers-en-Retz, Pierre Ernault des Bastières l'a rejoint pour l'aider; titulaire de plusieurs bénéfices, il peut employer son temps librement. L'abbé des Bastières, qui a

suivi Montfort dans de nombreuses missions, nous a laissé un recueil de souvenirs très précieux.

La mission de La Chevrollière sera l'une des plus difficiles de sa carrière de prédicateur. En effet, le curé s'oppose fermement à lui et il n'hésite pas à paraître en chaire revêtu de son étole pour dissuader ses paroissiens :

- On ne vous y apprend que des bagatelles, s'écrie-t-il ; vous feriez mieux de rester dans vos maisons et de travailler pour gagner votre vie et celle de vos enfants!

Montfort ne désarme pas et entonne un *Te Deum* repris tant bien que mal par l'assemblée des fidèles. La voix du curé disparaît bientôt, engloutie dans le chœur tonitruant de ses paroissiens qui sont venus écouter cet « intrus ».

Remercions le Bon Dieu de la charmante croix qu'il lui a plu de nous envoyer; j'en ai une joie que je ne saurais exprimer, confiera-t-il ensuite à l'abbé des Bastières.

L'incident terminé, l'explosion des sanglots de la foule résonne sous la voûte de l'église. Montfort a accompli sa mission : tous les paroissiens se convertissent!

Mais le curé de La Chevrollière ne s'avoue pas vaincu pour autant. Ses paroissiens, dit-il, ont été abusés par un imposteur, un fourbe. Son air rayonnant et dévot pendant la récitation du chapelet, sa tête penchée sur l'épaule, ses mains jointes pressées contre la poitrine dans une crispation de ferveur, ses yeux tendrement fixés sur le Saint Sacrement, tout cela n'est que de la plus haute farce. Le curé et plusieurs prêtres de ses amis décident de lui tendre un guet-apens, une fois la nuit tombée, dans le cimetière jouxtant l'église. A peine paraît-il que les injures pleuvent.

- Voleur, fourbe, charlatan! entend-on.

- Perturbateur du repos public!

- Il ne fait des missions que pour s'enrichir aux dépens des pauvres!

- Il séduit les gens simples par ses enchantements!

Et ils jurent tous qu'ils le poursuivront partout où il ira!

Montfort ne s'est pas démonté. Il reste imperturbable devant les villageois médusés.

Mais l'affaire n'en reste pas là; une noble dame de la paroisse s'empresse de se plaindre à Mgr de Beauvau des troubles qu'il sème sur son passage. Elle raconte à l'évêque qu'il l'a sollicitée dans le confessionnal!

Mgr de Beauvau est très gêné. Ses propres vicaires généraux le dépeignent aussi comme un hypocrite, un ignorant et un vagabond. Aux yeux des gens du monde, il passe pour un profiteur du peuple; et la rumeur ajoute qu'il est débauché!

L'évêque de Nantes ne tardera pas à utiliser cette accusation employée contre lui.

Cette mission de La Chevrollière a failli lui coûter la vie, mais pour une autre raison. Les sévères traitements qu'il s'inflige malgré les interdictions de ses supérieurs sont venus, une nouvelle fois, à bout de sa solide constitution. Ses traits se sont encore creusés. Ses yeux paraissent de plus en plus enfoncés dans leurs cavités et ses pommettes se font plus saillantes.

Au cours de la mission, il est pris de violentes coliques qui l'obligent à s'aliter. Mais toujours enclin à y voir un signe de Dieu, il ne ménage pas ses efforts malgré sa maladie et il aide même les hommes à porter la croix, « les pieds et la tête nus », à l'issue de la mission. Bien qu'exténué et à bout de force, il réussit à haranguer la foule devant la croix dressée. A la fin de la mission, il est guéri! Dieu en a décidé ainsi.

A la fin de cette année 1708, il revient vers le vignoble nantais et prêche à Vertou et à Saint-Fiacre. A Vertou, il fait brûler sur un bûcher les mauvais livres qu'on lui a apportés et les jeunes filles y jettent leurs parures.

En février 1709, on le retrouve en Brière, une région très peu chrétienne, délaissée, donc une terre de prédilection. A Campbon, l'église est toute délabrée, les murs sont souillés, le pavé est cahoteux et encombré de pierres tombales.

Un jour, il fait sortir les pierres par les hommes de la paroisse; puis il leur fait repaver proprement le sol. Les murs sont blanchis à la chaux. Il n'a pas craint de faire aussi recouvrir de chaux les armoiries du seigneur du lieu, le duc de Coislin. La réaction ne se fait pas attendre : quelques jours plus tard, le sénéchal de Pontchâteau, Guischard de La Chauvelière, et plusieurs officiers de la juridiction se précipitent pour l'arrêter à la fin de son sermon, lui reprochant d'empiéter sur les droits du seigneur. Heureusement, il est finalement laissé en liberté, mais le sénéchal de Pontchâteau ne se tient pas pour battu. « L'affaire de Pontchâteau » ne fait que commencer. Là comme ailleurs, il est indésirable. La rumeur circule à nouveau qu'on a voulu attenter à sa vie, au village de Montmignac.

Ses actions intempestives dans le duché de Coislin dressent contre lui les gens du monde. Il prétend leur enlever un droit auquel ils tiennent tout particulièrement : celui de se faire enterrer dans les églises. Pour nombre d'hommes de loi et de bourgeois enrichis, c'est une consécration de leur rang social. Mais pour lui, les églises n'appartiennent qu'à Dieu seul et à ceux qui le servent humblement.

L'enterrement des personnes de condition dans les églises est une profanation des lieux saints; dans toute l'Église primitive, on n'enterrait les papes et les évêques que dans les cimetières. Or, lui, pour faire rentrer les pauvres à l'église, il chasse pour ainsi dire les marchands du temple et leurs pierres tombales. Les églises étant bien souvent délaissées en l'absence de pasteurs,



l'usage s'est tellement répandu d'y mettre des tombes que celles-ci finissent par encombrer le pavé. Cette pratique est condamnée par les autorités ecclésiastiques.

L'église de Crossac, où Montfort commence un nouveau prêche en mars 1709, ressemble étrangement à un cimetière; en dehors du chœur, elle n'est même pas pavée et les tombes sont posées à même la terre. Comme la mort récente du desservant de l'église a laissé celle-ci sans pasteur jusqu'au mois d'août, il a les mains libres pour agir!

Fils d'un homme de loi, il connaît son droit. Et il a beau s'appuyer sur des règles canoniques, il sait que le parlement de Bretagne est en mesure de faire respecter la coutume. Il y aura donc manifestement un conflit de juridiction : c'est l'époque où les parlements, notamment celui de Rennes, empiètent de plus en plus sur le domaine ecclésiastique.

Il essaye de tourner la difficulté en faisant signer aux notables de Crossac devant notaire une lettre dans laquelle ils acceptent de renoncer à être enterrés dans l'église paroissiale. Désormais, ils le seront au cimetière comme tout le monde. Dans l'immédiat, l'affaire reste sans rebondissements.

Au milieu d'avril, Montfort arrive à Pontchâteau pour une mission de plusieurs semaines. Les habitants des environs passent pour dévots. C'est donc le lieu idéal pour mettre à exécution le projet qui lui tient à cœur depuis longtemps : édifier un calvaire monumental. Il parcourt toutes les paroisses alentour : Besné, La Chapelle-des-Marais, Missillac, Herbignac, Camoël, Assérac. Un nouvel acolyte l'a rejoint en la personne de l'abbé Olivier, fils d'un riche marchand drapier de Nantes que sa fortune met à l'abri du besoin.

Pontchâteau offre de nombreuses possibilités : il y a de grandes landes incultes, terres communes sur lesquelles paissent des troupeaux et une main d'œuvre disponible. Le lieu est tout trouvé : ce sera le point culminant de la région d'où l'on aperçoit toute la côte de Saint-Nazaire à Guérande : la lande dite de La Madeleine, terre dont le duc de Coislin est le seigneur. Ainsi, la croix se verra de loin et proclamera au monde la présence de Dieu.

Ce lieu baignait déjà dans les légendes avant l'arrivée de Montfort, dira-t-on, plus tard... On y avait vu, un jour, en plein midi, des croix environnées d'étendards descendre du ciel. Les troupeaux effrayés par le roulement du tonnerre avaient envahi les hameaux voisins. Le calme revenu, l'air avait retenti d'une harmonie céleste, formée d'un immense chœur d'anges. Cette vision ressemble étrangement aux spectacles hauts en couleur que Montfort donne à voir dans ces missions. Mais, il faut bien que le choix du lieu ait une justification divine... A l'automne, toute la paroisse se met à l'œuvre. Le projet est gigantesque!

Montfort n'a qu'un désir en tête : rappeler à tout le peuple chrétien que les

Lieux saints sont restés aux mains des Turcs, donc des infidèles; ceux-ci n'ont été repoussés de Vienne qu'en 1683 et le souvenir en est encore bien vivant. Comme il n'est plus question pour les rois catholiques d'aller reprendre ces Lieux saints, il ne reste plus comme solution que de les édifier sur cette terre de Pontchâteau. La construction du calvaire devient ainsi une nouvelle croisade! Quelques strophes significatives sont composées pour l'occasion :

*Hélas! Le Turc retient le saint calvaire  
OU Jésus-Christ est mort.  
Il faut, chrétiens, chez nous-mêmes le faire :  
Faisons un calvaire ici,  
Faisons un calvaire!*

*Oh! Qu'en ce lieu l'on verra de merveilles!  
Que de conversions,  
De guérisons, de grâces sans pareil!  
Faisons un calvaire ici,  
Faisons un calvaire!*

Des plans sont dessinés : on dressera trois croix comme au Golgotha et des statues figureront la Vierge, saint Jean et sainte Madeleine. L'ensemble sera construit selon trois cercles concentriques. Le premier délimitera le calvaire proprement dit. Entre les deuxième et troisième seront creusées des douves, entourant la sainte montagne et la protégeant. Au-delà du troisième cercle seront plantés cent cinquante sapins et quinze cyprès représentant un gigantesque rosaire d'un genre tout nouveau : chaque groupe de dix sapins sera entouré de deux cyprès... Il est prévu ultérieurement d'y représenter par des adjonctions toute la Passion du Christ.

Le caractère gigantesque du projet va nécessiter des heures et des heures de travail. Il faut acheminer des tombereaux de terre pour édifier la butte initiale. Des centaines de personnes apportent bénévolement leur concours. « J'ai compté une fois, écrit l'abbé Olivier, environ cinq cents personnes et bien cent bœufs pour tirer les charrettes, tant le monde travaillait avec un courage surprenant; si bien que j'ai vu quatre hommes avoir beaucoup de peine à charger une pierre sur la hotte d'une fille de dix-huit ans qu'elle portait avec joie sur la montagne. J'ai vu traîner des douves des pierres qui pesaient jusqu'à deux pipes de vin, seulement avec une ou deux cordes. »

Des pèlerins se détournent de leur chemin pour prêter main-forte aux fidèles de la région; il en vient d'Espagne et des Flandres. Des prêtres, des messieurs et des dames de qualité y participent n'hésitant pas à porter eux-mêmes des

hottes de terre.

Le projet est incontestablement très mobilisateur : il ne peut que séduire les heureux élus de Pontchâteau, qui vont avoir ce privilège d'avoir chez eux un morceau de la Terre sainte. Tous les corps de métier sont représentés, des charpentiers aux tailleurs de pierre.

C'est un travail de Titan que tous ces gens accomplissent par dévotion, sans être payés. A la fin de la journée, la seule récompense est de se rendre dans une petite grotte où l'on a abrité les figures de la Vierge, de saint Jean, de Marie-Madeleine et des deux larrons. Et encore ne peut-on les voir qu'en s'éclairant d'une maigre bougie!

Le caractère spectaculaire des travaux ne peut que frapper les imaginations. Le tout se déroule dans une atmosphère de mystères comme au Moyen Age. Chacun a conscience qu'un grand événement se prépare et par sa contribution croit concourir à l'édification d'un monument de l'histoire.

Il est difficile de nourrir une foule aussi immense. Mais, selon la légende, la huche d'une fermière des environs se remplit miraculeusement de nouvelles miches ou bien les miches qu'elle taille ne diminuent jamais; les écuelles de soupe sont toujours pleines. On chuchote que la Vierge est apparue à cette paysanne sous les traits d'une belle dame blanche. Ainsi ces miracles qui renouvellent ceux de l'Évangile édifient les fidèles et les récompensent de leur saint labeur.

Montfort veut que la croix soit la plus haute possible, aussi faut-il trouver un arbre assez grand pour la tailler. On finit par trouver dans la région de Missillac un châtaignier de 50 pieds de haut; l'arbre sera abattu, sans avoir obtenu le consentement du propriétaire et ce sera une nouvelle source d'ennuis. Ce ne sont pas moins de douze paires de bœufs qui amènent ce gigantesque tronc jusqu'au calvaire. L'arbre est transporté solennellement au milieu des étendards et des torches flamboyantes. Chaque opération donnera ainsi lieu à une cérémonie et le bon larron sera porté dans un char de triomphe rempli d'anges chantant des cantiques.

En août 1710, le calvaire est enfin dressé. Tout le christianisme est résumé dans ces tableaux : à l'entrée de la plate-forme, on a placé la figure symbolique du serpent d'airain dont la vue guérissait autrefois les Israélites de la morsure des serpents. A droite et à gauche de la première entrée du calvaire, s'ouvrent deux petits jardins de quinze pieds carrés : le jardin du paradis terrestre rappelle la déchéance de l'humanité par la faute du premier homme; l'autre, le jardin des Oliviers rappelle l'agonie du nouvel Adam et excite les pécheurs au repentir.

Aux quinze piliers qui surmontent le mur de clôture de la plate-forme supérieure est attaché un immense rosaire aux grains énormes dont chaque

dizaine s'incline en festons gracieux, le tout formant couronne autour des trois croix. Le sentier qui serpente en colimaçon jusqu'à l'esplanade du calvaire donne accès à quinze chapelles représentant chacune un mystère du rosaire.

L'ensemble des constructions traduit le florilège de la pensée montfortaine : les rosaires gigantesques et les chapelles mariales montrent le chemin parfait pour aller à Jésus. Le Christ sur sa croix domine l'ensemble.

L'inauguration a été fixée au 14 septembre 1710, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Des milliers de personnes sont attendues de toute la région, de Nantes bien sûr et de Bretagne. L'ordonnancement des cérémonies est minutieusement réglé à l'avance. Quatre prédicateurs célèbres ont été appelés en renfort pour prêcher aux quatre coins.

La mise en scène grandiose doit fixer définitivement le souvenir de cette cérémonie dans la mémoire du temps. Un cantique a été composé pour célébrer l'événement :

Chers amis, tressaillons d'allégresse, Nous avons le calvaire chez nous;  
Courons-y, la charité nous presse D'aller voir Jésus-Christ mort pour tous.

La veille, vers quatre heures de l'après-midi, alors que des milliers de pèlerins sont déjà là, un courrier arrive : Mgr de Beauvau interdit la bénédiction du calvaire! Montfort part pour Nantes immédiatement dans l'espoir de faire revenir l'évêque sur sa décision. Son caractère obstiné force l'admiration de ses fidèles; mais son entêtement oblige aussi à s'interroger sur son comportement : il a préféré marcher jusqu'à Nantes plutôt que prendre une monture. Arrivé le lendemain à Nantes à six heures du matin, il se rend au siège épiscopal. Mgr de Beauvau est inflexible : il lui notifie un refus ferme et définitif. Aucune tractation n'est possible.

Plutôt que de retourner vers Pontchâteau, Montfort préfère rester à Nantes. Il y ronge son frein ; il y passe tout l'après-midi, y couche et ne regagne Pontchâteau que le lendemain : la cérémonie a lieu sans lui. Était-ce finalement le seul but poursuivi par la manœuvre épiscopale? S'agissait-il de l'enlever au spectacle de la foule, de priver des milliers de pèlerins de leur idole et de les empêcher d'en faire un saint de son vivant?

En fait, il n'est que la première victime de ces manœuvres parlementaires qui vont fleurir tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle contre les ordres religieux et le christianisme populaire. Son attitude vis-à-vis des pierres tombales dans les églises lui a attiré déjà l'hostilité des notables; ceux-ci ont trouvé un relais puissant au parlement de Bretagne, soucieux d'affirmer son pouvoir de juridiction sur les affaires ecclésiastiques. Certains évêques, comme Mgr de Beauvau, s'irritent de l'influence grandissante exercée par ce nouveau Savonarole qui s'affirme peu respectueux de l'ordre social. On dit de lui que c'est un illuminé, qu'il fanatise les foules, et surtout qu'il est de connivence

avec l'ennemi extérieur, en l'occurrence les Anglais. Ne dit-on pas au même moment des camisards que ce sont, eux aussi, des fanatiques, de connivence avec une puissance étrangère !

Le maréchal de Châteaurenault, commandant de la Haute-Bretagne, s'inquiète du refuge qu'offre à l'ennemi, à proximité des côtes françaises, cette forteresse que constitue l'imposant calvaire. Certes, sa construction l'apparente à un château fort, avec ses douves creusées autour du calvaire et ses souterrains qui courent sous l'édifice. Certes, la monarchie absolue est hantée par le souvenir des châteaux qui défiaient le pouvoir royal.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'une telle interdiction est notifiée à Montfort. Il a essuyé un premier soufflet à son lieu de naissance en 1707, deux ans auparavant, lorsqu'il a voulu ériger un calvaire sur une proéminence qui dominait la vallée du Meu. Il s'est alors heurté à une double opposition, celle du seigneur de Montfort, le duc de La Trémoille et surtout celle de l'évêque janséniste de Saint-Malo, Mgr Desmaretz, qui l'avait expulsé de son diocèse.

Il croyait avoir trouvé dans cette région de Pontchâteau le lieu idéal. Mais c'était sans compter sur l'ampleur des cabales qu'il suscitait. Et, cette fois-ci, on s'est réellement ligué contre lui.

Le maréchal de Châteaurenault, pour fonder sa décision, s'appuie sur l'existence d'un combat naval, l'an passé, au large de Saint-Nazaire, où quatre bâtiments anglais se sont heurtés à deux frégates françaises; la guerre de Succession d'Espagne a ses prolongements à quelques milles des côtes bretonnes, ce dont Montfort ne se soucie guère. Le maréchal décide de porter l'affaire en haut lieu et transmet un dossier au marquis de Torcy, ministre des Affaires étrangères.

On dit aussi que la région est peu sûre, qu'elle est « infestée de brigands » : les convois de blé qui montent sur la capitale sont toujours escortés par la maréchaussée.

La petite noblesse de cette région est elle-même très agitée, à tel point que, le 26 mars 1720, quatre gentilshommes payeront de leur vie sur la place du Bouffay à Nantes les intrigues qu'on les accusera d'avoir nouées avec l'Espagne. Dans cette conspiration de Pontcallec, les foyers d'agitation signalés seront justement Guérande et La Roche-Bernard, tout près de Pontchâteau.

Sur place, Montfort s'est fait un ennemi en la personne du sénéchal du duc de Coislin, seigneur de Pontchâteau, Guischard de La Chauvelière. Le sénéchal a eu deux occasions de s'irriter : Montfort a fait effacer les armoiries du duc dans l'église de Cambon puis enlever les pierres tombales, dans celle de Crossac. C'en est trop! Mais, le sénéchal n'a pas de chance car le frère du vieux duc de Coislin n'est autre que le prince-archevêque de Metz; et l'homme d'Église donne son autorisation seigneuriale. Cela ne suffit pas à désarmer toutes les

oppositions.

Les accusations se multiplient contre lui dans les 142 milieux parlementaires et ceux-ci orchestrent en fait des plaintes d'origines très diverses.

Partout où il passe, il fait fermer les cabarets et les maisons de jeux; il fait signer à toute une paroisse l'engagement « de fuir comme la peste les cabarets, les jeux publics, la danse, les comédies et autres spectacles, ainsi que la vanité et le luxe dans les habits et en général tout ce qui peut être occasion de péché ». Le sénéchal de Pontchâteau a prêté une oreille complaisante aux plaintes des cabaretiers de la région qui font de mauvaises affaires depuis que le « fou de Montfort » est arrivé.

Les jansénistes, influents dans le diocèse de Nantes, lui reprochent d'inciter la communion trop fréquente des fidèles. Ils mêlent leurs voix au concert des gens du monde, qui lui reprochent de favoriser la fainéantise et d'encourager dans l'oisiveté les vagabonds, mendiants et autres coureurs de rue.

Le gigantisme du calvaire de Pontchâteau, sa véritable démesure sont aux antipodes de l'humilité et du dépouillement que prône, bien au-delà des seuls jansénistes, toute une partie de l'Église depuis la Contre-Réforme. Il n'y a qu'un pas à franchir pour traiter Montfort d'ambitieux.

La plainte du maréchal de Châteaurenault est examinée par l'intendant de Bretagne, M. Ferrand. Celui-ci se déplace, entouré d'arpenteurs qui s'empressent de prendre toutes les mesures de l'édifice, notamment la largeur des fameuses douves, objet principal du litige. L'intendant en réfère à Versailles, mais son dossier est un véritable acte d'accusation qui transforme Montfort en criminel d'État. L'affaire sur place est suivie par son subdélégué à Nantes, M. Mellier.

La ville de Nantes demeure très divisée sur cette affaire du calvaire. Certes, Grignon de Montfort y dispose de sérieux appuis auprès de quelques vieilles familles nobles, les La Tullaye, Magnannes, Lanniou, Kermoisan, la Grue.

Mais il s'est développé autour du jansénisme toute une mentalité d'opposition, qui n'a plus rien à voir avec les origines religieuses de Port-Royal : le jansénisme a seulement fourbi les armes dont se servent les gens du monde pour critiquer le christianisme populaire.

D'élégantes dames de Nantes sont accourues à Pontchâteau pour voir l'étrange édifice dont l'extravagance choque la raison. Leur curiosité se porte aussi tout naturellement sur l'homme singulier qu'est Montfort. Il les accueille très froidement car il leur reproche de ne pas se prosterner devant le Christ. Il n'en faut pas plus pour froisser ces dames qui s'en retournent à Nantes fort dépitées et montées contre lui. La sentence du roi ne sera pas attendue plus longtemps : le calvaire doit être démoli!

Dès le 7 septembre, le marquis de Torcy a notifié à M. de Châteaurenault

l'ordre du roi. Le 18, l'intendant de Bretagne écrit à son subdélégué de Nantes : « M. le maréchal de Châteaurenault m'a envoyé copie de l'ordre qu'il a reçu pour la démolition du calvaire. Je vais concerter avec lui cette expédition. Grignon en mourra de douleur, sans savoir ce que deviendra l'abbé Barrin. Le premier est un grand fou pour toutes les extravagances dont vous me parlez. » Mgr de Beauvau essaye de tempérer un peu l'ardeur royale, en écrivant le 20 septembre 1710 au père Le Tellier, ministre de la Feuille des bénéfices et confesseur du roi, ennemi notoire des jansénistes.

« J'ajoute à ma lettre que M. le marquis de Torcy me donne avis que le roi a donné l'ordre de supprimer les ouvrages qu'un missionnaire avait fait faire un peu imprudemment. Mais il y a une chapelle que j'ai ordonné de rétablir dans ma visite, qui est de la paroisse de Pontchâteau; elle est sous l'invocation de la Magdeleine. Il y a des messes fondées : cela ferait crier les peuples et les prêtres qui y donnent des messes (si on ne la rétablissait pas).

« Si j'osais dire mon avis, ce serait de remplir de son calvaire les fossés, et de laisser là une croix pour contenter le peuple. Je n'avais pas voulu permettre la bénédiction des figures et du lieu, à cause des fossés et des souterrains ou caveaux. Pour la chapelle de la Magdeleine, il faudrait la laisser achever de bâtir.

« Pardon, mon Très Révérend Père, si je vous importune de cette bagatelle, qui ne le paraît peut-être pas au peuple... »

L'abbé Barrin tente lui-même une démarche auprès de l'intendant qui souhaite la destruction totale. Mais il n'a pas plus de succès. La raison d'État seule doit l'emporter!

« Il faut tâcher qu'il ne reste rien de cette action indiscrete, écrit l'intendant à Mellier le 23 septembre; si on laisse quelques murailles, ce sera pour enfermer Grignon. »

En novembre, le subdélégué Mellier reçoit le mot suivant de l'intendant : « M. le Maréchal de Châteaurenault m'a parlé d'un placet de l'abbé Barrin. Il dit avoir fait réponse à cheval et que tous ces dévots ont perdu l'esprit. »

La démolition est d'abord confiée à M. de Lannion, lieutenant général de Nantes; mais c'est un parent des Barrin et, craignant sans doute de démolir un édifice religieux, il préfère se dérober. Aussi, c'est le lieutenant d'Espinose, commandant la milice de Pontchâteau, qui en sera chargé. Il doit quérir cinq cents hommes dans les campagnes environnantes, non sans mal car ceux-ci craignent les foudres divines en commettant un acte « sacrilège ».

L'intendant Ferrand écrit alors avec humour à Mellier :

« Je n'ai point de nouvelles de M. d'Espinose. S'il meurt dans l'opération, le peuple regardera sa mort comme une punition de Dieu. Pourvu que le calvaire soit abattu, il ne nous en faut pas davantage. »

Mais le lieutenant se heurte à un refus de la part des paysans requis d'office. Ceux-ci ne veulent pas détruire la montagne « sainte ». L'essentiel, pour les autorités, c'est d'enlever les trois grandes croix qui dominent le paysage. Mais le caractère sacré des statues oblige à prendre de multiples précautions. Finalement, elles sont envoyées à Nantes, chez un protecteur de Montfort.

La butte ne sera jamais détruite car, au bout de plusieurs mois, le lieutenant, devant la mauvaise volonté manifeste des manouvriers, préférera arrêter les travaux de démolition. « On a été trois mois, écrit l'abbé Olivier, sans avoir pu détruire la moitié de la montagne quoiqu'on ait forcé grand nombre de peuple à y travailler. Il semble que les hommes avaient eu des bras de fer pour l'édifier et des bras de laine pour le détruire. On voit aujourd'hui le mont et les fossés presque entiers. »

Mais le calvaire détruit, Grignon de Montfort continue d'être poursuivi par la vindicte publique. Alors qu'il est reparti prêcher à Saint-Molf dans la presque île guérandaise, il reçoit un courrier de Mgr de Beauvau lui interdisant le ministère de la prédication et de la confession sur tout le territoire de son diocèse. Mgr de Beauvau n'était pas janséniste mais il a fini par céder aux pressions convergentes de son entourage qui souhaite l'éloignement de l'inopportun prédicateur.

Celui-ci accueille la nouvelle avec sérénité. La Providence ne l'a-t-elle voulu ainsi? Le saint homme doit bien s'y résigner. L'un des prêtres nantais qui l'accueille après sa « disgrâce » a laissé son témoignage : « Cette paix, cette tranquillité, cette égalité d'âme dont il ne se démentit point pendant huit jours me surprit; je l'admirai. Ce que j'avais su de lui me l'avait fait regarder comme un homme de bien. Mais cette patience, cette soumission à la Providence dans une occasion aussi délicate que celle-là, la sérénité, la joie même qui paraissait sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent alors regarder comme un saint, m'inspirèrent des sentiments de respect et de vénération pour sa vertu, que j'ai toujours conservés depuis et que je conserverai jusqu'à la mort. »

Il se retire alors à Nantes, rue des Hauts-Pavés, près d'une petite chapelle qu'il restaure. Très vite, une petite troupe de fidèles se reconstitue autour de lui. Une nouvelle association est née, Notre-Dame-des-Cœurs, qui récite le rosaire. Deux demoiselles vertueuses vont l'aider à accueillir les infirmes qui accourent encore de partout. Un petit hospice doit être créé pour accueillir ces incurables.

Pendant ce séjour nantais, il s'illustre par un nouveau fait d'armes. Il rencontre, un jour, sur la Motte Saint-Pierre une mêlée furieuse de soldats et d'ouvriers croisant le fer entre eux. Pleuvent les coups certes, mais surtout les jurons et les blasphèmes, ce qu'il ne peut supporter.



Il s'agenouille alors sur le pavé et se met à réciter son chapelet pour faire cesser les combats. Mais ceux-ci se prolongent tandis qu'il bout d'impatience. Aussi ne peut-il résister à la tentation de séparer les antagonistes. Il s'aperçoit alors que l'objet du litige n'est autre qu'un damier. On appelait à l'époque ce jeu le « blanc et noir » et on avait coutume de parier sur le nom du gagnant. Les jeux se terminaient chaque fois en rixes sanglantes. Il a tôt fait de prendre la table de jeux à bras-le-corps, et de la renverser, puis de la piétiner allègrement. Mais les soldats ne l'entendent pas ainsi et se ruent sur lui, mettent ses vêtements en lambeaux et le menacent de lui passer une épée en travers du corps. Son attirance prononcée pour le martyre trouvait enfin là un exutoire. Les soldats lui demandent de rembourser le jeu détruit. Mais, enflammé de colère, il les harangue et leur jure que, même s'il avait tout l'or du monde, il ne se gênerait pas pour brûler tous les jeux de hasard.

Les soldats, craignant que ne se réalise l'une de ses prophéties, préfèrent l'emmener au château sous bonne escorte. Ce singulier prisonnier récitant son chapelet, rayonnant de joie est suivi de toute une populace qui le harcèle et lui lance des quolibets. Le Christ n'a-t-il pas été conduit ainsi au Golgotha! Mais le calvaire de Montfort va s'arrêter à la prison de Nantes car il est libéré grâce à l'intervention d'un ami.

- Je ne me souviens pas d'avoir eu tant de joie dans toute ma vie; mon contentement aurait été parfait si j'avais eu le bonheur d'être emprisonné..., racontera-t-il le lendemain à M. des Bastières.

- N'avez-vous point craint de perdre la vie? lui demande ce dernier.

- Non, je regrette de ne pas avoir été en mission chez les barbares répandre mon sang pour la gloire de Jésus-Christ! lui répond Grignion.

L'échec de Pontchâteau a pourtant été très douloureux. Que les autorités civiles ne l'aient point soutenu, peu lui importe! Il n'attend rien des grands du monde qui sacrifient la gloire de Dieu à leurs intérêts politiques. Mgr de Beauvau l'a lâchement abandonné, obéissant sans doute aux injonctions des autorités de l'État et prêtant une oreille discrète aux critiques des chanoines de son entourage.

Toute la ville de Nantes se moque de lui.

« Je me divertis bien, hier, aux Croix, avec la présidente de Cornulier, sur le grignionisme dont elle est plus infatuée que l'abbé Barin », écrit Ferrand. L'intendant ne cesse de répéter : « Grignion est un fou » ou « Grignion est un extravagant ». Mgr de Beauvau doute lui-même de la sainteté de Montfort. « Trop de perfection passait pour un crime », écrira judicieusement J.-B. Blain.

Il est donc à nouveau seul, abandonné de tous. Il n'a plus que le soutien de Dieu et des déshérités en qui il voit l'image de Dieu sur la terre. C'est alors qu'il prend la décision d'entrer chez les dominicains; venant de lui, ce choix d'un

ordre mendiant n'est pas une surprise. Sa vénération pour le Poverello aurait pu le conduire aussi vers les héritiers de celui-ci, franciscains ou capucins. Mais il leur préfère de loin les dominicains. Deux raisons ont pu justifier son choix. Les fils de saint Dominique partagent avec lui la même dévotion pour la Vierge Marie. Ce sont eux qui ont répandu le rosaire tout au long du Moyen Age. D'autre part, saint Dominique a été la figure de proue de la lutte contre les hérétiques. N'est-ce pas lui qui a fulminé avec fougue dans la cathédrale d'Albi contre toutes les fausses croyances? D'ailleurs Grignon n'a pas attendu ce jour-là pour mener la même vie que ces moines mendiants et revêtir leur habit. Mais il n'avait pas encore prononcé de vœux solennels de pauvreté. Ce sera chose faite le 10 novembre 1710.

A l'époque, l'entrée dans un tel ordre n'entraîne pas de sévères contraintes d'obéissance à un supérieur. Les moines vagabondent souvent au gré de la Providence et il affectionne ce genre de vie. Il se contente donc ainsi de régulariser sa situation aux yeux de l'Église; mais son geste a l'avantage de le dégager de tout lien avec les évêques et le clergé séculier.

Le terrible hiver 1710-1711 lui fournit une dernière occasion de s'illustrer à Nantes, avant de repartir en mission sous d'autres cieux. Les crues de la Loire ont isolé un îlot de maisons sur la rive gauche et leurs habitants se trouvent encerclés par les eaux, risquant d'y périr si on ne leur porte pas rapidement secours. Or les flots tourbillonnants du fleuve démesurément grossi rendent l'opération de sauvetage très périlleuse. Il donne alors sa bénédiction à un bateau qui organise le passage des malheureux riverains sur l'autre berge.

On y vit encore un miracle; la tradition veut que les planches de ce bateau, même vermoulues, lui assurèrent la protection pendant de longues années encore.

Il est désormais interdit de séjour dans les diocèses de Saint-Malo, Poitiers et Nantes. Seuls, les évêques de Luçon et de La Rochelle apprécient son apostolat. C'est donc tout naturellement vers ceux-ci qu'il va se diriger.

## CHAPITRE VIII - LES MISSIONS DE MONTFORT EN VENDÉE

Louis-Marie Grignion de Montfort a déjà prêché, en 1708, dans la partie bretonne de la future Vendée militaire : pays de Retz et vignoble nantais. Lors de l'affaire de Pontchâteau, il s'est lié avec des familles nantaises, nobles ou bourgeoises.

Il a ainsi fait la connaissance des demoiselles de Beauvau, parentes de l'évêque de Nantes, qui habitent le château de La Treille, à La Séguinière, dans les Marches communes, entre Clisson et Cholet. Lors de ses nombreux déplacements, il s'arrête fréquemment dans ce château pour s'y reposer. Ces bords de Sèvre sont le lieu de passage obligé pour qui remonte de l'Aunis pour se rendre en Anjou et au-delà. Les Marches communes sont au carrefour des trois provinces du Poitou, d'Anjou et de Bretagne. La route de Nantes à Poitiers, passant par Bressuire, y croise la route des Sables-d'Olonne à Saumur. Or, il se rend fréquemment près de Saumur soit à l'abbaye de Fontevrault où réside l'une de ses sœurs, soit à Notre-Dame-des-Ardilliers, sanctuaire où il aime aller prier.

La Séguinière n'est qu'à quelques lieues de Saint-Laurent-sur-Sèvre, un petit bourg blotti au fond de la vallée de la Sèvre, en contrebas de la ligne de crête qui ondule de Clisson à Bressuire, entre Mauges, Bocage et Gâtine. La Sèvre, à Saint-Laurent, ressemble un peu aux gaves pyrénéens, charriant comme eux des cailloux. Le lit de la rivière est parsemé d'énormes pierres blanches, posées là par je ne sais quel providentiel hasard; elles permettent de traverser la rivière à pied sec. En revanche, à la fin de l'hiver, les pluies grossissent violemment le cours d'eau, et provoquent des inondations que les gens d'alentour craignent. Ces crues soudaines annoncent toujours un mauvais présage ou sanctionnent, dit-on, la mauvaise conduite des habitants de Saint-Laurent.

Grignion de Montfort apprécie la solitude des rives de la Sèvre et aime prier au milieu de cette nature sauvage. Parfois, les collines du Bocage et des Mauges que la vallée sépare semblent se rejoindre et la rivière se fraye un chemin au milieu des gorges; les touffes de genêt mouchettent de leurs points jaunes le granit vert bronze. Il n'est pas dépaysé dans ces lieux qui rappellent les landes séparant Montfort-la-Cane de la forêt de Paimpont.

Prononce-t-il secrètement le vœu de reposer là définitivement? Toujours est-il que la mort viendra le ravir dans ce lieu prédestiné par sa position géographique à devenir un centre de rayonnement pour les missionnaires

sillonant les trois provinces.

Certains, refusant de se rendre à l'évidence, ont nié que Grignion de Montfort avait prêché en Vendée. On le retrouve pourtant à deux reprises dans le Marais breton, en 1711 et 1712, dans les Mauges en 1713 et 1714, dans l'élection de Châtillon en 1715 et 1716.

Il va maintenant cantonner son activité missionnaire aux diocèses de Luçon et de La Rochelle, jouissant de l'appui de leurs évêques, ennemis acharnés de l'hérésie janséniste.

Ceux-ci ont publié, avec l'appui du père Le Tellier, confesseur du roi, le 15 juillet 1710, une ordonnance épiscopale contre le livre du P. Quesnel, *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*. Pourfendeur d'hérétiques, Grignion de Montfort peut donc compter sur deux nouveaux alliés. Et son diocèse de prédilection va être celui de La Rochelle.

Les croyances populaires en Vendée

Les habitants des confins de Vendée où il va prêcher, du Marais breton aux bords de la Sèvre nantaise, sont très superstitieux.

Les gens du monde se moquent de ces populations qui vivent comme des sauvages : il faut « connaître le peuple de nos campagnes, écrira Grival, et surtout les paysans de nos provinces les moins accessibles, pour pouvoir se faire une idée juste des superstitions ridicules, des préjugés de toute espèce que leur ignorance et leur simplicité leur font adopter et croire »<sup>19</sup>.

Alors que les gens du monde découvrent les lois de l'univers et se targuent de pouvoir expliquer les phénomènes surnaturels, ces gens du peuple demeurent prisonniers du rythme des saisons.

Face à la maladie et à la mort, face aux intempéries et aux calamités qui déterminent la valeur des récoltes, ils sont enclins à attribuer un pouvoir au monde de l'invisible et à rechercher des intercesseurs auprès des puissances du bien et du mal.

Les marais avec leurs brumes, comme les forêts du Bocage sont des lieux propices au déchaînement de l'imagination; aussi les marais sont-ils peuplés de revenants, et les côtes hantées par les esprits des marins disparus en mer.

Sur la côte vendéenne, la ville engloutie de Belesbat rappelle le mauvais sort qui frappe ceux qui s'adonnent au plaisir de la chair. Les gens croient en effet à la puissance maléfique du démon, et ils s'en protègent par toutes sortes de moyens magiques. Sorciers et sorcières provoquent le beau temps ou les intempéries; ils ont recours à de multiples procédés, touchant des épis, remuant des sarments de vigne, agitant leurs baguettes dans l'eau ou nouant des aiguillettes. Ils emploient des formules magiques dont le secret accroît le mystère pour les non-initiés.

---

<sup>19</sup> «Théorie de l'Éducation », 1783, tome III, p. 136.

Le peuple a aussi ses rites. Les mots étant réputés efficaces par eux-mêmes, la récitation méticuleuse des incantations est nécessaire. Une erreur rend l'« oraison » inopérante. Pour mettre fin à la maladie, des magiciens guérissent par simple attouchement ou par leur seul souffle. Le regard porté sur un objet par le magicien suffit à lui conférer un pouvoir bénéfique ou maléfique. Il est recommandé de porter sur soi des talismans, pierres précieuses, grimoires qui préservent des mauvais sorts.

On utilise abondamment le sel pour se protéger, car il a la réputation d'être magique. On en porte un peu sur soi pour éloigner le démon, on en met dans le beurre pour chasser les mauvais esprits. Au mois de mai, on craint le diable plus que de coutume, aussi jette-t-on du sel par poignées autour des étables pour protéger les animaux.

Jean Bodin l'avait dit au XVI<sup>e</sup> siècle : « Les diables ont le sel en horreur, et la raison en est très bonne, d'autant que le sel est la marque d'éternité et pureté parce qu'il ne pourrit pas et ne se corrompt jamais et garde les choses de corruption et de putréfaction. »

Mais ces régions que Montfort va parcourir ont aussi gardé du Moyen Age ses légendes religieuses car les moines y avaient transmis le culte de la Vierge et des saints. C'est pourquoi on vénère de nombreux saints qui assurent la protection des enfants ou des animaux et chaque église a une cloche dédiée à un saint guérisseur, qu'on fait sonner pour éloigner les épidémies.

Les gens vivent entourés de lieux sacrés et de lieux hantés. On implore les esprits au pied d'un vieux chêne au tronc noueux et on boit l'eau des sources miraculeuses dans l'espoir d'une guérison puisque selon la tradition médiévale, ces sources sont nées près du pied virginal de Marie. Les femmes y lavent leur linge car leur eau a un grand pouvoir détergent. Et le linge est battu sur les grosses pierres que la Vierge a foulées de son pied. Les gens colportent des récits fabuleux d'apparitions de la Vierge près de ces sources : on raconte qu'un moine, au Moyen Age, a vu une jeune lavandière se transformer en Vierge Marie lavant les langes de l'Enfant Jésus. Le pouvoir magique attribué aux sources ou aux pierres a été ainsi transféré à la Vierge Marie.

Tout ce pays est jalonné de lieux saints et le peuple est très attaché à cette matérialisation concrète du passage des saints ou de la Vierge par un signe palpable, une pierre ou des reliques. Dans les empreintes de pas que la Vierge a laissées dans des pierres, les mères ont coutume de placer les pieds de leurs jeunes enfants pour leur apprendre à bien marcher.

Le Marais breton est parsemé de sanctuaires dédiés à la Vierge édifiés près des sources miraculeuses. Chaque lieu a ses propres légendes que l'on se transmet de génération en génération. Les grosses pierres de La Chapelle-Hermier ont été lancées par la Vierge Marie pour sauver un chevalier qui a failli être

emporté par une crue de la rivière. Ailleurs, c'est la rivière dont le cours a été asséché et là, au contraire, la Vierge a fait jaillir une source pour abreuver un chevalier rentrant des croisades. A Bourgenay, la Vierge a laissé les traces des incrustations de douze étoiles dans une grosse pierre posée près d'une source d'eau vive. Et on prétend que la statue qui est vénérée dans l'oratoire attendant a été sauvée miraculeusement des flots.

Grignon de Montfort va donc pénétrer dans ces contrées où il ne subsiste de la religion que ces croyances superstitieuses.

Certes, il y a bien les curés des paroisses à qui incombe normalement le devoir d'entretenir la foi. Mais rares sont ceux qui, au début du XVIIIe siècle, acceptent de s'adresser à ces populations frustes. Devenus souvent prêtres pour percevoir les bénéfices d'une cure, ils négligent leur mission sacerdotale et préfèrent la compagnie des gens du monde dont ils partagent la culture mais aussi les préjugés. Ils se gaussent eux-mêmes des croyances d'un autre âge de leurs pauvres paroissiens et se contentent de jouer leur rôle d'officiers d'état civil.

Rares sont ceux qui partagent les mêmes préoccupations évangéliques que Grignon de Montfort. Même ceux qui lui demandent de venir prêcher une mission le font sans grande conviction. Une mission permet au peuple d'assouvir sa soif de religiosité empreinte de superstitions; et le curé, qui a entendu parler des prodiges réalisés par le célèbre prédicateur, cherche souvent à satisfaire sa propre curiosité en voyant à l'œuvre Montfort. Peut-être Montfort réussira-t-il là où lui-même a échoué!

Il sait au moins que l'ordre régnera pendant la durée de la mission. Cela vaut la peine d'essayer.

### ***Dans le Marais breton***

M. Dorion, le curé de La Garnache, au cœur du Marais breton, est de ceux-là. Il a appelé le prédicateur pour y donner une mission de carême, l'hiver 1711.

Montfort arrive donc dans cette nouvelle paroisse, précédé de sa fâcheuse réputation de mendiant. Or, il y a une forte présence janséniste dans le Marais breton, peu éloigné de Nantes; le recteur de l'île de Bouin ne cache pas ses sympathies pour l'hérésie.

Aussi, dès qu'il arrive à La Garnache, Montfort est encore accusé de détourner l'argent des multiples quêtes et aumônes qu'il fait; et on n'apprécie pas la vente d'objets pieux par la boutique qui suit ses missions.

Il va donc inaugurer une nouvelle méthode pour nourrir ces pauvres. Il fait asseoir à sa table plusieurs d'entre eux, choisis parmi les plus infirmes, tandis que chaque famille adopte, à sa demande, un indigent qu'elle promet

d'entretenir pendant la durée de la mission.

Il y avait à La Garnache un oratoire dédié à Notre-Dame-de-la-Victoire, édifié en remerciements de la victoire de Lépante en 1571 car la bataille avait été gagnée grâce à la protection de la Vierge. Les murs tombaient en ruine. Il conçoit les plans de restauration du maître-autel, donnant libre cours à son imagination. Surplombant l'autel, des anges retiendront de lourdes tentures, s'entrouvrant sur une niche ovale entourée d'un rosaire d'où jailliront des rayons d'or; une statue de la Vierge de deux pieds et demi tenant l'Enfant-Jésus dans les bras prendra place dans la niche, commémorant la victoire sur les infidèles.

Le curé de cette paroisse lui a initialement demandé son concours. Mais dès qu'il a rendu publique la nouvelle de sa venue, des protestations de sont élevées de la part de quelques paroissiens. Aussi, lorsque Montfort se présente devant le presbytère, il trouve porte close.

Comme il y a un couvent de religieuses fontevristes à Montaigu, il se rend chez elles. Là, il est bien accueilli. De façon générale, il est toujours en odeur de sainteté auprès des religieuses des couvents. Il leur donne chaque fois une instruction de piété et en échange, il reçoit le gîte et le couvert.

Désireux de se rendre à Luçon pour y rencontrer son évêque, Mgr de Lescure, il passe par La Couture, et va demander l'aumône au presbytère. Mais comment le curé peut-il deviner que, sous les haillons du loqueteux, se cache un prêtre? Le prenant pour un de ces vulgaires mendiants qui assaillent régulièrement les presbytères, il ne lui donne avec dédain qu'un petit quignon de pain dur. Montfort, furieux du peu de considération du curé pour l'image du pauvre qu'il incarne, pénètre en force dans la salle où celui-ci tient table en grande compagnie.

Il se met à genoux et récite son chapelet. Le curé se demande qui est ce mendiant qui joue si bien la comédie et croit le séduire par sa dévotion. La joyeuse assemblée se moque bruyamment de cet homme à la robe de bure rapiécée et aux souliers poudreux. Et le curé, sans comprendre cette insistance, conduit Montfort dans la cuisine où il mange les restes avec les valets. De La Couture, il gagne Luçon qui n'est qu'à quelques lieues.

A Luçon, Grignon de Montfort prêche partout où il peut : au séminaire, où on l'accueille comme un saint, dans un couvent de capucins et enfin dans la cathédrale. Les stalles du chapitre se sont emplies de leurs chanoines qui pour rien au monde n'ont voulu manquer un tel spectacle. Le thème qu'il a choisi est l'hérésie.

Les voûtes de la cathédrale retentissent de ses violentes diatribes contre les Albigeois et on sent planer l'ombre de saint Dominique. Toute l'assistance frémit quand il raconte comment saint Dominique, armé de son rosaire, faisait

sortir le démon du corps des hérétiques. Du haut de la chaire, Montfort brandit son crucifix, comme pour exorciser un démon imaginaire. La majesté du lieu donne encore plus de force aux prédictions terribles qui terminent son sermon. La fin des temps approche et chacun doit s'y préparer. Dieu va envoyer ses malédictions aux hommes pour les éprouver. Et Montfort, serrant fortement sa petite statue de la Vierge dans sa main repliée sur sa poitrine, exhorte ses auditeurs à réciter très régulièrement le rosaire.

Il regagne ensuite La Rochelle. Un an plus tard, en 1712, Montfort, au retour de l'île d'Yeu, retrouve la paroisse de La Garnache. La chapelle a été restaurée : il peut ainsi bénir la chapelle Notre-Dame-de-la-Victoire, le 5 mai 1712, jour de l'Ascension. Une foule immense est revenue, montrant par sa présence qu'elle n'a pas oublié la mission prêchée un an plus tôt.

Il a à peine commencé son sermon qu'un violent orage éclate : fascinés par le nouvel envoyé de Dieu, les gens, imperturbables, restent tous debout, tête nue, sous les trombes d'eau. Il les exhorte à se couvrir, menaçant d'interrompre son sermon.

Il conserva un bon souvenir de cette paroisse de La Garnache à tel point que sur son lit de mort, il légua au sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Victoire quatre de ses étendards.

La paroisse de Sallertaine n'est qu'à quelques lieues de La Garnache. Comme c'était la coutume, les habitants de chaque paroisse font chacun la moitié du chemin, les uns pour dire adieu au missionnaire, les autres pour lui souhaiter la bienvenue. Hélas! la paroisse de Sallertaine n'a fourni qu'un maigre contingent. C'est de mauvais augure.

Sallertaine n'est pas une paroisse modèle : l'ivrognerie, le laisser-aller, les injustices, les inimitiés entre familles sont chose fréquente. Quand Montfort fait son entrée dans le bourg, on entend, dans les cabarets des chants profanes, des huées et des insultes. Quelques pierres sont lancées dans sa direction.

Un bourgeois du lieu s'est opposé à la venue du missionnaire. Il se rend immédiatement chez ce libertin ; mais avant d'entrer, il arrose d'eau bénite la maison pour chasser les mauvais esprits qui la hantent. Il pose sur le rebord de la cheminée son crucifix et une statue de la Vierge et se prosterne. Le brave homme, mis dans l'embarras par le prédicateur, est contraint de le suivre sur-le-champ à l'église pour ne pas devenir lui-même la risée de tout le bourg.

Ce bourg s'élève sur un promontoire qui domine la mer, un peu comme Pontchâteau. Grignon ne résiste pas à l'envie d'y construire un grand calvaire qui se verra de toute la côte montoise et du pays de Retz.

Certes, il se contente d'une reproduction à plus petite échelle du calvaire de Pontchâteau, mais l'ensemble n'en est pas moins imposant. Il fait creuser un Saint-Sépulcre en contrebas de la colline; au-dessus, on construit une chapelle



dédiée à saint Michel, et enfin, couronnant le tout, trois croix sont dressées. Plus de quinze milles personnes assistent à la cérémonie d'inauguration. Une averse, prédite par Montfort, est bien accueillie, car la sécheresse sévit. C'est le signe que Dieu est avec lui.

Les pèlerins sont accourus de tout le Marais breton. Montfort y ayant déjà prêché un an auparavant, sa réputation n'a pas faibli. Les familles amènent leurs malades, les mères apportent leurs enfants pour qu'il les bénisse. On se bouscule sur le passage du saint pour toucher ses vêtements en haillons. Mais Montfort déteste la foire d'empoigne : il ne distribue pas ses petites croix dans le désordre. Les requérants doivent toujours s'aligner correctement et se présenter deux par deux. De longues files se constituent pour recevoir le précieux viatique qui éloignera les mauvais esprits, guérira une vache malade, permettra un bon vêlage.

Mais comme à Pontchâteau, comme à Montfort-la-Cane, l'emplacement qu'il a choisi est peu apprécié des autorités militaires. La région relève de la compétence de M. de Chamilly, le gouverneur de La Rochelle dont le duc de Saint-Simon disait que l'âge et la maladie l'avaient rendu « imbécile ». Toujours est-il que l'ordre de destruction est donné, officiellement pour les mêmes raisons qu'à Pontchâteau : les Anglais pourraient en faire une citadelle ! Mais là aussi, les intrigues ont joué leur rôle.

Grignon s'est distingué encore une fois à Sallertaine en admonestant une jeune fille de la société qui bavardait à l'église ; en effet il n'hésite pas à interrompre son sermon et montrer du doigt quelqu'un dont le comportement n'est pas conforme au respect dû aux lieux saints. La jeune fille se venge à la sortie de l'église en le frappant à plusieurs reprises de sa canne et le prédicateur a un échange de mots très vifs avec la mère. Celle-ci s'est aussitôt plainte aux autorités...

Le 11 juin 1712, il se rend dans une paroisse voisine, Saint-Christophe-du-Ligneron, située de l'autre côté de Challans, le principal bourg du Marais breton. Pendant la traversée de Challans où c'est jour de foire, les quolibets et les injures pleuvent.

« C'est le fou de Montfort ! » crient les badauds qui voient défiler les paroissiens de Sallertaine escortant leur héros.

Les habitants de Saint-Christophe-du-Ligneron sont très superstitieux. Leur propension à attribuer tout événement insolite au surnaturel les porte à voir de nombreux miracles lors du séjour de Montfort. Il n'y a guère de paroisse où autant de faits surnaturels soient survenus lors de toutes les missions que Grignon de Montfort donna dans sa vie.

C'est à Saint-Christophe-du-Ligneron qu'il prédit à un usurier qu'il n'aurait pas de descendance et que sa femme et lui seraient ruinés et périraient sur la

paille. En fait, il a violemment apostrophé un ménage de bourgeois, les Tangaran : tout le village les montrait du doigt car ils avaient fait rapidement fortune et on les soupçonnait de n'avoir pas utilisé des moyens très honnêtes pour s'enrichir. En fait, Tangaran était usurier et il avait ruiné quantité de petites gens.

- Vous êtes attachés aux biens de la terre, tous les deux, lance Montfort aux Tangaran, vous méprisez les biens du ciel. Vos enfants ne réussiront pas, ils ne laisseront point de postérité; vous deviendrez misérables et vous n'aurez pas de quoi payer votre enterrement.

Tangaran mourra effectivement en 1730, et sera suivi dans la tombe par sa femme en 1738. Les habitants de Saint-Christophe-du-Ligneron interpréteront leur mort comme la réalisation de la prophétie de Grignon de Montfort. Le père Besnard qui fut, plus tard, supérieur de la Compagnie de Marie fit une enquête : ces événements furent certifiés par les habitants de la paroisse, le curé et le seigneur du lieu, M. de La Marconnay. Besnard les vérifiera lui-même lors d'une mission prêchée à Challans en 1763.

La réalisation d'une prophétie est, pour le peuple, la preuve de l'apparition du surnaturel et, pour une partie du clergé, un gage de la sainteté de Grignon de Montfort.

Aux dires des habitants, il a aussi accompli un miracle. Alors que le sacristain fait son pain, Montfort conseille à sa fille de prier avant de commencer à travailler pour offrir son travail à Dieu; puis il s'agenouille lui-même près du récipient qui contient la pâte sur laquelle il trace le signe de croix avant de sortir. Le sacristain et sa femme seront ensuite tout étonnés d'avoir suffisamment de pâte pour pouvoir faire deux fournées au lieu d'une. Le sacristain porte un pain à Montfort pour le remercier. Le peuple crédule crie aussitôt au miracle!

Enfin, selon la tradition, Grignon de Montfort prédit que le calvaire, que les paroissiens jugent fragile, pourra tenir bon jusqu'à la prochaine mission. Celle-ci aura lieu en 1735. Une bourrasque de vent l'emportera en pleine mission, et il sera reconstruit : une prophétie de Grignon de Montfort s'est encore une fois réalisée!

### ***Dans les Mauges***

En 1714, Grignon de Montfort se trouve dans les Mauges, chez les demoiselles de Beauvau.

Au mois de mai, il s'arrête à Roussay, à la demande du curé, le chanoine Griffon. Les habitants de ce bourg situé au milieu des Marches communes, sont très turbulents.

Beaucoup vivent du travail de la toile. Ils tissent à domicile pour le compte des riches manufacturiers de Cholet. Mais c'est la fin du règne de Louis XIV; le royaume s'est appauvri à la suite des nombreuses guerres qui grèvent le budget de l'État. Certes, les traités de 1713 et 1714 ont ramené la paix. Mais les commandes de toiles pour la marine se font attendre; Cholet doit se contenter de produire des coutils. Une grande pauvreté règne dans la région, dont tous les habitants subissent les effets.

Les gens se mettent à boire; le vignoble nantais est à côté, et ses petits vins blancs apportent un peu de cette gaieté qui permet d'oublier. Les ivrognes sont nombreux dans cette paroisse des Mauges.

Tandis que Montfort prêche, on entend de l'église le vacarme du cabaret; même le bruit des jurons proférés à voix haute franchit le seuil de l'église. Excédé par ce vacarme le jour du Seigneur, il quitte sa chaire et entre dans l'estaminet, renversant les tables et bousculant les buveurs qui s'enfuient. Il saisit deux d'entre eux par le collet et les envoie valser dehors par la porte grande ouverte. Calmé après cette dépense d'énergie, il reprend sereinement son sermon.

Un autre jour, un ivrogne rentre dans l'église et insulte le missionnaire; il descend à la rencontre du pauvre homme et pris de pitié, le réconforte et le fait conduire dans la maison des missionnaires.

C'est aujourd'hui encore l'un des rares endroits où l'on a conservé des objets religieux laissés par Montfort : une statue de la Vierge en bois de poirier, à l'église paroissiale, et deux autres statuettes de la Vierge dans la chapelle qu'il fit restaurer. Là aussi, les habitants croient tellement au surnaturel qu'ils sont facilement enclins à voir des miracles partout et en toute circonstance.

Le seigneur du lieu, M. Colasseau de La Machefollière, a très mal pris un sermon contre les modes indécentes; il fait enfermer Montfort dans sa geôle située dans les souterrains du château. Lorsque le gardien revint trois jours après libérer l'illustre prisonnier, celui-ci s'est envolé.

Il s'est en effet échappé tout seul et les habitants croient aussitôt à un miracle : seul un homme doué d'un pouvoir surnaturel peut accomplir des actes extraordinaires de cette nature.

Lorsque le calvaire est édifié à la clôture de la mission, la croix, trop haute et trop lourde, et sans doute mal étayée, se renverse brusquement sur la foule compacte rassemblée au pied du calvaire. Cet exercice était toujours suivi avec une extrême attention par le peuple qui voyait s'élever lentement ces croix massives, en retenant son souffle.

Un cri de terreur s'élève aussitôt, provoquant la panique. « Ciel! Ciel! » s'écrient les gens. C'est comme si une malédiction venait de s'abattre sur eux; Montfort les a déjà mis en garde dans ses sermons, Dieu les punit de leurs

péchés. Fort heureusement, il n'y a qu'un seul blessé. Alors, la foule encore toute retournée n'en revient pas : c'est une explosion de joie : c'est un miracle! Tout le monde entonne un *Deo gratias* en signe de remerciement à la divine Providence.

En avril 1715, le jour du Vendredi saint, il ouvre une mission à Saint-Amand-sur-Sèvre, gros bourg de l'élection de Châtillon, qui dépend du diocèse de La Rochelle. Comme à Roussay, tout le monde croit au démon. On s'en protège en gardant toujours quelques grains de sel dans la doublure des vêtements et on se promène avec un bâton ou bourdon, fait d'une branche de néflier, car ce bois préserve de l'ensorcellement.

Dans toute infirmité ou dans toute maladie, on voit l'effet d'un maléfice ou d'un sort. Ces croyances superstitieuses sont sources de désordre dans la paroisse, car on croit que sorts et maléfices sont le résultat d'un pacte que certains ont conclu avec le diable. On montre du doigt les familles de ces accusés. Elles sont méprisées et vouées à l'isolement.

On lui présente une femme ensorcelée pour la soumettre aux exorcismes de l'Église. Montfort récite les prières de l'exorcisme : la malade, qui n'a jamais appris le latin, lui répond parfaitement en cette langue. Il dit la messe pour elle; quelques jours après, elle recouvre son état normal.

La réputation de celui qu'on accusait être l'auteur du maléfice est ainsi rétablie. S'il croit en la possession, Grignon de Montfort l'estime en réalité très rare. Les démons et les magiciens, dit-il, ne peuvent avoir aucun pouvoir sur les vrais chrétiens : en revanche, Dieu a celui de laisser le démon agir à sa guise et de tenter les mauvais chrétiens.

Saint-Amand-sur-Sèvre sera le théâtre de nombreux prodiges. Les gens sont accourus de toute la région pour voir et entendre le saint; ils sont si nombreux que Montfort prêche le plus souvent en plein air, au bord de la Sèvre ou dans les champs.

Une fois qu'ils sont très nombreux et alors que la foule murmure car elle ne perçoit pas ce qu'il dit, Montfort la rassure en promettant que tout le monde pourra l'entendre.

Le silence qu'il impose permet effectivement à tous de saisir ses paroles. L'un des témoins rapporte :

- J'étais dans un champ, un peu plus loin, et je l'entendais comme si j'avais été au pied de l'arbre.

Il n'en faut pas plus pour qu'on croie au miracle de la parole divine.

Un jour, il prie sur les bords de la Sèvre, devant un buisson d'aubépines, qu'on appelle, alors « épines blanches ». Les eaux de la Sèvre se gonflent à la fin de l'hiver et provoquent des inondations. L'épine blanche du saint devient le point de repère sacré des crues de la Sèvre. Si la crue dépasse l'« épine blanche de

Montfort », c'est que Dieu est mécontent du comportement des paroissiens. Le saint ne laissera pas moins de trois croix en souvenir de son passage dans cette paroisse : l'une au cimetière, une autre devant le château de La Guerche, une troisième au village de La Barangerie.

Il se rend ensuite à Mervent, près de Fontenay-le-Comte. Le bourg, dressé sur un promontoire au-dessus des gorges de deux rivières, la Mer et le Vent, est très isolé dans les bois. L'église est délabrée. Sa réfection exige la participation de la population.

Grignon de Montfort se tient dans le cimetière pour recevoir les aumônes : ceux qui ne peuvent donner un sol promettent de faire un don en nature : du bois, du sable, un charroi. Il consigne tout scrupuleusement sur un registre. Sans doute prend-il cette précaution pour répondre à ses détracteurs et justifier ainsi de l'emploi qu'il fait des subsides reçus.

L'église est restaurée, l'intérieur blanchi à la chaux et une messe est célébrée. Il accomplit un nouveau miracle : une pauvre fille avait une inflammation à l'œil qui était devenu « gros comme un œuf ». Il bénit d'abord de l'eau et, dès que la malheureuse humecte son œil avec l'eau bénite, la tumeur disparaît sur-le-champ.

En août 1715, Montfort aborde Fontenay-le-Comte, la capitale du Bas-Poitou. Il sait que les pauvres sont ordinairement plus assidus à amasser les aumônes aux portes des églises qu'à entendre les sermons qui s'y font, mais il ne peut souffrir qu'ils soient privés de la parole de Dieu.

Il invente un nouvel expédient qui lui réussit. Il emprunte un grand chaudron qu'il fait emplir tous les jours de potage; au sortir du catéchisme qu'il fait à Saint-Nicolas, il leur en donne à chacun deux cuillerées.

Grâce à cette soupe populaire, il attire les pauvres à ses catéchismes et il les convertit si bien qu'au lieu des juréments qu'on entendait prononcer tous les jours avant cette mission, les pauvres n'ont plus à la bouche que des cantiques et se mettent à chanter ses louanges.

En signe de remerciement à l'égard de leur bienfaiteur, ils font eux-mêmes une quête pour bâtir un petit autel sous les halles où ils font tous les soirs la prière.

La capitale du Bas-Poitou est le siège d'une garnison aux ordres d'un officier, M. du Ménis. Un incident va éclater entre l'officier et Montfort. Ces faits ont été relatés par M. des Bastières.

Alors que Grignon de Montfort est en train de prêcher une mission, M. du Ménis se tient dans l'église, appuyé négligemment sur un bénitier, le chapeau sur la tête; il prend du tabac et rit assez fort pour être entendu. Ses propres soldats ont pourtant obtenu l'insigne faveur de suivre la mission des femmes car ils doivent partir en manœuvre alors que Montfort s'est fait une règle de prêcher des missions séparées pour les hommes et les femmes. Mais il a cédé,

pensant que les soldats en avaient bien besoin.

Montfort, choqué par tant d'inconvenances, va prier le capitaine de quitter l'église. M. du Ménis lui rétorque fort brusquement qu'il ne sortira point et affirme qu'il a autant le droit que lui de rester dans l'église et qu'il est aussi bon chrétien que lui. Montfort donne alors sa mission pour les femmes et il tient particulièrement à cette séparation. Aussi, il prie l'officier de revenir le lendemain pour la mission des hommes. Mais, celui-ci ne l'entend point de cette oreille et menace Montfort de lui passer son épée au travers du corps. Il se met à jurer et à blasphémer.

Des femmes, arrivées en renfort, bousculent l'officier. Celui-ci, racontera Montfort à M. des Bastières, « entra dans une furie plus que diabolique et se jeta sur moi comme un lion rugissant, me prit à la gorge et me donna deux coups de poing sur l'estomac avec tant de violence et de force que je pensai tomber à la renverse évanoui ».

L'officier très vexé veut infliger une leçon au prêtre. « M. du Ménis et ses soldats, dit M. des Bastières, l'attendaient au cimetière, ayant tous le sabre nu à la main. » Montfort passe au milieu d'eux, escorté par une procession de femmes, tremblant comme une feuille morte.

L'affaire est évidemment portée devant Mgr de Champflour. M. du Ménis va même le voir dans sa maison de campagne située à l'Hermenault. Mais l'évêque de La Rochelle donna raison à son missionnaire et non à l'officier tapageur.

Une croix doit être aussi plantée à Fontenay. Mais le choix de l'emplacement fait naître des divergences avec le curé de Fontenay-le-Comte. Comme d'habitude, Montfort souhaite l'ériger sur le point le plus haut de la cité mais le curé la veut « dans un enfoncement ».

Ce léger incident est très révélateur des réserves du clergé face à la pastorale de Grignon de Montfort. Le curé de Fontenay, en choisissant un lieu discret pour planter la croix, entend bien minimiser son importance : c'est une forme de désaveu des dévotions trop voyantes que Montfort cherche à susciter parmi les fidèles.

Après Fontenay, il va à Vouvant, paroisse voisine de Mervent et tout aussi abandonnée. Il y a à Vouvant une « folle »; il essaye en vain de l'exorciser.

Devant cet échec, il se contente de lui donner des conseils pour profiter de son état de façon chrétienne. La folle se met alors à prophétiser : elle lit dans les consciences. Elle devient une auxiliaire précieuse de Montfort car, dit-on, elle devine les péchés et les pécheurs impénitents vont ensuite trouver Montfort pour se convertir.

Dans cette paroisse de Vouvant, il rencontre une très forte opposition. Nombre d'habitants boudent ostensiblement ses offices. Il a beau fustiger ces impies,

aucun miracle ne se produit. La mission de Vouvant est un échec. Et il doit même partir sous les menaces.

### ***La grotte de Mervent***

Lorsqu'il était à La Rochelle, il aimait goûter à la solitude. Or il a découvert lors de ses missions à Mervent un lieu propice à la méditation et à la contemplation de la nature. La forêt de Mervent est composée d'arbres majestueux qui se dressent au-dessus de rochers abrupts. Il a repéré une petite cavité creusée dans la falaise, surnommée la grotte des Faons.

Il en fait un abri. Il veut aussi édifier un mur pour se protéger de la bise ; il commence à défricher un jardin et projette de construire une route jusqu'à Fontenay-le-Comte tout proche. Veut-il mourir dans ce lieu abandonné, loin de tous et de tout, comme il a souhaité vivre ?

*Loin du monde, en cet ermitage  
Cachons-nous pour servir Dieu,*

écrivit-il.

Il aime cette nature sauvage, intacte, non défigurée par l'homme, telle qu'au paradis terrestre de ses rêves :

*Ces beautés toutes naturelles  
N'ont que Dieu pour leur auteur :  
Jamais l'homme pécheur  
N'y mit ses mains trop criminelles.*

La contemplation de la nature lui inspire des pages qui rappellent le Chateaubriand du *Génie du christianisme* :

*On entend l'éloquent silence  
Des rochers et des forêts  
Qui ne prêchent que paix,  
Qui ne respirent qu'innocence.*

Mais là encore Montfort, même retiré du monde, indispose : la forêt de Mervent fait partie du domaine royal. Il a bien prévenu le grand maître des Eaux et Forêts de La Rochelle et Mgr de Champflour, mais cela ne suffit pas. Procès-verbal est dressé le 28 octobre 1715 par Charles Moriceau, subdélégué des Eaux et Forêts de Fontenay-le-Comte, sur la requête du procureur du roi :

on l'accuse d'avoir construit un mur, de s'être emparé de la huitième partie d'un arpent de terrain inculte et d'avoir arraché sept vieilles souches de châtaigniers, propriété du roi!

Ces mesquineries administratives montrent bien qu'il est devenu un personnage gênant, agaçant de plus en plus les gens du monde par son comportement. Toute tracasserie est bonne pour lui nuire.



## CHAPITRE IX – LE NOUVEAU SAVONAROLE

Interdit dans de nombreux diocèses, honni des gens du monde, suspecté par les sulpiciens, Louis-Marie Grignon de Montfort irrite en outre son propre entourage qu'il intrigue par sa singularité.

Les pratiques du nouveau Jean-Baptiste semblent non seulement anachroniques mais outrées, bizarres, extravagantes; elles choquent, au point de les scandaliser, les membres d'un clergé pénétré d'humanisme dévot, devenu depuis la réforme sulpicienne de plus en plus exigeant sur la tenue ecclésiastique, n'admettant chez un ministre de Dieu que des vertus discrètes et un zèle plein de réserve et de dignité.

L'abbé Dubois, aumônier à l'hôpital de Poitiers, nous a laissé son témoignage sur le comportement de Grignon de Montfort dans cet hôpital : « Malgré des travaux si pénibles et si continuels, écrit-il, il jeûnait (...) trois fois la semaine, mercredi, vendredi, et samedi; son unique repas était un potage maigre avec deux œufs et un peu de fromage. Toujours il était chargé de chaînes de fer autour du corps et des bras, si étroitement qu'à peine pouvait-il se courber. (...) Il ajoutait des macérations sanglantes et fréquentes, couchait sur un peu de paille et fort mal couvert. Il ne mangeait souvent que du pain bis et toujours les deux tiers ou les trois quarts d'eau dans son vin.

« A tous nos repas du soir et du matin, il faisait ordinairement mettre à notre table un pauvre à qui il donnait à boire dans son même verre qu'il emplissait de vin et d'eau, afin qu'il restât au moins le tiers qu'il prenait ensuite maladroitement en y remettant une goutte d'eau ou de vin pour cacher son premier dessein (...)

« Le pauvre dont il buvait le reste était ou écrouelleux, ou atteint de quelque autre mal dangereux et capable de causer de l'horreur.

« Un pauvre homme que la pauvreté avait conduit à l'hôpital général se trouva enfin couvert d'infection et de pourriture causée par un mal honteux, sans parents, sans amis et rejeté des infirmiers publics, prêt à être abandonné et chassé de l'hôpital général à cause du danger de son mal, et il ne trouva personne pour en prendre soin. Il se chargea du gouvernement entier de ce malade, il le fit mettre dans un endroit séparé où il lui servit de chirurgien et d'infirmier; lui seul rendit tous les services que requérait une maladie si dangereuse et si dégoûtante, le nettoya et jeta ses ordures lui seul, etc., jusqu'à la mort, sans qu'il en ait été incommodé le moins du monde.

« Un jour, à une religieuse hospitalière qui avouait son dégoût à donner certains soins aux malades, le saint prêtre rapporta avec simplicité la manière dont il s'était " servi " lui-même pour se dominer. Il avait extrait du pus dans un

petit plat et l'avait bu d'un trait, n'ayant jamais rien avalé, disait-il, de si bon goût ni de plus délicieux. »

Un jour, le frère Nicolas, qui l'accompagne dans ses déplacements, lui demande comment faire pénitence. Il se contente de lui montrer son bras : une grosse chaîne de fer hérissée de pointes l'entoure; elle est serrée si fort que du sang s'en écoule et la chair passe par-dessus.

En fait, Louis-Marie Grignion de Montfort s'offre en modèle à ses contemporains. Il ne déroge pas à la longue tradition illustrée par ses prédécesseurs, Charles Borromée, Pierre d'Alcantara, Philippe Néri ou dom Claude Martin. Sainte Thérèse écrivait à la mort de Pierre d'Alcantara (1499-1562) que «sa maigreur était si extrême qu'il avait l'air fait de racines d'arbres ». Lorsque Charles Borromée meurt à quarante-six ans exténué par les privations et les sévices corporels qu'il s'est infligés, on découvre l'étendue et la dureté de ses pénitences : les épaules sont labourées par les meurtrissures de la discipline, son corps déchiré par les pointes du cilice.

A prêcher ce même comportement à tous les serviteurs de Dieu qu'il rencontre, Grignion de Montfort dresse contre lui l'ensemble du clergé. Il choque non seulement les mondains, mais aussi les sulpiciens et les jansénistes.

Son modèle de discipline et de piété s'inscrit en contrepoint de la vie mondaine d'un grand nombre de prêtres. Et lorsqu'il les rencontre au hasard de ses pérégrinations, il ne peut s'empêcher de les « sermonner ».

Ces hommes d'Église roulant en carrosse, poudrés, musqués, coureurs de parties fines, s'offusquent et prennent des airs scandalisés devant ce loqueteux entouré de gueux. Ce sont souvent ces mêmes hommes d'Église qui, après être venus écouter un sermon pour se moquer de lui, vont se plaindre auprès des évêques et demandent de l'interdire. Certes, il convertit nombre d'entre eux qui veulent racheter leur fautes passées en changeant de comportement, mais il s'attire l'inimitié d'un plus grand nombre.

Il préconise le retour aux sources de l'Évangile et il s'appuie sur l'exemplarité de sa vie pour convertir les hésitants. Mais il prend l'Évangile au pied de la lettre : et l'Église n'impose pas la mortification.

Il ravive des légendes et des dévotions avec lesquelles l'Église prend ses distances depuis le concile de Trente.

Aussi, n'est-il pas critiqué seulement par les jansénistes mais par la majorité du clergé et des prélats. Dès lors, l'étrangeté de son comportement amène nécessairement à s'interroger sur sa santé mentale.

Les directeurs de Saint-Sulpice ont été les premiers à condamner son attitude. Ses manières sont à l'opposé de celles qu'on prône à Saint-Sulpice : l'esprit de la maison est un esprit de « vie intérieure et cachée en Jésus-Christ », aime-t-on à répéter dans la célèbre institution.

N'oublions pas que Molière se rit des dévots de la Compagnie du Saint-Sacrement dans son *Tartuffe*. Les sulpiciens insistent pour que la dévotion soit tout intérieure et ne puisse donner prise aux railleries d'un Molière ou autres personnes du monde.

Or lui, déguenillé, prêchant dans les carrefours, courant les grandes routes, querellant les ivrognes et les baladins, apparaît comme un aventurier suspect qui compromet la dignité ecclésiastique.

Les sulpiciens vont être les premiers à s'interroger et à donner corps, malgré eux, au discrédit qui le frappe, en semant un certain doute.

« Voilà à quoi sont exposés les vertus rares et les hommes qui ont quelque chose d'extraordinaire; on en pense diversement; ils partagent les cœurs comme les esprits les plus sages et les plus éclairés de peur de condamner un saint ou de canoniser un hypocrite », écrira plus tard Jean-Baptiste Blain.

L'évêque de Nantes renchérit. Montfort peut être aussi bien « un grand saint qu'un hypocrite fieffé ». Ange ou démon? Possédé de Dieu ou de Lucifer? Faut-il choisir? Ne pouvant trancher péremptoirement, le clergé se méfie. En demeurant dans l'expectative, il entretient un climat de méfiance autour de lui.

On l'accuse surtout d'être un simulateur : avec ses guenilles, ses coups de force contre les scandales, l'homme fait du théâtre, dit-on. On se demande si une personne qui se domine si bien face aux réprimandes les plus acerbes n'est pas capable de jouer la comédie et de la jouer sur toute la ligne.

Le tort de Montfort aux yeux du siècle, Église et mondains confondus, c'est d'extérioriser une pratique que la réserve impose de rendre intérieure. Sa dévotion s'inscrit dans son regard. Dans la vie quotidienne, il semble prendre une mine inspirée pour tout ce qu'il fait : avancer une chaise, ouvrir une porte, offrir de l'eau bénite, se laver les doigts. Et dans la pratique des vertus, son visage est empreint d'une expression encore plus appuyée jusqu'à paraître factice et ridicule. Déjà à Saint-Sulpice, ses camarades se moquaient de lui.

Son outrance contraste avec la retenue qui est devenue l'exigence suprême du siècle et dont les pièces de Racine en sont la traduction théâtrale; pourtant, le dramaturge janséniste met en scène des personnages en proie au destin, comme Montfort, mais qui n'extériorisent pas leur passion car leur lutte reste intérieure.

Les vertus de Montfort ne sont pas cachées, discrètes, elles éclatent au grand jour, transparaissent dans sa personne, son visage, ses gestes, ses vêtements.

Il veut manifester la pauvreté évangélique de façon voyante, dans le but d'édifier le peuple. Il porte des haillons et se nourrit comme un pauvre. Il demande l'aumône comme un mendiant.

La prière, il ne saurait la concevoir seulement silencieuse et secrète : Montfort témoigne de Jésus-Christ en priant publiquement. Un jour, sur un coche d'eau qui traverse une rivière, deux cents personnes s'entassent : les gens vont à la foire, les maquignons aux propos grossiers côtoient les revendeuses au verbe haut. C'est l'arche de Noé, mais non une arche sainte. Montfort s'agenouille et demande aux gens de réciter le rosaire avec lui. On commence par rire de lui, mais bientôt, tous se mettent à réciter des Ave.

Les directeurs de Saint-Sulpice ont des raisons d'être méfiants, car l'Église est toujours secouée par les retombées de l'épopée janséniste de Port-Royal. Les dames de Port-Royal mènent la même vie austère que Grignon de Montfort et se mortifient pour atteindre aussi la sainteté.

François de Sales, qui fut directeur de conscience de la mère Angélique Arnauld peu de temps avant de mourir, dut la mettre en garde contre ses excès de mortification. Saint-Cyran, qui lui succéda, plaçait aussi la perfection sur de hauts sommets auxquels seules des âmes bien trempées pouvaient accéder. Or, le respect de règles aussi formelles est-il bien le meilleur chemin pour parvenir à ces sommets? se demande-t-on tout simplement à Saint-Sulpice.

Jean-Baptiste Blain, qui pourtant le connaît très bien, est lui-même de plus en plus interloqué. Gagné par le doute, il va consulter M. Leschassier pour connaître les sentiments profonds d'un éminent spécialiste de la grâce sur l'étrangeté de son ami Montfort.

« Est-il dans le bon esprit? N'est-il point dans l'illusion et dans une voie d'égarement? » se demande-t-on dans les cercles ecclésiastiques de la capitale qui gravitent autour de Saint-Sulpice. Montfort devient un objet de curiosité de la part des savants théologiens et des séminaristes de Saint-Sulpice. Si les dévotes de cette paroisse s'extasient devant ce personnage qu'elles prennent pour l'envoyé de Dieu, comme autrefois Mme de Montespan, les sulpiciens demeurent réservés.

Dans les salons, les avis sont partagés. « On l'étudiait, on l'examinait, on l'interrogeait, dit J.-B. Blain (...) Il fut souvent sur le tapis. Chacun voulait faire ses prédictions sur lui, chacun voulut émettre ses idées. On avouait qu'il était un saint et on faisait l'éloge tantôt de sa grande modestie, tantôt de son recueillement, tantôt de son humilité, souvent de sa grande mortification et de ses austérités, d'autres fois de son amour pour la pauvreté et les pauvres, de sa charité et de son zèle, et surtout de sa grande tendresse et dévotion pour la Vierge Marie. »

Mais son étrangeté provoque aussi l'incrédulité : « Et ce qui est étonnant, on doutait s'il était dans la voie des saints », ajoute J.-B. Blain.

« Il est très humble, très pauvre, très mortifié, très recueilli, et cependant j'ai de la peine à croire qu'il soit conduit par le bon esprit », confie M. Leschassier, toujours aussi discret et abrupt.

J.-B. Blain s'étonne d'une telle affirmation : « C'est sur l'humble que repose l'esprit de Dieu, c'est l'Écriture qui l'assure, et on doute si cet homme, reconnu pour très humble, est conduit par le bon esprit ! On avoue qu'il est très pauvre, très recueilli, très mortifié, c'est-à-dire qu'on lui accorde les vertus évangéliques et la ressemblance de Jésus-Christ, et on doute si c'est son esprit dont il est animé ! Quel mystère ! »

C'était, dira le père Besnard, troisième supérieur de la Compagnie des montfortains, « un homme qui n'était pas comme les autres, un homme qui, étant dans le monde, semblait n'être pas du monde ; et dans ce genre de singularité, il allait toujours croissant, plus il vivait parmi les hommes, moins il vivait comme les autres hommes. »

Ce qu'on reproche toujours à Montfort, et qui lui attire la méfiance, sinon la réprobation de Saint-Sulpice, c'est son excès de dévotion à la Vierge Marie. Lors d'un sermon qu'on l'a exceptionnellement autorisé à prêcher l'hiver 1703-1704 à Paris, il se complaît dans la paraphrase du Magnificat ; les dévots en sont édifiés mais les doctes s'effrayent à nouveau : dans son zèle à rechercher la fusion avec la Vierge Marie et à lui ressembler, il semble finir par se confondre avec elle. Il s'identifie presque à elle.

Les discussions vont bon train dans tous les diocèses où il séjourne. Dans les chapitres, les débats prennent souvent une tournure vive. De nombreux chanoines, souvent férus de théologie, passionnés par les débats doctrinaux qui divisent l'Église et auxquels le concile est loin d'avoir mis fin, s'empoignent au sujet de son personnage.

Même à La Rochelle, où il bénéficie de la protection officielle de Mgr de Champflour, il est critiqué pour sa doctrine et ses pratiques par des membres du clergé. L'évêque doit céder devant la désapprobation générale : trois chanoines du chapitre, réputés pour leur science théologique sont chargés de contrôler ses prédications. Ils se rendent à ses sermons et prennent force notes. La procédure tient plus du tribunal de l'Inquisition que d'un jury de thèse de doctorat de théologie à la Sorbonne. Le verdict rendu par les chanoines lui est favorable ; mais les calomnies continuent à circuler à La Rochelle où on le traite d'aventurier, de bateleur, d'hypocrite.

Il a réintroduit des excès que le concile de Trente vient de condamner, à la fois pour mettre fin aux déviations de la fin du Moyen Age et pour se concilier les protestants dont les reproches contre les mêmes abus étaient souvent fondés.

C'est pourquoi il se heurte à tous ceux pour qui le renouveau du catholicisme passe par la rupture avec les pratiques religieuses populaires du Moyen Âge.

Lui-même se réclame à la fois des mystiques comme saint Bernard de Clairvaux et des moines mendiants, de saint Dominique à saint Vincent Ferrier.

Il fait irruption dans la vie de l'Église à un moment où le clergé est déjà divisé par la querelle janséniste. Apparemment, rien ne le distingue particulièrement des jansénistes. Il partage avec eux le même rigorisme moral. Cependant les différences doctrinales sont incontestables.

Ainsi, le janséniste nantais La Noë-Ménard recommandait, comme Montfort, la communion fréquente. « Il serait à souhaiter, disait-il, qu'aucun dimanche ne se passât que les fidèles ne se nourrissent de ce pain céleste. » Mais les jansénistes placent entre le fidèle et la sainte table de telles barrières, un réseau si dense de d'interdits, ils mettent tellement en garde contre le danger des profanations, ils accumulent à ce point les effroyables conséquences de la « mauvaise communion » que la crainte d'y succomber devient une hantise : dans la pratique, leur rigorisme aboutit à éloigner les fidèles de la communion. Ils ont les mêmes préventions vis-à-vis de la confession : alors que Montfort donne facilement l'absolution de leurs péchés aux fidèles, les jansénistes sont très méfiants, ont une conception de Dieu qui éloigne les fidèles de celui-ci, alors que toute l'action de Montfort consiste à les en rapprocher.

Le plus vif reproche qui lui est fait concerne sa propension à quêter. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les milieux éclairés, s'élabore une critique de plus en plus radicale de la mendicité qui dépasse de loin les petits cercles jansénistes.

L'Église elle-même interdit toute mendicité à l'intérieur des édifices religieux. On a établi une distinction entre les « pauvres honteux » et la misère suspecte des vagabonds et mendiants. Les premiers seuls sont dignes de recevoir un secours. Pour les autres, on estime qu'il faudrait les occuper, et on envisage une politique de grands travaux, de façon à ce qu'ils se rendent utiles envers l'État. Certains curés ne donnent-ils pas déjà l'exemple en leur procurant de menus travaux dans les fabriques qu'ils ont créées près de leurs presbytères; les hôpitaux aussi développent une activité semi-industrielle.

Montfort tombe là sous les feux croisés de multiples accusations. Premièrement, il est toujours suivi d'une cohorte de mendiants qui troublent l'ordre public. Il entretient donc parmi ces gueux l'illusion qu'on peut vivre au gré de la Providence sans travailler. Ensuite, les missions détournent les laboureurs du travail des champs et privent l'agriculture de bras utiles au moment où on en a le plus besoin, se plaignent de leur côté les fermiers.

Il « ruine » les petites gens en quêtant auprès d'eux et en leur vendant des objets pieux, surenchérissement les jansénistes. Ces objets sont incompatibles avec une religion austère et dépouillée. De plus, ils risquent d'enraciner les

croyances superstitieuses de ceux qui suivent aveuglément le missionnaire.

Il devrait se contenter de demander des secours auprès des seuls gens aisés des paroisses à qui incombe ce devoir de charité, disent ces détracteurs.

L'accusation peut se résumer en un mot : il développe une conception très mercantile de la religion. On va jusqu'à lui reprocher de vendre les sacrements : c'est la traditionnelle accusation de simonie qui était assortie de peines très lourdes par l'Église au Moyen Âge. Les rumeurs vont bon train : et c'est l'un de ses éphémères compagnons qui « le calomnie ainsi de la manière la plus cruelle et la plus ignominieuse », rapporte l'un de ses biographes, M. Grandet : « Celui-ci publiait partout qu'il vendait des sacrements et qu'il était un des plus zélés sectateurs de Simon le Magicien. »

Mais n'exerce-t-il pas un véritable pouvoir charismatique sur les habitants des campagnes? Cela peut suffire à autoriser les esprits critiques à l'accuser de simonie. A ces pauvres gens dont l'humilité naturelle le séduit, il promet le ciel alors qu'il est très sévère à l'égard des gens du monde : le chemin qui mène ceux-ci vers le paradis est hérissé d'obstacles quasiment infranchissables, et ils doivent apprendre à renoncer au monde : c'est effectivement le parti qu'adoptent tous les gens de la société qu'il convertit.

Ces gens du monde, il les hait. Il fait figure de justicier. Car il n'est pas seulement un « saint prêtre », ce qu'on ne peut lui reprocher, mais il apparaît comme un envoyé de Dieu à qui chacun doit rendre des comptes. C'est ce que semble traduire son comportement. On se pose nécessairement la question : N'est-ce pas un imposteur?

En effet, il ne se contente pas de parler en chaire en toute liberté, mais il passe à l'action avec la hardiesse et l'autorité d'un homme effectivement chargé d'une mission et muni des pleins pouvoirs, enquêtant sur tout, inspectant tout, réformant les abus, édictant des règlements, réprimant lui-même les désordres, menaçant les récalcitrants de la colère de Dieu...

Si certains évêques le soutiennent, c'est qu'il rend service à l'Église : il est patent que ces méthodes produisent sur le peuple de merveilleux effets. Et sa popularité, à défaut d'être un gage de sainteté, le fait accepter dans les diocèses de La Rochelle et de Luçon. Mais Grignon de Montfort n'est pas maître des sentiments et des attitudes que sa vue inspire aux gens du peuple.

Montfort prête le flanc aux accusations de possession, car il se dit lui-même possédé par Dieu; mais le démon et Dieu se livrent un combat acharné en lui. Il se laisse toujours guider par la divine Providence : feu follet de Dieu, il va de paroisse en paroisse, sans itinéraire, c'est un véritable vagabond. Et parce qu'il s'en remet réellement à la Providence, il vit comme quelqu'un en qui Dieu agit. « Dieu s'est voulu servir de moi pour faire de grandes conversions dans la maison et hors de la maison », écrivait-il à M. Leschassier, le 4 juillet 1702.

Il a intériorisé Dieu et possède parfaitement le message évangélique jusqu'à interpréter tout événement qui survient par rapport à l'Évangile.

Lorsqu'il parle dans un sermon, c'est Dieu qui parle en lui. Lorsqu'il pleure, il déclenche des scènes d'émotion collective, car la foule entre totalement dans son « jeu ». Il n'est donc pas étonnant que Montfort ait subi les mêmes critiques que les camisards. Aux yeux du siècle, c'est un illuminé. Pour ses défenseurs, il reçoit sa lumière de Dieu. Mais, pour ses détracteurs contemporains : c'est un sorcier, un possédé. Les mondains estiment sa vie extravagante. Voilà pourquoi des évêques non jansénistes lui ont interdit la prédication dans leur diocèse.

Lorsque Louise Trichet apprend à sa sœur, Elisabeth, en 1700, qu'elle va se confesser à lui, celle-ci lui répond :

- Tu deviendras folle comme lui.

Les camisards passent également pour des illuminés. On dit qu'ils « prophétisent ». Un simple paysan peut être frappé par une crise de prophétisme : « illuminé » par la présence divine, il devient prophète. Jean Cavalier en a décrit les symptômes : « Aussitôt après que la prédication fut finie, je sentis comme un coup de marteau qui frappa fortement ma poitrine et il me sembla que ce coup excitait un feu qui se saisit de moi et qui coula dans toutes mes veines. Cela me mit dans une espèce de défaillance qui me fit tomber. »

Un autre camisard, Durand Fage, décrit ainsi l'arrivée de l'inspiration : « En même temps, ma langue et mes lèvres furent subitement forcées de prononcer avec véhémence des paroles que je fus étonné d'entendre, n'ayant pensé à rien et ne m'étant pas proposé de parler. »

L'historien Philippe Joutard<sup>20</sup> rapporte qu'un « inspiré », pour prouver la vérité de ses affirmations, serait passé au milieu des flammes sans être brûlé.

Autant de faits qui amènent à souligner l'analogie entre ces camisards et Grignon de Montfort, qui avoue lui-même recevoir son inspiration de Dieu.

Les camisards, tout comme Montfort, se sentent investis d'une mission divine : ils doivent sauver le monde de ses péchés. La main de Dieu les rend invincibles. Plus tard, les Vendéens ne craindront pas les balles des Bleus, comme les camisards s'étaient sentis forts face aux dragons du roi. Les camisards marchent au combat en chantant des psaumes, comme Montfort anime ses processions de mission avec ses cantiques.

« Que Dieu se montre seulement et l'on verra en un instant abandonner la place » dit le psaume 68 que chantent toujours les camisards, en allant affronter les soldats.

Les phénomènes surnaturels abondent dans le merveilleux montfortain comme

---

<sup>20</sup>Voir bibliographie.



dans la légende camisarde. Grignon de Montfort « jette des sorts », tout au moins lui attribue-t-on ce pouvoir, d'autant que le peuple et le bas clergé croient encore facilement à la sorcellerie.

Le père Maunoir racontait avoir découvert à Saint-Guen, en Bretagne, l'existence d'une secte satanique. Les adeptes se réunissaient dans des assemblées nocturnes dans une lande immense et déserte et s'adonnaient à la lueur des torches de poix et de résine aux pires abominations, dansant autour d'un trône où siégeait un monstre horrible, l'adorant, lui donnant de honteux baisers, se livrant à lui corps et âme, reniant Dieu, Jésus-Christ, la Vierge Marie et abjurant la foi de leur baptême. Pour sceller le pacte infernal, ils étaient marqués sur le cou d'un signe indélébile et avaient leur nom inscrit sur un livre noir avec le sang tiré d'un de leurs doigts. Or, lorsqu'une mission était donnée dans une paroisse, des hommes armés couraient, la nuit, de maison en maison, arrachant aux irrésolus la promesse de ne pas y prendre part.

Aux dires des gens, Montfort a des pouvoirs occultes. Il voit à travers les murs, entend à distance ce qui se murmure à l'oreille, il guérit, il multiplie les pains, il lit dans les consciences, fait des prédictions. Il fascine les foules, retourne en sa faveur les récalcitrants.

Son comportement secret cache une énigme : y a-t-il quelque chose d'inavouable? A-t-il fait un pacte avec le diable? A l'époque, le peuple attribue au diable les pouvoirs qu'ont les devins. Montfort fascine parce qu'il fait peur. Toutes ses prédictions se réalisent... La haine qui s'accumule contre lui s'alimente de la peur de ses pouvoirs. Lorsqu'il interdit une fête dans un village, on respecte immédiatement ses ordres, car on craint une malédiction si on les enfreint.

Montfort lui-même croit au démon et a une conception très manichéenne du monde. Toutes les fêtes, fêtes du monde ou fêtes populaires des villages, sont des occasions de péché. Aussi choisit-il systématiquement les lieux ou jours de fêtes païens pour les transformer en leur contraire.

Lors d'une mission, il choisit exprès le jour de carnaval pour planter des croix, exaspérant ainsi les gens du monde qui veulent donner un bal masqué. Et le peuple qui lui aussi fête carnaval est privé de ces réjouissances habituelles, mais c'est le prix à payer pour gagner le paradis!

Les fêtes votives ont perdu leur signification ancienne; elles avaient lieu pendant les périodes de foires. Il était donc normal qu'il y eût des assemblées ce jour-là. Certes, elles étaient devenues partout l'occasion de festivités populaires donnant lieu à des débordements. Mais Montfort veut leur redonner le sens qu'elles ont perdu.

Les cabaretiers faisaient de grosses recettes ces jours-là : Montfort, en leur interdisant d'ouvrir et de servir à boire bouleverse des coutumes bien établies

et irrite la profession des cabaretiers. Le repas frugal recommandé aux pèlerins contraste avec les ripailles qu'on pouvait faire dans les auberges. En attirant les malédictions sur ceux qui contreviennent à ses règles de morale, il se fait craindre et cela accentue l'animosité contre lui. Il ne cesse de mener des actions exemplaires contre le vice. A La Rochelle, il pénètre dans une maison de débauche pour en arracher les malheureuses victimes; il confie ensuite les « nouvelles converties » à de pieuses personnes qui leur serviront d'anges gardiens.

A Esnandes, près de La Rochelle, la croix doit être placée, la veille de Noël, jour de jeûne et d'abstinence, à proximité d'une auberge. Dans celle-ci, c'est un vrai carnaval : danses au son des violons et des hautbois, repas plantureux, on sert des poulets à la broche. Montfort en est navré : il se rend sur place : ses paroles ne font qu'exciter les rires et les quolibets. Contenant sa sainte colère, il se met à genoux pour implorer la miséricorde divine. En se relevant, il dit d'un ton prophétique à l'aubergiste :

- Va, malheureux! Tu périras misérablement, toi et toute ta famille!

Quelque temps après la mission, l'aubergiste deviendra perclus de rhumatismes et se mettra à trembler de tous ses membres : il mourra méprisé et sa femme s'adonnera à la boisson. L'auberge sera « l'auberge de la malédiction ».

Montfort prêche une morale très exigeante et cherche à l'imposer à tous quelle que soit leur condition sociale.

Les honnêtes gens qui pratiquent la religion par habitude sans avoir nécessairement des sentiments chrétiens très poussés s'offusquent des rappels à l'ordre constants du prédicateur. Celui-ci juge les toilettes des dames indécentes et les admoneste en public. Il affirme sans ambages que les chrétiens mondains ne sont pas de vrais chrétiens : il énonce dans un cantique, le Vrai Chrétien, des vérités qui ne sont pas bonnes à entendre :

*Comme un païen, vous n'aimez que le monde  
Et vous aimez comme une bête immonde.*

*Comme un renard, vous pillez par finesse,  
Et comme un chien, vous aboyez sans cesse.*

*Paon orgueilleux, vous n'aimez que la gloire;  
Pourceau gourmand, vous ne cherchez qu'à boire.*

*Comme un aspic, vous piquez votre frère  
Et vous fermez l'oreille à sa misère.*

Ses sermons sont de la même veine que ce cantique et il se répand en invectives sanglantes dont personne n'est à l'abri. Son absence de retenue choque les gens du monde.

Aussi ceux-ci s'empressent-ils de se plaindre partout contre ce pourfendeur du vice qui se mêle de tout, qui s'immisce dans le secret des familles, qui dépeint les honnêtes gens sous les traits les plus affreux, promet une mort prochaine à ceux qui ne lui plaisent pas...

Comment supporter un homme qui recherche la souffrance, qui méprise l'argent, qui veut vivre pauvre parmi les pauvres, vêtu de haillons et mendiant? Nouveau Jean-Baptiste ressuscitant les temps évangéliques, il dresse l'absolu face aux accommodements bourgeois. Il exhorte à fuir le monde et ses divertissements. Il ne se contente pas de fustiger les gens du monde. Il a aussi la dent dure contre les gens de condition plus modeste qui cherchent à gagner de l'argent. Dans le Cantique de saint Pompain, il critique le « gagne-petit qui vient vendre sa bête à la foire le dimanche ».

*Grande perte et peu de profit :  
Il vend son âme avec sa bête;  
Il perd son Dieu : quelle conquête!*

Enfin, fidèle à la tradition de l'Église, il pourfend les usuriers qui exploitent les pauvres gens; il a prophétisé sa ruine à l'usurier de Saint-Christophe-du-Ligneron.

Pourtant, malgré toutes ces critiques, Grignon de Montfort a des admirateurs chez les gens du monde. Son comportement exemplaire suscite même des conversions.

A La Rochelle, la femme du gouverneur, Mme de Mailly, devient une dévote de la Vierge et s'étant retirée à Paris, fréquente assidûment l'église Saint-Sulpice. Cette métamorphose a fait grand bruit dans les salons rochelais où l'on ne parle plus que de l'étrange prédicateur qui prêche au couvent des dominicains. Une demoiselle de la société, Bénigne Pagé, fille d'un fonctionnaire des finances, fait alors le pari de se rendre à un sermon de Montfort pour en rire ostensiblement. Elle s'est juré de désarçonner l'orateur en lui coupant le fil de son discours.

Elle se rend un soir à la chapelle des dominicains, parée de ses plus beaux atours, espérant bien une de ces interruptions de sermon que Montfort ne sait éviter face aux mondains. Elle se régale à l'avance d'une apostrophe publique, pensant le tourner en ridicule aux yeux du monde. Mais Montfort ne tombe

pas dans le piège de la séductrice et se contente d'un regard de compassion pour la «jeune pécheresse ».

Comme il a le don de faire pleurer son auditoire par des récits imagés des malheurs du monde, l'assistance fond bientôt en larmes et la jeune fille est elle-même tout émue. Dans la nuit, elle rassemble quelques affaires et va sonner à la porte du couvent des clarisses, se jurant de ne plus voir personne. Les parents se résignent à la perte de leur fille, non sans avoir menacé auparavant de brûler le monastère des clarisses. Leur fille prendra le nom de sœur Saint-Louis, en souvenir de Montfort. Son exemple est contagieux : plusieurs jeunes filles entrent à sa suite dans les couvents de La Rochelle.

A Villiers-en-Plaine, entre Niort et La Rochelle, c'est le tour de Mme d'Orion. Celle-ci a laissé le récit de sa propre conversion :

« J'engageai donc M. d'Orion à aller passer le temps de la mission à Villiers, avec dessein formé intérieurement de ne point faire ma mission, et aussi de bien examiner tout ce que ferait ou dirait M. de Montfort pour m'en divertir après la mission.

« Après avoir réfléchi pendant plusieurs jours sur ce que je ferais ou sur ce que je ne ferais pas, je pensai que je ferais mieux, pour le bon exemple, d'y aller, attendu que mon mari était le seigneur de cet endroit et que les habitants, voyant que le seigneur et la dame n'y étaient pas, penseraient que, ne demeurant qu'à une lieue de là et ayant un ménage, ils regardaient avec mépris cette mission et que cela empêcherait le fruit, ce que je regardais comme un grand mal. »

Le prédicateur logeait chez elle dans un logis aménagé pour lui, qu'il appelait toujours sa Providence. Mme d'Orion ne put contenir sa curiosité et se rendit secrètement voir le local qu'il s'était aménagé :

«Je dérobai un moment qu'il avait laissé; il y avait longtemps que je veillais pour visiter son lit, et je le trouvai tel que je le dis.

« Il couchait dans une chambre où il avait tout ôté du châlit et il y avait mis des fagots de sarments, deux draps de lit et une couverture. »

Mme d'Orion, intriguée par ce prêtre dont on lui avait dit le plus grand mal et le plus grand bien à la fois, commençait à être séduite par le personnage.

Certes, elle supportait mal la présence encombrante des mendiants à sa table.

« A tous les repas, dit-elle, il avait un pauvre ou deux à ses côtés qui, quelquefois, étaient bien dégoûtants. Il partageait avec eux tout ce qu'on lui servait sur son assiette et toujours leur donnait ce qu'il croyait être le meilleur morceau, ne buvait jamais sans leur en donner; et lorsque les grâces étaient dites, il les embrassait et les conduisait jusqu'à la rue, son chapeau sous le bras.

»

Mais, au bout de quinze jours, la châtelaine était conquise :

« Lorsque j'eus ouï tous ses sermons qui avaient été faits, et vu sa façon de vivre et sa régularité dans tous ses moments d'oraison, de prière et toutes ses conversations qui étaient toutes très gaies, très édifiantes et très amusantes, et même où souvent, je badinais exprès avec lui pour voir s'il ne se fâcherait point ou ne se scandaliserait point de bien des propos et chansons étourdies que je lui disais, il prenait tout en badinant et me faisait en riant des morales très douces; au bout de quinze jours, dis-je, j'eus le cœur pénétré du désir de faire ma mission.

« Il ne trouvait jamais, dans le tribunal, personne de si criminel que lui. Il était comme un ange envoyé de Dieu au confessionnal. »

Mais les nouveaux convertis comme Mme d'Orion restaient une minorité. Elle a rapporté le souvenir d'un incident survenu lors de cette même mission de Villiers.

« Le jour du carnaval, il fit planter les croix au village de Champ-Bertrand. Une dame de La Porte-Bouton donna à dîner ce jour-là pour cinq cents personnes et tout ce beau monde alla assister à la plantation.

« Or, parmi les invités il y avait un chevalier et sa dame qui, au milieu de son discours, lui firent toutes les invectives que l'on peut dire en pareille occasion, l'appelant l'Antéchrist, lui disant qu'il séduisait le peuple pour avoir de l'argent et ne débitant que des faussetés et mille autres choses qui durèrent bien un quart d'heure et demi. Il alla se jeter à genoux à leurs pieds et leur demanda pardon de ce qu'il avait dit qui les eût scandalisés et de les avoir obligés d'avoir tant offensé Dieu. Ils eurent tant de honte qu'ils s'enfuirent sans dire mot. »

Cette réprobation des gens du monde comme dans une partie de l'Église contraste avec sa popularité chez les pauvres gens. On peut dire que le peuple l'a canonisé de son vivant, alors même que l'Église, partageant l'opinion des milieux éclairés, reste sur sa réserve. Il est devenu un saint que le peuple s'approprie totalement, s'annexe pour son propre compte.

Or, au même moment, les gens du monde, suivant les premiers philosophes, commencent à prendre leurs distances avec la religiosité populaire. Ils critiquent ouvertement le modèle du « saint prêtre » offert par Grignon de Montfort. Et l'Église elle-même est écartelée. Une partie de ses membres épouse les reproches des philosophes, mais une autre prend la défense de la religion populaire.

Grignon de Montfort devient un point de mire, adulé par les uns, méprisé par les autres. On fait le vide autour de lui. Il ne pourra pas réaliser son souhait le plus cher : fonder un ordre religieux qui lui survive. Heureusement, un évêque va le soutenir dans sa tâche : Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, préoccupé comme lui par l'évangélisation des pauvres.

## **CHAPITRE X - LES DERNIÈRES MISSIONS ET LA FONDATION D'ORDRES RELIGIEUX**

En mai 1711 Grignon de Montfort arrive à La Rochelle; il n'a encore jamais rencontré Mgr de Champflour, en poste depuis 1702. Face à ses persécuteurs réels et imaginaires, le prélat lui est acquis à l'avance. C'est un ancien élève de M. Tronson à Saint-Sulpice ; il partage les mêmes préoccupations missionnaires que Grignon de Montfort et il ne lui reprochera pas sa dévotion excessive à la Vierge Marie et son prosélytisme fougueux. Bien au contraire, il le soutiendra dans son œuvre d'apostolat, d'autant que son diocèse en a grand besoin. La Rochelle est l'ancienne capitale du protestantisme; les campagnes alentour ne sont guère pratiquantes. Montfort a donc l'entière confiance de l'évêque pour prêcher dans tout le diocèse.

A La Rochelle, il choisit l'église des dominicains; il est en effet tertiaire de saint Dominique depuis novembre 1710. Il commence par une grande mission dans la ville protestante en août 1711. Comme à l'accoutumée, il va prêcher trois missions séparées, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, la troisième pour les soldats, très nombreux dans la garnison de la ville.

Il n'a aucun goût pour la conversion forcée des protestants, telle que l'a pratiquée l'intendant Marillac de sinistre mémoire en 1681. Au contraire, il compte s'appuyer uniquement sur le caractère grandiose des cérémonies et la ferveur exemplaire des participants.

Les huguenots avaient un grand respect à l'égard de la Bible et accusaient les catholiques romains d'oublier les textes sacrés. Aussi, dans chaque paroisse anciennement huguenote, il organise une procession au cours de laquelle le livre de la Bible est solennellement porté sous un dais brillant de tous ses ors jusqu'à l'église.

Mais il est un brin provocateur en mettant son point d'honneur à créer partout des confréries du rosaire. Il n'est pas sans ignorer que les réformés n'apprécient pas le culte de la Vierge. Cependant, il se méfie des critiques et il demande respectueusement la permission de créer des confréries au maître général des dominicains à Rome. Il lui fait parvenir une lettre par le provincial des dominicains de France que celui-ci accompagne de ses propres recommandations.

C'est un véritable défi que Montfort lance en terre protestante à tous ceux qui lui reprochent sa dévotion excessive à la Vierge Marie; néanmoins, dans toutes les paroisses où il se rend, il accomplit à merveille son œuvre de création des confréries du rosaire, avec la bénédiction de Mgr de Champflour.

La mission de La Rochelle est la plus haute en couleur des missions de

Montfort; elle bénéficie du soutien officiel de l'ensemble des autorités civiles, militaires et religieuses. D'ailleurs, les soldats de la garnison assurent la sécurité des processions, car on craint encore des manifestations d'humeur des réformés.

Le gouverneur militaire, M. de Mailly, regarde défiler les processions dans les rues de la vieille cité, du haut de son balcon.

L'évêque de La Rochelle est le seul de tous les prélats qu'il a connus à présider en personne les cérémonies. Il tient à témoigner de son soutien en donnant lui-même une bénédiction du saint sacrement.

Ainsi, dans la ville calviniste, Montfort est le bienvenu : la monarchie et l'Église font cause commune face aux réformés. Ici, personne n'oserait se plaindre des libertés qu'il prend parfois avec les dogmes : il officie pour la seule religion reconnue du royaume!

Il devient populaire auprès des soldats en tranchant leurs litiges et en leur donnant des conseils. Il élabore pour eux un règlement de vie, simple et précis, sous forme d'un cantique facile à graver dans la mémoire.

*J'abhorre la femme et le vin,  
Tous deux sont un mortel venin  
Et tous deux me désarment.  
J'évite toute oisiveté,  
Je travaille avec sainteté,  
J'évite les danses, les jeux,  
Les cabarets et mauvais lieux  
Dont les démons me charment.*

Le gouverneur militaire apprécie le bon ordre qui règne dans le régiment et il le récompense en l'invitant à sa table. Montfort, une fois n'est pas coutume, accepte ce déjeuner. Mme de Mailly, la femme du gouverneur, essaye de lui faire plaisir en envoyant chanter des cantiques une de ses domestiques maures, qui a une très belle voix!

La mission des soldats est une grande réussite : « Tous les soldats y marchèrent nu-pieds, tenant un crucifix dans une main et un chapelet dans l'autre. Un officier, à leur tête, aussi nu-pieds, portait un étendard de la croix. Tous chantaient les litanies de la Sainte Vierge. Les chantres disaient : " Sainte Vierge, demandez pour nous "... et le chœur répondait : "... l'amour de Dieu! "

»

A la fin de cette mission très suivie, deux immenses croix sont plantées, l'une à la porte Dauphine et l'autre à la porte Saint-Nicolas.

Alors que la croix de la porte Saint-Nicolas est lentement dressée, Montfort

exalte le mystère de la Rédemption devant une foule énorme qui sanglote. Soudain, des cris montent de la foule. M. des Bastières, qui relatera ces faits, croit immédiatement à une attaque huguenote quand il parvient à distinguer dans le brouhaha général ce que crie en fait la foule :

- Miracle! Miracle! Nous voyons des croix en l'air! crient les gens.

M. des Bastières ne voit rien, pas plus que Montfort qu'il interrogera ensuite. D'après la tradition, certains ont vu les croix, d'autres non.

L'abbé Pauvert, un des biographes de Montfort, commentera ainsi cette apparition étrange de croix dans le ciel : « Il ne faut pas s'étonner si Dieu les a fait paraître à plusieurs personnes et les a cachées aux autres : ça a été peut-être pour fortifier la foi de ceux qui étaient chancelants sur le mystère de Jésus crucifié, les autres n'ayant pas besoin de ce signe extérieur. »

Montfort prêche souvent dans les communautés religieuses féminines, très nombreuses à La Rochelle. En effet, celles-ci accueillent des jeunes filles protestantes converties, parfois enlevées à leurs parents en échange d'une bonne éducation. Ces institutions charitables bénéficient du soutien de la famille royale. Montfort enflamme le cœur de ses admiratrices; celles-ci désirent qu'il leur laisse un souvenir de son passage, une relique en quelque sorte. Comme il a gardé son habitude de sculpter de petites statues en bois de la Vierge tout en méditant, il leur laisse ces précieux souvenirs qu'elles pourront ensuite vénérer.

Sa préférence va au couvent de la Visitation, dont l'ordre a été fondé par François de Sales, car on y voue un culte au Sacré-Cœur, depuis les apparitions de Paray-le-Monial. Ce sera l'occasion pour lui de composer quelques cantiques au Sacré-Cœur pour les moniales.

Les succès rochelais de Montfort indisposent encore une fois les libertins à son égard et les propos malveillants vont bon train.

- Il est pire que tous les démons d'enfer; c'est un hypocrite qui séduit le menu peuple. On rendrait un grand service à l'État si on faisait disparaître ce malheureux; si je le rencontrais dans un lieu écarté, je le percerais d'un coup d'épée.

Quelqu'un a rapporté cette anecdote savoureuse : « J'étais à La Rochelle lorsque cet Antéchrist fit une mission à Saint-Louis. Deux de mes amis et moi, nous y allons une fois à dessein de l'entendre. Sitôt entrés, nous voilà de rire ; il nous apostropha, en s'écriant de toutes ses forces : « Qui sont ces trois gens qui viennent d'entrer avec des perruques poudrées? Le démon les a suscités pour empêcher le fruit de la mission; qu'ils sortent au plus tôt, ou je vais descendre de la chaire. »

« Puis il s'arrêta un instant. Nous sortîmes, et il recommença à prêcher. Si nous



avons tenu ce charlatan à l'heure même, nous l'aurions exterminé. Nous avons depuis cent fois cherché l'occasion de le rencontrer seul, à l'écart; sûrement, nous lui aurions donné son compte. »

Les compères essayent bien de tendre un guet-apens au prédicateur inopportun. Ils l'attendent au coin d'une rue, mais celui-ci emprunte un autre chemin : la main de Dieu l'a encore une fois sauvé!

A La Rochelle, on tente aussi de l'empoisonner: on répand du poison dans un bouillon. Il s'en aperçoit vite et prend des remèdes qui le guérissent. Mais sa santé en restera fort altérée.

Cette aventure a donné prise à la croyance au complot, qui hantait les catholiques rochelais, fervents sujets de Sa Majesté. On croit voir des bateaux anglais croiser dans les parages, d'autant que le royaume est toujours en guerre contre les princes étrangers; en 1711, c'est la guerre de Succession d'Espagne. On craint aussi beaucoup les corsaires de Guernesey, qui profitent des troubles pour infester les parages des côtes.

Or Montfort - est-ce une bravade ou une provocation de sa part? - choisit ce moment pour aller prêcher une mission à l'île d'Yeu où Mgr de Lescure, évêque de Luçon, lui a demandé d'aller. On l'informe qu'un complot calviniste se foment : un marché a été conclu pour livrer les missionnaires à un corsaire anglais!

Il n'accorde pas foi à ces balivernes; il décide de partir. C'est une petite expédition à l'époque : seules des chaloupes font la traversée, et encore faut-il trouver un maître de chaloupe. On assure alors à Montfort que les corsaires de Guernesey rôdent dans les parages! Néanmoins, il embarque : mais à trois lieues de la côte, alors que le vent ne gonfle plus la voile latine, des corsaires apparaissent au loin. Tous les matelots s'écrient :

- Nous sommes pris! nous sommes pris!

Montfort, toujours imperturbable, le pied marin, chante ses cantiques. Il exhorte ses compagnons d'infortune à l'imiter devant ce péril imminent mais ceux-ci, atterrés, ne peuvent sortir une seule strophe. Aussi, récitent-ils tous le chapelet d'un seul cœur. L'un des bateaux corsaires progresse dangereusement et les vents ne sont guère favorables à la chaloupe. Montfort implore la Vierge. Les vents tournent aussitôt, les mettant hors de portée du canon ennemi; et tous entonnent le Magnificat en action de grâces.

Grignon de Montfort rencontre à l'île d'Yeu une population de marins durement éprouvés par leur périlleux métier. La Vierge Marie n'a-t-elle pas son étoile dans le ciel, Stella Maris, qui guide dans la tempête et aide par sa lueur, à rentrer au port. Combien de marins ont eu la vie sauve grâce à cette Vierge qu'ils ont implorée lorsque le bateau était la proie des flots déchaînés!

Montfort pénètre donc sur une terre déjà conquise à l'avance à la dévotion à la

Vierge. Sa statue trône dans toutes les chapelles de l'île et les femmes viennent y prier dès que le moutonnement des vagues annonce une tempête en mer.

Il n'y a qu'un seul esclandre pendant sa mission, prêchée à Saint-Sauveur : le gouverneur militaire de l'île refuse de participer aux cérémonies, faisant montre de la même hostilité que ses semblables du continent. Il le laisse cependant édifier un calvaire sur un promontoire.

En juillet 1712, au retour de ses prédications de Vendée, il est à nouveau en Aunis. Il sillonne la bande littorale, de La Rochelle à l'île d'Oléron, en passant par Fouras et l'île d'Aix. Ces paroisses de bord de mer sont très difficiles : les gens y vivent de la pêche ou de la culture des moules. Pêcheurs et boucholeurs sont peu religieux. Les prédications de Montfort les laissent indifférents. Il a beau sévir contre les marchands, les revendeurs des produits de la mer et leur prédire maintes catastrophes, il se heurte à un mur. Autant de mauvaises paroisses à marquer d'une croix noire!

Il prêche ainsi en vain à Thairé, Saint-Vivien, Esnandes, Courson.

Miné par la maladie, il sent sa fin proche : or il garde toujours l'espoir de voir se joindre à lui quelques prêtres pour ses missions et veut donner naissance, avant de mourir, à un ordre exclusivement missionnaire. En juillet 1713, il fait un voyage à Paris pour rencontrer les sulpiciens. Il tente de convaincre les supérieurs de Saint-Sulpice de lui envoyer quelques prêtres pour le suivre dans ses missions.

Son ami Poullart des Places est mort à trente et un ans en 1709; un prêtre, originaire aussi du diocèse de Saint-Malo, M. Bouic, l'a remplacé à la tête de la communauté du Saint-Esprit. Celui-ci l'invite à donner des conférences aux jeunes séminaristes, dans l'espoir de susciter des vocations. Mais la vie future que Montfort leur propose n'est pas nécessairement faite pour les séduire; il ne leur offre que le renoncement total au monde et il faut être bien téméraire pour le suivre.

- Imitiez la pauvreté des Apôtres, leur dit-il, dépouillez-vous de tout comme eux, ne tenez en rien à la terre. Alors tout vous sera possible, parce que Jésus-Christ sera en vous comme il était en eux.

La sagesse de l'Évangile, c'est de « s'appauvrir, se mortifier, se cacher, s'apetisser, s'humilier pour plaire à Dieu ».

Ses prédications sont très suivies. Mais il ne peut convaincre un seul séminariste de le rejoindre en dépit de l'accueil courtois qu'il a reçu. Il leur laissera une statue de la Vierge revêtue d'un ample manteau ouvert en éventail, à l'ombre duquel il y a douze petites figures de prêtres, les mains jointes et les yeux fixés sur la Vierge.

Il est de retour à La Rochelle fin août 1713. Il tombe alors gravement malade et se fait soigner dans l'hôpital des frères de la Charité. Le séjour infructueux de

Paris l'a particulièrement aigri. Il se compare, dans l'une de ses lettres, à « une balle dans un jeu de paume », que tout le monde se renvoie : « Je suis comme une balle dans un jeu de paume; on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté qu'on la pousse de l'autre en la frappant rudement; c'est la destinée d'un pauvre pécheur; c'est ainsi que je suis sans relâche et sans repos depuis treize ans que je suis sorti de Saint-Sulpice. »

Au printemps de 1714, il descend vers le diocèse de Saintes pour prêcher une mission au Vanneau. L'évêque en est Mgr Le Pileur depuis le 14 avril 1711. Or, la Bulle *Unigenitus* a été publiée le 8 septembre 1711. Bien que l'évêque de Saintes ne soit pas janséniste, son entourage accueille très mal cette nouvelle immixtion papale dans les affaires religieuses qui touchent le royaume de France.

La mission du Vanneau subit les contrecoups de la bulle. L'évêque de Saintes retire leurs pouvoirs aux missionnaires; il leur permet cependant d'achever leur mission.

Montfort revient dans la citadelle rochelaise qui est devenue son havre de paix. Là, il est à l'abri des intrigues jansénistes et gallicanes.

Il prêche dans le courant de l'année 1714 dans l'île d'Oléron, à Saint-Christophe, Vérines, Saint-Médard, Le Gué d'Alleré, Saint-Sauveur, Nuailé, La Jarrie, Croix-Chapeau, Marennes.

L'été 1714, Grignon de Montfort, de plus en plus hanté par son désir de fonder un ordre missionnaire, part en Normandie consulter son ami d'enfance et d'adolescence, Jean-Baptiste Blain, devenu chanoine à Rouen.

Il arrive à Avranches le 14 août 1714. Le 15 août, jour de la fête de l'Assomption, il reçoit une nouvelle « croix » : l'évêque d'Avranches Mgr Desmaretz, lui interdit non seulement de prêcher mais même de dire la messe dans son diocèse. Il s'était déclaré contre la bulle *Unigenitus*.

Montfort loue aussitôt un cheval pour aller dans le diocèse voisin de Coutances. Il peut célébrer une messe en ce jour saint à Villedieu-les-Poêles.

Le 17 août, il est à Saint-Lô. Il y prêche d'abord dans un hôpital, son lieu de prédilection quand il arrive dans une ville nouvelle. Il est autorisé à commencer une prédication dans la cathédrale Notre-Dame. Mais elle est interrompue par les cabales provoquées par sa venue. Le vieil évêque de Saint-Lô, Mgr Loménie de Brienne, cède aux pressions des jansénistes, mais son collègue de Coutances le fait revenir sur sa décision.

Finalement, la mission est un succès. Il excelle dans l'art de mettre fin aux litiges qui opposent les habitants d'une ville vouée au gros commerce et siège d'un bailliage et d'une élection. Il reprend ses conférences dialoguées, répondant tour à tour aux libertins et aux jansénistes.

Montfort arrive enfin à Rouen. Jean-Baptiste Blain, qui ne l'avait pas revu depuis dix ans, retrouve un homme vieilli, maigre, les cheveux blanchis; son organisme usé laisse présager une mort prochaine.

Il vient demander conseil à son meilleur ami parce qu'il s'interroge sur la haine qui le poursuit et s'étonne de ne pas trouver de prêtres pour l'accompagner dans ses missions.

Blain va essayer de lui fournir la réponse. Lui-même a refusé de le suivre et n'admet pas le spectacle rebutant que son ami donne du prêtre idéal; il comprend fort bien que ses humiliations publiques, son non-respect de la bienséance dissuadent les postulants qui se présentent.

« S'il voulait s'associer dans ses desseins et dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, disait J.-B. Blain, il devrait rabattre de la rigueur de sa vie ou de la sublimité de ses pratiques de perfection. »

Grignon de Montfort est un entêté qui dédaigne tous les conseils de prudence. Finalement, se demande J.-B. Blain, ne mérite-t-il pas tous ses déboires? Ne faut-il pas mieux accomplir moins de bien et rester dans l'obéissance? Ses excentricités n'apportent-elles pas de l'eau au moulin des libertins, qui se moquent du spectacle qu'il donne de la religion? N'a-t-il pas eu les mêmes supérieurs que lui à Saint-Sulpice? Et ces saints hommes ne font-ils pas le bien en silence, tout en étant respectés? Montfort est-il plus efficace dans son apostolat?

Voilà les questions que se pose Jean-Baptiste Blain. Il égrène devant Louis-Marie Grignon de Montfort la litanie des reproches qui lui sont faits, mêlant son opinion personnelle à l'ensemble des critiques du siècle. Montfort n'est pas à court d'arguments pour lui répondre; mais ceux-ci dénotent la singularité du personnage.

Lors de son séjour à Rouen, il prêche dans deux communautés de religieuses, notamment chez les sœurs du Sacré-Cœur d'Ernemont dont s'occupe Jean-Baptiste Blain. Pendant son sermon, il adopte un comportement étrange dont il a coutume, selon son ami Blain, mais dont il feint de ne pas s'apercevoir. Une jeune moniale le fixe intensément. Est-ce pour le désarçonner? Les femmes semblaient s'être fait une spécialité de donner des distractions au saint homme pendant ses sermons. Toujours est-il que Grignon de Montfort l'apostrophe violemment :

Vous me regardez, lui dit-il : convient-il qu'une jeune fille fixe ses yeux sur un prêtre?

J.-B. Blain donnera l'interprétation de ce comportement étrange dans ses Mémoires : « Cela me fit juger qu'il n'était pas maître de certaines singularités qui lui échappaient sans qu'il y fît attention, et qui servaient de matière à l'humilier. »

Interrogé sur cet incident, il lui répond qu'il ne vit pas par lui-même, mais que c'est Dieu qui se manifeste en lui; aussi se laisse-t-il guider par la Providence, acceptant tout ce qui lui arrive comme un don du ciel. En conséquence, il reconnaît qu'il n'a pas conscience de ses mœurs singulières.

Mais où trouvez-vous dans l'Évangile des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires? Pourquoi n'y renoncez-vous pas ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent parce que vos singularités les attirent, lui répond J.-B. Blain.

Mais Grignon de Montfort estime qu'il applique l'Évangile à la lettre, jusqu'à l'avoir parfaitement intériorisé. Il découvre la vie au gré des événements, comme s'il lui arrivait les mêmes aventures qu'au Christ.

Il imite le Christ en tout point. Il sait que cette voie le mène tout droit au Golgotha et s'en réjouit. Plus il souffre plus il est proche du Christ. C'est la voie qu'il a choisie, la plus courte, dit-il, pour aller à Dieu. N'était-ce pas la même qu'avaient choisie ses prédécesseurs, les Apôtres, les saints comme François d'Assise et Bernardin de Sienne? Pour lui, sa vie n'a donc rien de si extraordinaire, car d'autres l'ont vécue avant lui.

La vie est un combat incessant contre le démon, un corps à corps, dit-il, Jean-Baptiste Blain a conscience d'avoir en face de lui un homme hors du commun. Il se console en pensant que ses « saillies de zèle » ne sont que l'exacerbation de sa sainteté.

Il sait bien que M. Leschassier, en qui il a une confiance sans bornes a reconnu autrefois la perfection de Montfort. Aussi s'interroge-t-il : faut-il couper les ailes à une puissante personnalité et la juger seulement selon les règles de la convenance qu'on applique aux hommes ordinaires?

Il ne sortira rien de l'entretien entre les deux hommes. Grignon repart comme il est venu. Son ami Blain refuse toute collaboration à son œuvre missionnaire.

A son retour de Normandie, Montfort s'arrête à Nantes. Il s'y repose dans cette maison des incurables qu'il avait fondée. Il lui tient à cœur d'y transporter, avant de mourir, les fameuses statues qui devaient orner le calvaire de Pontchâteau.

Puis il gagne Rennes, la ville de son adolescence qui, selon lui, est devenue une nouvelle Babylone. On y festoie beaucoup et les gens du monde se moquent éperdument de la religion. La marquise de Sévigné a confirmé cette réputation de Rennes : la réunion des États de Bretagne, a-t-elle raconté, était l'occasion d'un grand étalage de toilettes et le gouverneur y donnait force banquets auxquels venaient le ban et l'arrière-ban des États.

Mais, surtout, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les milieux parlementaires

s'affranchissent de toute tutelle, celle de la monarchie comme celle de l'Église. Il n'est pas surprenant que Grignion de Montfort ait violemment dénoncé dans un cantique les mœurs de ces milieux, qui rejettent ostensiblement la religion qu'il prêche.

*On y passe la journée  
Sur la rue ou dans les jeux.  
L'église est abandonnée,  
Son séjour est ennuyeux,  
Une heure y semble une année.*

*Que de femmes malheureuses  
Sous un air de gaîté!  
Que de filles scandaleuses  
Sous un air de sainteté!  
Que de têtes orgueilleuses  
Sous un habit emprunté!*

*Que voit-on dans les églises?  
Souvent des badins, des chiens,  
Des causeuses, des mieux mises;  
Des libertins, des païens,  
Qui tiennent là leurs assises  
Parmi très peu de chrétiens,  
Adieu Rennes...*

Une seule personne de la haute société rennaise a été conquise par Grignion de Montfort, c'est M. d'Orville le subdélégué de l'intendant de Bretagne. Il habite un hôtel particulier sur une place assez écartée dans la rue Haute : c'est un lieu de rendez-vous et des désordres s'y produisent, qui indisposent le malheureux homme devenu dévot.

- Plaçons au-dessus de votre portail, dans une belle niche, une statue de la Vierge Marie; j'ai confiance que l'on verra bientôt cesser les scandales, lui conseille-t-il.

Il prend alors l'habitude de réciter le chapelet tous les soirs devant la statue, entouré de pieux voisins.

Les libertins tentent de revenir mais M. d'Orville les disperse avec un fouet. Il est très gêné quand les carrosses de ses amis passent devant son hôtel. Selon la tradition, il tient bon, ne craignant pas d'afficher publiquement sa dévotion devant de nobles gentilshommes.

En novembre 1715, Grignon de Montfort retourne à La Rochelle. Dès lors, il ne quittera plus le diocèse jusqu'à sa mort. Il se contente de rayonner autour de la ville, allant parfois se reposer dans son ermitage de Mervent.

Mais plus l'heure de sa mort approche, plus il souhaite laisser une compagnie de missionnaires qui lui survive : « Mon très cher père, avait-il écrit autrefois à M. Leschassier, je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Église, de demander continuellement, avec gémissment, une petite et pauvre compagnie de bons prêtres qui exerce sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge. »

Il n'a que trop vérifié lors de ses pérégrinations la déchristianisation générale. Trop d'églises dans les campagnes sont à l'abandon. Trop de prêtres vivent comme les gens du monde, alors que les gens du peuple ont besoin de connaître Jésus-Christ.

Il veut constituer des équipes de missionnaires qui sillonnent le pays, comme le Christ parcourait la Palestine suivi de ses disciples. Il n'a cure des gens du monde, seules comptent les campagnes désormais.

Dans un de ses cantiques, il opposait les églises abandonnées aux demeures luxueuses des gens du monde :

*Tout reluit chez Monsieur, il est très bien meublé,  
L'Église est dans l'oubli, l'autel est dépouillé (...)  
Un crucifix rompu, des tableaux tout poudreux  
Des linges tout pourris, des ornements crasseux,  
Des livres déchirés, la lampe sans lumière,  
Toute chose à l'envers, jetée dans la poussière.*

Face à l'impiété qui gagne le monde, il ressent ce besoin urgent de fonder une compagnie. Le temps presse car la fin du monde va arriver, il faut s'y préparer, sauver ce qui peut encore l'être. Il s'inquiète de l'état de l'Église, signe de la fin des temps toute proche :

« Votre divine loi est transgressée ; votre Évangile est abandonné ; les torrents d'iniquité inondent toute la terre et entraînent jusqu'à vos serviteurs; toute la terre est désolée; l'impiété est sur le trône; votre sanctuaire est profané, et l'abomination est jusque dans le lieu saint », clame-t-il dans sa prière.

Or il est seul, il n'a aucun appui. Les supérieurs de Saint-Sulpice sont restés très méfiants vis-à-vis de lui. Cependant, malgré les réticences, on accepte de lui envoyer, de temps en temps, de jeunes prêtres pour l'aider dans ses missions; mais ceux-ci ne sont pas liés par des règles strictes et ils peuvent quitter le missionnaire quand ils le désirent. Ainsi sera-t-il toute sa vie abandonné par ses acolytes d'un moment. Seuls quelques-uns lui demeureront fidèles, comme M.

Vatel.

Il est tenaillé par ce désir de créer une véritable petite armée, une compagnie de guerriers fougueux marchant l'étendard au vent dans les campagnes, comme les croisés en Terre sainte. Il parle d'une « armée bien rangée en bataille et bien réglée, pour attaquer de concert les ennemis de Dieu qui ont déjà sonné l'alarme. Ils lanceront, par leurs ardentes prières, des traits contre leurs ennemis, pour les terrasser ou les convertir.

Peu de temps avant sa mort, il lance un appel désespéré à Dieu pour qu'il exauce ses vœux, dans une prière restée célèbre sous le nom de Prière embrasée. Il compare ses missionnaires aux « animaux mystérieux d'Ezéchiel, qui auront l'humanité de l'homme, par leur charité désintéressée et bienfaisante envers le prochain ». Ils auront « le courage du lion, par leur sainte colère et leur zèle ardent et prudent contre les démons, les enfants de Babylone; la force du bœuf, par leurs travaux apostoliques et leur mortification contre leur chair; et, enfin, l'agilité de l'aigle par leurs contemplations en Dieu ».

Aimant utiliser ces comparaisons avec les animaux, il décrit sa compagnie comme « un troupeau d'agneaux paisibles (...) ramassés parmi les loups; une compagnie de chastes colombes et d'aigles royaux parmi tant de corbeaux; un essaim de mouches à miel parmi tant de frelons; une troupe de cerfs agiles parmi tant de tortues; un bataillon de lions courageux parmi tant de lièvres timides ».

Sa compagnie, il l'a toujours voulu ainsi, s'appellera Compagnie de Marie, de la même façon qu'Ignace de Loyola avait appelé la sienne Compagnie de Jésus. Le choix de cette appellation prouve l'importance qu'il attache à la Vierge Marie, comme rempart contre le démon, principal ennemi des hommes. Les membres de cette compagnie seront mariés à la Vierge Marie, afin de « devenir plus blancs que la neige par leur union à Marie », et de « s'enrichir de la rosée du ciel ».

Dans la Genèse, Yahvé avait dit : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta race et la sienne, et elle t'écrasera la tête ».

Les missionnaires de Montfort seront d'abord des serviteurs de Marie, « portés dans son sein, attachés à ses mamelles, nourris de son lait, soutenus de son bras, enrichis de sa grâce ». Ses missionnaires se serviront « du saint rosaire comme d'une fronde. Ils brûleront comme des feux, aboieront comme des chiens, éclaireront les ténèbres du monde comme de vrais soleils. Ils écraseront partout où ils iront la tête du serpent ».

Mais cette compagnie de missionnaires tant désirée, il ne pourra la créer de son vivant. Ses disciples ne seront qu'éphémères car il les soumet à des austérités très pénibles et à des sautes d'humeur qui découragent leur bonne



volonté. Au bout de plusieurs missions, il est abandonné par la plupart d'entre eux. Néanmoins, des gens rencontrés au hasard, des « vagabonds de Dieu » le suivent parfois, comme ce Mathurin, rencontré dans une église de Poitiers vers 1706, qui l'accompagnera partout. Très dévoué à Montfort, ce Mathurin n'était pas prêtre; il ne recevra d'ailleurs la tonsure qu'après la mort de Montfort et ne deviendra jamais prêtre. Il mourra en 1760.

Toutes les discussions qui naissent autour de sa personne sont peu faites pour enthousiasmer les postulants. Les interdictions d'officier édictées par les évêques ne font que les rebuter. Les ennuis que Montfort s'attire retombent toujours sur son entourage d'un moment.

Il en convient lui-même : « Je ne suis jamais dans aucun pays que je ne donne un lambeau de ma croix à porter à mes meilleurs amis, souvent malgré moi et malgré eux; aucun ne peut me soutenir et n'ose se déclarer pour moi qu'il n'en souffre et quelquefois qu'il ne tombe sous les pieds de l'enfer que je combats, du monde que je contredis, de la chair que je persécute. Une fourmilière de péchés et de pécheurs que j'attaque ne me laisse ni à aucun des miens aucun repos. »

A sa mort, en 1716, il ne sera assisté que de deux disciples, Adrien Vatel et René Mulot.

Adrien Vatel, prêtre originaire du diocèse de Coutances a vu Montfort à Paris, au séminaire Saint-Sulpice, mais il répond à l'appel du large et part aux colonies, comme beaucoup de jeunes prêtres ardents; c'est au hasard d'une escale à La Rochelle qu'il rencontre réellement Grignon de Montfort pour la première fois en 1713. Il reste à terre et décide de le suivre ; il l'accompagne dans ses missions jusqu'à sa mort en 1716; il prononcera ses vœux en 1722, entre les mains du père Mulot.

René Mulot, lui, deviendra le véritable exécuteur testamentaire de Louis-Marie Grignon de Montfort. Né à Fontenay-le-Comte, il est devenu prêtre et va aider un cousin, vicaire à Soullans, l'abbé Collin; c'est là qu'il rencontre Montfort qui prêche dans la paroisse voisine de La Garnache. Une santé très chancelante l'oblige à quitter Soullans et à se retirer chez son frère, le prieur de Saint-Pompain. Le père Mulot est presque paralysé. Grignon de Montfort se déplace, sur sa prière, pour faire une mission à Saint-Pompain en 1715. Le lien entre les deux hommes est scellé. Le père Mulot devient l'héritier de Montfort.

Mulot et Vatel ne commencent à « missionner » officiellement que pendant le carême 1718.

Grignon de Montfort détermine les règles de la compagnie rêvée en 1713. Il ne veut pas de prêtres sédentaires mais des hommes allant comme lui, de paroisse en paroisse, au gré de la Providence, jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Cela implique l'absence de lieux fixes pour ces hommes ayant rompu

toute attache avec le monde et entièrement dévoués à la cause de Dieu. Il ne fait qu'une exception, la maladie. Il admet alors qu'ils puissent se reposer dans un lieu déterminé. Il redoute à ce point l'enlèvement de ces prêtres dans une cure devenue villégiature qu'il leur interdit dans son projet de règlement de « vicarier, régir des cures, enseigner la jeunesse ou former des prêtres dans les séminaires ». Les missionnaires doivent être gens de nulle part et de partout, toujours prêts à partir là où on les appelle.

Ses vœux seront loin d'être respectés dans leur intégralité. Ses disciples n'éviteront pas une certaine sédentarisation, en s'établissant à Saint-Laurent-sur-Sèvre d'où ils rayonneront. Et la compagnie qu'ils créeront ne s'appellera pas Compagnie de Marie mais Communauté du Saint-Esprit, nom qu'avait donné Poullard des Places à son institution, car la plupart des premiers missionnaires viendront de cette maison.

Grignon de Montfort a beaucoup plus de succès auprès des femmes. Sa ferveur, son regard illuminé fascinent les jeunes filles et les dames de la société. Combien d'entre elles n'hésitent pas à lui venir en aide matériellement ! Il leur apparaît comme un saint.

L'ordre des filles de la Sagesse est fondé en 1715, avec la bénédiction de Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle.

Ses deux premières disciples et admiratrices, Louise Trichet que nous avons déjà évoquée et Catherine Brunet, s'occupaient des pauvres à l'hôpital de Poitiers. Louise avait été consacrée, mais pas Catherine. La Sagesse était le nom de l'association pieuse qu'à l'origine il avait créée à l'intention des malades et des infirmes de l'hôpital.

Grignon de Montfort n'eut pas d'ailleurs de relations très suivies avec elles, se contentant d'envoyer des lettres de temps en temps ; mais il n'avait pas oublié leur existence.

Aussi, en 1713, il s'entretient avec Mgr de Champflour de la possibilité de les faire venir à La Rochelle, pour enseigner dans les écoles charitables. Il sollicite les deux jeunes filles, une première fois, en 1713, sans obtenir de réponse ; il leur réécrit à la fin de 1714 :

« Vous faites, il est vrai, de grands biens en votre pays ; mais vous en ferez de bien plus grands dans un pays étranger. Et nous remarquons que, depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, Dieu a retiré de leurs pays ses plus grands serviteurs, parce que, comme dit Notre-Seigneur, personne n'est prophète dans son pays. Je sais que vous aurez des difficultés à vaincre ; mais il faut qu'une entreprise aussi glorieuse à Dieu et aussi salutaire au prochain soit parsemée d'épines et de croix, et si on ne hasarde pas quelque chose pour Dieu, on ne fait rien de grand pour lui. »

Louise Trichet semble avoir hésité avant de répondre favorablement ; elle subit

l'influence de l'évêque de Poitiers, Mgr de La Poype, qui avait ordonné à Montfort de quitter son diocèse en 1706. Ses parents eux-mêmes appartenant aux milieux parlementaires freinent le départ de leur fille et écrivent à Mgr de Champflour. L'évêque de La Rochelle répond lui-même à Louise Trichet :

« Comme vous lui avez marqué que tout ce qui vous arrêtaient était que Monsieur votre père et Madame votre mère ne voulaient pas vous permettre de quitter Poitiers pour venir ici, sans une assurance de ma part que je pourvoirai à ce qui sera nécessaire pour votre temporel, je puis vous assurer que je ne vous laisserai manquer de rien. »

Finalement, les deux novices arrivent à La Rochelle en avril 1715, pendant que Montfort prêche une mission à Taugon. Dès qu'il apprend la nouvelle de leur arrivée, il s'empresse de leur écrire et de leur faire ses premières recommandations. Cette lettre paternelle prouve à quel point Montfort pouvait être tatillon.

« Suivez dès à présent les petites règles que je vous ai envoyées et communiez tous les jours, parce que toutes deux vous en avez grand besoin, pourvu que vous ne tombiez en aucun péché véniel de propos délibéré. On m'a dit que vous couriez voir la ville; je n'ai pu croire cette vaine curiosité dans les filles de la Sagesse, qui doivent être à tout le monde un exemple de modestie, de recueillement et d'humilité. »

Il se mêle de tout, semblant avoir une prédilection pour entrer dans les menus détails; aussi ne peut-il s'empêcher d'ajouter des recommandations, comme « Apprenez à bien écrire et ce qui peut vous manquer; achetez pour cela quelques livres d'écriture moulée ». Il leur rappelle enfin la règle impérative du silence à observer rigoureusement : « Dans le commencement, vous ne pouvez être trop fermes à garder le silence et à le faire garder à la communauté et à l'école; car si vous laissez causer sans permission, tout est perdu. » Il ajoute à l'intention d'une institutrice : « Il ne faut pas que Marie-Reine aille dans la maison tout d'abord avec ses filles, qui ne sont pas stylées au silence qu'il faut garder. »

Il accueille ces chères novices au soir des Rameaux, le 14 avril 1715. C'est la joie des retrouvailles. Dix ans ont passé, pendant lesquels Montfort, pris dans l'engrenage de ses déplacements incessants, remettait toujours à plus tard la création d'un ordre de religieuses.

Son rêve est enfin réalisé et le dessein de Dieu accompli. Les deux novices portent l'habit de bure grise qu'il a créé autrefois pour elles à Poitiers. Curieusement, les règles qu'il a établies pour les femmes sont moins contraignantes que celles des hommes. Mgr de Champflour les approuve officiellement par un acte épiscopal le 1<sup>er</sup> août 1715.

Ce qui caractérise une fille de la Sagesse, c'est d'abord sa spiritualité. « Les

heureuses filles, dit-il, que le Saint-Esprit appellera de la funeste Babylone dans la compagnie des filles de la Sagesse, n'y viendront pas seulement pour porter le beau titre de filles de la Sagesse, mais pour apprendre les règles et les maximes de la divine Sagesse et pour les pratiquer parfaitement en s'y exerçant nuit et jour. »

L'abstinence de viande n'a lieu que le mercredi et le jeûne le samedi, et encore quand « elles se portent bien ». Montfort recommande surtout les petites mortifications : « Par exemple, dit-il, se priver d'une parole inutile, arrêter ses regards, étouffer un mouvement de colère, d'impatience... »

« Attachez-vous surtout à la mortification de votre volonté propre, en la soumettant à toute sorte d'obéissance pour l'amour de Dieu. »

Jusqu'à sa mort, il suit pas à pas la vie de ses premières « filles ». Il a trouvé là un terrain privilégié pour exercer son esprit pointilleux. Il ne cesse de leur envoyer des lettres de recommandations, pleines de conseils, comme celle du 31 décembre 1715 : « Ne vous impatientez pas de mon absence. Ma personne et ma propre volonté toute diabolique, quelque bonne qu'elle paraisse, gâte tout. Moins j'aurai de part à cet établissement, plus il réussira, j'en suis certain.

« Cependant, que chacune m'écrive tous les mois pour me marquer :

1° ses principales tentations dans le mois;

2° ses principales croix bien portées;

3° ses principales victoires sur soi-même, et qu'on m'instruise des principaux événements qui arriveront. »

« Je vous souhaite une année pleine de combats et de victoires, de croix, de pauvreté et de mépris », disait-il pour la nouvelle année 1716.

Marie-Louise Trichet recevra sa dernière lettre écrite quelques jours avant sa mort. Ce testament spirituel est un hymne à la croix, cette croix qui « a été abattue avec mépris et horreur, cachée et oubliée dans la terre pendant plus de quatre cents ans ».

« J'adore, disait-il, la conduite juste et amoureuse de la divine Sagesse sur son petit troupeau, qui est logé à l'étroit chez les hommes, pour être logé et caché au large dans son divin Cœur qui vient d'être percé pour cet effet. Oh! Que ce cabinet sacré est salubre et agréable à une âme vraiment sage. Elle en est sortie avec le sang et l'eau quand la lance le perça; elle y trouve son rendez-vous assuré quand elle est persécutée de ses ennemis. Elle y demeure cachée avec Jésus-Christ en Dieu, mais plus conquérante que les héros, plus couronnée que les rois, plus brillante que le soleil, plus élevée que les cieux. »

A l'automne 1715, Grignon de Montfort se rend à Saint-Pompain qui avait la réputation d'être une paroisse difficile. Montfort eut une première satisfaction, celle de gagner à sa cause son prier, M. Mulot, le frère du missionnaire. Le

prieur était surtout un homme du monde. Il suivait la mission par pure convenance, pour donner le bon exemple à ses paroissiens ; mais son cœur restait de pierre. Un soir, il tombe à genoux devant Montfort, saisi par l'émotion, et demande l'absolution de ses péchés. Il s'éloignera alors des plaisirs mondains et mènera une vie faite de piété et de dévotion.

A Saint-Pompain, Grignion de Montfort a en face de lui une population qui lui résiste. C'est l'hiver et les gens semblent peu ardents. Montfort compose un cantique pour réveiller les habitants :

*Malgré le feu, malgré le fer,  
Malgré le froid, malgré l'hiver,  
Malgré les plaintes de la chair,  
Cherchons la grâce,  
Et qu'il vente et qu'il glace,  
Cherchons la grâce et malgré l'enfer.*

Toutes les strophes sont des appels :

*Si nous souffrons pour aller là,  
Le paradis vaut bien cela...*

*Remuez-vous, gens paresseux,  
Malgré l'éloignement des lieux.*

*Laisse tes travaux, laboureur,  
Termine tes procès, plaideur,  
Renonce à tes péchés, pécheur.*

Les foires de Saint-Pompain ont lieu le dimanche, jour du Seigneur. Montfort ne peut accepter pareille coïncidence!

A la fin de la messe, alors que la foire bat son plein, la procession sort de l'église : en tête, le bataillon des fillettes et des petits garçons, le chapelet à la main, puis les vierges avec leur long voile blanc et au doigt l'anneau de leur promesse, puis la confrérie des pénitents en longue robe et pieds nus, enfin les fidèles, tous chantant. Ce jour-là, Montfort a choisi une démonstration de force qui en impose aux forains, mais sans recourir à la violence : la procession s'avance à travers les étalages et les baraques des forains, sans rien heurter, à la stupéfaction des bateleurs et des badauds qui se rangent pour les laisser passer et font silence. La procession ondule, se faufile à travers la foire, puis la contourne, imposant le respect et rappelant leurs devoirs aux chrétiens

oublieux du jour du Seigneur.

Et la foire cesse faute de « combattants », les musiques se taisent, et les forains doivent plier bagage, de peur d'une vengeance divine.

Alors qu'il est à Saint-Pompain, son père, Jean-Baptiste Grignon de La Bachelleraie, décède à Couascavre, le 21 janvier 1716. Le « saint » ne manifeste aucune émotion à cette nouvelle. Jean-Baptiste Grignon est retourné dans la maison du Père, d'où il est venu; Montfort récite la parole de Job : *Dominus dédit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.*

M. des Bastières lui demande, le lendemain, pourquoi il a paru si insensible à la mort de son père :

- Le péché véniel, répond-il, est un plus grand mal que la destruction de tout l'univers, il vaut mieux pleurer le péché que la perte de tous ses parents, parce qu'il est inutile et même très dangereux de s'opposer à la volonté de Dieu.

Le père et le fils se rejoindront dans la tombe la même année.

## CHAPITRE XI - LA MORT DE GRIGNION DE MONTFORT, SA SAINTETÉ, SON HÉRITAGE

### *La mort de Louis-Marie Grignon de Montfort*

Grignon de Montfort, accompagné du prieur de Saint-Pompain et de son frère, arrive à Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 1er avril 1716.

La mission commence le dimanche 5 avril, jour des Rameaux. Montfort est déjà très affaibli et ses amis se demandent s'il arrivera à terminer cette mission. Il n'en désire pas moins la commencer.

Le mercredi 22 avril, Mgr de Champflour, manifestement prévenu de son état, vient visiter la paroisse en grande pompe. Bien qu'exténué, il tient à faire un sermon devant l'évêque qui l'a soutenu contre vents et marées. Le sermon fini, il s'alite; il est atteint d'une pleurésie aiguë. Il ne se relèvera pas.

Le 27, il fait son testament, répartissant ses livres de prédication entre ses principaux disciples. Il lègue trois de ses étendards à Notre-Dame-de-Toute-Patience de La Séguinière, quatre autres à Notre-Dame-de-la-Victoire à La Garnache et chacune des quinze bannières du rosaire à une paroisse de l'Aunis où le rosaire puisse persévérer. Enfin il demande de placer son cœur sous le marchepied de l'autel de la Vierge.

Le bruit de son agonie s'étant vite répandu, la foule accourt. Sa chambre est envahie de fidèles qui réclament sa bénédiction avant qu'il ne meure. Il les bénit par trois fois avant de rendre l'âme. Son corps est toujours entouré des chaînes de fer qui ne l'ont jamais quitté. Sa main droite tient le crucifix béni par Clément XI; sa main gauche se referme sur une statuette de la Vierge Marie. En mourant, il triomphe une dernière fois du démon. Il n'a que quarante-trois ans.

Les funérailles ont été fixées au lendemain. Dix mille personnes sont accourues de toute la région, notamment de Nantes. Le corps doit être transporté dans l'église pour satisfaire la pieuse curiosité des fidèles. Les gens se pressent autour du corps pour faire toucher des objets religieux : chapelets, crucifix, médailles, livres. On monte une garde autour pour éviter qu'on ne lui arrache des cheveux ou des lambeaux de ses vêtements. On l'inhume dans la chapelle de la Vierge.

La deuxième vie de Montfort ne fait que commencer. Comme tous les personnages hors du commun, sa vie ne lui appartient plus et recommence après sa mort.

Saint-Laurent-sur-Sèvre, cette petite paroisse vendéenne où la Providence l'a

enlevé au monde des vivants, va devenir un grand lieu de pèlerinage.

Sa mort est unanimement saluée : même le père Le Tellier, l'ancien confesseur du roi, lui rend hommage à La Rochelle.

L'année suivante, on demande à Mgr de Champflour l'autorisation d'exhumer ses restes afin de leur donner une sépulture plus conforme à sa renommée. La cérémonie a lieu dans la nuit du 12 novembre 1717. Assistent à l'ouverture de la tombe le marquis de Tréziguidy de Kermoisan, Mlle Dauvaise, qui dirige les Incurables de Nantes, le vicaire de Saint-Laurent et la sœur Mathurine; tous ont pris leurs précautions et se sont munis de liqueurs et d'herbes fortes; le vicaire de Saint-Laurent a « de la menue sauge dans les narines ».

Le rapport de l'exhumation, rédigé par ce vicaire, témoigne de la surprise des assistants : lorsqu'on soulève le couvercle du cercueil, il ne s'échappe aucune odeur; mais on voit « une infinité de petites mouches ayant des ailes vertes murmurant et chantant à leur façon comme des abeilles sorties de leur ruche. » L'absence d'odeur de putréfaction lorsqu'on ouvre un cercueil est interprétée à l'époque comme un signe de sainteté. Montfort est donc un saint et ses dépouilles comme son corps deviennent de précieuses reliques.

Chacun des participants souhaite repartir avec ces reliques. On met soigneusement de côté la terre de la tombe et les esquilles du cercueil pour pouvoir répondre aux nombreuses demandes qui ne manqueront pas d'affluer à Saint-Laurent.

Les fidèles n'attendent pas de décision officielle de l'Église pour rendre un culte à un personnage hors du commun et l'implorer.

Mais sa vie a été très controversée. Le moment est même particulièrement mal choisi pour en faire un saint, alors que fusent les critiques contre les miracles et les prophéties.

Mme de Bouillé s'inquiète du peu d'empressement de l'Église à reconnaître sa sainteté et sollicite une intervention de Mgr de Champflour. Mais l'évêque de La Rochelle lui explique que l'Église doit toujours être circonspecte en la matière :

- Je suis très édifié, madame, lui répond-il, des bons sentiments que vous avez pour la mémoire de M. de Montfort. J'en ai aussi de très avantageux et, je le crois, très agréables aux yeux de Dieu : ayant vécu aussi saintement qu'il a fait, il y a tout lieu de croire que Dieu lui a fait miséricorde et qu'il l'a mis au rang des bienheureux dans le ciel. Il est vrai, madame, que j'ai défendu qu'on lui rendît un culte public de religion, comme de faire des vœux... parce que l'Église, ne l'ayant pas reconnu, ni déclaré saint, on ne peut sans abus lui rendre un culte public; mais on peut bien avoir pour lui une dévotion particulière, aller à son tombeau, sans y faire de vœux, se recommander à ses prières; je ne blâme pas cela, au contraire... Enfin, madame, j'approuve la dévotion



particulière qu'on peut avoir à cet illustre défunt et la confiance qu'on a dans ses prières et dans son intercession, mais je condamne le culte public et les pratiques religieuses de piété qu'on ne peut et qu'on ne doit rendre qu'aux saints reconnus et déclarés comme tels par l'Église.

Mgr de Champflour exprime ainsi la position officielle de l'Église; mais sa mise en garde est inutile.

Le rappel de la doctrine ne peut suffire à empêcher le culte du saint de se développer, même si c'est peu orthodoxe. Le peuple le considérait déjà comme un saint de son vivant. Sa mort achève de le faire entrer dans la légende chrétienne.

L'Église du XVIII<sup>e</sup> siècle est en porte à faux entre le peuple et les élites : alors qu'elle doute des miracles « contemporains », le peuple ne demande qu'à y croire; à trop douter de l'authenticité de ces faits extraordinaires, l'Église prend même le risque de se couper du peuple.

Louis-Marie Grignon de Montfort garde dans la tombe ses détracteurs mais il compte aussi de nombreux partisans, et non des moindres : ce sont des gens du monde qu'il a convertis ou des prêtres qui l'ont suivi au cours de ses missions. Ces prêtres ne sont pas de grands théologiens et ils partagent un peu la même foi que le peuple. C'est le cas de l'ami de Montfort, Jean-Baptiste Blain, dont la biographie est un long panégyrique du saint. Jean-Baptiste Blain est convaincu de la sainteté de Montfort. Atteint d'un catarrhe chronique, il va lui-même sur son tombeau l'implorer pour en être délivré : il sera, dit-il, exaucé.

M. Le Normand, procureur du roi au présidial de Poitiers, avait été membre de la petite congrégation créée par Montfort à Poitiers, alors qu'il était collégien. A la mort de Montfort, il s'empresse lui aussi d'aller à Saint-Laurent-sur-Sèvre chercher un morceau du bois du cercueil pour se guérir d'une congestion. Il a bu, selon la coutume du temps, sur cette relique et s'est trouvé beaucoup mieux.

Les années qui suivent la mort de Montfort, il n'est ainsi question que des miracles qu'il opère. L'Église a là une question très épineuse à résoudre. La plupart des hommes d'Église demeurent très prudents. Les réticences devant le personnage de Montfort se poursuivent, bien entendu, après sa mort. Tel ce jésuite de Poitiers, le père de La Tour, qui reconnaît ses vertus héroïques mais refuse de se prononcer sur l'authenticité des miracles. Le père Martinet, jésuite de Nantes, s'engage un peu plus en disant : « Il m'est bien doux d'apprendre que Dieu veuille bien manifester par des miracles la gloire d'un ami qui m'a été si cher pendant sa vie. »

Il n'y a qu'un pas entre considérer quelqu'un comme un saint et le reconnaître officiellement saint, mais l'Église n'ose le franchir. Les témoignages sur sa vie

exemplaire abondent. Cela ne suffit pas à authentifier la sainteté.

Mais ni le peuple, ni certains sulpiciens, ni certains jésuites, ni les curés de campagne, ni certaines personnes de qualité n'attendent les décisions officielles de l'Église catholique, apostolique et romaine, pour en faire un grand saint et le vénérer. L'engouement populaire pour le vagabond de Dieu à la suite duquel couraient des nuées de misérables se nourrit des souvenirs qu'il a laissés : souvenir des sermons qui faisaient éclater toute l'assistance en sanglots, souvenir des miracles, souvenir des faits d'armes, souvenir des prophéties.

Selon les règles traditionnelles que l'Église applique en matière de reconnaissance de la sainteté, Montfort devrait être reconnu comme saint.

Cette reconnaissance se heurte cependant à tous les esclandres qui ont jalonné sa vie et aux interdictions de dire la messe ou de prêcher qui lui ont été notifiées par huit prélats. Montfort n'a été soutenu que par les seuls évêques de Luçon et de La Rochelle, sur l'ensemble des cent trente-huit évêques français à avoir pris position publiquement contre les jansénistes. Et ceux-ci ne s'étaient pas gênés pour les vilipender. « Des évêques sans lumières et sans science », disait d'eux Quesnel, « de vrais animaux mitres », écrira M. Le Roy et le même disait de Mgr de Champflour : « C'était l'ignorance et la grossièreté même, sans esprit, sans savoir et sans aucune sorte de lumière, sans monde encore moins, un homme de rien et un véritable excrément de séminaire. »

L'opposition à Grignon de Montfort dépasse très largement les milieux jansénistes. Nous avons vu que les décisions épiscopales avaient pu être prises sous la pression des milieux qui entouraient les évêques, des vicaires généraux, des chanoines notamment. Il ne faut pas omettre non plus l'influence du pouvoir politique sur l'épiscopat, lors de l'affaire de Pontchâteau.

Louis-Marie Grignon de Montfort apparaît comme un homme d'un autre âge, d'un âge « gothique », diront les philosophes. Montfort s'est trompé de siècle. Il a vécu comme les moines mendiants du Moyen Age alors que commence le siècle des Lumières.

Si la crédulité du peuple, ses superstitions n'ont guère varié depuis le Moyen Age, si le peuple a toujours besoin du merveilleux chrétien du temps des cathédrales, les gens du monde ont changé, eux, depuis la Renaissance. On reste compatissant envers la crédulité populaire, on estime que la religion sous cette forme surannée est utile au peuple mais on n'y croit plus.

Montfort mort, la polémique continue donc de plus belle. Ses ennemis, dit Jean-Baptiste Blain, « se choquent et s'offensent quand on leur parle » de ses miracles, et, « on voit leur bile s'aigrir et s'échauffer pour peu qu'on y paraît ajouter foi ». Ceux qui l'ont dénigré de son vivant n'ont pas désarmé et refusent qu'on le traite de saint après sa mort. « Pour leur faire plaisir, ajoute

J.-B. Blain, il faut garder le silence en leur présence sur ses vertus; encore moins faut-il parler de ses miracles qu'ils regardent comme des chimères et des visions de femmelettes. »

### *Naissance de la légende*

Or, nonobstant ces critiques, la légende montfortaine se constitue et s'enracine dans tous les lieux où il a prêché et au-delà.

En effet, il est impossible de comprendre le rayonnement du saint si l'on oublie les croyances des populations qu'il a évangélisées. Sa vie exemplaire a réactivé les croyances au surnaturel qui préexistaient à son arrivée.

Sa vie extraordinaire a fait entrer les populations dans un monde merveilleux et mystérieux. Les traces que Louis-Marie Grignion de Montfort a laissées restent inscrites dans des lieux, des objets, des édifices. On ne se contente pas d'honorer ses reliques mais on accourt aussi dans tous les lieux où il est passé, de Mervent à Saint-Laurent-sur-Sèvre, de Nantes à La Rochelle.

On vénère les Vierges sculptées de ses mains qu'il a laissées dans de nombreux oratoires. On vient toucher les grosses pierres qui lui servaient d'oreillers dans ses différents gîtes, ses Providences. La grotte de Mervent où il s'est retiré en ermite est devenue un lieu de pèlerinage.

Les miracles qui lui ont été attribués de son vivant entrent désormais dans la légende. Les apparitions de la Vierge, dans les régions qu'il a sillonnées, se multiplient. Et le peuple attend, angoissé, la réalisation de ses prophéties.

L'Église demeure très circonspecte devant la crédulité populaire. Elle exerce d'autant plus sa vigilance que les « prétendus miracles » de Montfort n'ont eu le plus souvent pour témoins que des gens simples.

Cependant le saint trouve aussi des défenseurs parmi les prêtres formés par Saint-Sulpice, des hommes très pieux comme lui, très attachés à la ferveur populaire, attentifs aux soins du peuple. Leur bonté naïve les fait partager avec ce bon peuple, devant lequel ils s'attendrissent, ses croyances aux miracles de Montfort. Les récits qui se multiplient après sa mort amplifient le retentissement que ses prodiges ont déjà eu de son vivant.

Colportés par des hommes d'Église, ces faits extraordinaires acquièrent une force d'authenticité qui interdit désormais de les mettre en doute. Ils deviennent presque parole d'Évangile. Seuls des libertins, des impies, ou des hérétiques peuvent les contester.

Tout un merveilleux chrétien naît ainsi dans la région où il a prêché. L'événement le plus anodin est promu au rang de miracle par ses braves prêtres entichés de la légende qu'ils contribuent à édifier. L'absence providentielle de victimes parmi les pèlerins lors de la chute de la croix mal

étayée d'un calvaire, par suite d'une fausse manœuvre, s'avère être désormais un miracle digne de foi.

On lui attribue partout de nombreuses multiplications des pains. La plupart des miracles reproduisent ceux du Christ, comme si la vie extraordinaire de Montfort se nourrissait de celle du Christ, la sainteté de l'un étant le gage de celle de l'autre.

Un récit se constitue ainsi, par adjonction d'un miracle à un autre, créant une chaîne ininterrompue de phénomènes surnaturels, dont l'ensemble atteste la sainteté de leur auteur.

Il n'y a guère de paroisses qui ne puisse se prévaloir de l'accomplissement d'un miracle lors d'une mission sur son territoire. Ainsi, lorsque s'étaient déroulés les travaux de construction du calvaire de Pontchâteau et que la fermière avait pu sans encombre fournir de nombreuses miches; elle avait raconté que la Vierge lui était apparue. Ainsi naissent les légendes.

Les dons du saint prennent une dimension qu'ils n'avaient pas de son vivant. Louis-Marie Grignon de Montfort devient un thaumaturge. Les témoignages affluent et s'accumulent. Et si chacun n'a pas été le témoin réel d'un miracle, il a toujours entendu quelqu'un qui le tenait lui-même d'une personne autorisée lui en rapporter un récit.

Mme de Mailly, la femme du gouverneur de La Rochelle, assure à qui veut l'entendre qu'à Paris il a, devant elle, guéri de la teigne un jeune enfant par l'imposition des mains. La veuve d'un médecin de la faculté de Poitiers affirme tenir d'une des suivantes de Mme de Montespan qu'il a guéri de sa cécité un aveugle en lui frottant les yeux de sa salive.

On réaffirme avec force témoignages qu'il a vu apparaître la Vierge à plusieurs reprises.

Mme d'Orion écrit un récit de faits qu'elle tenait d'un de ses domestiques : « Il me dit qu'il avait grand-peur, et qu'il avait vu M. de Montfort dans l'allée des charmilles qui faisait face à la porte du jardin, les bras en croix, et qu'il fallait que cet homme fût un saint, qu'il s'en fallait plus de deux pieds qu'il ne touchât la terre; et qu'il ne pouvait pas comprendre qu'il fût à genoux et ne pas toucher terre, et qu'il croyait s'être trompé la première fois, mais qu'il avait regardé à deux fois, et qu'il était bien sûr que cela était, puisqu'il l'avait vu la seconde fois comme la première. Je ne lui répondis rien, sinon que M. de Montfort était un bon prêtre. »

Néanmoins, Mme d'Orion a noté elle-même l'extrême prudence de l'Église, vis-à-vis de ce récit : « Je dis cela à M. Mulot, prieur de Saint-Pompain et à M. Vatel, qui me dirent de n'en point parler du tout. »

A Saint-Laurent-Sur-Sèvre, un brave homme entrant dans la sacristie pour lui

demander de le confesser le trouva très concentré : Montfort était en oraison, mais il ne semblait pas être là, tellement il avait l'air absent. Finissant par l'apercevoir, il dit à cet homme pour s'excuser : « Mon ami, je m'entretenais avec Marie, ma bonne Mère. » Et, selon la tradition, le brave homme raconta qu'il avait trouvé le missionnaire en conversation avec la dame blanche. Il ne pouvait être surpris. On racontait effectivement partout que la Sainte Vierge venait s'entretenir avec lui.

Ainsi, la tradition populaire transformant l'événement en apparition de la Vierge, les successeurs de Montfort se trouvent ensuite fondés, en toute bonne foi, à accréditer l'existence d'un miracle.

Ce phénomène a lieu à peu près dans toutes les paroisses où Montfort a prêché. Un enfant de chœur de La Garnache dit l'avoir trouvé s'entretenant « avec une belle dame blanche qui était en l'air ». (1711).

A Fontenay-le-Comte, « un enfant de chœur était allé chercher le missionnaire pour la messe, et comme personne ne lui répondait dans la chambre, il se baissa pour regarder à travers la chatière. Il vit le père en conversation avec une dame blanche suspendue en l'air. Ayant raconté la chose à M. de Montfort, celui-ci dit : " Vous êtes pur, vous irez en paradis. " L'année même, l'enfant mourut. »

Il apparaît clairement dans ce récit que l'apparition repose sur le seul témoignage de l'enfant de chœur : c'est bien l'enfant qui raconta avoir vu la Vierge apparaître, et non Montfort lui-même.

Néanmoins, au travers des récits et des témoignages, se constitue un panégyrique dont il sort de plus en plus auréolé. La réputation qu'il a acquise d'attirer la foudre divine sur les pécheurs inspire de la crainte.

A Bressuire, Grignon de Montfort avait prédit un jour qu'une guerre aurait lieu : « Mes frères, retenez bien mes paroles. Un jour, Dieu, pour punir les méchants, enverra dans ces quartiers une terrible guerre : le sang sera versé sur terre et les hommes se tueront les uns les autres. Tout le pays sera renversé. Cela arrivera quand ma croix sera pleine de mousse. Retenez-le donc bien... Mais alors mon tombeau sera élevé de terre. Cependant cette guerre ne passera pas ma croix : elle finira là. Tout le pays sur ma droite sera le lieu de cette terrible guerre; mais sur ma gauche, il n'y aura pas de guerre. »

Ce témoignage fut retrouvé par le vicaire général Brumauld de Beauregard après les guerres de Vendée. La prophétie fit alors fortune et renforça sa légende.

### ***L'héritage de Grignon de Montfort***

Grignon de Montfort laisse non seulement à ses successeurs des méthodes

d'évangélisation éprouvées, mais un ensemble de croyances religieuses propres à séduire un peuple superstitieux.

Il laisse une morale à l'usage du peuple, faite du respect de principes simples et rigoureux, destinés à faire régner l'ordre moral, dans la crainte de Dieu. Il laisse un volumineux recueil de cantiques dans lequel les missionnaires vont puiser abondamment pour stimuler la ferveur populaire. Toute une région va vivre ainsi à l'heure de Montfort. Ses cantiques sont diffusés essentiellement en Poitou et en Anjou.

Les nombreuses rééditions du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Niort en 1725, Angers, 1737, à nouveau à Niort en 1749 (en dépôt chez le curé de Cerizay), à Poitiers, en 1756, 1772, 1779, attestent de la très grande popularité qu'a eue Grignon de Montfort jusqu'à la Révolution française.

Son renom déborde largement de la seule sphère d'influence de ses successeurs, les mulotins. Son œuvre est relayée par l'ensemble des prêtres qui partagent la même vision du monde, apprise à Saint-Sulpice généralement. Montfort a de nombreux zéloteurs qui propagent son exemple par souci d'évangélisation.

Le recteur de Paramé, Picot de La Clorivière, écrira un livre sur Montfort en 1785; il deviendra plus tard le provincial de la Compagnie de Jésus.

M. Grandet, chanoine et curé de Sainte-Croix d'Angers, puis directeur du séminaire d'Angers, écrit la première biographie de Montfort : elle paraît seulement huit ans après sa mort, en 1724.

M. Grandet, ancien élève de Saint-Sulpice, va exercer son influence sur l'ensemble des séminaristes angevins qui passent entre ses mains. C'est lui qui, après la mort de Montfort, a collecté tous les témoignages sur ses miracles pour prouver sa sainteté. Une partie de ces prêtres formés par lui dans le même esprit que Grignon de Montfort seront curés de paroisses dans les Mauges au moment où éclatera la Révolution.

Les souvenirs de missions prêchées dans la future Vendée militaire - qui ont été conservés - prouvent que la tradition inaugurée par Montfort a été gardée intacte jusqu'à la veille de la Révolution.

La communauté Saint-Clément à Nantes comme les responsables du séminaire de Nantes sont aussi demeurés fidèles aux mêmes méthodes d'évangélisation. Sa renommée bénéficiera amplement de ce relais sulpicien dans les diocèses de Nantes et d'Angers, où ceux-ci dirigent les séminaires et exercent une grande influence spirituelle.

Les successeurs de Grignon de Montfort vont appliquer à la lettre l'ensemble des règles laissées par leur maître, avec autant, sinon plus de scrupules que lui et vont imposer leur conception du monde aux populations évangélisées.

Mais la dévotion, au lieu de demeurer l'attitude privilégiée d'un personnage

hors du commun, devient, avec ses disciples, une règle formelle à observer. Or, les attitudes de Montfort étaient déjà tournées en dérision de son vivant. Reproduites par ses successeurs qui n'ont pas hérité son charisme, elles tournent vite au ridicule. Lorsqu'elles sont reprises par des gens simples qui n'en comprennent pas toujours la signification, les successeurs des jansénistes y voient des farces pieuses, tout juste bonnes pour attirer la populace.

Les missionnaires habillaient, par exemple, les enfants de la première communion en anges, leur frisaient les cheveux et les chargeaient de rubans. Cet accoutrement choquait les jansénistes pour qui ces vanités ne pouvaient que distraire les enfants alors qu'il fallait les inciter au recueillement. Ces « puérilités » montfortaines, si elles étaient choquantes pour des jansénistes sévères, devenaient grotesques pour les gens du monde que ce spectacle éloignait de plus en plus de la religion populaire.

La pastorale montfortaine prêtait d'autant plus le flanc aux critiques que Grignon de Montfort avait privilégié les humbles dans sa pastorale. Il s'adressait souvent de la même façon aux grands comme aux petits, selon une habitude du clergé de l'époque, qui s'accentuera à la fin du XVIIIe siècle.

Plus les gens du monde se flattent de lire les livres les plus savants, plus l'Église se félicite de la simplicité des gens du peuple, assimilés à des enfants, dont on vante la docilité et la soumission. Leur foi naïve, leur candeur émeuvent les bons mulotins.

Mais les mulotins dénaturent le mysticisme de Grignon de Montfort en voulant le rendre accessible au peuple. Grignon de Montfort avait consigné des notes, pour apprendre à réciter le rosaire. L'ouvrage qui en sortit appelé le Secret admirable du Saint Rosaire devient l'un des manuels d'évangélisation des mulotins. On y trouve cette méditation poétique, écrite initialement à l'intention des enfants : « Je vous offre, mes petits enfants, un beau bouton de rose; c'est un des petits grains de votre chapelet qui vous paraît si peu de chose! Que ce grain est précieux! Oh! Que ce bouton de rose est admirable, oh! qu'il s'épanouira large si vous dites dévotement votre Ave Maria ! »

Louise-Marie Grignon de Montfort racontait ensuite une « belle histoire » pour frapper leur imagination : « Deux petites filles, toutes deux sœurs, étant à la porte de leur logis à dire leur chapelet dévotement, une belle dame apparut à elles, s'approcha de la plus jeune qui n'avait que six à sept ans, la prit par la main et l'emmena. Sa sœur aînée, tout étonnée, la chercha et ne l'ayant pu trouver s'en vint tout éplorée à la maison et dit qu'on avait emporté sa sœur. Le père et [la mère] cherchèrent inutilement pendant trois jours. Au bout du troisième jour, ils la trouvèrent à la porte avec un visage gai et joyeux; ils lui demandèrent d'où elle venait; elle dit que la dame à laquelle elle disait son chapelet l'avait amenée dans un beau lieu et lui avait donné à manger de

bonnes choses et lui avait mis dans les bras un joli petit enfant qu'elle avait tant baisé. Le père et la mère, qui étaient nouvellement convertis à la foi, firent venir le révérend père jésuite qui les avait instruits dans la foi et la dévotion du rosaire, ils lui racontèrent ce qui s'était passé. C'est de lui que nous l'avons su. Ceci est arrivé au Paraguay. »

« Imitez, mes petits enfants, concluait Grignon de Montfort, et dites comme elles tous les jours votre chapelet, et vous mériterez par là d'aller en paradis et de voir Jésus et Marie, sinon pendant la vie, du moins après la mort pendant l'éternité. »

De telles histoires fortifient la foi des humbles mais ne peuvent que faire sourire les gens du monde. Les jansénistes y trouvent prétexte à multiplier leurs railleries et se font forts d'attiser la haine contre les mulotins et leurs amis jésuites et sulpiciens. Ce conflit ne cessera de s'envenimer tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle.



## CHAPITRE XII - L'ÉVANGÉLISATION DE LA FUTURE VENDÉE MILITAIRE PAR LES MULOTINS

Après la mort de Montfort deux disciples, Adrien Vatel et René Mulot, sont restés à Saint-Pompain; ils se contentent de prêcher de-ci, de-là, aidés de quelques prêtres, mais sans grand prosélytisme. Sa disparition brutale les a désemparés. Ils ont perdu leur guide et semblent hésiter à reprendre son flambeau.

Les filles de la Sagesse décident en revanche de s'établir à Saint-Laurent-sur-Sèvre en 1720. Elles ont erré par monts et par vaux avant de se fixer dans le lieu saint, au milieu d'une certaine indifférence de la population. Après la mort de leur fondateur, les critiques ont redoublé contre leur ordre; aussi leur installation à Saint-Laurent est malvenue. Le premier à protester n'est autre que le curé de Saint-Laurent, M. Rougeou de La Jarrie. Ces pauvres filles sont sans un sou : leur détresse lui soulève le cœur mais il craint surtout, dit-il, d'être obligé de leur venir en aide. Celles-ci, effectivement, ont peu de donateurs. Seuls quelques admirateurs du saint sont restés fidèles à ses chères disciples : Mme de Bouillé, le marquis de Magnanne qui n'est autre que le gendre de celle-ci. La fortune de Mme de Bouillé est grande mais subviendra-t-elle toujours à leurs besoins?

Les filles de la Sagesse apparaissent comme des oisives. Pour le curé de Saint-Laurent, elles sont un fardeau pour la société. Leur présence encombrante irrite les habitants du petit bourg. Une agaçante petite cloche, prêtée par un malavisé, irrite le pasteur et dérange les voisins, sonnaillant dès potron-minet et ce jusqu'à sept ou huit fois par jour! On s'interroge sur l'utilité de leur institut. On doute de leurs intentions. Leur dévotion en fait des fanatiques.

Le curé de Saint-Laurent a poliment décliné leur demande d'être leur guide spirituel. Mgr de Champflour, qui les soutient, nomme alors le 27 septembre 1720 le père Mulot comme directeur et confesseur attitré des filles de la Sagesse.

Le clergé des paroisses alentour demeure très divisé sur leur présence. Le curé de Saint-Malo-du-Bois leur est favorable. En revanche, le curé de Mortagne est plus circonspect : « Si cette œuvre vient de Dieu, dit-il, vous aurez beau faire, vous ne pouvez la détruire. Si c'est une entreprise humaine, elle s'anéantira comme d'elle-même. Laissez-les donc faire, de peur de vous exposer à combattre contre Dieu. »

La survie de l'ordre repose sur les épaules de Mme de Bouillé. En avril 1721,

elle leur achète un bâtiment en son nom propre mais en grande partie avec les deniers de M. de Magnanne. Un autre bâtiment abritera les frères du Saint-Esprit qui s'installent en 1722.

Les successeurs de Montfort se sont grossis de quelques éléments venus de Paris et prennent le nom qu'avait donné Poullart des Places à son établissement : la communauté du Saint-Esprit. Le bâtiment leur a été attribué pour faire l'école aux petits garçons. Mais, là encore, le curé de Saint-Laurent voit arriver des hommes dont il juge la présence indésirable.

L'existence de l'ordre de la Sagesse demeure tout aussi fragile. Les filles de la Sagesse subissent momentanément la concurrence de deux des leurs restées enseigner à La Rochelle, dans la paroisse Saint-Nicolas. A l'époque, la création d'une communauté religieuse est très facile et n'obéit pas à des règles strictes; le regroupement de quelques religieux suffit à constituer une congrégation. Mgr de Champflour dissipe leur inquiétude en les assurant qu'elles sont bien les seules héritières de Montfort et donc seules habilitées à se nommer filles de la Sagesse.

Mais leur situation matérielle est toujours aussi précaire. En 1722, le curé de Saint-Laurent dénonce à nouveau leur oisiveté : « Ces dames, dit-il, ne donnent point dans l'esprit de M. de Montfort qui est de se sacrifier pour le bien du prochain; elles vivent dans une inaction que l'on ne peut souffrir. Elles ne savent ni ne veulent rendre le moindre service aux malades. Ces dames, " qui n'ont rien " ont deux habits, un pour l'hiver, un pour l'été; elles donnent un tour coquet à leur coiffure; elles ne portent point de linge qui n'ait été savonné trois fois. »

Ces critiques sont parvenues aux oreilles de Mme de Bouillé. Celle-ci suggère à ces filles qui semblent laisser la seule Providence guider leurs pas d'élever « au moins une vache, un cochon, comme on fait à la campagne ».

Mgr de Champflour soutient toujours l'existence de cette petite communauté. Le 11 décembre 1722, il donne l'autorisation à M. Mulot de leur donner l'habit; la cérémonie aura lieu dans l'église paroissiale de Saint-Laurent. Le curé de Saint-Laurent en est bouleversé. Mais, l'évêque de La Rochelle le rassure dans une lettre, pour désarmer son opposition : « Il n'en coûte rien, dit-il, à votre paroisse ni à vous pour leur entretien. Par conséquent elles ne vous sont point à charge. »

Les premières prises d'habit ont lieu à la fin de l'année 1722. Le curé Rougeou n'a point désarmé et, ayant essuyé un échec auprès de l'autorité religieuse, il se tourne cette fois-ci vers l'autorité temporelle. Le seigneur du lieu est M. de Villeroi, baron de Mortagne. La lettre n'arrivera jamais, ayant été, paraît-il, interceptée.

Le curé a un motif de satisfaction, mais celui-ci sera de courte durée. En

réparant leur bâtiment, les missionnaires ont empiété sur un terrain appartenant à la paroisse. C'est l'occasion rêvée pour leur faire un procès! L'affaire est portée à la juridiction de Mortagne-sur-Sèvre. Le procureur fiscal se rend sur les lieux avec une chaîne d'arpenteur. Mais l'affaire sera classée sans suite.

En 1723, Mgr de Champflour rend visite aux communautés montfortaines pour les encourager à persévérer dans leur existence.

Les missionnaires ne sont que trois ou quatre, à cette époque. Ils seront treize en 1743; mais leur nombre ne sera jamais très supérieur jusqu'à la Révolution. Sous la direction de Nicolas Audubon (1749-1755) et de Charles Besnard (1755-1788), leur activité s'élargit et surtout leur existence se consolide.

Un édit d'août 1749 a interdit toutes les communautés religieuses non autorisées. Une autorisation royale est donc nécessaire, encore faut-il qu'elle puisse être confirmée par l'enregistrement du parlement de Paris. Dès 1750, Audubon se rend à Paris, sans succès; il y retourne en 1755. Ce n'est qu'en 1773 que l'existence légale de la communauté est reconnue par le roi et acceptée par le parlement de Paris.

Les mulotins construisent un immeuble à partir de 1777; les lettres patentes de 1773 les ont autorisés à recevoir des dons et legs jusqu'à concurrence de 1 000 livres annuelles de revenus. Confinés au départ à leur diocèse de La Rochelle, les mulotins étendent leurs missions aux diocèses de Luçon, Nantes, Angers et Vannes.

Seuls deux prélats gallicans leur interdiront de prêcher dans leurs diocèses pendant leur épiscopat : Samuel-Guillaume de Verthamon, évêque de Luçon, de 1737 à 1758 et Jacques de Grasse, évêque d'Angers de 1759 à 1782. Mais, en dehors de ces périodes, ils bénéficient au contraire de l'active collaboration des évêques. Le nouvel évêque de Luçon, Claude-Jacquement Gaultier d'Ancize, les autorise, dès son arrivée en 1759.

Les mulotins ne sont pas les seuls à prêcher dans ces diocèses; il y a aussi des jésuites, des oratoriens, des lazaristes, des capucins. Mais les montfortains ne collaborent avec aucun de ces ordres. En revanche, ils travaillent de concert avec les sulpiciens de la communauté Saint-Clément. Celle-ci bénéficie toujours de fondations de missions et demande souvent l'aide des montfortains pour l'aider à prêcher. Inversement, les sulpiciens prêtent leur concours aux montfortains selon leurs besoins. Les convergences doctrinales entre les disciples de Montfort et les fils de M. Olier se sont accentuées avec le temps : jansénistes et libertins sont devenus leurs ennemis communs.

Les missions se succèdent sans interruption jusqu'à la Révolution : on n'en compte pas moins de soixante-dix à quatre-vingts par décennie sur l'ensemble de la région qui va de La Rochelle à Vannes. Alors que Grignon de Montfort

avait prêché dans des villes, à Nantes, Poitiers, La Rochelle, Avranches, ses successeurs vont prêcher surtout dans les campagnes, conformément aux vœux du fondateur. Les missions urbaines ont été très exceptionnelles : une seule fois entre 1740 et 1750, trois fois au cours de chaque décennie suivante.

Les montfortains sont ainsi devenus des spécialistes des missions rurales. Leur style est adapté aux petites gens des campagnes; le cérémonial pompeux des missions correspond aux goûts populaires. Le peuple des campagnes peut calquer facilement sa piété sur les modèles de dévotion que Grignon de Montfort a illustrés par ses comportements.

Ses croyances superstitieuses lui permettent de se glisser dans ce moule de la dévotion montfortaine. L'extériorisation de leurs dévotions par des suppliques bruyantes, des pleurs et des sanglots fait des gens du peuple les véritables enfants de Montfort et les missionnaires s'émeuvent de l'affection qu'ils portent à la Vierge Marie, comme leur fondateur. Le bon peuple donne le spectacle touchant pour des prêtres à l'âme sensible d'une piété conforme aux souhaits de leur saint patron.

Ce petit peuple continue, comme avec Grignon de Montfort, à financer les frais de la mission par ses oboles. Les Montfortains sont très attachés au maintien de cette pratique charitable ; ils ne reçoivent que peu de dons des familles aisées, hormis en de rares lieux où des dames ou des demoiselles dévotes financent entièrement une mission.

Pendant l'été 1740, arrive Pierre-François Hacquet, né près d'Angers vers 1714. Le jeune prêtre a été formé par le séminaire d'Angers, puis par Saint-Sulpice. Comme Louis-Marie Grignon de Montfort lorsqu'il prêcha sa première mission, il est arrivé avec l'enthousiasme du néophyte; il trouve dans les missions l'occasion de mettre en pratique tout ce qu'on lui a enseigné à Angers et Saint-Sulpice.

Plein de zèle, il est conquis par le spectacle qu'offrent ces missions dont le cérémonial est désormais bien rodé et dont l'efficacité ne se dément plus. Hacquet va prêcher dans deux cent soixante-quatorze missions de 1740 à 1780; il meurt en décembre 1781. On sait, par le mémoire qu'il a laissé de ces missions, qu'il a fait partie de toutes les missions montfortaines, et qu'il y a prêché dans toutes, sauf à la fin de sa vie où il était trop fatigué.

Pierre-François Hacquet ne deviendra pas le supérieur de la petite compagnie; mais cela ne doit pas nous tromper sur la place qu'il a occupée. C'est lui qui prononce l'éloge funèbre du père Mulot en 1749. C'est lui qui est désigné, avec deux autres missionnaires, pour aller à Rome, en 1748.

Hacquet a été le véritable successeur de Montfort; il en a le caractère bouillant et emporté. Ce prédicateur a consigné sur un livret ses observations sur chaque mission; on a ainsi la localisation des missions et l'opinion sur l'état religieux

général de chaque paroisse.

Ces missions dirigées par les mulotins ont couvert un vaste territoire qui dépasse en étendue celui de la Vendée militaire elle-même et correspond davantage à celui des soulèvements de mars 1793, qui englobe la Loire-Inférieure et le Morbihan. Les missionnaires ont prêché dans les diocèses de Vannes, Nantes, Luçon, Angers, La Rochelle. Toute la rive droite de la Loire a ainsi été évangélisée autant que la rive gauche.

Les notes du père Hacquet témoignent de la ferveur religieuse de chaque paroisse et permettent de délimiter des régions d'inégale dévotion. Les expressions qui reviennent le plus souvent sous sa plume pour qualifier les attitudes religieuses des paroisses sont celles de peuple « dur » et de peuple « docile ». Par exemple, à Saint-Maurice-des-Noues (canton de La Châtaigneraie, diocèse de La Rochelle), « le peuple, dur, dit-il, se ressent de la plaine » (mission du 23 novembre au 21 décembre 1749).

Au contraire, à Tiffauges (canton de Mortagne, diocèse de La Rochelle) : la mission est « très fervente. Le peuple y est bon et docile » (1<sup>er</sup>-30 novembre 1748).

Ces annotations du père Hacquet sur chaque mission permettent de délimiter très précisément des zones de dévotion plus ou moins intense ou même d'indifférence religieuse, dans l'ensemble de la région évangélisée.

Deux régions géographiques sont nettement rebelles aux missions des mulotins : d'une part le sud de la Vendée et des Deux-Sèvres, dont nous savons qu'elles ne prendront pas part à l'insurrection de mars 1793 et d'autre part les rives de la Loire aux abords immédiats de Nantes et les environs du lac de Grand-Lieu.

Le Marais poitevin, situé entre Luçon et La Rochelle, et la plaine vendéenne, autour de Fontenay-le-Comte, ne manifestent aucun enthousiasme ; ce sont des régions peu chrétiennes où les missions sont peu suivies et les exercices religieux peu pratiqués. En revanche, celles qui ont été données dans les villes de ces régions ont obtenu un grand succès, que ce soit à Niort, Fontenay ou Luçon où l'on note une forte présence des notables.

Les bords de Loire, de chaque côté du fleuve, près de Nantes, boudent aussi les missions. Les missionnaires se heurtent à l'impiété notoire du petit peuple et le même phénomène s'observe autour d'Angers : il s'agit d'une population agglomérée autour de ces grandes villes, qui vit des petits métiers que procure le trafic fluvial ou d'une pêche artisanale ; il s'y mêlent des petits marchands et des trafiquants de toutes sortes.

Dans toute la région nantaise, l'insuccès des missions est aggravé par la présence d'un clergé janséniste régulier ou séculier qui exerce des pressions sur les populations, pour les dissuader de suivre les exercices. En fait, c'est donc moins l'influence du milieu urbain en lui-même qui explique ce manque de

ferveur que la pression exercée par les milieux jansénistes. En effet, la grande majorité des missions prêchées en ville ont été particulièrement réussies à Nantes, Cholet, Poitiers notamment.

Une seule paroisse nantaise fait exception : Sainte-Croix (1776), où les intrigues jansénistes ont fait échouer la mission : « Point d'ornements, point de cierges, point de cloches, point de processions, point de croix, ny de calvaire », note avec amertume le père Hacquet. La situation de cette paroisse au cœur de la ville atteste l'influence exercée par le jansénisme sur un milieu très urbanisé et assez bourgeois, sensible aux idées nouvelles.

Dans la même ville, la mission de Saint-Clément, un an plus tôt, a été « très nombreuse et très suivie » ; « le peuple s'y prêta admirablement. Toutes les cérémonies magnifiques; la croix et le calvaire superbes », note Hacquet. Or, cette paroisse Saint-Clément comprend des faubourgs populaires. La rupture avec la religion populaire des mulotins relève donc davantage d'un phénomène d'appartenance sociale : le peuple des villes accourt aux grandioses cérémonies, tandis que les gens du monde les boudent. Le jansénisme et le développement des idées des philosophes conjuguent leurs effets, en éloignant les fidèles des sacrements et d'une pratique religieuse très extériorisée.

La présence janséniste n'est pas limitée à Nantes même et à sa proche banlieue (Vertou, Sainte-Luce) : en Vendée, des curés jansénistes ou des chanoines réguliers de chapitres donnent des consignes aux populations pour les dissuader de suivre une mission ou empêcher les enfants de faire leur première communion avec les missionnaires.

Le mémoire du père Hacquet permet aussi de circonscrire précisément les zones d'intense dévotion. Celles-ci correspondent clairement aux points chauds de l'insurrection de mars 1793, réparties selon une ligne qui va de Clisson à Châtillon, en passant par Cholet (c'est-à-dire le cours de la Sèvre Nantaise); il faut y ajouter le Marais breton.

Cette région a bénéficié de la proximité immédiate de Saint-Laurent-sur-Sèvre, devenu lieu de pèlerinage et centre des missions montfortaines. Des missions, renouvelées fréquemment, finissent par porter leurs fruits.

Certains cantons apparaissent réellement privilégiés, comme Montfaucon dans les Mauges, Argenton-Château dans le Bressuirais, Mortagne-sur-Sèvre et Montaigu en Vendée.

L'ensemble des paroisses des Marches communes où éclatera l'insurrection ont été des terrains de missions : La Gaubretière, Tiffauges. Evrunes, La Séguinière, Le Longeron, La Tessoualle, La Romagne, Gétigné, Roussay, Saint-Hilaire-de-Clisson.

On peut parler d'un véritable quadrillage systématique des deux rives de la Sèvre Nantaise par les missionnaires.

Les commentaires du père Hacquet sont généralement très élogieux, même s'il y a quelques exceptions notables.

Toute la région autour de Cholet est ainsi d'une ferveur très inégale. Certaines paroisses sont un peu tièdes au goût du père Hacquet.

Le pays, habité par des tisserands, est déjà frappé par la crise économique ; les mendiants sont très nombreux : à la veille de 1789, le quart de ces paroisses vit d'aumônes. Le phénomène touche d'ailleurs toutes les paroisses des Marches communes, qui tirent leurs ressources essentiellement des manufactures de Cholet.

L'exemple de La Gaubretière est saisissant : la mission de 1751 est bonne, le peuple assidu; or en 1773, Hacquet trouve le peuple indifférent et regrette même qu'on y ait planté une croix. Le père Hacquet se plaint du manque de « libéralités » de certaines de ces paroisses, comme Le Longeron. Par ce terme, il entend les dons faits aux missionnaires. Mais la pauvreté et la misère suffiraient à expliquer ce comportement. Il note qu'à La Séguinière, le bourg est « dissipé » ; mais, nous sommes là en pleine région de tissage et la fréquentation des cabarets est une habitude ancrée que les missions seules ne suffisent certainement pas à déraciner.

Enfin, il faut reconnaître que les observations et les jugements du père Hacquet sont guidés par son rigorisme. Il mesure la ferveur et la dévotion en fonction du respect de règles strictes bien difficiles à suivre par des gens du peuple que les tourments de la vie quotidienne poussent à l'agitation alors que le silence est la règle d'or des montfortains pendant les exercices religieux.

Hacquet a aussi consigné dans ses notes la propension des paroissiens à participer aux frais de la mission nécessaires pour financer les cérémonies et la construction des calvaires. Aussi, la pauvreté d'une paroisse peut-elle constituer un handicap, si elle n'est pas compensée par une religiosité extrême qui pousse à se priver pour faire des dons à la mission.

L'historien ne saurait non plus tirer une conclusion générale sur l'attitude du peuple vis-à-vis de la religion du seul comportement d'une paroisse pendant une mission.

Le rôle du clergé est d'assurer la permanence de la religion; or, le père Hacquet note souvent qu'une paroisse trop lâche a besoin d'un « bon conducteur » pour encadrer les fidèles. Ceux-ci font parfois cruellement défaut.

A la différence de celles de la région du tissage des toiles, les missions réalisées dans les paroisses de la ville même de Cholet ont été réussies. Celle de Notre-Dame, du 1<sup>er</sup> mai au 12 juin 1763 « fut excellente, très suivie. Le peuple docile au-delà de toute espérance ».

A Saint-Pierre, en 1743, « le peuple spirituel, affable et reconnaissant en donnait de grandes marques aux missionnaires par son attention à fournir aux

frais de la mission ». Toujours, à Saint-Pierre, en 1751, « le concours du peuple (fut) admirable pour entendre la prédication. Il y eut adoration publique de la Vraie Croix au lieu d'amende honorable, rénovation générale des vœux du baptême ».

Certains bourgs ont été visités plusieurs fois par les missionnaires et ceci, ne l'oublions pas, pendant un mois. Montfaucon reçoit une mission à cinq reprises en 1757, 1765, 1772, 1778, 1779. De plus, une mission donnée dans un bourg est souvent suivie par les populations des paroisses avoisinantes, sauf l'hiver où il est difficile de se déplacer par des chemins devenus impraticables. Le père Hacquet note toujours cette participation plus ou moins étendue des « étrangers » à une paroisse, car le succès d'une mission peut dépendre de cette participation « étrangère ».

Ainsi, à Montfaucon « le concours des étrangers fit merveille » tandis que « le peuple de Montfaucon est indifférent, indolent, attaché à ses biens ».

Le renouvellement des missions dans une même paroisse semble souvent porter ses fruits. Hacquet note, pour la mission de 1765 à Montfaucon, que « le peuple, qui se sentait de la dernière mission, (fut) nombreux et assidu à la parole de Dieu ». En 1772, elle est « fervente; bien suivie, nombreuse à son ordinaire ».

Les montfortains ont des sujets de satisfaction dans leur fief de Saint-Laurent-sur-Sèvre, en septembre 1749: « Cette retraite, entreprise par le zèle des missionnaires du lieu qui en voyaient le bien depuis longtemps et faite à leurs frais eut le succès qu'ils en espéroient; jamais mission ne fut plus nombreuse ni mieux suivie. Les étrangers s'y trouvèrent en abondance; les communions y furent nombreuses. On y donna quatre exercices par jour : au matin, à six, à dix, la conférence et le dernier sermon à quatre; il y eut ouverture, vœux du baptême, clôture et convocation. »

Mais, fait étrange, celle de 1751 (29 août-8 septembre 1751), n'est pas aussi bonne: « Cette retraite de quatre exercices par jour, entreprise par le zèle de M. le Doyen et par les soins des missionnaires, n'eut pas le succès qu'on en espéroit, soit que la saison fût incommode, soit que le peuple commençât à se dégoûter des prédications; la retraite fut médiocre. Le peuple est assez mal disposé. »

En effet, même dans cette zone privilégiée autour de Saint-Laurent-sur-Sèvre, le peuple est loin d'être dévot et assidu aux missions. Le père Hacquet est retourné à Saint-Amand-sur-Sèvre, cinquante ans après Louis-Marie Grignon de Montfort, du 8 novembre au 6 décembre 1761. « Cette mission fut médiocre. Le peuple assez indifférent. Peu d'étrangers, à cause des chanoines réguliers, prieurs des paroisses circonvoisines, qui n'aiment pas les missions. » L'opposition janséniste ne suffit pas ici à expliquer cet insuccès dans une



paroisse où le saint a prêché. Certes, il s'est écoulé une période assez longue. Mais Montfort s'était déjà heurté dans cette paroisse à des habitants très superstitieux et arriérés. A l'époque, dans la région de Saint-Amand, on croyait au démon et on avait recours à la sorcellerie et à la magie. Ces croyances ne pouvaient certes point disparaître rapidement, pour peu que se soit relâchée l'attention des différents pasteurs.

Dans une autre paroisse de la même région, Moutiers-sur-Argenton, « le peuple paroissait d'abord sauvage », note aussi Hacquet. Quant à la paroisse de Saint-Aubin-de-Baubigné, où habitait la famille de La Rochejacquelein, le peuple n'est « ni trop docile, ni trop reconnaissant », note Hacquet en 1763 (11 décembre 1763 - 11 janvier 1764). A la suite de la mission qui avait eu lieu en 1749, Hacquet avait noté le contraire : « peuple docile et reconnaissant ». Le prédicateur n'aurait-il pas lui-même conscience des difficultés à enraciner la foi parmi ces populations ?

C'est un triomphe lors de la mission de 1773 (du 24 octobre au 24 novembre), seize ans avant que n'éclate la Révolution : « Cette mission fut excellente, nombreuse, bien suivie. » Hacquet note un changement déterminant pour l'avenir : « Les dames du château, parfaitement réconciliées avec M. le Curé, y donnèrent un exemple édifiant; il s'y opéra, en conséquence, des conversions éclatantes et soutenues. »

Dans ces campagnes qui sont le terrain de prédilection des montfortains, les petites villes et les bourgs occupent une place à part. En règle générale, les missions données dans les petites villes ont été assez mauvaises : c'est le cas de Machecoul et Savenay. Machecoul était habitée par des fonctionnaires et des bourgeois. Ceux-ci paieront chèrement leur comportement lorsque la ville tombera aux mains des insurgés en mars 1793.

En revanche, Cholet, Montaigu, Mortagne ont donné satisfaction au missionnaire.

Les missionnaires rencontrent des difficultés dans toute la région, autour du lac de Grand-Lieu, là même où Grignon de Montfort avait eu maille à partir avec un curé (à La Chevrollière). La première mission de La Chevrollière a eu lieu en 1759: «Le peuple (est) grossier, ignorant, peu porté à la dévotion. Les pêcheurs du village de Passé (Passay), intéressés, pauvres d'ailleurs, adonnés au vin à cause de l'échange de leur poisson en vin qu'ils tirent des gabariers. »

Néanmoins, une nouvelle mission, prêchée en 1776, est bonne; Hacquet semble l'attribuer au curé du lieu.

Dans toute cette région plus portée au paganisme et aux superstitions, le peuple est dur et peu dévot, nous apprend Hacquet avec une grande objectivité. Mais, nous devons le souligner, les missions s'y déroulent normalement. Si le terrain est peu favorable à la mission au départ, chacune

d'entre elles est finalement suivie, même si le peuple y manifeste moins d'enthousiasme que dans le Bocage ou les Mauges. C'est le cas à Saint-Aignan-de-Grand-Lieu en 1752, ou à Sainte-Lumine-de-Coutais en 1777.

Toute la région du lac de Grand-Lieu va massivement participer au soulèvement.

Dans le Marais breton, les missions sont aussi très suivies. Toutes ces paroisses sont celles qui prendront une part très active à l'insurrection de mars 93.

A Saint-Étienne-du-Bois, « le concours du peuple (fut) nombreux et assidu. Les habitants dociles et reconnaissants. (...) Grand zèle pour le culte de Dieu, pour la construction de la croix et du calvaire. »

La mission de La Chapelle-Palluau fut « très excellente, nombreuse, éclatante. Le peuple, très bien exposé... » Hacquet note que la mission a été financée par les demoiselles Lansier. Même la petite ville de Challans réserve un bon accueil aux missionnaires, bien qu'il y ait fréquemment des foires et des marchés.

Toute la zone située entre le Marais breton et le Bocage vendéen (les cantons de Legé et de Palluau) a été aussi parcourue par les missionnaires avec beaucoup de succès : à la mission de Vieilleville en 1756, on compte quatre mille communiant. La mission de Saint-Étienne-de-Corcoué, en 1770, est décrite dans les termes les plus élogieux : Hacquet ne tarit pas sur les superlatifs : « Très fervente, nombreuse, suivie. »

Autour de ces zones de forte dévotion, on peut dessiner les contours de régions de moindre ferveur. C'est notamment le cas des cantons de Chantonay, Sainte-Hermine, Pouzauges, La Châtaigneraie. L'influence protestante et les restes du jansénisme entraînent la désaffection des gens.

A Cheffois, en décembre 1769, la mission est médiocre, le peuple, « ni trop dévot, ni trop flexible ». « Les curés voisins, chanoines réguliers, empêchent les enfants de venir au catéchisme. »

A Pouzauges, en novembre 1760, la mission est fervente et nombreuse; mais il y a une altercation entre les missionnaires et le prieur janséniste de Réaumur, paroisse proche, au sujet de la communion des enfants. Toutes les missions dans les cantons de La Châtaigneraie et de Pouzauges se ressentent de la fronde des jansénistes.

Au Boupère, Hacquet attribue au « voisinage des religionnaires », c'est-à-dire des protestants, le manque de participation des paroisses alentour; le seigneur du lieu, le marquis de La Plissonnière, s'est opposé à la mission, alors que sa propre sœur l'a financée.

A Chantonay, en décembre 1764, la mission est médiocre. Le peuple est « dur, resserré, peu attentif à la parole de Dieu, point dévot... » Une nouvelle mission, en 1774, semble plus suivie, mais il y a toujours aussi peu d'étrangers à la petite ville. Hacquet rapporte qu'on y a donné le baptême à un idolâtre de

vingt ans, avec une grande solennité et qu'on a porté en procession une statue de la Vierge au calvaire.

La mission de Puybelliard, à côté de Chantonay, est « très médiocre ». Hacquet, à court d'explications, l'attribue à la proximité de la plaine alors que l'influence protestante s'y fait encore sentir. Mais il ne faudrait pas surestimer celle-ci : dans le pays de Pareds, les missions sont bonnes, telles celles d'Antigny en 1751, de Saint-Maurice-des-Noues en 1749, de Bazoges-en-Pareds en 1774.

Les mulotins ne se contentent pas de ces missions dans les paroisses. Ils prêchent aussi dans les hôpitaux ou dans des couvents, à la demande des religieuses.

De 1751 à 1779, Hacquet prêche tous les ans, sans interruption, au collège des garçons de Beaupréau. La première retraite de 1751 est « édifiante ». La dernière est « très fervente ». Mais il n'est pas rare que Hacquet se plaigne de l'encadrement défaillant des jeunes collégiens et de leur dissipation certaines années.

Néanmoins les mulotins ont là l'occasion d'exercer leur influence sur une partie de la jeunesse cultivée, destinée à occuper des emplois publics dans les petites villes des Mauges. On retrouvera plus tard nombre de notables de ces bourgs angevins aux côtés des insurgés de mars 93.

A défaut de laisser avec certitude leur empreinte sur les âmes, les missionnaires laissent au moins de leur passage des symboles édifiants : les croix des calvaires. La plantation de ces croix demeure le temps fort de la mission, comme à l'époque de Grignon de Montfort. Chaque paroisse met son point d'honneur à les dresser en haut d'un lieu d'où elles se voient de loin. Hacquet semble lui-même y voir un symbole de la foi d'une paroisse, là où les paroissiens y trouvent surtout de la fierté. Hacquet a laissé ses commentaires sur chaque calvaire :

A Treize-Vents (canton de Mortagne, diocèse de La Rochelle), « la croix qui y fut plantée est très belle et haute ».

A Touvois (diocèse de Nantes) : « Le calvaire qui y fut construit est un des plus beaux et des mieux placés. »

L'opération est toujours aussi spectaculaire; et la coutume s'est instaurée d'attendre avec angoisse et appréhension le moment où elles prennent leur assise définitive. Chaque fois, cela tient du miracle et les fidèles sont très impressionnés. En revanche, lorsqu'une croix bascule dans le vide, les gens sont atterrés, persuadés qu'un mauvais sort s'acharne sur leur paroisse.

Car c'est ainsi que se vit toujours la religion au XVIII<sup>e</sup> siècle dans ces régions. Les missionnaires, comme les curés de campagne, ont recouvert d'un voile religieux un ensemble de croyances superstitieuses.

La vénération portée au pasteur demeure empreinte de la crainte qu'inspire son pouvoir de faire le bien ou le mal.

L'Église, par ses pratiques sacramentelles, est loin d'extirper les vieilles superstitions; mieux, elle les ravive parfois.

Devant la maladie, les gens gardent leur habitude de faire appel aux conjureurs et aux sorciers. Or les prêtres, du haut de leur chaire, enseignent aux fidèles que la maladie est un signe de Dieu; seul le Très-Haut peut accorder la grâce de la guérison. Et encore faut-il ne pas être en état de péché!

C'est l'abbé Grandet, le directeur du séminaire d'Angers, biographe de Montfort qui, en 1692, expliquait qu'il fallait « amener les malades à Notre-Seigneur pour les guérir ». « La maladie du corps contribue à la santé de l'âme, en l'humiliant, en détachant l'âme de la vie, en faisant faire pénitence au corps des péchés dont il a été l'instrument, enfin en nous faisant penser à Dieu », écrit-il dans des notes destinées à préparer un sermon.

Pour ces prêtres, issus de Saint-Sulpice, les épidémies sont des fléaux envoyés par Dieu. Face au courroux divin, « nous vous exhortons à ranimer votre ferveur, à redoubler vos prières, à vous purifier de vos péchés que vous devez regarder comme la source de vos malheurs » dit l'évêque d'Angers face à une épidémie de dysenterie (1707).

Ainsi, l'Église se contente de substituer le péché au démon comme origine du mal mais les populations continuent à croire en la possession et à voir dans la maladie l'effet d'un sort maléfique. Aussi se tournent-elles à la fois vers les conjureurs et les prêtres pour faire cesser le mal et confondent parfois le prêtre et le conjureur. Dans les deux cas, on se tourne donc vers un intercesseur auprès de Dieu ou du diable.

La thérapeutique utilisée par les uns et les autres n'est-elle pas identique aux yeux du simple fidèle? Les deux ne récitent-ils pas des formules incantatoires?

Les habitants des Mauges et du Bocage font d'autant moins la différence entre les formules récitées par le conjureur ou le prêtre qu'une interpénétration s'est opérée entre les pratiques païennes et les rites religieux. Les prêtres font les mêmes gestes que les conjureurs en imposant les mains sur le mal et les conjureurs introduisent dans leurs formules magiques des éléments du christianisme.

Pour conjurer une colique, il faut prononcer les paroles ci-après : « Marie qui êtes Marie ou colique ou passion qui êtes entre mon foie et mon cœur, entre ma rate et mon poumon, arrête au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il faut ensuite réciter trois Pater et trois Ave, et prononcer le nom du malade en disant : « Dieu t'a guéri ! Amen ! »

Pour conjurer une brûlure, il faut « faire le signe de la croix sans en prononcer les paroles ni se servir de la main, mais diriger au fur et à mesure les yeux vers

chacun des endroits où l'on porterait successivement la main pour un signe ordinaire, et répéter mentalement les mots : « Brûlure, je te conjure au nom des principaux mystères, le mystère de la Rédemption, le mystère de l'Incarnation, le mystère de la Sainte-Trinité, brûlure, tu perdras ta chaleur et ton ardeur comme Judas a perdu ses couleurs au jardin des Oliviers. »

Le signe de la croix, apporté par l'Église est ainsi devenu indispensable à l'efficacité de la conjuration.

De même, toutes les pratiques dévotes inaugurées par Montfort et popularisées après sa mort entretiennent la confusion entre magie et religion. Le rosaire devient un talisman qui éloigne les mauvais esprits. Les sacrements permettent d'accéder à l'état de pureté nécessaire pour éviter le courroux de Dieu.

Ceci contribue à expliquer le succès de la communion lors des missions des mulotins, où l'on voit des centaines d'enfants déguisés en anges approcher de la sainte table.

Enfin les mulotins offrent des moyens d'intercession auprès des puissances du bien, en popularisant la dévotion à la Vierge Marie, puis au Sacré-Cœur.

La dévotion au Sacré-Cœur remontait au Moyen Âge. Remise en honneur grâce au renouveau religieux du XVII<sup>e</sup> siècle, elle se développe très rapidement car elle correspond, par son imagerie, à toutes les croyances populaires de l'époque : le cœur apparaît comme le siège de la vie, du courage et de la générosité.

Après la crucifixion du Christ, a raconté saint Jean, un soldat lui perça le côté de sa lance, et il en sortit du sang et de l'eau. Cette scène donne naissance à toute une imagerie transmise notamment par la peinture flamande du xiii<sup>e</sup> siècle. Le cœur du Christ devient le lieu de ses sentiments, de son amour comme de ses souffrances.

Les moniales qui recherchent la fusion mystique avec le Christ brûlent d'envie de posséder ce cœur, d'y pénétrer et d'y anéantir leurs mauvais penchants.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, François de Sales, Pierre de Bérulle et Saint-Cyran célèbrent à nouveau le cœur du Christ, tandis que Jean Eudes lui préfère le cœur de Marie, modèle du cœur chrétien. En 1672, Jean Eudes célèbre à son tour le cœur du Christ : ce cœur doit contribuer à rappeler aux fidèles l'amour que Jésus-Christ portait à son père et à tous les hommes.

Or c'est en 1673 que la visitandine Marguerite-Marie Alacoque reçoit sa première révélation, à Paray-le-Monial, comme on l'a dit précédemment. La religieuse délivre le message qu'elle a reçu : Dieu est délaissé, les hommes se détournent de la religion et du cœur du Christ, thème que Grignon de Montfort développera lui-même dans ses missions.

Les jésuites contribuent à populariser cette dévotion qui ne cesse de

s'amplifier, au point que le pape Clément XIII accepte de créer une fête solennelle en 1765 et que Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, l'adopte dans son diocèse en 1767.

Comme la dévotion à la Vierge Marie, la dévotion au Sacré-Cœur devient la cible privilégiée des jansénistes, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle; les Nouvelles ecclésiastiques se moquent des « cordicoles »<sup>1</sup>.

Le Sacré-Cœur est dès lors promu au rang de symbole religieux. La prière au Sacré-Cœur permet d'intercéder auprès de Dieu, de lui demander réparation de ses fautes. Les fautes des hommes font souffrir le cœur du Christ. On raconte que telle ou telle religieuse a vu du sang jaillir du cœur du crucifix qu'elle contemplait.

Le Sacré-Cœur devint le symbole des souffrances du Christ crucifié. Par cette représentation, les mulotins essaient de faire comprendre au peuple le mystère de la Rédemption : la vision du cœur sanglant du Christ permet de culpabiliser les fidèles.

Cette dévotion devient d'autant plus populaire que les fidèles peuvent se représenter par des images les souffrances du Christ devant le péché. Et la Vierge Marie apparaît comme le meilleur intermédiaire pour s'adresser à ce cœur du Christ, à la fois lieu de son amour pour les hommes et lieu de ses souffrances. L'habitude se prend d'ailleurs de réunir les deux cœurs de Marie et Jésus, représentés entrelacés.

L'un et l'autre sont invoqués pour conjurer tout événement imprévisible qui peut survenir. Les prédictions de Marguerite-Marie Alacoque, devenues très populaires, font craindre le pire.

L'impiété qui gagne les gens du monde, les critiques contre la religion font redouter que le Dieu tout-puissant n'envoie un fléau pour punir les nommes. On craint la fin des temps toute proche et l'on implore le Sacré-Cœur de Jésus pour qu'il épargne à la France sa malédiction.

C'est dans ce contexte que se multiplient au XVIII<sup>e</sup> siècle les pèlerinages auprès des sanctuaires de la Vierge et qu'explose un véritable mysticisme populaire dont témoignent les nombreux miracles apparus après la mort de Montfort.

M. Grandet s'est attelé à la tâche de collecter toutes les informations sur ces miracles pour écrire la biographie du saint et il reçoit de nombreux témoignages.

Mgr de La Poype, l'évêque de Poitiers qui avait pourtant interdit à Montfort de prêcher dans son diocèse, sera l'un des premiers à témoigner dès 1723: «J'ai eu la consolation, écrit-il à M. Grandet, de voir guérir deux bonnes maléfices, par le moyen de l'eau où a trempé du linge de ce serviteur de Dieu, laquelle j'envoyai pour la leur faire prendre; elles ont été guéries dès qu'elles en ont

---

<sup>1</sup> L'abbé Grégoire écrira même un opuscule pour les critiquer (1807).

pris, et auparavant elles tombaient toujours dans leurs accidents de maléfice, où les médecins ont avoué qu'ils ne connaissaient rien, et que cela n'était point de leur compétence. »

Les guérisons des maladies s'opèrent souvent au contact d'objets ayant touché le saint lui-même : linges, fragments de cercueil. Parfois, une simple neuvaine récitée au pied du tombeau du saint à Saint-Laurent-sur-Sèvre suffit pour provoquer la guérison.

La femme d'un marchand de Poitiers avait elle-même une fille aveugle : elle lui applique sur les yeux pendant huit jours un morceau d'un des souliers de Montfort et elle en guérit; cette dame, elle-même atteinte d'une pleurésie, guérit grâce à un mouchoir qui a touché la tombe.

A Mortagne-sur-Sèvre, en 1752 une jeune fille de la paroisse Saint-Hilaire voit sa langue tomber en pourriture à la suite d'une petite vérole; la langue est détruite jusqu'à la racine. Mais elle recouvre la parole selon le témoignage d'un carme.

Une fille de la Sagesse s'étant cassé le petit doigt de la main gauche souffrait beaucoup car il ne s'était pas remis et elle craignait l'amputation; elle pose son doigt sur le tombeau et, dès lors, n'éprouve plus aucune douleur.

Antoinette de Bège dépose que sa fille, âgée de trois ans, ne buvait ni ne mangeait, qu'elle avait les jambes et les cuisses comme mortes, ne marchait point depuis deux mois, et qu'elle éprouvait une si grande oppression de poitrine qu'elle ne pouvait plus respirer; elle pose sur son corps un soulier de Montfort : l'enfant est guérie sur-le-champ de tous ses maux.

En 1761, un prêtre de la communauté nantaise de Saint-Clément témoigne de la guérison en 1727 d'une demoiselle Luzeau, sujette à un mal chronique. Une visite au tombeau suffit à la guérir. « Je sentis, ajoute le prêtre, une odeur toute céleste que je ne puis exprimer, laquelle me ravit d'émotion et de joie. »

Dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les populations semblent ainsi entrées de plain-pied dans le merveilleux chrétien; les prédications des missionnaires, le renouveau religieux apporté par les curés eux-mêmes ont porté leurs fruits.

Les apparitions de la Vierge se multiplient dans les campagnes et contribuent à enraciner les croyances religieuses.

A La Chapelle-Palluau, près de Saint-Étienne-du-Bois, la tradition rapporte qu'une petite Feniote était atteinte d'une tumeur; un jour, alors qu'elle gardait les moutons, elle ressent une douleur dans le sein gauche; de la plaie ouverte s'écoule du sang. Elle implore Notre-Dame-de-Miséricorde. La vierge lui apparaît et la guérit.

Une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Miséricorde fut édifée en 1762. On y lit deux inscriptions, l'une au-dessus du monogramme du Christ :

*Respecte près d'ici l'instrument des bourreaux  
Où pour toi Jésus-Christ a souffert tant de maux.*

et l'autre au-dessus de celui de la Vierge,

*Si le nom de Marie en ton cœur est gravé  
Passant, ne manque pas de lui dire un Ave*

C'est dans le Marais breton et les Mauges qu'on érige le plus de chapelles et d'oratoires dédiés à la Vierge. Dans le Marais breton, on les trouve soit sur la côte où la Vierge est implorée car elle sauve les marins de la tempête, soit dans les terres, comme Notre-Dame-de-Garreau à La Chapelle-Hermier, Notre-Dame-de-la-Victoire à La Garnache, à laquelle Montfort a légué quatre étendards.

Près de Saumur, Notre-Dame-des-Ardilliers, dont la réputation dépasse les limites de l'Anjou, voit accourir des pèlerins de plus en plus nombreux, d'autant que les évêques d'Angers reconnaissent l'existence des miracles qui s'y sont opérés.

A chaque fête de la Vierge, on se rend en pèlerinage auprès de la Vierge de Bellefontaine, près de May-sur-Evre, dans les Mauges. Les habitants des Mauges n'ont que l'embarras du choix pour les sanctuaires dédiés à la Vierge car l'habitude s'est prise de l'honorer dans chaque paroisse. Si certains sanctuaires, comme Notre-Dame-des-Gardes, situé sur une hauteur qui domine toute la région entre Cholet et Chemillé, sont plus célèbres et attirent donc plus de pèlerins, il existe une multitude d'oratoires modestes construits en signe de remerciements. Parfois, une simple niche placée dans le tronc noueux d'un arbre abrite une frêle statue de la Vierge Marie.

Le clergé et les missionnaires ont encouragé cette pratique popularisée par Grignon de Montfort pour rappeler constamment leurs ouailles à leurs devoirs religieux. La dévotion à la Vierge rencontre l'assentiment des fidèles alors que les calvaires demeurent dans leur isolement. Certes, on a appris au fidèle qu'il faut se signer en passant devant un calvaire mais aucune indulgence particulière n'est attachée à ce geste religieux. En revanche, on sait bien qu'en récitant quelques Ave, en passant devant une statuette de la Vierge, on met son âme ou son cœur en paix avec Dieu grâce à Celle qui peut tout.

Le quadrillage systématique de la région par les mulotins et le ministère diligent des prêtres des paroisses finissent par produire des effets bénéfiques chez les populations. Des habitudes régulières de dévotion finissent par s'ancrer dans la vie quotidienne.

Le rythme des sonneries des cloches scande la vie de tous les jours et rappelle



constamment chacun à ses obligations. Certes, les coutumes païennes subsistent et les notes du père Hacquet sont là pour nous rappeler que la tâche du clergé demeure ardue dans certaines paroisses récalcitrantes.

## CHAPITRE XIII - LE CHRISTIANISME POPULAIRE FACE A LA CRITIQUE DES GENS DU MONDE

Word pag. 2 – Pdf pag. 2.

Alors que les missions finissent par porter leurs fruits dans toute la région, elles suscitent de plus en plus l'opposition des gens du monde. Deux clans se font face : d'un côté les mulotins, les jésuites, les sulpiciens de la communauté Saint-Clément; de l'autre les gens du monde, les milieux parlementaires et les jansénistes. L'influence de ceux-ci demeure notable sur les deux rives de la Loire, en Brière comme dans le pays de Retz, autour de Clisson comme dans la Gâtine bressuiraise. Les sujets de friction se multiplient, les polémiques se nourrissent les unes les autres et accroissent les divisions entre les deux clans. Les accusations lancées contre les jésuites rejaillissent sur leurs « alliés » de l'heure, mulotins et sulpiciens. On leur reproche surtout d'obéir aveuglément au pape et d'être des agents de l'étranger, des « Romains ».

Mais, jésuites, mulotins et sulpiciens, défenseurs inconditionnels de la bulle *Unigenitus*, loin de ployer sous le flot des critiques de leurs ennemis, ripostent vivement à leurs attaques. Ces polémiques rappellent l'époque des Provinciales par les termes très durs dont usent les antagonistes.

Les missionnaires n'hésitent pas à condamner les jansénistes lors de leurs sermons devant les fidèles rassemblés. Et les injures pleuvent!

- Entêtés, orgueilleux, rebelles à l'Église!

Tels sont les termes qu'entendent les paroissiens de Saint-Jacques de Clisson, lors d'une mission prêchée par les mulotins dans ce fief janséniste. Comme leur fondateur, les mulotins retrouvent la verve d'un saint Dominique prêchant contre les Albigeois. Pour éloigner les fidèles de la nouvelle « hérésie », ils reprennent la procédure des conférences dialoguées dans laquelle deux des leurs se donnent complaisamment la réplique.

Mulotins, jésuites et sulpiciens se livrent à une véritable « chasse aux sorcières » contre les jansénistes et appliquent à la lettre les interdictions de l'Église contre ces nouveaux hérétiques.

Les curés suspects de jansénisme n'ont pas le droit de conférer les sacrements, sinon ils commettent un acte sacrilège. Ce sont des « scélérats, des enfants de Bélial, des anges des ténèbres ». L'évêque de La Rochelle a même ordonné à des paroissiens dont le curé était -malheureusement pour eux - janséniste, de s'abstenir des sacrements. Les fidèles ne doivent pas s'approcher d'eux, sous peine de commettre un acte sacrilège. Ceux qui continuent à recevoir les sacrements de leurs mains sont mis au ban de cette Église qui se définit de plus

en plus comme « romaine ». Les simples fidèles qui sont jansénistes commettent des sacrilèges quand ils reçoivent des sacrements. Peu importe qu'ils soient mourants : « Point de confesseur. Il faut les laisser mourir sans sacrement », telle est la consigne très stricte des mulotins. Et malheur au prêtre qui confesserait des jansénistes ! Il deviendrait lui aussi un « hypocrite, un scélérat, un malheureux » !

La guerre est donc déclarée entre les jansénistes et leurs ennemis mulotins, jésuites et sulpiciens. La lutte est d'autant plus âpre que les deux camps s'affirment l'un et l'autre « élus de Dieu ».

Les jansénistes ou « appelants » sont confortés dans leur certitude par les miracles survenus dans leur communauté après la mort de M. de La Noë-Ménard. Celui-ci a été considéré comme un saint aussitôt après sa mort; les adeptes de la nouvelle « secte » se sont arraché ses reliques. Tous les événements mystérieux qui surviennent apparaissent comme des signes divins et confirment ses disciples dans leur certitude d'être dans le vrai. La lutte n'en est que plus vive.

Aussi, les jansénistes se scandalisent dans leur publication clandestine, les Nouvelles ecclésiastiques que « les mulotins osent blasphémer contre les miracles que Dieu leur a envoyés » <sup>1</sup>.

Tout le pays nantais est ainsi en proie à une sévère lutte d'influence dont les fidèles sont les enjeux et les victimes. Les mulotins et les sulpiciens semblent gagner la partie, au grand dam des jansénistes. Ceux-ci n'en sont que plus aigris et adoptent une attitude de persécutés.

Ils s'offusquent de ce que leurs fidèles n'acceptent plus de recevoir la communion de leurs mains, que les enfants de leurs paroisses aillent faire leur première communion aux missions de leurs ennemis jurés. Ils s'indignent de ce que « le peuple demeure persuadé par les discours de ces calomniateurs publics que ceux contre lesquels ils déclament ne croient ni à l'eucharistie, ni à la Sainte Vierge, ni au pape, et qu'il faut les regarder comme des huguenots ».

La querelle porte toujours sur les sacrements. Les jansénistes n'admettent pas que les mulotins donnent la communion à des pécheurs dont le repentir ne peut être que douteux. C'est ce laxisme qui, selon eux, les apparente aux jésuites, leur principale bête noire.

Les mulotins proclament selon eux : « Venez tous recevoir le divin Agneau et ne vous laissez pas intimider, mes frères, par les remords d'une conscience qui vous reproche peut-être que vous étiez encore il y a un mois tout fumant de vos vices, si vous êtes purifiés par une déclaration sincère de vos péchés. »

Cette divergence doctrinale sur les sacrements a certainement moins de portée pratique que les violentes critiques formulées contre les missions des mulotins,

---

<sup>1</sup> Numéro du 17 juillet 1746.

car celles-ci trouvent leurs débouchés sur le terrain politique.

Les jansénistes brossent un tableau peu flatteur de Grignon de Montfort. Les lecteurs de leur feuille de correspondance peuvent ainsi apprendre de Montfort que « la prudence n'accompagnait pas le petit nombre de ses talents » (et que) « ses pieuses extravagances ont eu besoin quelquefois d'être arrêtées par le ministère public ».

Les mulotins se caractérisent, pour eux, par leur ignorance et ils abusent de la crédulité du peuple : « Ses disciples à qui il laissa pour principal héritage un zèle et une ignorance sans bornes ont travaillé depuis sur le même plan. »

« Pour honorer son tombeau, ils y ont attiré pendant longtemps un assez grand concours en publiant partout de prétendus miracles. »

M. Vatel passe pour « le théologien de la troupe » : « Ses sermons ne sont qu'un galimatias moliniste et pélagien; il se mêle de faire des recueils de cantiques et il a réussi à en gâter d'assez bons. » Le même Vatel est accusé d'avoir refusé la communion à quelqu'un sur sa simple mine, de crainte que ce ne soit un « appelant » (c'est-à-dire un janséniste).

On se moque des comparaisons qu'utilise le missionnaire auprès du peuple pour faire comprendre qu'on doit honorer les saints, qui sont les serviteurs de Dieu : M. Vatel aurait pris comme exemple : « Qui m'aime aime mon chien » !

Comme du temps de Grignon de Montfort, le principal grief est d'ordre financier : les chefs de cette petite république, en affectant un grand désintéressement, passent avec fondement pour avoir « la meilleure bourse de tout le pays ».

Les jésuites ne sont pas épargnés non plus par la critique janséniste. Lors d'une mission à Saumur, n'ont-ils pas proclamé : « Au sortir de la mission, vous serez aussi purs qu'on l'est au sortir du baptême et que le sont les anges dans le ciel. » D'où ce commentaire janséniste : « C'est une phrase extravagante (...) et qui fait bien voir que, selon les jésuites, on peut être pur comme les anges à peu de frais.<sup>1</sup> »

Si les jansénistes ont peu d'audience parmi un peuple facilement dévot qui préfère suivre ses missionnaires, leurs idées vont en revanche facilement triompher chez les gens du monde.

Les parlementaires de Rennes dont la compétence s'étend jusqu'aux rives de la Sèvre Nantaise sont de grands pourchasseurs des jésuites et se font une joie de défendre les jansénistes, pourvu qu'ils aient là une occasion d'en découdre avec tous les agents de l'étranger infiltrés dans la nation, des « traîtres » à leurs yeux.

Leurs idées rejoignent souvent celles des philosophes, eux-mêmes enclins à

---

1 23 octobre 1747.

critiquer les « superstitions » et la crédulité populaires. Les uns et les autres puisent dans l'arsenal janséniste les arguments qui leur conviennent.

Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce siècle de voir les philosophes emprunter des arguments à ces jansénistes dont les disciples parisiens font preuve de la plus grande crédulité face aux miracles du cimetière Saint-Médard et ces mêmes philosophes dénigrer les jésuites qui accordent à l'homme une grande part de liberté !

Mais, par le jansénisme, se constitue progressivement au XVIII<sup>e</sup> siècle une mentalité d'opposition à l'Église et à la monarchie, dont les milieux parlementaires sont le creuset. L'ennemi numéro un est devenu le jésuite auquel on assimile à la légère tous ceux qui dépendent de Rome comme eux ou qui partagent les mêmes idées. A la limite, il suffit de parler latin pour devenir un ennemi de la nation.

Le principal conflit entre les milieux d'opposition à l'Église et la monarchie et les jésuites porte sur l'éducation. Celle-ci est devenue un enjeu. Les travaux de Condillac sur la formation des idées poussent désormais à croire qu'il n'y a rien d'inné. On est alors persuadé que le cerveau est une cire molle, donc malléable à souhait.

Les jésuites sont d'autant plus redoutables qu'ils peuvent, dit-on, faire des enfants tout ce qu'ils veulent. Le siècle ne peut supporter cela. Le système d'instruction jésuite fait de plus en plus l'unanimité contre lui. Face à un siècle tourné vers le progrès, ceux-ci paraissent regarder vers le passé. Peu importe que leur éducation soit en réalité très libérale pour l'époque et éloignée du rigorisme janséniste. L'enseignement du latin et du grec passe pour périmé alors que les jésuites insistent sur la rhétorique et sont tournés vers l'Antiquité gréco-latine.

Les jésuites exercent une emprise sur la jeunesse dans un siècle qui veut réformer l'homme. Ceci suffit à les remettre en cause. De plus il s'y ajoute une raison majeure dans un siècle gallican.

On les soupçonne d'introduire un contrôle étranger, romain, sur l'enseignement, car ils dépendent de Rome; et on les accuse de trahison envers la nation au moment où l'idée de nation fait son apparition.

Le jésuite devient l'homme à abattre, l'infâme à écraser, parce qu'il détourne les consciences de l'allégeance nationale. Leur principal pourfendeur, le parlementaire rennais La Chalotais, écrit : « Comment a-t-on pu penser que des hommes qui ne tiennent point à l'État, qui sont accoutumés à mettre un religieux au-dessus des chefs d'État, leur ordre au-dessus de la patrie, seraient capables d'élever et d'instruire la jeunesse du royaume »?

Ne craignant pas l'amalgame, La Chalotais reprend à son compte les critiques des jansénistes : « L'éducation publique que les jésuites donnent à la jeunesse

dans les classes tient à l'esprit ultramontain qui les domine, à l'esprit de parti qui les agite, en conséquence aux anciens préjugés et à l'ignorance du XVI<sup>e</sup> siècle. »

Dès lors, tous les éléments de l'accusation sont réunis : les jésuites sont des agents de l'étranger et ils entretiennent les préjugés populaires. Les milieux parlementaires ne perdent pas une occasion de les dénoncer.

Depuis Henri IV, les jésuites passent pour des « séditeux » qui prêchent la révolte contre l'ordre établi. Leurs écrits et leurs libelles sont régulièrement condamnés par les parlements. Celui de Paris a condamné les écrits d'un théologien casuiste allemand, Buzembaum, peu connu aujourd'hui. Buzembaum défendait le régicide, comme l'avaient fait avant lui Grotius et Suarez, deux célèbres juristes du XVI<sup>e</sup> siècle : selon eux, le peuple avait un droit légitime de se révolter contre l'oppression.

Or voici qu'en décembre 1757 le supérieur des jésuites de Nantes, le père de Dessus-le-Pont, se réclame de cette théorie, lors d'une mission à Maisdon-sur-Sèvre. Dès que la nouvelle parvient à Rennes, c'est aussitôt le branle-bas de combat au parlement. Le père jésuite est traduit en justice pour répondre de ses paroles. Au même moment, Frédéric II de Prusse, l'ami des philosophes, vient d'incendier les faubourgs de Dresde. Le jour du procès devant le tribunal de Nantes, le jésuite monte à la barre :

Je suis surpris que depuis le temps qu'il tyrannise le peuple, il ne se soit pas trouvé un bon Saxon qui lui eût passé trois balles à travers le corps ! proclame-t-il haut et fort.

Une telle leçon est une véritable aubaine pour le supérieur des jésuites qui peut illustrer sa théorie par ce fait divers.

Si le prince en faisait autant en Bretagne, je connais plusieurs personnes qui ne le manqueraient pas, s'empresse-t-il aussitôt d'ajouter.

Des propos aussi séditeux tenus par un homme d'Église devant des officiers de justice qui s'érigent en gardiens de l'ordre établi accroissent leur colère. Oser devant un tribunal appeler à la révolte contre l'injustice et l'oppression est intolérable. Le jésuite s'attire les foudres conjointes de l'official et des juges de la sénéchaussée. Les témoins à charge sont tous des recteurs du vignoble nantais et des membres de la noblesse locale, comme les seigneurs de Monti et de La Biliais. La sanction ne se fait pas attendre : le père de Dessus-le-Pont est condamné au bannissement perpétuel hors du ressort du présidial et à une lourde amende.

Mais il ne s'estime pas battu pour autant et écrit une brochure pour se défendre. Le présidial fait saisir la brochure « subversive » et décide de la faire « lacérer et brûler » comme « téméraire, séditeuse, diffamatoire et injurieuse à tous les magistrats ». Elle sera brûlée sur la place du Pilon à Nantes.

Dans cette affaire, l'évêque de Nantes, Mgr de La Muzanchère, a soutenu le supérieur des jésuites au grand dam des recteurs jansénisants.

Les mulotins et les sulpiciens leur sont constamment assimilés et deviennent des boucs émissaires de l'Ancien Régime, parce qu'ils entretiennent dans le peuple des croyances « obsolètes, barbares, gothiques ». Il ne faut point s'étonner que les mulotins subissent la même vindicte des parlementaires rennais que les jésuites. Les jésuites seront expulsés. A terme, le même sort attend les mulotins. Si ceux-ci ne sont pas expulsés, ils ne sont pas mieux tolérés pour autant. Leurs difficultés à obtenir les lettres patentes en constituent la preuve. On les accuse de fanatiser les populations et leur succès auprès du peuple attise la haine de leurs ennemis.

En ce milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'affaire du calvaire de Pontchâteau a, elle aussi, rebondi. Les mulotins ont l'outrecuidance de demander la permission d'achever le calvaire de Pontchâteau. Ce calvaire est devenu le point d'ancrage de la légende montfortaine : les disciples du saint ont à cœur de réaliser le vœu le plus cher de leur fondateur. Ils font une première tentative pour reconstruire le célèbre calvaire en 1747. Louis de Bourbon, duc de Penthièvre, commence par leur donner son autorisation. Il vient même poser la première pierre et fait un don. L'évêque de Nantes, Mgr Maucière de La Muzanchère, de son côté, ne fait pas obstacle à la bénédiction du saint lieu.

Mais ni les milieux parlementaires ni les hauts fonctionnaires de l'État n'ont désarmé. Ils campent toujours sur les mêmes positions qu'à l'époque de Grignon de Montfort. La première opposition vient de M. de Menou, gouverneur militaire de Nantes.

- Le calvaire est une citadelle dangereuse pour la sécurité du pays, dit-il.

La chapelle avec « ses yeux de bœufs » ressemble à une galerie voûtée. La montagne est une « retraite à brigands » !

On voit que bien avant la Révolution, les habitants de la région sont couramment appelés « brigands » par les gens du monde.

Comme en 1720, toute une correspondance reprend entre les bureaux de Versailles, le parlement de Rennes, le gouverneur militaire de Nantes et le sénéchal de Pontchâteau.

« Je ne vois pas que Sa Majesté ait donné aucun ordre ni aucune permission pour le rebâtir. Malgré cela, on travaille journellement à son rétablissement et tous les habitants de la campagne viennent en foule pour y travailler, abandonnant la plupart leurs terres dans les temps les plus précieux.

« De deux choses l'une : ces missionnaires veulent rétablir un simple calvaire ou ils veulent faire un établissement considérable. Dans le premier cas, le calvaire inachevé serait une véritable retraite à brigands, à une portée de fusil du grand chemin qui conduit de Nantes à Vannes et au bord d'une forêt. Dans

le second cas, ce qui est sûrement le véritable objet de ces missionnaires, je n'estime pas qu'ils puissent et qu'ils n'aient jamais pu faire un pareil établissement sans la connaissance du procureur et du seigneur du fief », dit-on dans les bureaux de Versailles.

Une autre lettre, retrouvée dans les papiers de l'intendance à Rennes, prouve que l'édifice est toujours aussi suspect :

« J'arrive de Pontchâteau où j'ay été visiter l'édifice le plus surprenant et le plus incompréhensible que des gens sans aveu puissent entreprendre sur le terrain d'un particulier sans sa permission : c'est une butte de terre extrêmement élevée et, par conséquent, fort large, parce qu'il fallait de nécessité que l'empattement en soutînt la hauteur. »

L'auteur de cette lettre explique ensuite qu'on construit une galerie sous la butte : « C'est la partie qui est la plus suspecte, vu qu'elle n'est propre qu'à faire une retraite à brigands. » (...) « Il faudrait toujours faire détruire la galerie (...), quant à la croix, l'on peut la laisser jusqu'à ce qu'on la jette à terre, car je ne crois pas qu'elle puisse se tenir longtemps dans l'exhaussement où elle est. »

Les appuis dont disposent cette fois-ci les mulotins en la personne du duc de Penthièvre n'y font rien : les travaux doivent être suspendus ! Cela ne doit pas nous surprendre car les rapports de force se sont détériorés depuis la mort de Grignon de Montfort. L'absolutisme monarchique prête main-forte aux milieux parlementaires qui, de leur côté, ne cachent pas leur hostilité aux ordres religieux.

Au travers des deux conceptions de la religion qui s'affrontent, ce sont deux conceptions différentes du monde qui se répandent et trouvent des adeptes dans la société française d'Ancien Régime. Les critiques contre la religion populaire redoublent d'intensité au moment même où cette conception de la religion gagne les populations de certaines régions et une petite minorité de dévots issus de la bourgeoisie et de la noblesse.

Dans les milieux populaires de l'Ouest explose véritablement un mysticisme religieux populaire, tandis que les dames de la noblesse et de la bourgeoisie sont gagnées à la dévotion. Couvents et abbayes de femmes accueillent de plus en plus de novices, alors même que la majorité des membres de leur milieu social d'origine prend ostensiblement ses distances avec la religion traditionnelle.

Les attaques des jansénistes contre la religion populaire ont préparé le terrain aux philosophes. Alors que certains d'entre eux rompent complètement avec les croyances religieuses traditionnelles et affichent leur athéisme, un Jean-Jacques Rousseau élabore une synthèse parfaite entre l'idéal janséniste et



l'idéal philosophique; mais la religion du philosophe est fort éloignée du christianisme populaire des habitants de l'ouest de la France; Rousseau est le premier à vitupérer les superstitions du peuple. Il ne faut donc point s'étonner si les milieux populaires évangélisés par les mulotins deviennent la risée des salons où se côtoient philosophes et bourgeois philanthropes. Les gens du peuple passent pour des gens ignorants et superstitieux et l'on raconte que les prêtres abusent de leur crédulité.

« La crédulité de ces hommes simples et bons, doux, hospitaliers, fidèles à leur parole, écrira Savary, égale leur ignorance. Us sont le jouet de tous les charlatans; les sorciers et devins exercent sur leur imagination un empire absolu.

« Leur religion est un tissu de superstitions grossières; ils pardonneraient plutôt un blasphème contre la divinité qu'une plaisanterie contre l'image attachée à l'arbre qu'ils révèrent ou placée au-dessus de la fontaine à laquelle ils rendent un culte qui date peut-être du temps des druides... On retrouve leur portrait exact dans les Celtes de Tacite. »

Le terme de fanatisme fait fortune dans les salons et les gazettes à la mode pour désigner le comportement de ceux qui croient aux miracles et aux prophéties. Pour les philosophes, il caractérise les milieux populaires qui pratiquent une religion traditionnelle. Il sera désormais employé continuellement pour qualifier tout comportement de ces milieux. Et il finit par désigner, dans le discours des philosophes, tout ce qui est contraire à la raison, dont il devient l'envers.

« Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle et stupide que la raison ne retient jamais. » « Le fanatique ne peut entendre les voix de la raison », écrit Rousseau dans la *Lettre à d'Alembert*.

Ce fanatisme a toujours pour corollaire la superstition : « La superstition est l'abus, l'excès de religion... C'est une maladie, un genre de folie », selon *l'Alambic moral ou analyse raisonnée de tout ce qui a rapport à l'homme*, de 1733, dans l'article «Superstition».

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le terme a déjà été appliqué aux camisards et Grignon de Montfort a été aussi régulièrement traité de fanatique.

D'après le *Robert*, le mot fanatisme est apparu en 1688. Le latin *fanaticus* vient lui-même du latin *fanum* qui signifie temple. Le fanatique est un inspiré en délire, par allusion aux prêtres qui desservaient les temples d'Isis, de Cybèle, de Bellone. Le mot est synonyme d'illuminé et servira aussi à qualifier les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard.

Pour P. Joutard, auteur d'une *Légende des camisards*, le mot fanatique serait devenu synonyme de révolté des Cévennes. Le dictionnaire de l'Académie française, dans sa première édition de 1694, définit le fanatique comme « fou,

extravagant, aliéné d'esprit, qui croit avoir des visions, des inspirations ». La deuxième édition du dictionnaire en 1718 illustre d'un exemple le mot fanatisme : « On a eu bien de la peine à éteindre le fanatisme », faisant allusion implicitement, selon Philippe Joutard, aux camisards. En 1762, une autre édition établit l'équivalence de signification entre camisard et fanatique, en affirmant : fanatique, « nom qu'on donnoit à certains fanatiques des Cévennes ». En fait, le terme est loin d'être réservé aux camisards, comme le sous-entend M. Joutard; nous venons de voir qu'il est utilisé lors de la destruction du calvaire de Pontchâteau.

En fait, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, on désigne ainsi les dispositions d'esprit de ceux qui se disent inspirés par la volonté divine et interprètent tout songe comme un message divin. Bossuet ne parle-t-il pas du fanatique qui prend « pour inspiration toutes les pensées qui lui montent dans le cœur » et qui « appelle Dieu tout ce qu'il songe ».

Dans l'*Encyclopédie*, qui contribue à former l'opinion publique éclairée au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur de l'article « Fanatisme » illustre la définition par cet exemple tiré de l'histoire des camisards :

« Un prophète bercé sur les genoux des croyances les plus timorées seroit tombé dans une épilepsie toute céleste, l'esprit divin l'auroit saisi par la cuisse, elle se seroit roidie comme du fer, des frissons tels que d'un amour violent auraient couru par tout son corps; il aurait persuadé l'assemblée qu'elle étoit une troupe imprenable; des soldats seraient venus à main armée, et on ne leur aurait opposé que des grimaces et des cris. Cependant ces misérables traînés dans les prisons eussent été traités en rebelles. C'est à la médecine qu'il faut renvoyer de pareils malades. »

A la suite de l'*Encyclopédie*, il est de bon ton, chez les gens éclairés, de prendre les inspirés des Cévennes pour des simulateurs ou des fous. Mais le terme perd peu à peu sa signification originelle d'inspiré, pour désigner toute pratique religieuse dont l'excès permet de l'assimiler à la folie. Voltaire écrit ainsi une tragédie intitulée *Mahomet ou le fanatisme* dans laquelle il s'en prend à l'excès de religiosité qui conduit aux actes les plus insensés.

Le terme s'applique aussi à l'excès de dévotion. Le *Robert* cite ainsi : « Dévote jusqu'au fanatisme, elle passait dans les églises le plus clair de son temps. »

Dans tous les cas, le fanatisme est présenté comme une maladie contagieuse, et cette maladie est répandue par les prédicateurs qui exercent un pouvoir sur la foule.

Brueys, dans son *Histoire du fanatisme de notre temps*, donne même des explications « médicales », qui reflètent l'état des connaissances de l'époque.

« Le fanatisme est proprement une maladie de l'esprit ou une espèce de mélancolie ou de manie qui porte ceux qui en sont atteints à se persuader

qu'ils ont le pouvoir de faire des miracles et de prophétiser.

« Qu'outre ceux qui tombent d'eux-mêmes dans cette maladie, on peut aussi de dessein prémédité y en faire tomber d'autres, en choisissant des esprits foibles, tels que sont ceux des enfants.

« Ces symptômes différents, qui surprennent et effraient ceux qui ne connaissent pas la machine du corps humain, ont été pris tant par les anciens que par les modernes pour des choses surnaturelles et ont fait prendre ces pauvres gens malades tantôt pour des possédés, tantôt pour des gens inspirés du Saint-Esprit, selon les préventions et les sentiments de ceux qui en ont été les témoins.

« Ce n'est pas que le démon qui est toujours le démon (...) n'ait pu quelquefois avoir inspiré les fanatiques, et mêlé ses séductions à leur folie. Mais il est certain, ainsi que plusieurs expériences nous l'ont appris, que ce n'est ordinairement qu'une véritable maladie que l'on guérit, comme les autres, par des remèdes convenables et dont les symptômes, quelque surprenants qu'ils paraissent, n'ont pourtant rien que de naturel et dont la cause ne soit parfaitement connue. »

Brueys doit faire appel à la théorie des esprits animaux de Descartes pour expliquer cette curieuse maladie : les esprits-animaux produiraient la folie par leur agitation dans le cerveau!

Plus tard, les travaux de Condillac donnent un fondement plus scientifique à cette critique du fanatisme. Dès lors, les missionnaires sont accusés de manipulation comme les jésuites. On leur reproche d'abuser de la crédulité des pauvres gens en leur inculquant des idées fausses, contraires à la raison.

Les Vendéens dévots et superstitieux appartiennent comme les camisards à la catégorie des gens trop crédules. Là où le peuple crédule voit la main de Dieu, les gens éclairés, à la suite de Spinoza, ne voient plus que superstition. Les gens du monde expliquent ainsi de façon rationnelle la superstition commune aux Vendéens et aux camisards par leur simplicité, leur ignorance. Le Bas-Poitou et les Mauges deviennent, pour les milieux éclairés, ces lieux où les Lumières n'ont pas encore pénétré en raison de leur éloignement.

Voltaire présente les Cévennes, dans le *Siècle de Louis XIV*, comme « un pays tout propre aux prédictions, peuplé d'ignorants et de cervelles chaudes, échauffées par la chaleur du climat ».

Mais dans l'esprit des Lumières, ces erreurs ne se répandent pas toutes seules : les paysans sont manipulés dans l'ombre par des prêtres ou des prédicateurs qui abusent de leur bonne foi de gens simples et frustes. Et on se prend de pitié pour ces braves paysans doux, humains, généreux, mais faibles, ignorants, superstitieux à l'excès, faciles à tromper.

L'opinion des philosophes sera largement reprise au sein même des deux

Églises, protestante et catholique. Rabaut Saint-Étienne, qui préparera avec La Fayette et Malesherbes l'édit de tolérance de 1787, ne diverge pas de l'opinion générale, tout fils de pasteur qu'il est. Il écrira en 1779 :

« Ces ignorants suppléaient à ce qu'ils n'avaient pas appris par des idées absurdes; bientôt ils firent les prophètes; les peuples à qui il fallait du pain quel qu'il fût donnèrent dans les mêmes visions et tous tombèrent dans un fanatisme ridicule qui n'avait plus de religion que le nom... »

Rabaut Saint-Étienne manifeste le même mépris que Voltaire vis-à-vis des pratiques religieuses de ses coreligionnaires :

« Et dans cette histoire des camisards, nous les verrons n'être jamais plus redoutables et plus terribles aux soldats que lorsqu'ils marchaient au combat en entonnant le psaume dont la poésie peu brillante et peu riche étoit à la portée de ces esprits grossiers, le psaume 68. »

L'accusation de fanatiser le peuple rejaillit sur les missions des mulotins qui vont être décriées jusqu'à la veille de la Révolution. Ainsi, les Nouvelles ecclésiastiques relateront dans leur parution du 20 février 1786 une nouvelle mission des mulotins à Beauvoir-sur-Mer.

Le chroniqueur oppose cette mission à une autre, tenue par les oratoriens dans le diocèse de Poitiers, à Vareilles-Sommières. Les oratoriens sont loués pour leur bonne conduite : leur mission est donnée en exemple car ils font « des instructions fréquentes et bien dirigées, point de communions générales, ni de premières communions; point de ces cérémonies ou pompes extérieures qui dégénèrent en spectacles ».

La mission des mulotins, au contraire est un amusement, et non un exercice de religion; sa longueur ne peut que provoquer la dissipation. Les fidèles sont mis à contribution, soit en nourrissant les missionnaires, soit en achetant les images, livrets, chapelets vendus à la porte de l'église, soit en versant de l'argent aux quêtes.

Au contraire, les oratoriens font les frais de leur table, donnent des livres, excitent les riches par leurs exemples et leurs discours à faire d'abondantes aumônes; de pieuses demoiselles qui quêtent journellement ont distribué aux pauvres, selon le besoin de chacun, tout ce qu'elles ont recueilli, sans que les prêtres de l'oratoire s'en soient mêlés.

Les conférences de Beauvoir sont des « espèces de farces », souvent fort indécentes, alors que celles de Vareilles présentent « les inquiétudes d'un pénitent auquel un directeur charitable et éclairé prescrit de sages règles de conduite ».

La mission de Beauvoir passe pour un « spectacle donné par une troupe de baladins », et aussi peu capable d'instruire que d'édifier : au lieu que celle de Vareilles est également propre à faire rentrer dans le bon chemin les brebis

égarées et à ranimer la ferveur des autres.

Le bilan dressé par le chroniqueur janséniste est sévère : Beauvoir et les environs se ressentent de leurs « pieuses escroqueries ». Le curé, dit-on, ne se console point de les avoir attirés dans cette petite ville. « Beaucoup de temps perdu et d'argent mal employé sont les moindres maux que leur séjour y ait faits. »

Au travers cette comparaison entre les deux missions prêchées par les oratoriens et les mulotins s'affirme ainsi le pouvoir d'édicter des normes à respecter en matière de religion : les mulotins apparaissent comme un exemple à ne pas suivre, tandis qu'on porte aux nues les oratoriens. A quelques années de la Révolution s'ébauche toute une conception normative des pratiques religieuses.

Au sein même de l'Église, on n'hésite pas non plus à remettre ouvertement en cause les pratiques des mulotins. Un recteur de Piriac porte ce jugement sur les missions montfortaines : « Il faut convenir que leurs missions qui se succèdent les unes aux autres attirent par leur nouveauté... »

Mais, « ces pieux spectacles s'avalissent par l'accoutumance ; il en devrait être comme des jeux séculaires des Romains. Notre digne évêque est malheureusement absent; il aurait été dans sa ville épiscopale qu'il n'aurait pas souffert ces missions redoublées, et ces laborieux évangélistes qui meurent de faim à Saint-Laurent-sur-Sèvre et qui viennent, en ce moment, au nombre de huit ou neuf, dévaster nos paroisses et, au fond, que gagnent-ils avec leur zèle? ils tonnent, ils remuent, ils effraient par leurs machines spirituelles, ils tournent les têtes; convertissent-ils? Nous savons sur cela à quoi nous en tenir. »

Cette opinion montre à quel point l'Église est divisée à la veille de la Révolution. Et les polémiques sont d'autant plus vives dans le diocèse de Nantes que le face-à-face est permanent. Les mêmes membres du clergé qui critiquent les missions des mulotins se liguent contre Mgr de La Muzanchère à qui ils reprochent de laisser la direction de la communauté Saint-Clément aux sulpiciens, leurs ennemis jurés.

A la mort du prélat en 1775, une nouvelle fronde éclate dans le bas clergé, qui annonce les événements futurs. Le clergé local réclame toujours la direction de Saint-Clément. Des libelles circulent, discréditant les sulpiciens. Le nouvel évêque, Mgr Frétât de Sara parle d'outrages et de menaces de représailles à l'endroit des opposants. Le meneur de cette fronde du bas clergé est le recteur Bodiguel de La Chapelle-sur-Erdre. Il rédige une pétition au ton très menaçant : soixante recteurs de l'évêché de Nantes promettent de la signer. L'évêque est prié d'en prendre connaissance par lui-même car elle est déposée chez un libraire de la place du Pilon, à Nantes. Ce procédé très discourtois vis-à-vis du prélat traduit la montée de sentiments démocratiques au sein du bas clergé.

« Vous y trouverez, dit la pétition, un précis de tous les moyens que la justice de notre prétention permet d'employer. » Le prélat est sommé de signer lui aussi la pétition. « Nous vous pressons et nous vous prions de nous en donner une nouvelle preuve, en nous envoyant au plus tôt votre adhésion, que vous voudrez bien nous adresser chez ce monsieur, après que vous l'aurez signée. » C'est comme si on lui donnait un ordre!

En fait, la pétition ne sera signée que par une vingtaine de recteurs sur les deux cent cinquante que compte le diocèse. On y relève la signature de l'ensemble des recteurs du pays de Retz et de quelques recteurs de Savenay. Ceux-ci, malgré les tentatives d'apaisement de l'évêque, se décident alors de porter l'affaire de Saint-Clément au parlement de Rennes. Ils sont certains de trouver là-bas les complicités nécessaires pour enlever aux sulpiciens leur monopole de formation des prêtres. Trois avocats rennais rédigent un mémoire rendu le 23 novembre 1776, reconnaissant la légitimité de la requête des plaignants. Le mémoire réaffirme que la direction de Saint-Clément, créée pour le bien et l'utilité du diocèse ne peut être confiée à des « étrangers ». Ces prêtres étrangers, fussent-ils sulpiciens, et quoique sages et modérés, ne peuvent sympathiser avec le clergé « indigène ». D'ailleurs, « leurs règles leur créent un régime impérieux ». On sous-entend par là qu'ils ont des règles d'obéissance stricte envers leur supérieur, qui rappellent trop celles des jésuites. La communauté a été créée, rappelle-t-on, pour les paroisses rurales, mais ne remplit plus sa mission originelle.

Le mémoire reprend tous les thèmes que le richérisme<sup>1</sup> développe à l'époque : les vicaires ruraux sont dans la misère, leurs fonctions sont « pénibles et infructueuses ».

On réclame le retour aux origines de la communauté, le respect de ses règles « antiques ». On y dresse le portrait du « prêtre idéal », avec des accents qui rappellent Jean-Jacques Rousseau : « Que l'on compose la communauté des prêtres du diocèse les plus éclairés et les plus vertueux. Bientôt ils renouvelleront dans leurs confrères l'esprit de leur ordination; ils leur inspireront les sentiments de leur état, l'amour de leurs devoirs; ils feront enfin une milice abondante, une société nombreuse d'ouvriers évangéliques. Des prêtres qui n'ont aucun bien, aucune ressource s'empresseront d'être admis dans cet utile établissement pour y cultiver les talents. »

Les sentiments démocratiques de ces recteurs sont clairement exprimés : « L'évêque ne doit pas faire le choix, mais seulement approuver ceux qui lui seront présentés par le clergé et dans la suite par le directeur et les associés. »

---

<sup>1</sup> Edmond Richer (1559-1631) théologien de la Sorbonne, avait développé dans un libelle en 1611 les idées qui donnèrent naissance à un courant « démocratique » au sein du clergé du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le mémoire se termine par un vibrant appel à l'évêque qui ne saurait demeurer sourd aux doléances de son bon clergé : « Sa pitié, disent-ils, ses lumières, sa tendre sollicitude pour son troupeau lui feront une douce obligation de les agréer. »

Le ton lénifiant de certaines expressions n'atténue en rien le caractère de sommation du mémoire d'autant que celui-ci est assorti d'une menace : en cas de refus de l'évêque, ils engageront un procès « d'appel comme d'abus » au parlement de Rennes. Les avocats insistent sur le droit à agir de chaque curé, car « chacun est maître de réclamer et de soutenir ». Les pétitionnaires s'adresseront effectivement au parlement de Rennes, « protecteur de la liberté légitime et des droits des citoyens de tous ordres ».

L'évêque de Nantes a conscience de la gravité de l'orage qui menace dans le clergé de son diocèse. Il attribue immédiatement la cabale aux jansénistes : « Seul le désir de venger sur les sulpiciens les mânes de quelques jansénistes fanatiques des illuminés les guide », écrit-il.

Dans le même temps, la direction parisienne de Saint-Sulpice s'affole; pour elle, le but de la manœuvre est clair : les jésuites ont été expulsés, leur tour est arrivé. En fait, il ne s'agit que d'une première alerte. Mais, le torrent de la Révolution, lorsqu'il sortira de son lit, emportera effectivement avec lui tous ces prêtres obéissant à Rome.

## CHAPITRE XIV - LES PRÉMICES DE L'AFFRONTLEMENT RELIGIEUX DE LA RÉVOLUTION À LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Sur la pression des cours européennes, le pape Clément XIV vient de condamner les jésuites dans le bref *Dominus ac redemptor* en 1773. L'existence des mulotins comme des jésuites est jugée inopportune. Certes, les mulotins ont fini, grâce à leur obstination, par obtenir leurs lettres patentes en 1774. Mais leurs adversaires n'ont pas désarmé : leur interdiction est demandée dans un mémoire, trois ans après. Cette demande survient fortuitement à l'occasion du rachat de la baronnie de Mortagne-sur-Sèvre par le marquis de La Tremblaye. Saint-Laurent-sur-Sèvre, où sont établies les deux congrégations des mulotins et des filles de la Sagesse se trouve situé dans cette baronnie. Le nouvel acquéreur prétend faire valoir ses droits à l'encontre des deux ordres religieux qui perturbent l'ordre public. Leur installation à Saint-Laurent avait en effet indisposé aussi bien certains prêtres que des édiles locaux. On les accusait de fanatiser les populations, au moment même où on critiquait le joug que faisait peser le clergé sur les populations rurales d'alentour.

Partageant l'opinion éclairée de ses pairs, le marquis de La Tremblaye prête une oreille complaisante à tous ceux qui accusent les missionnaires et les sœurs d'enflammer les habitants de la région. Il se fait fort d'user de ses prérogatives pour obtenir du roi l'interdiction des deux ordres. Encore lui faut-il trouver les arguments qui justifient sa requête.

Un magistrat poitevin est sollicité pour rédiger ce *Mémoire contre l'établissement des missionnaires du Saint-Esprit et des filles de la Sagesse, à Saint-Laurent-sur-Sèvre*. Le texte est peu original par lui-même. On y retrouve l'ensemble des arguments déjà utilisés contre les jésuites dans les années qui ont précédé. Les libelles ne manquaient pas qui, avec force détails, énuméraient une litanie de critiques de toutes sortes contre la Compagnie de Jésus. Diderot avait écrit une *Histoire abrégée des jésuites* et La Chalotais un mémoire présenté au parlement en 1762. On faisait circuler des copies des *Monita sécréta*, ces fameuses instructions secrètes de la Compagnie, dans lesquelles on voyait ces recettes pour dominer tout l'univers. Il n'y avait alors qu'à puiser dans ces argumentaires.

« Si l'acquisition de cette terre était consommée, et si les lois nous fournissaient des armes contre ce funeste établissement, nous nous y opposerions de tout notre pouvoir », ainsi commençait le mémoire.

L'ensemble du document brille par son byzantinisme juridique. « Les deux ordres n'ont pas d'existence légale, y lit-on; il n'est point avantageux pour l'État



de leur donner l'existence légale qu'ils n'ont pas », en conséquence, il est « du plus grand intérêt de l'État » de ne pas tolérer plus longtemps l'existence qu'ils ont eue jusqu'ici.

La raison profonde de la demande d'interdiction apparaît clairement au fil des pages : les deux congrégations sont jugées « néfastes », au même titre que les jésuites. « Le sage, dont l'œil attentif se fixe sur tout ce qui peut être avantageux ou nuisible à ses semblables les hommes, a prononcé dès longtemps que si ce nouvel institut n'était pas arrêté dans sa course, il causerait autant de maux que la Société [de Jésus] dont il s'efforce de suivre les traces. » « Le vrai chrétien, le vrai dévot (les) a toujours vus comme l'asile et le foyer de la superstition. »

Nous vous porterions, Monsieur, le cri de toutes les honnêtes gens (...); nous vous peindrions tous les dangers du fanatisme et de la superstition dont la maison de ces prêtres est devenue l'asile et le foyer; nous vous dévoilerions l'imbécillité du peuple, qui de vingt lieues à la ronde (...) apporte à leurs pieds le denier de la veuve et de l'orphelin (...) « Les missionnaires devraient-ils ignorer que les lois de l'État défendent toute assemblée, association, société qui n'est pas légalement reconnue? »

On voit ici poindre le désir de soumettre toute activité religieuse à la loi de l'État français et non aux règles édictées par le pape de Rome, souverain étranger. Selon les légistes, la congrégation n'a pas d'existence légale car elle est contraire aux lois fondamentales du royaume. En effet les mulotins, en héritage de Montfort, ont reçu leur mission apostolique du pape Clément XI. Comme les jésuites, les mulotins sont un ordre obéissant à Rome et non à l'État français. Leur supérieur ne peut être qu'un « despote » à l'image du général des jésuites.

Le mémoire dénonce tout ce qui semble « abus » pour les « honnêtes gens » et surtout tout ce qui est contraire à l'intérêt de l'État.

Le reproche principal concerne l'argent soutiré par les missionnaires à des fins religieuses. Non seulement, ils volent la veuve et l'orphelin, mais les jeunes filles doivent apporter leurs dots et même ensuite donner leurs héritages.

Le mémoire cite le cas de Mlle de Sapinaud qui a apporté, outre son mobilier, plus de 100 louis d'or, et qui de plus, a fait un héritage. Il s'alarme de ce qu'en cas de départ, la sœur soit obligée d'y laisser sa dot, etc. On cite le cas de personnes abusées qui se sont laissées aller à faire des donations.

Tous les propos rapportés laissent filtrer une forte rancœur vis-à-vis de ces religieux et religieuses, comme si ces bourgeois ou nobles « éclairés » se sentaient amoindris dans leurs fortunes... Une autre réflexion faite à propos de la construction d'une chapelle ne fait que confirmer cette interprétation : « Ainsi donc nos fortunes iront à élever des bâtiments fastueux! » « La même

source de leurs richesses coulera toujours et plus abondamment encore », et c'est l'État qui sera lésé. « Dans toutes ces missions, il est d'usage de construire des calvaires dispendieux, d'y planter une croix d'une élévation et d'une structure singulière pour être, est-il dit, « à tous les étrangers et à la postérité un monument éternellement subsistant, que la mission a été faite dans cette paroisse ». « Il est aussi d'usage de bâtir, le long des chemins les plus fréquentés, des petites chapelles où est placée l'image de la Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame-de-Pitié. Le tout est aux frais du peuple, à qui on fait un devoir sacré d'y contribuer (...) »

A travers ces critiques surgit l'ébauche des nouvelles valeurs de la classe ascendante : parcimonie, travail, gain.

Pour ces nouvelles élites, le profit est la juste récompense de leurs efforts. Or les missionnaires détournent l'argent de sa finalité; ils dilapident le fruit de longues années d'accumulation. Ce sont ainsi deux conceptions du monde qui s'affrontent. Les mulotins, dignes héritiers de Montfort, opposent Dieu et Mammon, et condamnent la quête de richesses par ces nouvelles élites.

Celles-ci sont généralement propriétaires de terres, dont elles cherchent à tirer le maximum. Or, voilà que les mulotins arrachent les cultivateurs à leur travail, en multipliant les fêtes religieuses. C'est pourquoi le mémoire vitupère les entraves au travail des agriculteurs créées par les pratiques religieuses : « Le cultivateur surtout a-t-il besoin de passer trois semaines à suivre une mission, lorsqu'il est plus que démontré que la religion a tellement multiplié les fêtes que les plus dignes prélats en ont retranché le nombre dans leurs diocèses? »

« Les missionnaires sont neuf mois de l'année à prêcher. Combien de personnes à 2 ou 3 lieues se détournent de leurs travaux pour venir les entendre! Le laboureur quitte sa charrue, l'artisan son atelier, les femmes et les filles le soin du domestique. Que de journées perdues pour l'État! Combien d'hommes qui lui sont continuellement enlevés! »

Ce mémoire atteste de l'enjeu entre la bourgeoisie et le peuple : alors que la bourgeoisie souhaite lever toute entrave à la production et aux échanges et lutte contre les fêtes religieuses chômées, des membres de l'Église s'évertuent à apprendre au peuple à respecter les jours fériés.

Grignon de Montfort avait envoyé à ses ouailles de Poitiers une lettre prouvant toute la difficulté qu'il y avait à enraciner cette pratique dans le peuple :

« Il faut, mes chers enfants, il faut que vous serviez d'exemple à tout Poitiers et aux environs. Qu'aucun ne travaille le jour des fêtes gardées; qu'aucun n'étale et entrouvre même sa boutique, et cela contre la pratique des boulangers, bouchers et revendeuses, et autres qui volent à Dieu son jour et qui se précipitent malheureusement dans la damnation. (...)

« Ne travaillez point les saints jours en aucune manière et Dieu, je vous le

promets, vous bénira dans le spirituel et même le temporel en sorte que vous ne manquerez pas du nécessaire. Je prie mes chères poissonnières de Saint-Simplicien, bouchères, revendeuses et autres, de continuer le bon exemple qu'elles donnent à toute la ville par la pratique de ce qu'elles ont appris dans la mission. »

Ainsi, les journées chômées sont offertes à Dieu pour les uns, prises à l'État pour les autres.

Cette controverse n'est pas récente. Vincent de Paul avait recommandé au XVII<sup>e</sup> siècle d'adapter l'horaire des missions au rythme de la vie paysanne. La première instruction quotidienne devait toujours avoir lieu de bon matin, avant le commencement du travail, et le « grand catéchisme » après la journée terminée. Les lazaristes prêchaient d'ailleurs de novembre à juin, période de moindre activité aux champs. Le savetier de La Fontaine ne se lamentait-il pas déjà : « on nous ruine en Fêtes. L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le Curé De quelque nouveau Saint charge toujours son prône. »

Les philosophes reprennent une critique vieille d'un siècle, que l'Eglise a acceptée et faite sienne. En 1700, l'évêque de Rouen, Mgr Colbert, déclarait dans un mandement que « les pauvres se sont plaints que la multitude des festes augmentait considérablement leur misère ». Et sous Louis XIV, les évêques préféraient diminuer le nombre de fêtes chômées et proscrire la débauche à laquelle elles donnaient lieu, ordonnant la fermeture des cabarets pendant la durée des offices.

Mais Grignon de Montfort et ses disciples n'ont eu cure de ces consignes alors qu'ils entreprenaient leur œuvre de christianisation. Deux logiques s'opposaient, celle de Dieu et celle de la bourgeoisie avide de gain.

Certes, le discours philosophique prend toujours habilement la défense des pauvres. Mais, ceux-ci ne sont-ils pas ici un alibi qui cache le propre désir d'enrichissement de la bourgeoisie? Il s'y ajoute au cours du siècle le désir d'en finir avec la religion et de mettre fin à l'emprise du clergé sur le peuple.

Le mémoire oppose habilement les montfortains qui ruinent le peuple et font chômer les laboureurs, aux lazaristes, présentés comme ordre d'État, qui ne font point la quête et ne prennent pas tout le temps des domestiques : « Les missionnaires de Saint-Lazare, fondés par l'État, avoués par lui (...) sont doux, humains, pieux, charitables (...) Leurs missions sont à la plus grande gloire de la religion et jamais au détriment de l'intérêt public et particulier. » Au contraire, les mulotins sont des intrus, ils sont nuisibles à la religion.

Ces mêmes esprits éclairés s'insurgent aussi contre l'aumône, forme de dilapidation de l'argent dûment gagné et accusent les sœurs de favoriser la mendicité dans les campagnes : « Telle personne dans un bourg n'avait jamais songé à se faire admettre au rang des pauvres et travaillait en conséquence

jusqu'à la fin de sa vie qui, dès l'âge de cinquante ans, se regardant au nombre des infirmes, va briguer le triste privilège de vivre aux dépens d'autrui. » Cette critique annonce Malthus, dénonçant les lois sur les pauvres en Angleterre, qui entretiennent le vice.

Grignion de Montfort était déjà fréquemment accusé dans les paroisses d'entretenir la fainéantise et de troubler l'ordre public par les secours abondants qu'il distribuait aux pauvres gens. Lui-même était d'ailleurs suivi de cohortes de pauvres.

Le mémoire de 1777 oppose les sœurs qui soutirent l'argent des pauvres à l'homme aisé, l'homme charitable, qui diminue les aumônes parce qu'il en ignore l'usage et l'emploi.

On conclut que les sœurs, dont on reconnaît au passage l'utilité pour leurs tâches d'enseignement, font plus de mal que de bien. On les accuse de dilapider l'argent des pauvres. Et leurs soins aux malades sont critiqués en raison des médicaments « douteux » qu'elles donnent; en fait, c'est leur prosélytisme religieux, à travers les soins aux malades, qui est critiqué. Ne remettent-elles pas aux malades des médailles pieuses en guise de médicaments!

Tous ces objets pieux que les mulotins vendent abondamment lors de leurs missions n'ont pas l'heur de plaire aux gens du monde. Ce petit commerce qui prolifère autour des lieux de pèlerinage fait dépenser de l'argent à de pauvres gens :

« Pendant ces missions, on voit toujours, à la suite des missionnaires cinq ou six marchands étaler leurs boutiques : ce sont des rosaires, des médailles, des petits habits de la Vierge, des chaînettes, des livres de cantiques, d'exercices et de confrérie; choses qu'il faut acheter comme nécessaires dans la circonstance et payer bien au-dessus de leur valeur. Ces marchandises de dévotion minutieuse, si elles n'offrent pas d'autres abus, n'ont-elles pas celui d'enlever à nos campagnes un numéraire dont la circulation leur est absolument essentielle? »

Enfin, le mémoire dénonce durement l'emprise exercée par les mulotins sur les jeunes filles de la société. Mme Trichet, mère de Louise Trichet, fondatrice des filles de la Sagesse, n'avait pas réagi autrement lorsque sa fille lui avait annoncé sa vocation; la « prise de voile » était durement ressentie dans les familles bourgeoises où l'on estimait qu'une femme avait mieux à faire que se retirer du monde et s'occuper des pauvres et vagabonds. Diderot dénonçait au même moment la soumission d'une nonne dans son célèbre roman, la Religieuse.

Ainsi, non seulement les missionnaires sont accusés de détourner tout un flux de richesse d'une activité économique plus féconde, mais encore ils osent détourner des jeunes filles de leur obligation de devenir des mères de famille.

Les mulotins privent les jeunes filles de leur liberté : « On connaît l'effet du despotisme religieux sur l'esprit des personnes du sexe. Ces prêtres dans leurs missions persuadent à déjeunes filles de venir à Saint-Laurent; ces filles parcourent ensuite différents endroits, s'attachent par le plaisir de la nouveauté (...) Est-ce être libre? »

Les missionnaires sont accusés de mettre sous coupe réglée les filles de la Sagesse, de les punir si elles désobéissent, et de leur enlever l'habit en les laissant sans ressources... Lors des tournées de ceux-ci dans leurs maisons, les sœurs sont tenues d'offrir une somme d'argent appelée bouquet, aux missionnaires.

L'esprit de subordination volontaire qui règne dans ces institutions choque les gens du siècle.

« Les sujets sont dans leurs mains comme un bâton dans celles du vieillard. » Cette célèbre formule est empruntée aux nombreux libelles contre les jésuites. On leur reproche encore de « prêcher les femmes et les filles à huis clos, pendant leurs missions ». Le confessionnal devient ainsi le lieu par excellence de la soumission des femmes aux prêtres. C'est effectivement une idée fort courante à l'époque de croire que l'homme doit entrer en contact direct avec Dieu, sans intermédiaire, sans prêtre. Au contraire, le confessionnal est un lieu de servilité et de soumission. Ce reproche s'élargit d'ailleurs à l'ensemble des pratiques religieuses développées par les montfortains, assimilées à du fanatisme et à de la superstition que le mémoire décrit avec un luxe de détails. Pour mieux tourner en dérision les croyances populaires, l'auteur rapporte une anecdote très connue sur Grignon de Montfort : celui-ci, « prêchant sur l'enfer dans l'église de la paroisse de Roussay, en Anjou, s'écria dans un fanatique enthousiasme sur la laideur du démon : vous allez le voir paraître! A l'instant parut un bouc lâché par ses émissaires et tout couvert de matières inflammables. Ce bouc courant çà et là jeta l'épouvante parmi le peuple, et il serait peut-être arrivé les plus grands accidents si M. Macé et M. de La Ferrucière, tous deux de la ville de Montfaucon, qui se trouvaient à ce sermon, n'eussent ouvert les portes qui avaient été fermées et n'eussent rassuré les esprits en les désabussant ».

Tout est prétexte à la dérision. On rappelle que, dans les missions, les jeunes filles sont habillées de blanc, un voile sur la tête et un étendard à la main, « comme un signe visible de la victoire remportée sur le monde, le démon et la chair ».

On apprend même que des jeunes gens se déguisent en vierges à la faveur du voile!

L'auteur du mémoire se gausse enfin des « processions de cinq à six mille personnes, étendard au vent, dans la campagne. C'est évidemment toute une

conception de la religion qui choque l'homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, fils des jansénistes qui lui ont appris à vénérer un Dieu austère, dans le plus grand dépouillement.

« Je ne crains pas de dire qu'il se joue dans ces missions des farces indignes de notre auguste religion et qu'il s'y passe des scènes de bouffonnerie », commente le mémoire.

Les rationalistes du XVIII<sup>e</sup> mettent en doute les miracles du père de Montfort. Saint-Laurent-sur-Sèvre est devenu un lieu de pèlerinage. Les fidèles accourent auprès du tombeau de Grignon de Montfort à la recherche d'indulgences et les malades viennent y chercher une guérison en emportant de la poussière du tombeau. Tout cela irrite les honnêtes gens. On n'hésite pas à intervenir manu militari, pour mettre fin à la trop grande crédulité du peuple dans un cas précis de « guérison » d'une possédée. Les missionnaires auraient fait venir au tombeau du père de Montfort une « prétendue possédée » de la Châtaigneraie. Le bruit courut qu'au bout de sa neuvaine la prétendue démoniaque devait être guérie. Mais le procureur fiscal de la baronnie de Mortagne se transporta avec ses gardes à la communauté des filles de la Sagesse. Devant le refus de la supérieure d'ouvrir la porte, il la fit enfoncer. « Il vit cette fille qui d'abord joua son rôle assez bien. » Hélas! il menaça la supérieure de la mettre en prison si la possédée était encore là le lendemain, car elle abusait de la crédulité du peuple. La possédée prit la fuite dans la nuit. Ainsi la possession n'aurait été qu'une simulation, il n'y aurait donc point eu de miracle.

A la veille de la Révolution, à travers les jansénistes et les mulotins, deux conceptions de la religion continuent donc de s'affronter.

Tout un tableau de l'Église et du clergé d'Ancien Régime commence à s'imposer dans l'opinion éclairée : le clergé suce le sang des laboureurs en prélevant par la dîme le fruit de son travail... Les missionnaires sont comparés à des sangsues. L'idée devient courante que les cultivateurs sont « changés par eux en vraies bêtes de somme ».

Mais surtout, on voit poindre en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle le désir de définir ce que doit être une religion conforme au bien public. Le mémoire exhorte les curés à ne pas faire appel aux missionnaires. Ceux-ci sont des intermédiaires qui captent la confiance des fidèles aux dépens des curés et dilapident l'argent des paroissiens qui serait mieux utilisé au soulagement des pauvres.

La radicalité de cette représentation contraste singulièrement avec la réalité religieuse. En effet, plus l'opinion éclairée se moque du peuple, plus de nombreux pasteurs s'en rapprochent et prennent la défense de la religion populaire.

L'Église préfère ceux qui savent croire sans comprendre aux bourgeois et

nobles éclairés que la mode pousse à se détacher d'elle. Elle critique ceux-ci tandis qu'elle chante les louanges des pauvres gens innocents comme les enfants. Elle en vante la soumission, la docilité. Le simple est valorisé, dans la plus pure tradition inaugurée par Grignon de Montfort. Pour les curés, la force de la religion catholique est de pouvoir être comprise par des gens simples. « Tout ce qu'il y a de plus simple, de plus innocent, de plus chrétien ne sait ni lire ni écrire », écrit un curé, alors que « la plus grande partie de ce que nous avons de moins chrétien dans nos paroisses, est comprise dans le nombre de ceux qui ont été aux écoles (...) »

Certes, l'Église a bien conscience des excès de superstition du peuple et des risques qu'il y a à ânonner des formules sans les comprendre.

« J'ai trouvé un plus grand nombre de fois que je ne puis dire, dit l'abbé Boudon, des personnes âgées qui m'ont répondu, non par surprise, mais par défaut de lumière, qu'ils aimaient autant la Très Sainte Vierge que Dieu... Quelques-uns m'ont dit plus que Dieu. » D'autres répondent que « la glorieuse Vierge est Dieu... qu'elle a fait Dieu : qu'elle a toujours été, et des choses pareilles et entièrement ridicules ».

« On apprend seulement les vérités par mémoire, je dis seulement, ce qui est cause qu'on les dit comme des perroquets, sans les entendre, ce qui est une grande illusion », accuse le même prêtre, « il ne suffit pas, ajoute-t-il, de bien répéter par mémoire les définitions des choses si elles ne sont pas entendues ». Celui-ci prend un exemple concret, le mystère de la Sainte-Trinité : il y en a « qui disant et redisant qu'il y a un Dieu en trois personnes, en parlent sans aucune estime et comme s'ils avaient appris qu'il y a trois arbres dans leur jardin. J'apprendrai à un perroquet qu'il y a un Dieu en trois personnes et ce perroquet répétera ces paroles cent fois dans un jour. Je les apprends à un homme ; et si je lui en donne l'intelligence, et qu'il me le répète seulement, qui le distinguera du pauvre animal? »

« Ils ne connaissent point Dieu », ils « le connaissent moins qu'ils ne font les animaux de leur maison? » déplore-t-il plus loin.

Le clergé rural est effectivement placé devant une contradiction très difficile : les attaques conjointes des protestants et des jansénistes l'ont obligé à mettre fin à certaines pratiques regrettables et à certaines croyances, mais il doit en même temps tenir compte de l'enracinement des coutumes. D'un côté on excommunie sorciers, devins et magiciens et ceux qui y ont recours; on condamne les conjurations ou exorcismes et les bénédictions et oraisons sans approbation de l'Église pour guérir certaines maladies.

De l'autre, on met l'accent sur l'action médiatrice de la Vierge et des saints et on invite les fidèles à faire passer par leur intercession les prières adressées à Dieu. On s'émeut tellement devant la religiosité populaire qu'on semble

devenir aveugle devant les abus.

Les jansénistes, au contraire, sont devenus les champions de la lutte contre ces abus : « L'esprit de l'homme, a dit le janséniste Nicole, est naturellement porté au pharisaïsme et à mettre la confiance de son salut dans quelques cérémonies extérieures. Il y trouve une facilité qui accommode sa paresse. La cupidité ne s'y oppose point, l'éclat qui accompagne cette piété extérieure flatte au contraire les sens. C'est pourquoi quand on dit aux gens du monde qu'ils seront sauvés s'ils récitent quelques prières, s'ils portent certaines images à leur cou ou s'ils pratiquent quelque autre dévotion semblable, quoique la raison ou leur foi leur disent le contraire, ils veulent bien néanmoins se tromper eux-mêmes. Ils croient véritable ce qu'ils désirent qui le soit. Débarrassés par là des remords de leur conscience..., ils s'abandonnent librement à leurs passions... et attendent sans s'inquiéter cette conversion dont on les flatte à l'heure de la mort. »

« La religion de la multitude, écrira plus tard le cardinal Newman, est toujours vulgaire et anormale; elle présentera toujours quelque teinte de superstition ou de fanatisme, aussi longtemps que les hommes seront ce qu'ils sont. Quoique l'Église puisse faire, la religion du peuple est toujours une religion corrompue. Vous pouvez enlever aux hommes leur religion et, dans ce cas, leurs outrances prendront un autre cours; mais si vous demandez à la religion de les rendre moins imparfaits, ils ne la pratiqueront qu'en la pervertissant. »

En Anjou, c'est le supérieur du séminaire, Grandet, qui se fait l'apologiste des dévotions populaires et encourage les fidèles à aller nombreux aux pèlerinages dans les différents sanctuaires angevins. Notre-Dame-des-Ardilliers, si elle commence à être boudée par les gens du monde, reçoit toujours autant de pèlerins populaires au XVHP siècle. Elle est connue dans toute la région.

Les marins des Sables-d'Olonne s'y rendent fréquemment à pied pour s'assurer de leur survie dans les tempêtes. Ils l'implorent et la remercient.

La prière la plus en vogue est le Salve Regina. Les pèlerins font réciter sur eux cette prière par des prêtres pour s'en retourner chez eux protégés. Ils remettent leurs chapelets et leurs médailles à des prêtres qui les font toucher la statue miraculeuse. Ils continuent à boire et à se laver dans la fontaine miraculeuse.

Ils vont faire brûler des cierges dorés et azurés devant la statue de la Vierge. Ils achètent des « petits vœux de cire » : ce sont des « bonshommes, têtes, bras, jambes en cire, ex-voto des différentes parties du corps guéries par Notre-Dame ».

A la boutique, on vend aussi des chapelets d'émail et de jais, des « rozaires » fais de « petit esmail noir », des croix de bois, des crucifix de « leston », des médailles « fasson de cuivre ». Chaque famille des Mauges a ainsi chez elle des



souvenirs rapportés des Ardilliers et des autres lieux de pèlerinage.

En dépit des doctes conseils de prudence de la hiérarchie ou des beaux esprits comme Nicole, toutes les coutumes religieuses se sont perpétuées au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'usage de piquer des aiguilles dans les statues des saints protecteurs de la paroisse ne s'est pas perdue. Au contraire, il semble bien que le renouveau religieux suscité par la fréquence des missions ait plutôt contribué à enraciner davantage les pratiques populaires qui paraissent les plus ridicules aux yeux des esprits éclairés.

Les curés de paroisse, comme les missionnaires, ne condamnent pas ces pratiques. Mieux, ripostant aux critiques portées contre le fanatisme de leurs ouailles, ils prennent leur défense. Ces « bons curés » admonestent ceux qui traitent avec mépris les pratiques autorisées par l'Église « comme n'étant faites que pour le peuple ». L'abbé Réguis vante les exemples édifiants de la piété populaire : « cette bonne femme qui dit son chapelet », « ce laboureur qui plante des croix dans ses champs », l'humble fidèle « qui attribue au son des cloches la vertu d'écarter les orages », qui « porte sur soi, ou garde respectueusement dans sa maison des reliques, des croix, des images ou d'autres choses consacrées par les prières et la bénédiction de l'Église ».

Parallèlement à ce discours qui valorise les simples, au sommet de la hiérarchie épiscopale, on condamne de plus en plus la montée de l'incrédulité chez les esprits éclairés. Massillon, prédicateur de la cour puis évêque de Clermont-Ferrand, se fait le champion de la lutte contre les incrédules : « Tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes et de fidèles juges de la foi, dit Massillon. On adoucit tout; on donne un air de raison à tout: en retenant le fond de la doctrine chrétienne et de l'espérance en Jésus-Christ, on croit se faire une religion plus saine, en se la faisant plus claire et intelligible : tout ce qui tient tant soit peu du prodige et du surprenant, on s'en défie. »

Les curés de paroisse, en même temps qu'ils prennent la défense des simples, réaffirment l'existence des miracles, « miracles secrets, dit l'un d'eux, miracles ignorés par ceux qu'on appelle gens d'une certaine façon, qui ne les croient pas, qui s'en moquent et tournent en ridicule la pieuse simplicité du fidèle, qui les demande et les obtient ».

Les miracles appartiennent désormais à un âge révolu de l'histoire de l'humanité. Ils n'ont plus leur place dans le nouveau monde des philosophes. Aussi certains membres du clergé s'inquiètent de plus en plus de cette remise en cause des prodiges et des mystères auxquels ils croient.

« Tout ce qui tient du prodige devient suspect », se plaint le père Elisée. « Il n'y a pas seulement les mystères auxquels les gens éclairés ne croient plus, il y a le mystère, tout ce monde du merveilleux, le monde du Dieu des chrétiens et de ses saints, qui ne leur apparaît plus que dans le lointain. »

« De dessein arrêté, par principe, par système, il ne faut rien croire de surnaturel; il faut que le seul nom de miracle excite la risée dans les gens du monde, et que nous leur fassions pitié, nous qui croyons les miracles lorsqu'ils sont évidents », dit l'abbé Molinier.

Ce monde n'existe plus que chez les simples fidèles qui continuent à y croire. La foi est devenue l'apanage du vulgaire crédule, l'apanage des hommes simples et superstitieux.

Les sermons de l'abbé Réguis, curé de Gap, dans les Alpes, montrent l'existence dans l'Église d'un large courant religieux tourné vers le peuple et de plus en plus méfiant des « gens du monde ». Or, plus les élites se détachent de la religion traditionnelle, plus ce clergé de paroisse cherche à implanter la religion dans les milieux populaires, comme pour compenser la désaffection de leurs offices par les élites.

Le discours clérical tenu dans les Mauges comme en Bas-Poitou ne se contente pas de valoriser les simples, il condamne aussi ouvertement la richesse.

« Les pauvres sont la figure de Jésus-Christ, pauvre et humilié pour nous, disait Nicole. Ils sont tous couverts des livrées de Jésus-Christ, et ils nous le représentent dans l'état qui nous doit être le plus aimable. » La pauvreté est un véritable titre de noblesse accordé par la divinité. La bourgeoisie, elle, n'a aucun titre de gloire dont elle puisse se vanter. Au contraire, sa soif de richesses est ouvertement condamnée dans les sermons dominicaux.

La fortune est d'autant plus critiquée qu'elle a été acquise en peu de temps. Du haut de leur chaire, les curés dénoncent les attitudes de ces bourgeois qui prennent leurs distances avec la religion au fur et à mesure qu'ils sont plus instruits et plus aisés.

Les curés ont appris à leurs ouailles que les pauvres iront au paradis tandis que les riches iront en enfer. Il plaît à Dieu d'être pauvre, c'est le meilleur moyen de gagner le paradis. « Les larmes et les souffrances », dit l'abbé Marchais, curé de la Chapelle-du-Genêt au cœur des Mauges, « sont des traits de miséricorde et des gages certains du salut ». « Partout, ajoute-t-il, malheur et anathème à ceux qui rient, qui sont rassasiés et ont leur consolation dans ce monde; de même, partout, bonheur et bénédiction à ceux qui pleurent ici-bas, qui souffrent et gémissent dans les tribulations. »

La peur du feu éternel constitue même le point d'ancrage de la religion dans le peuple alors qu'au même moment la bourgeoisie devient de plus en plus incrédule devant les châtiments prédits par l'Église. Alors que Grignon de Montfort faisait frémir les foules en évoquant les flammes de l'enfer, les bourgeois philosophes bravent la mort et ne croient ni à l'enfer ni au paradis. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée a progressé qu'on peut mourir en « philosophe », sans sacrements, sans prêtre. Les prêtres insistent, au contraire, sur

l'éternité du supplice de l'enfer, qui s'oppose à la brièveté de la vie :

« Quelle peine sera-ce de brûler toujours avec un égal sentiment de douleur, sans que jamais ce feu ne s'éteigne ou ne se ralentisse? Hélas! Vingt-quatre heures d'un mal de tête, une journée de travail un peu fort nous paraît si longue et si ennuyeuse; que sera-ce de brûler éternellement ? »

« Qui dit éternité, dit une durée sans fin, au-delà de tous les temps, une continuité de douleurs sans espérance de soulagement : le ciel, la terre passeront, et le damné ne fera que commencer son affreuse carrière. »

Or, le bourgeois éclairé a rompu avec toutes ces croyances pour lui ridicules : « Mourir est un mot dont la signification paraît vous être inconnue. Vous dites " il faut mourir " à peu près comme certains oiseaux articulent machinalement certaines paroles. Vous dites " il faut mourir ", et vous ne pensez à rien moins qu'à mourir; vous dites " il faut mourir ", et vous ne songez qu'à vivre, et vous vivez comme s'il ne fallait pas mourir. » Certes, les prédicateurs se font forts de rappeler aux bourgeois qu'à l'heure de la mort ils se mettent à avoir peur et que leur bravoure n'est qu'apparence. Mais sont-ils écoutés?

L'égalité devant la mort est la revanche des pauvres gens sur cette bourgeoisie arrogante. Dans l'au-delà, ils deviennent les égaux des riches que l'Église condamne. Cette égalité dans l'au-delà souligne la vanité bourgeoise dans le monde d'ici-bas. Rappelons-nous Montaigne : « C'est par la vanité de cette même imagination qu'il égale à Dieu. » La mort supprime toutes les différences et fait comparaître devant Dieu auquel il faudra rendre compte de son existence.

*Esclaves de la vanité,  
Que deviendra votre beauté?  
L'infection, la puanteur  
Vous rendront un objet d'horreur*

écrivait Grignion de Montfort.

Et dans la future Vendée, les paysans sont hostiles envers leurs nouveaux « maîtres », ces bourgeois des villes et des bourgs comme Mortagne ou Montaigu, dont l'ascension sociale a été consacrée par de récentes acquisitions domaniales.

« Les relations entre la paysannerie et la bourgeoisie manquent fréquemment de cordialité, note l'abbé Billaud. Les bourgeois tiennent trop à garder leurs distances. Les paysans n'oublient point que ces personnages aujourd'hui si fiers ne sont pas " descendus d'un si haut prunier " (expression qui équivaut à " sortir de la cuisse de Jupiter "). Tel grand-père se souvient du temps où l'aïeul

du " maître " vendait de la camelote traînée jusqu'aux foires par un chétif bourricot. Cette fortune acquise en trois générations semble suspecte. Il arrive que le maître bourgeois, habitué aux comptes minutieux, se montre tatillon à l'excès dans le règlement des fermages; ce qui n'arrange rien. »

Les curés de paroisse partagent avec les paysans leur répulsion pour ces nouveaux riches : « Il n'arrive presque jamais, dit Mésenguy, qu'on acquière de grands biens en peu de temps sans commettre beaucoup d'injustices. Des biens ainsi acquis seront bientôt dissipés ou deviendront pour celui qui les a acquis la cause de son malheur éternel. »

« Malheur à l'homme qui veut sans cesse multiplier ses revenus, parce qu'en multipliant le sien, il y mêle infailliblement celui du prochain », s'écriait Bourdaloue, dans le Sermon sur les richesses. « Pour être riche en peu de temps, on abandonne l'innocence, on renonce à la probité, on se dépouille même de l'humanité, on dévore la substance du pauvre, on ruine la veuve et l'orphelin », dit encore Bourdaloue.

« Il faut sucer le sang de la veuve dit un autre prédicateur, envahir l'héritage de l'orphelin, opprimer, étouffer, dévorer le pauvre qui n'a pas la force de vous résister : il faut élever votre maison sur la ruine de vingt familles et vous engraisser de la plus pure substance du pays où vous êtes établi pour le malheur de ceux qui l'habitent. »

L'abbé Réguis dénonce l'arrivisme de ces hommes qui tombent dans le péché de l'ambition. Or celle-ci « attaque directement le principe de toutes les vertus chrétiennes, je veux dire l'humilité, l'abnégation de nous-mêmes ».

Le salut s'obtient par une vie droite, humble et pieuse; il vaut mieux être pauvre que riche pour gagner le paradis. C'est pourquoi l'abbé Réguis ne craint pas de rappeler aux bourgeois leur humble origine :

« Le fils d'un misérable artisan dont le père avait amassé quelque bien après avoir vendu ses outils et muré sa boutique, change tout à coup d'habits, de ton, de langage, j'ai presque dit de figure; il se fait donner dans les actes publics la qualité de Sieur, il trouverait mauvais que nous ne le qualifiions pas ainsi sur nos registres; sur nos registres, où il est nommé fils d'un maçon, fils d'un maréchal-ferrant, d'un cordonnier, ou quelque chose de semblable... Votre père cultivait lui-même son champ et vous voulez avoir des fermiers; votre mère était vêtue de laine, et vous voulez de la soie pour votre femme et vos filles, ainsi et à proportion de tout le reste. »

Pour ces curés de paroisse traditionnels, il faut rester à la place que Dieu a assignée à chacun dans la société, et non chercher à s'élever au-dessus de sa condition. Leur conception du christianisme les conduit à une doctrine de l'immobilisme social. En vertu de cette vision de la société, les seuls admis à avoir de la fortune sont les nobles.

« Nos pères plus religieux et, sans le savoir, plus habiles, réservaient l'estime pour le sang. La puissance des États fondés sur la noblesse se soutient mieux. Accoutumé à tirer sa gloire de l'antiquité de sa race et de la vertu de ses ancêtres, le noble voit moins sa grandeur dans ce qu'il est que dans ce qu'il a été et dans ce qu'il sera jusqu'à la postérité la plus reculée. »

« S'il est dans le monde quelque état où la possession des richesses paraisse légitime, c'est sans doute dans les grands; ils naissent riches et la Providence qui les fait grands semble en même temps les faire riches pour soutenir leur grandeur. Éloignés du commerce, ils en ignorent les fraudes et gains sordides, ils ne doivent leurs biens qu'à leur naissance », ajoute l'abbé Réguis. Ainsi, la noblesse est absoute de sa fortune, tandis que le bourgeois est condamné.

Tout cela peut contribuer à expliquer pourquoi, en mars 1793, les paysans des Mauges se tourneront plus facilement vers les nobles de leurs paroisses, alors qu'ils multiplieront les actes d'hostilité envers les bourgeois patriotes dont les curés dénonçaient souvent l'inconduite notoire.

En effet, les gens du monde ont pris leurs distances vis-à-vis de la morale, de la religion et du clergé. Le comportement libertin de beaucoup de ces parvenus scandalise une population qui s'efforce de mener une vie droite et pieuse, selon les conseils de ses pasteurs. Le clergé vendéen s'évertue en effet à moraliser la conduite de ses ouailles, non sans difficultés.

« Les gens, écrit l'abbé Billaud, se pressent nombreux à la messe et aux vêpres. Ils se signent devant une croix. Ils ne blasphèment pas (au point que, lors des combats nocturnes contre les Bleus, ils déchargeront leurs fusils en entendant un juron).

Pendant les veillées d'hiver, on récite le chapelet en famille. « Chez ce peuple fervent, dit-il, les mœurs sont pures. Les parents ne badinent pas avec la tenue; les jeunes filles attendent paisiblement aux côtés de leur mère le soupirant qui, avant d'arriver à elles, aura dû se concilier la faveur paternelle. Les scandales si fréquents alors dans la haute société sont, chez ces populations réservées, chose rarissime. Quand d'aventure la chose arrive, les prêtres tonnent en chaire. »

Ces normes de conduite sont récentes ; les populations rurales au XVIII<sup>e</sup> siècle n'avaient pas toutes adopté ce comportement pudibond décrit par l'historien. Dans le Marais breton voisin, qui deviendra le pays de Charette, les études du folkloriste Van Gennep tendent à prouver la survivance de mœurs légères.

L'abbé Marchais confirme, par ses sermons, la liberté de mœurs qui règne encore dans les Mauges, à la veille de la Révolution : « On vit sans loi, sans pudeur et sans religion; on ne suit que ses penchants, on ne consulte que ses plaisirs et on ne pense qu'à se satisfaire », s'écrie-t-il dans un sermon.

Cela prouverait que la reprise en main de ces populations par le clergé appuyé par les missions des mulotins, a fini par porter ses fruits, à la veille de la Révolution.

Le fossé s'accroît d'autant plus entre le peuple et la bourgeoisie que les prêtres stigmatisent le comportement bourgeois, prenant le risque de dresser les populations contre eux. Le bourgeois devient l'impie. C'est la cible préférée des mulotins, car il cumule tous les signes condamnables de l'irréligion.

Comme leur fondateur, ceux-ci continuent à accabler le « monde » qui tend ces pièges : jeux de hasard, danse et bal, comédie et spectacles, luxe tombent sous le coup des interdits religieux montfortains. Rappelons-nous les attaques virulentes de Grignion de Montfort contre la danse qui ensorcelle et toutes les occasions de péché qu'elle offre. Le clergé d'alors a exactement la même conception de la morale. Les curés s'offusquent pareillement de la tenue des bourgeois éclairés dans les églises et fustigent tous les signes extérieurs de richesse, notamment les équipages et les habits.

L'abbé Marchais flétrit ceux qui commettent le péché d'impureté : « Comment pourriez-vous de sang froid vous abandonner à un crime aussi honteux et aussi indigne du nom dont vous êtes honoré? Comment avec de pareilles connaissances peut-on se livrer entièrement à tant d'infamies, en faire non seulement un usage personnel et une habitude journalière, mais encore prétendre pouvoir s'en glorifier et en faire parade, en chercher tous les moyens, en donner des leçons? »

Le monde semble ainsi devenu une nouvelle Babylone. Mais les gens du monde n'écoutent plus les rappels à l'ordre du clergé. Le regard que la bourgeoisie porte avec condescendance sur la classe inférieure la persuade de sa supériorité. C'est sa certitude d'être éclairé par les lumières qui conforte le bourgeois dans sa certitude que le peuple vit dans les ténèbres.

Le bourgeois prend ses distances d'avec ce monde obscur et par là d'avec la religion. Alors que les paysans ont besoin de vivre dans leur merveilleux et de croire aux miracles, le bourgeois n'y croit plus. Dès lors, il commence à discuter de la religion elle-même.

Et il ne croit plus au mystère lui-même.

« De dessein arrêté, par principe, par système, il ne faut rien croire de surnaturel; il faut que le seul nom de miracle excite la risée dans les gens du monde et que nous leur fassions pitié, nous qui croyons les miracles lorsqu'ils sont évidents », leur reproche l'abbé Molinier dans son Sermon sur la vérité de la religion chrétienne.

L'homme du siècle ne conserve de la religion qu'une épure, ne retenant, selon son propre tri, que ce qu'il juge raisonnable. Les gens du peuple, auxquels il témoigne toute sa commisération, sont de faibles esprits, de bonnes gens

dupes de leur imagination effrayée. Dès lors, la question se pose : « Pour détruire la superstition des anciens temps, fallait-il, par un remède dévorant, attaquer la religion elle-même? »

Le bourgeois bascule dans l'incrédulité. Celle-ci devient signe d'appartenance à un milieu social cultivé : l'incrédulité devient distinction.

Selon Groethuysen, se fondant sur le témoignage de l'abbé Réguis, à la veille de la Révolution, l'impiété a même déjà gagné les milieux populaires. Réguis s'en prend aux colporteurs qui « répandent de misérables brochures » et surtout aux maîtres qui font la leçon à leurs domestiques au retour de la messe. Le prestige de la bourgeoisie pousserait déjà les gens du peuple à imiter ses comportements.

« Aussi, il arrive, écrit Groethuysen, que ceux qui autrefois étaient de simples croyants adoptent le langage des gens éclairés, est-ce bien pour se prouver à eux-mêmes et aux autres qu'ils sont d'une classe plus élevée, qu'ils sont devenus à leur tour des " gens d'une certaine façon ". C'est là une preuve de plus que la religion est devenue l'affaire du peuple. Pour être bourgeois, il faut ne pas croire. »

Cette montée de l'impiété fortifie la conviction du clergé qu'un grand malheur va arriver, que Dieu, courroucé, va sévir bientôt.

Tel Jérémie, les curés de paroisse prophétisent. Auxiliaires du Très-Haut, ils brandissent la menace d'une vengeance de Dieu. Ils préparent leurs ouailles à accepter en silence les grands maux qui se préparent.

« Pleurer, souffrir, gémir dans les afflictions et les tribulations de toutes espèces, dit l'abbé Marchais, voilà le sort des prédestinés dans ce monde, le partage de tous ceux qui aspirent au ciel et le seul chemin qui y conduise. »

Ces prêtres exhortent leurs fidèles à prier Dieu plus instamment pour préserver la France des malheurs qui s'abattront sur elle inéluctablement. Or les responsables des malheurs qui vont s'abattre, ce sont toujours ces mêmes bourgeois vaniteux qui veulent s'élever aussi haut que Dieu, par leur science et leur fortune.

« Seigneur, dit-on dans une prière de l'époque, Vous qui, dans le jour des vengeances, accablerez

d'une confusion terrible les impies qui ne croient point  
en l'immortalité de leur âme, Ayez pitié de nous!

Afin que toute hauteur qui s'élève contre votre science soit détruite et tout raisonnement humain confondu... Ayez pitié de nous!

Vous qui submergeâtes Pharaon au milieu des eaux pour avoir osé dire : Je ne connais pas le Seigneur, Ayez pitié de nous!

Afin que ceux qui nient votre existence et votre Providence vous connaissent,

vous obéissent et redoutent vos jugements.

Afin que, quelque chers et quelque agréables que puissent être les mauvais livres ou tout autre instrument de péché, ceux qui veulent retourner à vous aient le courage de les sacrifier. »

Les dévotions se développent dans ce climat d'effroi créé par la fin proche, annoncée par les prophètes. Les fidèles sont d'autant plus enclins à y croire que l'Église les fait vivre dans le monde de l'Ancien Testament. Le retour à la primitive Église s'est accompagné d'un regain de la mode biblique et on ne compte plus les saynètes édifiantes composées à partir de la Bible, qui sont représentées devant les fidèles.

Dans le même temps, la dévotion au Sacré-Cœur atteint son point culminant. On l'implore de plus en plus pour sauver la France, et, chacun a dans l'esprit les prédictions que Marguerite-Marie Alacocque a transmises. Celles-ci sont d'autant plus prises au sérieux que la montée de l'impiété apparaît comme la réalisation d'une prophétie. On attend que justice soit faite et on pense qu'un ange exterminateur viendra punir les libertins.

Ces croyances prennent corps lors de mains événements extraordinaires qui surgissent à la veille de la Révolution. Nous savons que les moniales contemplatives ont souvent des visions : combien d'entre elles n'ont pas vu le cœur du Christ saigner?

En dehors des couvents, des faits mystérieux se produisent aussi : des christs se mettent à parler ou encore une main anonyme a déposé sur le maître-autel d'une Église une lettre, un message, après l'apparition du Christ ou de la Vierge :

« Je vous avertis que si vous continuez à vivre dans le péché, et que je ne voie en vous ni remords, ni contrition, ni une sincère et véritable confession et satisfaction, je vous ferai sentir la pesanteur de mon bras divin » dit l'une de ces lettres qui dénonce les « débauches excessives », les blasphèmes et les jurons, la transgression des commandements et les offenses quotidiennes à celui qui est mort sur la croix et a souffert pour les hommes.

« Si ce n'étaient les prières de ma chère mère, j'aurais déjà détruit la terre, pour les péchés que vous commettez les uns contre les autres.

Suit le tableau du siècle : « On ne voit que blasphèmes et ivrogneries; et le monde est tellement débordé qu'on n'y voit que vanités et mensonges. Les chrétiens, au lieu d'avoir compassion des pauvres qu'ils voient à leurs portes et qui sont mes membres (...) aiment mieux mignarder des chiens et autres animaux et laisser mourir de faim et de soif ces objets, en s'abandonnant entièrement à Satan par leur avarice, gourmandise, et autres vices : au lieu d'assister les pauvres, ils aiment mieux sacrifier tout à leurs plaisirs et



débauches. »

« Si vous ne vous amendez, je vous enverrai des maladies extraordinaires par qui périra tout; vous ressentirez la juste colère de Dieu mon père; vous serez réduits à un tel état que vous n'aurez connaissance les uns des autres.

« Ouvrez les yeux et contemplez ma croix que je vous ai laissée comme arme contre l'ennemi du genre humain (...) »

Gare aux récalcitrants!

« Ceux qui ne profiteront pas des avertissements que je leur donne, qui ne croiront pas mes paroles, attireront par leur obstination mon bras vengeur sur leurs têtes; ils seront accablés de malheurs, qui seront les signes avant-coureurs de leur fin dernière et malheureuse, après laquelle ils seront précipités dans les flammes éternelles (...) »

A une époque où les intempéries sont encore interprétées comme des fléaux de Dieu, de telles menaces sont prises au sérieux. Les curés ne se lassent pas de dénoncer la nouvelle Babylone et désignent du doigt les impies qui risquent d'attirer les foudres divines.

Il y a les bons d'un côté, ce sont les humbles, et de l'autre les méchants, ce sont les puissants, les gens du monde. Ainsi, les curés fourbissent les armes de la révolte contre les « impies », en désignant un adversaire.

L'accusation de fanatisme portée par les philosophes n'est pas gratuite.

Voltaire rapporte un fait divers significatif, qui nous éclaire. L'histoire se passe en Pologne.

« Ils avaient communié à l'autel de la Sainte Vierge, ils avaient juré à la Sainte Vierge de massacrer leur roi, ces trente conjurés qui se jetèrent sur le roi de Pologne, la nuit du 3 novembre de la présente année 1771. (...) Les fusils et les pistolets tirés contre Sa Majesté le manquèrent, il ne reçut qu'un léger coup de feu au visage et plusieurs coups de sabre qui ne furent pas mortels.

- Vous êtes pourtant mon roi! dit l'un des conjurés nommé Kosinski.

- Oui, lui répondit Stanislas-Auguste, et votre bon roi qui ne vous a jamais fait de mal.

- Cela est vrai, dit l'autre, mais j'ai fait serment de vous tuer ». |

Les conjurés avaient juré la perte de leur roi devant la Vierge de Custochowa :

« Nous qui excités par un zèle saint et religieux, avons résolu de venger la divinité, la religion et la patrie outragée par Stanislas-Auguste, contempteur des lois divines et humaines (...) fauteur des athées et des hérétiques (...) jurons et promettons devant l'image sacrée et miraculeuse de la mère de Dieu (...) d'extirper de la terre celui qui la déshonore en foulant au pied la religion (...) Dieu soit en aide! »

Que dit la *Lettre de Varsovie* qui relate ce fait divers?

« Les religieux qui emploient leur pieuse ardeur à faire ruisseler le sang et ravager la patrie ont réussi en Pologne comme ailleurs à inculquer à leurs affiliés qu'il est permis de tuer les rois. »

Rappelons-nous qu'une brochure fut brûlée sur la place du Pilon à Nantes parce que son auteur y justifiait aussi le droit de se révolter contre tout acte despotique contraire au droit naturel.

Les conjurés de Pologne sont passés à l'action. Les paysans des Mauges ou du Bocage ne l'ont pas encore fait, mais ont déjà suffisamment de raisons pour se soulever. Ils sont enflammés par les prêches dominicaux qui les poussent à franchir le pas. La moindre étincelle suffira à mettre le feu.

Leur sang bouillant et impatient, comme celui de Grignon de Montfort, n'attend que la première occasion d'en découdre avec des bourgeois qui prélèvent de lourds fermages et des procureurs fiscaux qui font rentrer un impôt qui les appauvrit toujours plus. L'impiété de ces gens, à elle toute seule, justifierait une punition de Dieu.

Les insurgés de mars 93 prendront à la lettre ces paroles d'un cantique de Grignon de Montfort.

*Amis de Dieu, braves soldats  
Unissons-nous, prenons les armes,  
Ne nous laissons pas mettre à bas,  
Combattons le monde et ses charmes.  
Puisque Dieu même est avec nous,  
Nous le vaincrons, combattons tous.*

Toute l'œuvre d'évangélisation des mulotins et l'apostolat régulier des curés de paroisse ont fini par faire pénétrer le dogme dans cette région. Les vieilles superstitions n'ont pas été déracinées mais tous vivent dans un univers très religieux.

La Révolution surviendra ainsi dans une région reconvertie en fait depuis peu au catholicisme. On peut considérer que l'œuvre de réforme lancée par le concile de Trente n'est réellement achevée dans ces régions d'Anjou et du Bas-Poitou qu'à la fin du XVIIIe siècle.

La proportion de prêtres d'origine étrangère au département prouve cette implantation récente des croyances religieuses en Vendée : 59,9 % seulement des prêtres sont nés en Vendée. Mais, à la veille de 89, les populations sont désormais encadrées par des prêtres résidant qui ont une haute idée de leurs fonctions et non par des bénéficiaires ne pensant qu'à leurs revenus. L'encadrement des fidèles est complété par le réseau des « petites écoles »

créées à l'initiative de Mgr de Champflour.

En Vendée, l'œuvre d'éducation de l'Église s'est même fortement développée juste à la veille de la Révolution. On y compte plusieurs établissements d'enseignement secondaire : quatre collèges (Fontenay, Montaigu, La Roche et Mortagne), un séminaire (Luçon), une école d'hydrographie aux Sables; plusieurs pensionnats de jeunes filles tenus par les filles de l'Union chrétienne à Fontenay et à Luçon, les ursulines à Luçon, les filles de la Sagesse et les bénédictines aux Sables, les fontevristes à Montaigu.

En 1780, Brumauld de Beauregard crée à Luçon le Petit-Saint-Cyr (qui succédera au pensionnat de l'Union chrétienne), pour l'éducation des jeunes filles nobles. Brumauld ne fait pas mystère des mœurs légères qui règnent dans la petite noblesse vendéenne. Aussi la nouvelle institution doit-elle enseigner aux jeunes filles les bonnes mœurs, relever leur niveau intellectuel, les façonner aux soins du ménage. De jeunes ouvrières de la campagne doivent en outre être attachées à la maison pour y apprendre la coupe et le ravaudage des habits. L'écart de presque un siècle entre la création de cette institution et la fondation de Saint-Cyr par Mme de Maintenon prouve le décalage de cette région par rapport au reste de la France.

Mais, localement, le clergé n'a pas attendu la Révolution pour propager l'instruction en dehors des milieux privilégiés par le sang ou la fortune. Il y a des écoles dans de nombreuses paroisses, confiées à des régents laïcs ou aux congrégations.

Le Bas-Poitou compte plus de deux cents écoles dont le financement repose sur le clergé et la charité privée. Ces écoles complètent l'action religieuse des prêtres dans les paroisses.

Pour minimiser l'existence de cette œuvre scolaire, d'aucuns objecteront que de nombreux insurgés de 93 ne sauront pas encore signer de leur nom. C'est la stricte réalité historique. La situation est très inégale d'une paroisse à l'autre et on est encore loin de pouvoir apprendre à lire et à écrire à tous les enfants. Souvent, on se contente de leur apprendre des rudiments du catéchisme avec des tableaux peints, comme le faisait Grignon de Montfort. L'objectif premier de l'instruction dans les campagnes est alors beaucoup plus de donner des rudiments de culture religieuse que d'apprendre à écrire. Et si les insurgés de mars 93 ne savent pas tous signer, du moins adoptent-ils des comportements religieux qui laissent peu de doute sur l'efficacité de l'évangélisation de la région.

## **CONCLUSION - GRIGNION DE MONTFORT ET LES SOULÈVEMENTS VENDÉENS**

La Révolution est bien accueillie par les populations des Mauges et du Bas-Poitou. Le clergé salue avec enthousiasme l'annonce d'un changement. L'abbé Bernier, curé de Saint-Laud d'Angers, future éminence grise de l'insurrection, suit le mouvement général.

Cependant, les populations ont peur devant les incertitudes de l'avenir. L'hiver terrible de 1788-1789, les bourrasques du printemps, un commencement d'été très pluvieux apparaissent comme des calamités naturelles envoyées par Dieu et des signes annonciateurs de l'orage menaçant...

La crise économique qui sème la désolation et la misère renforce la conviction qu'un grand événement se prépare.

Nous savons que l'Église traditionnelle est eschatologique par essence : elle a répandu chez les fidèles non seulement la crainte du Jugement dernier, mais la croyance en la réalisation de prédictions défavorables si les hommes n'ont pas un comportement digne face à Dieu.

Le bras de Yahvé est une véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête de ces pauvres croyants. Aussi, dès que la Révolution survient, elle est immédiatement interprétée comme le prélude à un bouleversement total, à une fin des temps. Les curés de paroisse ont longuement préparé leurs ouailles à ce brusque avènement qui leur apparaît comme la réalisation d'une vengeance divine.

On croit beaucoup à l'époque à une très vieille prédiction de Joachim de Flore, répandue par les jésuites sur la venue de l'Antéchrist et la corruption de l'Église. L'arrivée de cet Antéchrist, dit la légende, sera aussitôt vengée par la victoire des forces du bien sur le mal et un nouvel ordre religieux sera installé.

Grignon de Montfort, en prophétisant lui-même, a préparé le terrain à la croyance en l'établissement d'une véritable théocratie. Or, ce moment semble arrivé : l'Antéchrist, c'est la Révolution impie qui renverse les autels et les tabernacles, profane les vases sacrés, remplace Dieu par des idoles païennes.

Montfort lui-même prophétisait et, de son vivant, on pouvait constater leur réalisation.

La Révolution, bouleversant les habitudes traditionnelles, va rendre les habitants des campagnes inquiets, et ceux-ci attendent des oracles du ciel. La « folle » de Somloire, dans les Mauges, prédit de grands malheurs.

L'anxiété qui s'est emparée de ces populations les rend très réceptives à toutes les rumeurs, aux bruits qui circulent plus vite qu'à aucune autre époque.

Quelle ne sera pas la surprise des habitants de voir dans chaque paroisse les bourgeois aux perruques poudrées qui, hier, n'allaient pas à la messe, se rendre en grande pompe aux offices religieux, célébrant l'avènement de la nouvelle ère! Certains prêtres, intrigués aussi par ce retournement subit des « impies » de la veille, ne cachent pas leur scepticisme face à ce phénomène. Les loups se seraient-ils transformés en brebis pour pénétrer dans la bergerie?

L'abbé Marchais, curé de La Chapelle-du-Genêt, dans les Mauges, fustigeait, dès 1772, dans ses sermons, « certains faux savants et prétendus esprits forts qui sous le nom de philosophes croyant tout connaître et savoir, prétendent devoir tout attribuer au cours ordinaire de la nature et ne voient aucune Providence divine dans le gouvernement de l'univers. »

Ceux qui s'élèvent contre le dogme traditionnel sont des orgueilleux car ils tiennent tête à Dieu, comme Lucifer, le chef des démons, dans la religion chrétienne.

Dès juillet 1789, il se lamente devant ses paroissiens comme le prophète Jérémie :

- O temps! ô mœurs! ô jours de désolation!

Et il prépare ses ouailles à accepter en silence les maux qui s'annoncent.

Dieu offre par tous ces maux l'occasion unique de gagner le ciel ; « les souffrances sont des traits de miséricorde à notre égard et des moyens efficaces de sanctification », ajoute l'abbé Marchais.

La force de cette religion est ainsi de préparer les gens à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le curé des Mauges met aussi sévèrement ses fidèles en garde contre les idées de la Révolution :

- La liberté et l'égalité sont les plus dangereux de tous les maux, dit-il dans son sermon du 27 septembre 1789. Sous le nom imposant de liberté naturelle à l'homme et d'égalité pour la manière de naître, ils vous inspireraient bien promptement le plus dangereux de tous les maux qui est l'indépendance et le prétendu plaisir de ne vivre qu'à sa volonté. Bientôt, ils vous persuaderaient qu'en qualité d'hommes étant tous égaux, chacun est maître dans sa condition et que les droits, privilèges et exemptions particuliers attribués jusqu'à présent à certaines familles ou dignités ne sont que des abus. »

L'abbé Marchais rejette ainsi clairement le bouleversement par la Révolution d'un ordre social régi par la Providence divine. La Révolution a fait de l'individu lui-même le souverain maître de son destin, alors que, selon le dogme traditionnel, seule la Providence de Dieu réglait l'ordonnement du monde et le destin de l'homme, pauvre pécheur devant l'Éternel.

La Révolution défie le peuple en en faisant le dépositaire de la souveraineté nationale alors que, pour les chrétiens, il n'y a qu'un seul souverain, Dieu. Le

transfert de souveraineté de Dieu au peuple rend donc le conflit de doctrine inévitable.

Les curés de paroisse traditionnels ne pouvaient donc pas accepter une remise en cause aussi fondamentale. Pour de nombreux prêtres traditionnels, la Révolution ouvrait la porte à tous les excès en prônant la liberté et l'égalité et risquait d'anéantir un siècle d'évangélisation patiente.

Certes, tout le clergé ne pense pas comme l'abbé Marchais. Et nombre de prêtres ont accepté des fonctions électives dans leur département. Mais la Révolution a semé l'inquiétude, et le peuple, ébahi, écoute les promesses mirifiques qui lui sont faites.

Comme l'a dit Tocqueville, « on plaint alors souvent les paysans, on parle d'eux sans cesse; on recherche par quels procédés on pourrait les soulager; on met en lumière les principaux abus dont ils souffrent et l'on censure les lois fiscales qui leur nuisent particulièrement. » Il ajoute : « On est d'ordinaire aussi imprévoyant dans l'expression de cette sympathie nouvelle qu'on l'avait été longtemps dans l'insensibilité. »

Les promesses sont très audacieuses : il y aura moins d'impôts, ce sera la fin des privilèges, la milice tant haïe sera abolie.

Mais les premières mesures de la Révolution ne touchent pas directement les paysans. Les biens du clergé sont massivement vendus à des bourgeois, souvent membres de la Garde nationale. Leur rapacité n'a d'égale que leur mépris pour la religion du peuple. La vente des objets du culte suscite aussitôt la méfiance vis-à-vis de la Révolution et la descente des cloches est une véritable provocation.

Les curés sont dessaisis des biens qui assuraient leur subsistance et leur permettaient de pourvoir aux soins des indigents et des pauvres de la paroisse. La vente des borderies aux enchères publiques suscite les premiers rassemblements hostiles au nouveau régime.

La Constitution civile du clergé met ainsi fin au charme enchanteur des premiers jours. L'obligation de prêter serment à cette Constitution éloigne d'elle des prêtres acquis pourtant à l'idée de la nécessité de réformes sociales et politiques.

Jusqu'à la Révolution, les habitants de l'Ouest pouvaient pratiquer leur religion sans encombre. Ils étaient libres d'aller aux pèlerinages, libres de vénérer les saints et la Vierge, libres de réciter leur chapelet. La religion déployait ses fastes grandioses, les enfants, vêtus de parures d'anges, se pressaient nombreux à la communion, et tous continuaient à croire à leur façon. Mais la liberté du culte, proclamée en 1789, n'est plus respectée dès le printemps 1791.

Les premières émeutes éclatent dans le Marais breton, à Saint-Étienne-du-Bois,

Saint-Christophe-du-Ligneron dès 1791; et dans les Mauges, les tensions montent, de par les exactions commises par La Révellière-Lépeaux.

Ces réactions n'eussent point surpris un Voltaire qui maugréait devant la tentative d'assassinat du roi de Pologne. La politique religieuse de la Révolution n'avait rien d'original. Joseph II venait d'en essuyer les conséquences dans son Empire. Cette expérience austro-hongroise mérite d'être méditée par les historiens. Que venait de faire Joseph II? Le souverain catholique, disciple des philosophes français, voulut instaurer un culte très dépouillé, comme le pratiquaient les jansénistes. Guidé par son souci de rationalisation, il réorganisa complètement l'administration de l'Église, procédant à de nouveaux découpages des paroisses et des évêchés. Jugeant les moines inutiles, il fit fermer brutalement les monastères et disperser leurs biens; ces mesures furent appliquées par des fonctionnaires hostiles à la religion du peuple qui se conduisirent parfois avec brutalité. Appliquant de façon très tatillonne sa conception de la religion, Joseph II allait choquer profondément les populations habituées au faste des fêtes religieuses, au culte des saints, aux pèlerinages nombreux, aux processions du saint sacrement. Joseph II commença par réduire le nombre des fêtes religieuses, ne laissant subsister que les dimanches et vingt-quatre jours fériés. Il tenta d'interdire les processions qui détournaient le peuple d'un travail régulier. Il s'en prit aussi aux pèlerinages. Il donna des instructions pour interdire la communion trop fréquente. Enfin, il n'hésita ni à supprimer les fondations de messes, ni à interdire les confréries qui s'étaient multipliées dans des provinces peuplées de protestants récemment convertis au catholicisme.

La résistance populaire fut très vive. En Carinthie, en 1788, les villageois empêchèrent l'enlèvement des statues des petits oratoires qui jalonnaient les chemins, comme en Vendée. Les membres du clergé qui, parfois, étaient partisans des mesures de leur souverain et les appliquaient furent violemment pris à partie. Nombre d'entre eux furent molestés et blessés lors d'échauffourées. Certains durent signer des déclarations par lesquelles ils s'engageaient à revenir au culte traditionnel. Le souverain se résigna à l'apaisement en Carinthie car il était en guerre avec l'Empire ottoman. Mais d'autres troubles éclatèrent dans le Vorarlberg, au cours de l'été 1789; les Tyroliens exigèrent les mêmes concessions qu'en Carinthie et les obtinrent au début de 1790.

Comment s'étonner, dès lors, que des troubles éclatent aussi en Vendée dès 1791, c'est-à-dire dès l'application de la Constitution civile du clergé?

Les révolutionnaires sont les héritiers à la fois des libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle et des jansénistes. La Révolution française, suivant en cela la même politique que Joseph II, a systématisé les actions contre la religion traditionnelle en cherchant

à imposer par la violence ses propres normes religieuses.

Elle rend illégitime la religion traditionnelle et légitimes toutes les actions d'inspiration janséniste. De plus, les révolutionnaires mènent des actions dans la tradition des libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle. En brisant les statues de la Vierge, en s'emparant des objets sacerdotaux, ils deviennent des impies aux yeux des catholiques. Ces actions, inspirées par les clubs des Jacobins, sont menées par les Gardes nationales contre des lieux de culte, dans les Mauges, notamment. Pour les clubs des Jacobins, à l'avant-garde de la Révolution, l'idée prévaut qu'un complot se trame dans l'ombre et que les prêtres en sont les agents. Ainsi, les actions contre le clergé sont-elles justifiées par les accusations portées contre eux.

Dès 1791, Dumouriez a montré du doigt le foyer de la rébellion : Saint-Laurent-sur-Sèvre :

« Les missionnaires de Saint-Laurent, écrit-il dans le Journal de sa tournée d'août, sont dangereux. Les sœurs de la Sagesse, tout utiles qu'elles soient pour les hôpitaux, sont dangereuses, et il serait bon de détruire leur chef-lieu de Saint-Laurent (...) Les missionnaires, qui sont les mâles de ces établissements, sont très dangereux : il faut les séculariser et les disperser. Leurs petites croix, leurs miracles ne devaient même pas être conservés sous l'Ancien Régime; leur fanatisme ne porte qu'à rétrécir et incendier les esprits de faux scrupules. Il faut détruire également les deux établissements dont l'origine est trop mystique et l'institut trop politique. »

Dès lors, rien d'étonnant à ce que les gardes nationaux d'Angers mènent une expédition punitive contre les missionnaires!

Et La Révellière-Lépeaux, dans les Mauges, ne craint pas d'abattre une statue de la Vierge que les fidèles allaient implorer lors de leurs pèlerinages.

Toutes ces actions sont immédiatement interprétées comme un retour de l'Antéchrist. Et ceux qui les mènent sont les mêmes bourgeois impies qui viennent d'arrondir leur fortune domaniale en achetant les biens du clergé.

Grignon de Montfort avait vitupéré, dans ses cantiques, l'attitude des gens du monde au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans les *Outrages au Cœur de Jésus*, il regrettait déjà que « tous les idolâtres l'oublient », que « Jésus soit blasphémé chez eux », que le sacrement soit profané. Il dénonçait leurs comportements dans l'un de ses cantiques.

*Les uns vont jeter les hosties  
A des animaux furieux,  
D'autres le jettent par parties,  
Et dans la boue et dans les lieux.*



*L'un d'un canif, chose étonnante,  
Perce ce cœur tout amoureux,  
L'autre le jette en eau bouillante,  
L'autre le jette dans le feu.*

Il s'inquiétait de la montée presque irrésistible de ce courant de contestation de la religion au sein des gens du monde.

La Révolution, portant au pouvoir ces mêmes « gens du monde », libère une soif effrénée d'abolir tous les signes de l'ancienne religion. Ce mouvement qui va crescendo apparaît aux catholiques comme emporté par une dynamique que plus rien ne peut arrêter. Pour les catholiques, la coupe est pleine. Dès 1791, une prière au Sacré-Cœur de Jésus devient le signe de ralliement de toutes les populations de la future région insurgée :

« Il est donc vrai que la malice des hommes est montée à son comble. Hélas! L'impiété vous insulte jusque sur votre trône, et voudrait vous ravir vos adorations », dit cette prière.

« L'Église, votre épouse, est l'objet de ses persécutions, et, si vous ne venez à notre secours, presque tous les temples deviendront des cavernes de voleurs; vos autels seront souillés, vos tabernacles renversés, et les chaires de vérité seront bientôt des chaires de pestilence. »

Les prières du peuple deviennent autant d'appels à Dieu pour qu'il exauce leurs vœux.

Le Sacré-Cœur est le symbole de l'intercession des fidèles auprès de Dieu. Ce Sacré-Cœur représente le cœur meurtri du Christ, le symbole des souffrances de celui qui a donné sa vie pour racheter les fautes des hommes.

Cette image qui mobilise les foules sera le signe de l'insurrection et lui donnera sa signification : la Révolution appelle le châtiment de Dieu pour mettre fin aux nouvelles souffrances du Christ devant les attaques contre la religion.

« O Cœur de Jésus! Ma confiance en vous ne connaît pas de bornes! Que ne puis-je, en m'offrant victime, satisfaire à votre justice irritée et d'attirer sur la France entière vos divines miséricordes! O cœur de Jésus, veillez sur votre héritage; dissipez les ennemis de votre sainte Église; qu'elle triomphe de tous leurs efforts!...

Les populations et le clergé excédés par tant d'abus verront arriver, grâce à l'insurrection, le moment tant attendu pour mettre fin à ce mouvement irrésistible.

L'insurrection de mars 1793 est le point culminant d'une lutte larvée, émaillée de troubles sporadiques qui éclatent ici ou là. Jusqu'à cette date, il n'y a eu que de brèves échauffourées ne pouvant déboucher sur un embrasement généralisé, car elles étaient vite réprimées. Les Gardes nationales des environs,

promptement accourues, y mettent fin sans difficultés majeures. Seule l'insurrection de Châtillon, en août 1792, par son ampleur, sa violence et sa durée annonce réellement mars 93.

Le rétablissement de la milice, qui suit la mort du roi, est l'étincelle qui met le feu aux poudres. L'accumulation des tensions avait créé un climat propice.

Lorsque éclate l'insurrection de mars 93, et passé le premier mouvement de stupeur causé par la déroute des troupes républicaines du général Marcé à Chantonnay le 19 mars, les révolutionnaires en imputent la responsabilité aux prêtres. Ne pouvant admettre que des gens si rustres aient pu se soulever tous seuls, ils ont, bien sûr, recours aux explications qui prévalaient auparavant.

En mars 1793, le point de départ de l'insurrection se situe dans les Marches communes, la région la plus évangélisée par les mulotins.

Les insurgés ont ressorti les insignes qu'ils arboraient lors des pèlerinages. Certains portent les bannières de leurs paroisses. Ils proclament eux-mêmes qu'ils ne souhaitent que le retour de leurs « bons » prêtres. Savary, juge du district de Cholet, rapporte ces propos d'un paysan à son maître :

- Je ne nous soucions point de nobles; je ne demandons point de roi ; mais je voulons nos bons prêtres, vous ne les aimez point.

Cette opinion reflète les motivations de l'ensemble des insurgés.

Savary a aussi insisté sur le comportement très religieux de ces premiers insurgés portant un chapelet et se signant avant de combattre. Il ne signale d'ailleurs pas l'existence d'un insigne particulier, comme le Sacré-Cœur rouge cousu à la veste. Celui-ci n'apparaîtra que plus tard.

Ailleurs, d'autres insignes religieux sont apparus, comme un insigne ou médaillon consacré à la Vierge Marie, où elle est entourée de chérubins sortant d'un nuage.

Beaucoup ont un chapelet. C'est un indice supplémentaire, qui confirme le caractère religieux de leur démarche mais, force est de connaître aussi le caractère protecteur de ces objets, véritables talismans, qui rassurent les combattants dans le feu de leur action guerrière. Certains ont sur eux des petits papiers, d'autres des reliquaires, contenant des symboles religieux.

Plusieurs jeunes vicaires des Mauges, dont Ferré, de Beaulieu, et Barbotin de Saint-Georges-du-Puits-de-la-Garde mettent leur fougue au service du soulèvement. De toutes les populations de la région insurgée, celle des Mauges était incontestablement la plus religieuse : rien d'étonnant à ce que les mots d'ordre y soient les plus religieux. On crie : « Vive nos bons prêtres ! » plus facilement que dans le pays de Retz, autour de Machecoul.

Le moment du soulèvement est un moment religieux, essentiel, dans le rythme annuel de la pastorale catholique. Pâques était fixé cette année-là au 31 mars. La fête de Pâques achève la période du carême pendant laquelle les prêtres

prêchent des sermons.

Le carême est le temps fort de la pastorale montfortaine. C'est commémoration du jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Celui-ci a fui le monde et se prépare aux dures épreuves de la Passion. L'insurrection éclate donc à un moment propice à l'expiation de ses fautes devant Dieu. L'exemple de la mort du Christ venu racheter les fautes du monde inspire la geste des Vendéens prêts à donner leur vie à l'instar du « sauveur suprême ». La liturgie du carême, scandée par des célébrations corn-mémoratives symboliques, concentre en elle l'opposition entre le péché et la grâce, l'enfer et le ciel, le monde des pécheurs et le salut divin.

Or, la Révolution incarne tous les péchés du monde; tous les sermons de carême sont des condamnations de cette Révolution impie qui a fait succomber la France aux tentations du démon. La Vendée s'offre en bouc émissaire des péchés de la France.

Les sermons de carême sont en même temps des exhortations à Dieu pour qu'il vienne sauver la France. Les insurgés puisent ainsi la justification de leurs actes dans la parole religieuse.

Encore faut-il faire la distinction entre les violences spontanées du début mars, à Machecoul, Cholet, dans les petites villes du Nord-Vendée et le mouvement qui s'ébauche dans les Mauges après ces journées de fureur meurtrière.

C'est a posteriori que le clergé des Mauges donne une finalité religieuse au soulèvement. Dès lors, les insurgés vivent au rythme de la succession symbolique des cérémonies du carême et de Pâques. Pâques, commémoration de la Résurrection du Christ, marque l'apothéose du mouvement : les combattants puisent leur énergie dans le crescendo de la liturgie chrétienne.

Les premières victoires, marquées par la débandade des Bleus, s'inscrivent sous le signe de Dieu. Elles apportent la preuve que leurs appels ont été exaucés. Le discours religieux acquiert encore plus de crédibilité. Dieu devient le guide suprême de ces combattants à travers les prêtres.

Les insurgés sont comme mus par une force qui les transcende et que rien ne peut arrêter. C'est pourquoi le clergé y voit la main du Très-Haut. Cette croyance en la transcendance divine permet d'interpréter les premières victoires comme l'expression de la volonté divine.

L'abbé Marchais invoque Dieu pour qu'il inspire au mieux les combattants :

- Daigne-t-il donc ce Dieu de bonté comme de justice mieux inspirer nos combattants et, si j'ose me servir de ces expressions, leur faire changer de batterie, c'est-à-dire de plan et de méthode pour mieux former et diriger leurs attaques ou leurs défenses, ne faisant rien qu'en son nom, dans l'ordre du plus grand bien et uniquement pour lui plaire ! Ils seront alors ou sûrement vainqueurs et triomphants de toute la malice de leurs ennemis, ou s'ils

succombent pour le temps et meurent comme les Maccabées et tant d'autres héros de la foi, ils seront martyrs comme eux et victorieux pour l'éternité que je vous souhaite à tous. »

Le peuple insurgé devient lui-même le peuple élu de Dieu pour sauver la France, nouvelle tribu de Lévi en marche vers une nouvelle Terre promise. Pour les prêtres, Dieu a confié à la Vendée une nouvelle mission rédemptrice : comme Jésus-Christ mort sur la croix pour racheter les fautes des pauvres pécheurs, les Vendéens ont reçu l'appel de Dieu pour sauver la France impie. Ils sont prêts à donner leur vie pour cette cause. Ainsi le clergé substitue à la notion de peuple de la Révolution celle de peuple élu de Dieu.

Le propre de l'insurrection vendéenne est de mêler indistinctement dans le feu de l'action des hommes et des femmes que leur rang social séparait auparavant; la guerre efface les distinctions entre les classes, a-t-on dit souvent, oubliant un peu vite que tous les hommes ne sont pas au front. Mais en Vendée il s'agit d'une guerre d'une nature particulière : guerre civile, guérilla qui transforme toute personne en ennemi potentiel et le rend passible de mort immédiatement. D'autre part, le risque de mort qui efface les distinctions entre riches et pauvres unifie dans l'immédiat les insurgés.

La résistance à la Révolution a ainsi soudé toute une population.

Les émeutiers rendent la justice à la fois au nom du peuple qu'ils sont devenus et au nom de Dieu. Leur action de vengeance est revêtue d'une double légitimité divine et populaire. Les insurgés deviennent le bras armé de Dieu. Pour les curés de paroisse traditionnels, ils exécutent la sentence divine contre les impies. La Révolution finissait par payer son tribut à Dieu, les prédictions se réalisaient!

Les impies avaient traduit le discours libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle en actes contre la religion traditionnelle. L'abbé Chevalier « ne peut s'empêcher d'apercevoir la vengeance de Dieu sur la France, en général et sur toutes ses parties ». Sa thèse est simple : les bourgeois ont fini par abandonner toute religion. Ce sont des scélérats que les paysans, bras armé de Dieu, vont châtier comme ils le méritent. Aussi, l'abbé Chevalier excuse-t-il ces violences inspirées par Dieu. Durant toute l'insurrection, certains prêtres bénirent ainsi certaines violences, au nom de la vengeance divine.

Passés les premiers jours de mars, le clergé joue son rôle de pasteur au sein de l'insurrection, célébrant les offices, bénissant les combattants, les menant parfois à l'assaut en chantant des cantiques.

Selon la légende, l'abbé Barbotin saisissait des boulets de canon au vol pendant les combats et les brandissant, s'écriait :

- Voilà, mes amis, les œuvres de la charité. Si vous avez de la foi, il n'est rien dont vous ne soyez capables.

Nous triompherons des embûches des patriotes. Leurs foudres sont impuissantes contre celui qui défend avec courage la religion de ses pères<sup>25</sup>.

En s'en prenant à la religion, la Révolution a bouleversé un élément essentiel dans la vie des populations. Toute la vie quotidienne était régie par des principes d'ordonnement religieux.

La Révolution voulait abolir les fondements mêmes de l'existence de ces populations. Aussi, face au chaos qui les menaçait, elles se sont raccrochées à leurs croyances religieuses pour conjurer le mal. Elles ont utilisé tous les instruments auxquels les prêtres les avaient habitués : la prière, le chapelet, la confession.

Le bouleversement est si profond que les insurgés croient la mort proche. Le risque de perdre sa vie par la guillotine ou en se mêlant aux combattants rend obsédants les problèmes de l'au-delà et du rachat de ses fautes devant Dieu. L'insurrection offre à une multitude de gens simples comme aux femmes dévotes de la noblesse l'occasion inespérée d'avoir une mort semblable à celle du Christ.

La vie d'un pauvre pécheur n'est rien en proportion de l'énormité du crime contre la religion. La malédiction de Dieu risque de s'abattre sur la France, devenue fille impie de l'Église. La crainte du feu éternel suffisait à l'époque pour entraîner des réactions très dévotes.

En récitant leur chapelet au combat, les insurgés préparent leur mort. L'idée de sacrifice est présente dans tous les sermons. Les Vendéens sont prêts à mourir en martyrs comme les premiers chrétiens. Leur sacrifice qui rachète leurs propres fautes et celles de la Révolution est expiatoire.

La mort courageuse de Louis XVI a valeur d'exemple. Les prêtres soulignent la mort très chrétienne et la dévotion de ce martyr de la Révolution et il entre dans la légende religieuse de la Contre-Révolution.

La violence des combats atteste de la foi des insurgés. « Jamais on ne vit un combat, un acharnement plus terribles! écrit Kléber, après la bataille de Torfou, le 19 septembre 1793. Les rebelles se battaient comme des tigres et mes soldats comme des lions! »

Ces combats ne cesseront qu'au retour à la liberté des cultes, après la paix de La Jaunaye, en février 1795.

Le rétablissement de la monarchie n'a été qu'un objectif secondaire pour les insurgés. La Vendée demeure globalement à l'écart des mouvements qui

---

<sup>25</sup> C'est cette même anecdote, reprise et déformée par le récit républicain, qui fera dire que les Vendéens ne craignaient pas les boulets de canon, car ils ressuscitaient comme le Christ au bout de trois jours.

Le texte exact de Mercier permet de redonner sa véritable signification au fait historique : leur foi les rendait invincibles, mais nulle part il n'est dit qu'ils étaient immortels! On retrouve, de nombreuses fois, ce discours mis dans la bouche des curés qui ont participé à l'insurrection; dans le récit jacobin, l'anecdote est rapportée à titre de preuve du ridicule des croyances religieuses des Vendéens.

reprennent en Bretagne en 1799. Si quelques-uns des chefs survivants peuvent encore entraîner avec eux certains anciens combattants, la majorité des populations aspire au calme et reste insensible aux appels à reprendre les armes pour soutenir une dynastie largement déconsidérée par les attermoissements du comte d'Artois.

Le Concordat de 1801 consacre définitivement cette paix retrouvée. Le Premier consul a su tirer la leçon des événements. Bonaparte, fin stratège et politique avisé, a compris qu'il valait mieux avoir cette région avec lui que contre lui. Ce n'est pas un hasard s'il a confié les négociations avec le pape à celui qui a été l'un des principaux dirigeants politiques de l'insurrection, l'abbé Bernier.

## BIBLIOGRAPHIE

### **1. Les œuvres de Louis-Marie Grignon de Montfort.**

*Le Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge.*

*Le Secret de Marie.*

*L'Amour de la Sagesse éternelle.*

*Le secret admirable du très saint rosaire de saint Louis-Marie Grignon de Montfort. Lettre aux amis de la Croix. Cantiques.*

*La Prière embrasée, pour demander à Dieu des missionnaires pour la Compagnie de Marie.*

*Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1966.

### **2. Les ouvrages consacrés à Louis-Marie Grignon de Montfort.**

BESNARD (Ch.), *la Vie de messire Louis-Marie Grignon de Montfort, prêtre missionnaire apostolique*, vers 1770.

BLAIN, *Mémoires manuscrits sur la vie de L.-M. Grignon*, date présumée : 1724. Ce manuscrit peut être consulté au siège de la Congrégation des filles de la Sagesse à Saint-Laurent-sur-Sèvre.

CHAUVIN (P.-M.), *le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort*, Rennes, Caillière, 1888.

CROSNIER (Mgr), *Un grand semeur évangélique : le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, histoire d'une vie, histoire d'une âme*, 1927.

CRUISHANK (Dr), *Blessed Louis-Marie Grignon de Montfort missionary apostolic, founder of the Compagny of Mary and the Daughters of Wisdom.*

DALIN, *Vie du vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie Grignon de Montfort*, Paris, Leclerc, 1839.

DANIEL (Henri), *Saint Louis-Marie Grignon de Montfort*, éditions Tequi, Paris, 1967.

DERVAUX (J.-F.), *Folie ou sagesse : Marie-Louise Trichet et les premières filles de la Sagesse*, Paris, 1950.

FONTENEAU (R.P.), *Vie du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, missionnaire apostolique, fondateur des prêtres missionnaires de la Compagnie de Marie et de la Congrégation des filles de la Sagesse.*

GRANDET, *la Vie de messire Louis-Marie Grignon de Montfort, prêtre*

*missionnaire apostolique*, composée par un prêtre du clergé, Nantes, Verger, 1724.

HACQUET (P.-F.), « Mémoires des missions des montfortains dans l'Ouest », publiés par Louis Pérouas, Fontenay-le-Comte, *Revue du Bas-Poitou*, 1964.

*Histoire de la Compagnie de Marie*, t. I, *Depuis son origine jusqu'à la Révolution*, Saint-Laurent-sur-Sèvre, 1914 (ouvrage imprimé, composé par le père J.-M. Texier, mais hors commerce et sans nom d'auteur).

LAVEILLE (Mgr), *le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, d'après des documents inédits*, Paris, Poussiel-gue, 1907.

LHOUMEAU (R.P.), *la Vie spirituelle à l'école du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort*, Poitiers, Oudin, 1902.

LHOUMEAU (R.P.), *la Vierge Marie et les apôtres des derniers temps, d'après le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort*, Tours, Marne, 1919.

Pauvert, *Vie du vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort, missionnaire apostolique, fondateur des prêtres missionnaires de la Compagnie de Marie et de la Congrégation des filles de la Sagesse*, Paris et Poitiers, Oudin, 1875.

PICOT DE LA CLORIVIERE, *la Vie de M. L.-M. Grignon de Montfort missionnaire apostolique, instituteur des missionnaires du Saint-Esprit et des filles de la Sagesse*, 1785.

QUERARD (J.-M.), *Vie du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort, missionnaire apostolique, du tiers ordre de saint Dominique, fondateur des missionnaires de la Compagnie de Marie, des filles de la Sagesse et des pères du Saint-Esprit*.

REY-MERMET (Théodule), *Louis-Marie Grignon de Montfort*, préface du cardinal Marty, Nouvelle Cité, Paris, 1984.

RIGAULT (Georges), *Saint Louis-Marie Grignon de Montfort*, 1947, Les traditions françaises, Tourcoing, 230 p.

SIBOLD (Marcel), *le Sang des Grignon*, t. I, Racines, 1987, Rome, Centre International montfortain.

### **3. Sources générales.**

*Annonces, Affiches, Nouvelles et Avis divers de la province de Poitou*, dites *Affiches de Poitou*, publié par Jouyneau-Desloges, de 1773 à 1781.

Archives d'Ille-et-Vilaine, Série C 44, Intendance.

BACHELIER (Alcide), *le Jansénisme à Nantes*, thèse de lettres, Paris, 1934.

CONTASSOT (Félix), « Notes sur l'établissement des lazaristes à Fontenay-le-Comte (1699-1792) », dactyl., 1960.

CONTASSOT (Félix), « les Prêtres de la Mission, dit lazaristes, dans le diocèse de Luçon », dactyl., 1960.

CONTASSOT (Félix), « les Prêtres de la Mission à Angers, avant la Révolution »,



dactyl., 1960.

DELUMEAU (Jean), *le Catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, P.U.F., 1985.

DELUMEAU (Jean), *le Péché et la peur*, Paris, Fayard, 1984.

FURET (François), *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978.

GROETHUYSEN (Bernard), *Origines de l'esprit bourgeois en France*, t. I, *L'Église et la bourgeoisie*, Gallimard, Collection Tel, Paris, 1971.

JOUTARD (Philippe), *la Légende des camisards*, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, Paris, 1985.

*Nouvelles ecclésiastiques ou Mémoires pour servir à l'histoire de la Constitution « Unigenitus ».*

LEBRUN, *les Hommes et la mort en Anjou aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, 1975.

PEROUAS (Louis), *Le Diocèse de La Rochelle de 1648 à 1724. Sociologie et pastorale*, Paris, 1963.

PEROUAS (Louis), « la Réforme catholique au diocèse de Maillezais », *Revue du Bas-Poitou*, 1958, p. 281-304.

PEROUAS (Louis), *la Piété au travail sur la mémoire de saint Grignon de Montfort*, Actes du 99<sup>e</sup> congrès nat. des Soc. sav., Besançon, 1974, Paris, Imprimerie nationale, 1976, t. I, p. 259-262.

PEROUAS (Louis), *Grignon de Montfort, les pauvres et les missions*, Paris, Cerf, 1966.

PEROUAS (Louis), *Ce que croyait Grignon de Montfort*, Paris, Marne, 1973.

SEGUY (Jean), « Millénarisme et ordres adventistes : Grignon de Montfort et les Apôtres des derniers temps », in *Arch soc. des Rel.*, 1982, (janvier-mars), p. 23-28.

SEGUY (Jean), « Charisme, sacerdoce, fondation : autour de L.-M. Grignon de Montfort », in *Social Compass*, XXIX/I, 1982, 5-24.

TRESSAY (Abbé du), *Histoire des moines et des évêques de Luçon*, t. III, Paris, 1869.

VIGUERIE (Jean de), « les Missions des montfortains dans l'Ouest », (XVIII<sup>e</sup> siècle, *Enquêtes et documents*, université de Nantes, 1980, p. 79-92.

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction	11
I. Les Grignon, de Montfort	19
II. Au collège des jésuites de Rennes	40
III. Saint-Sulpice	50
IV. A la recherche d'un apostolat	74
V. Premières missions	94
<i>A Poitiers</i>	94
<i>Les griefs contre Montfort à Poitiers</i>	100
<i>A travers la Bretagne</i>	109
VI. Une mission de Louis-Marie Grignon de Montfort	116
VII. Le calvaire de Pontchâteau	131
VIII. Les missions de Montfort en Vendée	150
<i>Les croyances populaires en Vendée</i>	153
<i>Dans le Marais breton</i>	156
<i>Dans les Mauges</i>	161
<i>La grotte de Mervent</i>	167
IX. Le nouveau Savonarole	169
X. Les dernières missions et la fondation d'ordres religieux	187
XI. La mort de Grignon de Montfort, sa sainteté, son héritage	209
<i>La mort de Louis-Marie Grignon de Montfort</i>	209
<i>Naissance de la légende</i>	214
<i>L'héritage de Grignon de Montfort</i>	218
XII. L'évangélisation de la future Vendée militaire par les mulotins	222
XIII. Le christianisme populaire face à la critique des gens du monde	245
XIV. Les prémices de l'affrontement religieux de la Révolution à la fin du XVIII <sup>e</sup> siècle	264
Conclusion : Grignon de Montfort et les soulèvements vendéens	291
Bibliographie	305

*Cet ouvrage a été réalisé sur  
Système Cameron  
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT  
Mesnil-sur-l'Estrée  
pour le compte des Editions Perrin  
le 20 mai 1988*

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : mai 1988  
N° d'édition : 821 - N° d'impression : 8884